U d'/ of Ottawa
39003010551264

Ottaviensis

12/9/69

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lecturesspiritue00boss

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

124

III

BOSSUET

LECTURES PRÉPARATOIRES POUR LE CARÊME

OUVRAGES DE LECTURES SPIRITUELLES

DU MÊME AUTEUR

Collection littéraire.

Garnier, éditeur, 6, rue des Saints-Pères, Paris.
(Volumes in-12 de 500 pages, 2 fr. 50).

1. — *Décembre*. Bourdaloue. Lectures spirituelles pour le temps de l'Avent.
2. — *Janvier*. Saint Augustin. Lectures spirituelles pour le temps de Noël et de l'Epiphanie.
3. — *Février*. Bossuet. Lectures spirituelles préparatoires au Carême.
4. — *Mars*. Massillon. Lectures spirituelles pour le Carême.
5. — *Avril*. P. Ventura. Lectures spirituelles sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(*A suivre*).

Bibliothèque de lectures pieuses.

(Volumes in-16 de 300 pages, 1 fr.).
Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris.

1. — Saint Bernard. Lectures pieuses pour le Propre du Temps.
2. — Saint Bernard. Lectures pieuses pour le Propre des Saints.
3. — Vénérable P. de la Colombière. Lectures pieuses sur les Fêtes de la très sainte Vierge et de saint Joseph.

(*A suivre*).

La science religieuse.

(Volumes in-12 de 500 pages, 3 francs).
Lethielleux, éditeur.

1. — P. d'Argentan. Lectures spirituelles sur la très sainte Vierge.

(*A suivre*).

Bibliothèque des âmes pieuses.

(Volumes in-12 de 500 pages, 2 fr. 50)
Oudin, éditeur, 10, rue de Mézières, Paris.

1. — Saint Bonaventure. Lectures spirituelles sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
2. — P. J. de Miechow. Lectures spirituelles sur la dévotion à la très sainte Vierge.

(*A suivre*).

Bibliothèque des Communautés religieuses.

(Volumes in-12 de 500 pages, 2 fr.).
Taffin, éditeur, 30, rue des Saints-Pères, Paris.

1. — Bourdaloue. Lectures spirituelles sur l'État religieux.
2. — P. Vaubert. Lectures spirituelles sur la très sainte Eucharistie.
3. — P. Th. Le Blanc. Lectures spirituelles sur le saint travail des mains.

(*A suivre*).

Imp Vve Sarazin

J. B. BOSSUET

BOSSUET

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

7-
6A
26

LECTURES SPIRITUELLES

POUR

LA PRÉPARATION AU CARÊME

DISPOSÉES PAR

P. GŒDERT E. M.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

BV
85
.B675
1901

ÉVÊCHÉ DE SAINT-DIÉ.

Je ne puis qu'applaudir à votre dessein de donner à la piété des fidèles un aliment aussi substantiel que celui de vos Lectures spirituelles.

La lecture en famille, la lecture de l'Évangile, de la vie des Saints et de pieuses méditations, était un usage éminemment chrétien dans les familles d'autrefois. Le maintenir, là où il existe encore; le réveiller, là où il est quelque peu assoupi; le faire naître, là où il n'est pas en honneur: tel est le triple but que vous poursuivez. J'aime à penser que vous aurez la satisfaction de l'atteindre, car la collection que vous offrez à la piété de vos lecteurs se recommande à la fois par la grande autorité des sources auxquelles vous puisez et par l'heureux choix des emprunts que vous leur avez faits.

C'est ce qui me détermine à répondre favorablement à votre appel, en donnant à votre œuvre la bénédiction que vous réclamez, et en recommandant vos Lectures *à l'attention des familles chrétiennes.*

† ALPHONSE-GABRIEL,
Évêque de Saint-Dié.

ÉVÊCHÉ DU MANS.

Des lectures tirées des meilleurs auteurs et choisies par vous, ne peuvent qu'être très utiles à ceux à qui vous les destinez.

Je vous souhaite donc de nombreux lecteurs et bénis de nouveau votre zèle avec la vive et fidèle affection d'autrefois.

† MARIE-PROSPER,
Évêque du Mans.

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS.

J'ai communiqué à Son Eminence le Cardinal votre projet de publier, sous le titre de Lectures spirituelles, *une série d'ouvrages dont les chapitres seraient empruntés aux grands Maîtres de la Vie chrétienne et religieuse.*

Persuadée que les âmes qui cultivent la vraie dévotion dans le monde trouveront dans vos nouvelles publications un réel profit, Son Eminence me charge de vous transmettre, avec ses encouragements et ses vœux pour le succès de votre Bibliothèque de Lectures spirituelles, *de paternelles bénédictions pour l'initiateur intelligent et judicieux qui va mettre à la portée d'un plus grand nombre les écrits savants et pieux des meilleurs auteurs.*

Recevez, en même temps, l'expression de mes sentiments tout dévoués en N.-S.

Ern. Cauly,
vic. gén., prot. apost.

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

Permis d'imprimer :

Paris, 14 février 1901,

P. Fages,
Vic. gén.

BIBLIOTHÈQUE

DE

LECTURES SPIRITUELLES

Il n'est pas donné à tous de posséder les œuvres complètes des Saints, des Docteurs, des Pères de l'Eglise et des grands maîtres de la vie spirituelle. D'autre part, il n'est pas toujours possible, faute de temps, de chercher dans ces œuvres complètes les pages appropriées aux sujets que l'on veut étudier ou revoir.

Nous avons cru faire œuvre utile en nous chargeant de ce travail préparatoire, en puisant aux sources les plus autorisées, et nous avons groupé en un volume tout ce qui a été dit de plus remarquable et de plus complet sur chaque sujet. Tantôt les lectures se rapportent à une époque spéciale de l'année, telles que l'Avent, Noël, le Carême, la Semaine sainte, le Temps pascal, etc. Tantôt ces lectures ont pour objet Dieu, Jésus-Christ, la très Sainte Vierge ou les Saints. D'autres volumes sont consacrés aux vertus, aux sacrements, aux devoirs du chrétien, etc.

Cette collection nouvelle de chefs-d'œuvre, consacrés par l'expérience, judicieusement choisis au milieu de tant de richesses accumulées pendant des siècles, ces meilleures pages de notre belle littérature chrétienne conviennent à toutes les âmes de bonne volonté. Non seulement les Membres du Clergé et des Communautés religieuses trouveront profit à puiser dans cette bibliothèque spéciale, mais nous nous adressons encore et tout particulièrement aux personnes pieuses qui vivent dans le monde. Ces volumes leur éviteront bien des recherches et leur faciliteront ce saint exercice de la lecture spirituelle tant recommandé par le doux saint François de Sales aux âmes qu'il dirigeait dans les voies du salut.

Notre but a donc été de créer un répertoire spécial pour toutes

les personnes pieuses, quelles que soient leur condition et leur vocation.

Toutes, nous l'espérons, se serviront avantageusement de notre nouvelle collection pour s'éclairer, se diriger et s'affermir dans la vie surnaturelle.

Chaque volume forme un tout complet et indépendant.

Le premier volume de la collection est de Bourdaloue et se rapporte au temps de l'Avent.

Le troisième volume de la collection est de Bossuet et sert de préparation au Carême.

Le quatrième volume est de Massillon et se rapporte au carême proprement dit.

Le cinquième volume est du P. Ventura et traite de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

AVERTISSEMENT

Après avoir donné un volume de saint Augustin, il était juste que nous laissions la parole à Bossuet, son plus fervent disciple. Nous avons choisi vingt-quatre de ses plus beaux sermons, se rapportant à l'esprit du carême et pouvant servir de préparation à ce temps de pénitence. Avec les deux volumes suivants (1) on aura une lecture pour chaque jour depuis le dimanche de la Septuagésime jusqu'au dimanche de Pâques.

Nous avons fait quelques coupures à ces sermons de Bossuet en retranchant les passages qui se rapportent spécialement à l'auditoire devant lequel il parlait et qui sont, pour ainsi dire, en dehors du sujet traité. Nous avons changé également quelques expressions ou tournures vieillies. Enfin nous avons supprimé les citations latines, donnant la traduction de celles que l'orateur n'a pas lui-même traduites dans son discours.

Il nous a paru inutile de reproduire les explications documentaires et les variations de l'édition de Versailles dans laquelle nous avons pris ces sermons, pas plus que les mots omis sur le manuscrit et complétés par l'éditeur : ces détails ne pouvant qu'entraver la lecture et n'ajoutant rien à la valeur de l'ouvrage.

Ces lectures, comme celles, du reste, de tous les volumes de la collection, peuvent se faire avec profit en tous temps, mais nous les avons spécialement destinées

(1) MASSILLON. *Lectures spirituelles pour le Carême.* — P. VENTURA. *Lectures spirituelles sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (Même éditeur, même prix.)

au mois de février, ou plus exactement, aux trois semaines qui suivent le dimanche de la Septuagésime. Comme nous l'avons dit, les deux volumes suivants, contenant chacun trois semaines de lectures, complèteront le carême.

Nous donnons une notice biographique de Bossuet, d'après Michaud, et nous reproduisons la *Lecture préparatoire* placée en tête des autres volumes. Nous attirons de nouveau l'attention sur cette *Lecture préparatoire* qu'il importe de faire de temps en temps pour se retremper dans l'esprit des saints et recueillir plus abondamment les fruits des lectures suivantes.

P. Goedert.
E. M.

NOTICE SUR BOSSUET

Bossuet (Jacques Bénigne), évêque de Meaux, naquit à Dijon, le 27 septembre 1627, d'une famille considérée dans la magistrature. Il avait six ans lorsque son père alla s'établir à Metz pour être reçu conseiller au parlement que le roi venait d'y établir, laissant ses deux fils à Dijon, au collège des jésuites. Dès ses premières années, Bossuet se montra studieux et sérieusement appliqué à ses devoirs. Il était encore enfant lorsqu'une Bible latine tomba par hasard entre ses mains. Cette lecture lui fit dès lors une impression si vive, que, pendant toute sa vie, il se rappelait cette circonstance avec intérêt.

A quinze ans, Bossuet fut envoyé à Paris par ses parents. Ses succès au collège de Dijon donnaient de si belles espérances, qu'on ne voulut rien négliger pour développer des talents qui s'annonçaient d'une manière si distinguée. Il fut placé au collège de Navarre, dont le grand maître était Nicolas Cornet, docteur célèbre à cette époque par sa piété, son savoir et son autorité dans les matières de religion. Il s'attacha bientôt au jeune Bossuet, et se plut à former son esprit, avec cette bonté grave qui inspire à la jeunesse un attachement à la fois profond et respectueux.

Bossuet apprit avec ardeur le grec, et mêla, à l'étude de la philosophie de collège la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité; mais l'Écriture et les Lettres saintes firent toujours son occupation principale. La philosophie de Descartes commençait à briller : Bossuet se plut dans cette étude; il n'y comprit pas cepen-

dant les sciences exactes et naturelles, qui ne se rattachent nullement à la religion. Il avait seize ans lorsqu'il soutint sa première thèse. Elle eut un tel éclat que bientôt on parla à Paris du jeune élève comme d'un prodige. On voulut le voir à l'hôtel de Rambouillet. Le comte de Feuquière l'y amena, et là, pour essayer cette abondance de pensées et cette facilité d'expressions dont il semblait doué, on l'invita à composer sur-le-champ un sermon.

Au milieu de cette assemblée des plus beaux esprits de France, Bossuet prononça, après quelques instants de réflexion, un sermon qui fut accueilli par l'admiration générale. Il continua ses études toujours avec le même succès, et fut admis, à l'âge de vingt ans, dans la corporation du collège de Navarre, avant même d'avoir soutenu la thèse de tentative, ce qui était contre la règle. Il suppléa à cette formalité en 1648, et dédia sa thèse au prince de Condé.

La paix de Westphalie allait se conclure; le jeune héros de Rocroi et de Nordlingen brillait à ce moment de tout l'éclat de la victoire; le sujet de la thèse était une comparaison de la gloire du monde et de celle qui attend le juste après cette vie. Au milieu du discours, entre tout à coup dans la salle le grand Condé, entouré de nombreux compagnons d'armes. L'orateur, sans s'interrompre, paya, au nom de la France, le tribut d'admiration et de louanges qui était dû au jeune vainqueur, et sut lui dire aussi, avec une sorte d'autorité anticipée, combien cette gloire était vaine et périssable. Quarante ans après, il répéta les mêmes vérités devant le cercueil de ce prince. Le grand Condé avait été si touché de ce discours, que dès lors il avait accordé son estime et son amitié à Bossuet.

Ce fut aussi dans ce temps que celui-ci devint l'intime ami du maréchal de Schomberg, qui commandait à Metz, où Bossuet allait voir souvent son père. On rapporte que, longtemps après, étant évêque de Meaux, il ne passait jamais à Nanteuil, où était enseveli le

maréchal, sans aller prier sur le tombeau de son ami.

Sa science et sa réputation croissaient rapidement sans l'enivrer ; il continuait d'aimer de plus en plus la religion et l'étude, sans songer aux succès, sans même les apercevoir. L'Écriture sainte et les Pères faisaient le fond de ses travaux. Ce fut surtout à saint Augustin qu'il s'attacha. Il y voyait toute l'âme et toute la science de la religion ; et, jusqu'à ses derniers jours, la Bible et saint Augustin ne sortirent pas de ses mains.

En 1652, Bossuet reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur, et l'on sait, par tradition, avec quel profond sentiment il accomplit ces deux solennités. Il passa quelque temps en retraite à Saint-Lazare, sous la discipline de saint Vincent de Paul, dont il obtint l'amitié, et qui l'admit dans ses conférences qu'on appelait du mardi, où l'on traitait de tout ce qui se rapporte au ministère ecclésiastique.

Cornet, qui chérissait de plus en plus Bossuet, songea alors à le faire nommer grand maître de Navarre, et à livrer aux soins d'un jeune homme l'exécution des projets de munificence que le cardinal Mazarin avait conçus pour ce collège, et que Cornet se trouvait trop âgé pour entreprendre. Cette offre séduisante ne tenta point Bossuet ; au contraire, il quitta Paris et ses espérances, pour aller se fixer à Metz où il avait été nommé chanoine. Là, plus que jamais, il se livra tout entier aux devoirs de son ministère. Son éloquence devenait de plus en plus forte et facile. Il édifiait par sa vie, et surprenait par son génie, tout ce qui l'entourait.

En 1655, à la sollicitation de l'évêque de Metz, Bossuet entreprit de réfuter le catéchisme de Paul Ferry, ministre protestant fort estimé pour son savoir et ses talents Cette réfutation eut un succès extraordinaire, et inspira même aux protestants une grande estime pour celui qui allait devenir le plus puissant de leurs adversaires. Le bruit qu'avait fait ce livre donna

à la reine-mère l'idée d'ordonner une mission pour convertir les protestants du diocèse de Metz. Bossuet la dirigea : elle eut un grand succès, et saint Vincent de Paul, premier auteur de cette sainte entreprise, lui écrivit pour l'en féliciter.

Les affaires du chapitre de Metz attiraient souvent Bossuet à Paris. Ses prédications avaient de plus en plus un merveilleux succès. Il fit un panégyrique de saint Paul qui fut surtout fort remarqué; et en effet, il peut être mis au rang de ce que Bossuet a écrit de plus beau. Successivement il composa d'autres panégyriques de saints. Il prêcha un Avent et un Carême devant la reine-mère et devant le roi. Nous avons perdu la plupart de ces discours. Quelques heures avant de monter en chaire, il méditait sur son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des Pères, pour guider sa marche; quelquefois dictait de plus longs morceaux, puis se livrait à l'inspiration du moment, et à l'impression qu'il produisait sur ses auditeurs. Ce qu'on a recueilli de ses sermons ne peut donc point passer pour ce qu'il a prononcé : toutefois son génie s'y retrouve.

En 1663, Bossuet perdit Cornet, son maître, et la première oraison funèbre qu'il ait faite est celle de ce respectable protecteur de sa jeunesse. On ne la place pas d'ordinaire à côté des autres qu'il composa depuis. Elle n'est pas sans beauté, mais le sujet a moins de grandeur.

On essayait toujours de fixer Bossuet à Paris ? lui, au contraire, semblait préférer le séjour tranquille et studieux de Metz. L'archevêque de Paris, qui l'honorait de son amitié, ne put le déterminer à accepter une des cures de la capitale. Son père mourut en 1667. Il allait monter en chaire quand il apprit que ce malheur le menaçait. A l'heure même, il quitta l'église et alla recueillir ses derniers soupirs.

Ce fut surtout dans ces années, de 1660 à 1669, que Bossuet monta à ce haut rang qu'il occupe dans l'É-

glise ; et que son génie, sa science et sa vertu le placèrent à la tête de la religion en France. Il ramena Turenne au sein de l'Église, et c'est même en travaillant à sa conversion qu'il composa le livre célèbre de l'*Exposition de la doctrine catholique*, livre si simple, si sincère, si fort de savoir et de preuves, qui montre la religion facile à croire et à pratiquer, et la dégage des absurdités qui lui ont été attribuées par ses ennemis. Dans le même temps, il convertit aussi Dangeau, qui a raconté depuis quelle marche avait suivie Bossuet pour détruire ses erreurs.

Son influence devenait de plus en plus grande, et, lorsque les religieuses de Port-Royal refusèrent de signer le formulaire dressé relativement aux propositions du livre de Jansénius, l'archevêque de Paris crut que personne ne pourrait mieux les ramener que Bossuet.

En 1669, il fut fait évêque de Condom. Deux mois après, il prononça l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. En 1666, il avait été chargé de remplir le même devoir pour Anne d'Autriche, mais cette oraison funèbre est demeurée moins connue. Depuis son épiscopat, Bossuet monta moins souvent en chaire; d'autres devoirs, d'autres occupations employèrent tous ses moments.

Les oraisons funèbres, dont le jugement des critiques a fait son premier et son plus glorieux titre à l'éloquence ne sont qu'au nombre de six. Laharpe a dit de ces oraisons : « Ce sont des chefs-d'œuvre d'une élo-
« quence qui ne pouvait pas avoir de modèle dans l'an-
« tiquité, et que personne n'a égalée depuis. Bossuet
« ne s'y sert pas de la langue des autres hommes : il
« fait la sienne ; il la fait telle qu'il la lui faut pour la
« manière de penser et de sentir qui est à lui : expres-
« sions, tournures, mouvement, construction, harmo-
« nie, tout lui appartient. »

Bossuet ne rechercha point l'occasion de prononcer ces oraisons funèbres ; mais, pour honorer des trépas illustres, nulle solennité n'était aussi grande que lors-

qu'y parlait l'illustre orateur, tant il était admiré et vénéré de ses contemporains, qui voyaient une vie si pure, un cœur si simple s'unir à un génie sublime! Quand La Bruyère écrivait : « Parlons d'avance le lan- « gage de la postérité, *un Père de l'Église*, » il ne faisait que répéter ce que disaient la ville et la cour. Ce fut seulement dans quelques grandes occasions qu'il fit encore entendre sa voix. Il consentit aussi à prêcher pour la profession religieuse de madame de la Vallière; lui-même dit dans son sermon : « Je romps un silence « de tant d'années; je fais entendre une voix que les « chaires ne connaissent plus. »

Bossuet avait été nommé, en 1670, précepteur du Dauphin. Bossuet se livra à ses nouveaux devoirs avec la conscience qu'il apportait à tout. Il se démit de son évêché, et ne voulut en indemnité qu'un modeste bénéfice; il fut, quelques années après, nommé premier aumônier de la Dauphine. C'est pour l'éducation du Dauphin qu'il composa le *Discours sur l'Histoire universelle*, et un autre ouvrage la *Politique de l'Écriture sainte*. Il avait aussi le projet de composer un livre spécialement destiné aux lois et aux coutumes françaises; il n'en eut pas le temps, non plus que de continuer le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui s'arrête à Charlemagne. Le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* fut encore destiné aux études du Dauphin. Aucun métaphysicien n'a raisonné sur cette question d'une manière aussi remarquable.

Une autre occupation à laquelle Bossuet consacrait sa vie, c'était la conversion des protestants. Beaucoup de copies de l'*Exposition de la doctrine catholique* s'étaient répandues et ce livre passait de plus en plus pour ce qui avait été fait de plus solide contre la réforme. Les docteurs protestants prétendirent alors que ce n'était pas la doctrine avouée et reconnue dont Bossuet avait pris la défense, mais qu'il avait lui-même modifié la religion pour la mieux défendre. Il résolut alors de publier son ouvrage. D'abord il l'imprima à

peu d'exemplaires, le distribua aux évêques de France, en leur demandant leurs observations, et, après en avoir fait usage, l'ouvrage fut rendu public. Ce livre fut hautement approuvé à Rome et bientôt traduit dans toutes les langues, et contribua à convertir beaucoup de personnes raisonnables.

En général, toutes les controverses de Bossuet avec les réformés, ont un caractère de dignité et de douceur. Il relève leurs continuelles contradictions avec supériorité, mais sans amertume et sans orgueil.

Au milieu de ses travaux, Bossuet s'était formé une récréation digne de lui; il réunissait fréquemment quelques hommes célèbres dans l'Église et dans les lettres, l'abbé de la Broue, Pellisson, l'abbé Renaudot, d'Herbelot, l'abbé Fleury, l'abbé de Fénelon, qui, jeune encore, se montra empressé d'être l'admirateur et le disciple de Bossuet.

Dans cette savante société, on traitait des questions d'histoire, de philosophie, d'érudition; on jugeait des ouvrages nouveaux; Bossuet y apportait ce qu'il se proposait de publier, chacun y rendait compte de ses travaux, mais la matière principale était la religion : tous soumettaient leurs difficultés à Bossuet, oracle de l'Église. Ils entreprirent en commun une lecture de la Bible, où chacun devait fournir ses réflexions et le résultat de ses études. Ce projet fut interrompu et ne fut point achevé. On en trouve quelques traces dans les œuvres de Bossuet, et il a publié divers fragments qui se rattachent à cette lecture commune.

Il fut reçu à l'Académie française le 8 juin 1671. En 1681, l'éducation du dauphin étant finie, Bossuet fut nommé évêque de Meaux. Il embrassa dès lors avec zèle les devoirs de l'épiscopat, et reprit la prédication pour les fidèles de son diocèse. Ses sermons étaient des exhortations paternelles et familières; jamais il ne les préparait : il s'abandonnait à son inspiration, tantôt simple et touchant, tantôt puissant et sublime. Son élo-

quence avait laissé de longs souvenirs et une tradition de respect et d'admiration parmi son troupeau. Il s'occupa sans cesse d'instructions pastorales, de pieuses recommandations; il a composé des prières et un catéchisme qui depuis a été généralement adopté : lui-même l'enseignait quelquefois aux petits enfants. Il traduisit en vers plusieurs psaumes pour satisfaire à la piété de quelques religieuses. Enfin, on voit, en lisant la collection volumineuse de ses œuvres, qui cependant est loin d'être complète, que sa vie entière était consacrée à ses devoirs.

Deux des ouvrages les plus remarquables de Bossuet, les *Méditations sur l'Évangile* et les *Élévations sur les Mystères*, furent composés pour l'instruction des religieuses d'un couvent de Meaux. Il dirigeait lui-même les personnes en qui il constatait une ardente piété. Ses lettres de direction sont pleines de simplicité, d'indulgence et de modération : rien n'y est exagéré, on n'y voit aucune mysticité que celle des livres saints. La religion de l'Évangile et de l'Écriture suffit à Bossuet. Il n'a aucun besoin de la plier au tour particulier de son imagination et de son caractère, il la sent si grande et si forte, qu'elle le remplit, et ne laisse en lui rien de vide ni de vague.

La conversion des protestants, et la controverse avec leurs docteurs, étaient toujours la principale affaire de Bossuet. Il publia, en 1682, le *Traité de la Communion sous les deux espèces*. Mais le plus grand ouvrage qu'il ait composé contre la réforme, c'est l'*Histoire des variations*. Rien de plus fort, ni de plus raisonnable, n'a jamais été dit pour ramener les protestants; parmi les ouvrages de Bossuet, aucun ne montre plus de science, de franchise, de fermeté. On y voit une certitude de conscience, une autorité simple et imposante, qui étonnent et subjuguent; nul livre ne comporte moins de réplique.

Il y aurait beaucoup à dire encore pour que cette notice fut complète, mais limité dans de justes bornes,

nous ne ferons qu'indiquer sans autres détails, les difficultés qui s'élevèrent, en 1682, entre le roi et le pape et où Bossuet joua un rôle important et qui fut diversement interprété; la tentative qui fut faite vers 1690 pour réunir les luthériens à l'Eglise et où Bossuet fut le représentant officiel de la religion catholique; la fameuse polémique provoquée par la dévotion mystique et passionnée de Mme Guyon où Fénelon subjugué par l'attrait de cette doctrine exaltée, eut à combattre contre Bossuet : on ferait un volume rien qu'avec la correspondance échangée à ce sujet entre les deux grands hommes. D'autres travaux encore occupèrent les dernières années de Bossuet. Il fit à cette époque contre la comédie un traité qu'il est curieux de comparer à celui qui depuis a été composé par J.-J.-Rousseau, d'après des motifs de morale purement humaine.

Bossuet avait presque atteint sa soixante-treizième année, et son âme conservait encore la même force et la même activité, quand il ressentit les douleurs de la maladie et il mourut à Paris le 12 avril 1704. Son corps fut transporté dans la cathédrale de Meaux.

Les contemporains de Bossuet lui rendirent, en général, une haute justice. Ses mœurs, son savoir, son éloquence, son caractère apostolique, firent de lui pendant de longues années, le bouclier de la religion en France. Parmi les hommes éloquents, aucun ne l'a été à la manière de Bossuet. Jamais l'éloquence ne fut plus dégagée de tout artifice et de tout calcul : c'est une grande âme qui se montre toute à nu et qui entraîne avec elle. Les mots, l'art de les disposer, l'harmonie des sons, la noblesse ou le vulgaire des expressions, rien n'arrête Bossuet; sa pensée est si forte, que tout lui est bon pour l'exprimer. Il a dans sa simplicité une sorte de rudesse qui semble braver le lecteur, et rejeter dédaigneusement tout ce qui plaît ou séduit. L'habitude des

livres saints avait donné à son langage comme une autorité prophétique : et, après l'Ecriture. qui a été inspirée par le Saint-Esprit, il n'y a rien de si grand que Bossuet, qui a été inspiré par la s mple et forte persuasion de son cœur, sans aucun mélange de motifs humains.

P. G.

LECTURE PRÉPARATOIRE

DE LA LECTURE SPIRITUELLE

Ce serait une erreur de croire que la lecture spirituelle est un exercice exclusivement réservé aux personnes consacrées à Dieu dans l'état religieux ou dans le sacerdoce. Sans doute, ces âmes privilégiées sont fidèles à faire cette lecture spirituelle chaque jour, et les règles de leurs ordres divers indiquent même le moment spécialement affecté à cet exercice. Mais les personnes qui vivent dans le monde en ont un besoin plus grand et doivent s'y adonner le plus possible, si elles veulent se maintenir dans cette atmosphère de piété où la vertu est plus facile, le péché plus rare, le devoir plus doux, le bonheur plus grand.

Saint Jean Chrysostôme s'écrie, dans son troisième discours sur Lazare : « Toujours, oui, toujours je vous exhorterai, non seulement à prêter une oreille attentive et réfléchie à nos discours, mais encore à lire assidûment dans vos maisons les saintes Écritures ; et ce conseil, je n'ai jamais manqué de le donner à ceux qui ont avec moi des entretiens particuliers. Et qu'on ne me fasse pas cette réponse froide et digne des plus vifs reproches : « Je suis enchaîné aux fonctions du bar-
« reau, engagé dans la gestion des affaires publiques ;
« j'exerce une profession mécanique ; j'ai une femme et
« des enfants à nourrir, une maison à gouverner ; je suis

« engagé dans le siècle, la lecture des livres saints n'est « pas mon affaire, je n'en ai pas le loisir. C'est l'affaire « de ceux qui ont renoncé au monde et qui, relégués « dans la solitude au sommet des montagnes, n'ont point « d'autre occupation que celle-là. »

« Que dites-vous, ô mon frère? Ce n'est point votre affaire, à vous, de lire nos saints livres, mille embarras vous en détournent? Eh! mais, je vous y trouve plus obligé que ces solitaires... vivant dans la retraite; les solitaires jouissent dans le port d'une sécurité parfaite. Mais nous qui voguons en pleine mer, bon gré, mal gré, sommes en butte à mille occasions de péchés, le secours des saintes Écritures nous est d'une indispensable nécessité. Ceux-là ne peuvent être blessés parce qu'ils sont loin du combat. Mais vous qui êtes toujours en campagne et comme criblés de blessures, c'est plus souvent qu'il vous faut prendre des remèdes...

« Non, mes frères, non, point d'espérance de salut pour celui qui néglige la lecture habituelle des saints livres. Quel bonheur si par un contact fréquent avec les maximes salutaires des saintes lettres, nous pouvons enfin nous assurer notre salut... Ce que le marteau, l'enclume et les tenailles sont aux artisans, les livres des apôtres, les oracles des prophètes le sont aux chrétiens...

« Gardons-nous donc bien de négliger d'acquérir ces bons livres, pour nous mettre à l'abri des plus mortelles blessures. N'entassons pas cet or; mieux vaut pour trésor des ouvrages qui forment le cœur à la vertu... »

« De même que le fer, dit saint Augustin, si l'on ne s'en sert pas, engendre la rouille, de même l'âme si elle ne s'exerce fréquemment par des lectures pieuses, laisse germer en elle les péchés. »

Saint François de Sales écrivait à Mme la présidente Brulart : « Je voudrais qu'il ne se passât aucun jour sans que vous donnassiez une demi-heure ou une heure à la lecture de quelque livre spirituel. » Et dans une autre lettre à une dame mariée, le doux

évêque disait : « Lisez le plus souvent que vous pourrez, mais peu à la fois et avec dévotion. » Dans son *Introduction à la vie dévote*, il complète ce conseil : « Ayez toujours auprès de vous quelque beau livre de dévotion et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres, missives que les saints vous eussent envoyées du ciel pour vous montrer le chemin et vous donner le courage d'y aller... »

L'un des maîtres de la vie spirituelle, le P. Berthier, nous assure que « les avantages des lectures de piété sont presque infinis. Dans la prière, ajoute-t-il, c'est nous qui parlons à Dieu et dans la lecture c'est Dieu qui nous parle : en priant, nous pouvons donner dans l'illusion; au lieu qu'un livre plein de l'esprit de Dieu nous guide sûrement et nous rappelle même dans le droit chemin si nous avions eu le malheur de nous en écarter. Quand nous sommes dans la tiédeur un livre de piété peut être l'instrument dont la grâce se sert pour nous rétablir dans la ferveur ; et quand nous ne savons plus nous entretenir avec Dieu, ce livre sur lequel nous jetons les yeux peut nous inspirer des lumières. Ce livre nous retrace les exemples des saints, condamne notre indifférence, rappelle le souvenir des jugements de Dieu, rapproche de nous le moment de l'éternité, dissipe les illusions du monde, répond aux faux prétextes de l'amour-propre, donne des armes pour résister aux passions. C'est un moniteur qui reprend en secret, un ami qui ne peut être soupçonné de nous tromper, un juge qui décide sans partialité, un prophète qui annonce la vérité sans flatterie. Il n'est ni opportun, puisqu'on le quitte et qu'on le reprend quand on veut; ni contradicteur, puisqu'il produit ses pensées sans disputer contre les nôtres; ni indiscret puisqu'il donne des avis sans savoir si nous les suivrons; ni susceptible de jalousie, puisqu'il nous laisse toute liberté de déférer à ses conseils ou de préférer ceux d'un autre. . . . . .

« Combien de pécheurs ont été rappelés à la pénitence par la lecture d'un saint livre !... C'est la parole de Dieu qui pénètre toutes les facultés de l'âme, tantôt comme une rosée bienfaisante, et tantôt comme un coup de foudre. On est quelquefois attiré par les douceurs ineffables de la sainte charité, et quelquefois atterré par la crainte des vengeances divines. Le Seigneur paraît ou miséricordieux ou terrible, ou Jésus en croix, ou Jésus jugeant les vivants et les morts ; ou le ciel avec tous ses charmes, ou l'enfer ouvrant ses abîmes...

« Mais, remarque le même auteur, une lecture faite sans attention est une perte de temps, une source d'ennui, un aliment de paresse et la preuve d'une tiédeur concentrée dans le fond de l'âme. Notre attention aux lectures de piété doit être sérieuse, soutenue et animée de l'esprit de prière... »

Toujours au sujet de la manière de faire la lecture spirituelle, le vénérable Louis de Grenade nous donne ces conseils précieux : « Il faut la faire, non point à la hâte et comme en courant, mais avec lenteur et réflexion, s'appliquant à saisir le sens des paroles et à savourer par la volonté les vérités qu'elles expriment. Quand nous rencontrons un passage touchant, arrêtons-nous-y un peu, et faisons une espèce de halte, pour réfléchir à ce que nous avons lu et produire une courte prière (1) ».

Saint Bernard ajoute « qu'il est bon de cueillir, en lisant, quelques fleurs de dévotion et de piété, d'interrompre le fil de la lecture par quelque prière en rapport avec la pensée qui nous a frappés. Cette prière nous élève vers Dieu, s'entretient avec lui et en obtient toujours quelques faveurs (2) ».

« Un bon livre, dit saint Alphonse Rodriguez, ne doit pas se lire une seule fois ; reprenez-le entre vos mains, la seconde lecture vous touchera plus que la première,

(1) De l'oraison et de la considération, I. 5.
(2) De mod. orand., VII et VIII.

et la troisième plus que la seconde; vous y trouverez toujours un nouveau goût, comme l'éprouvent ceux qui lisent avec un véritable dessein de profiter. Au contraire, c'est une coutume très louable et très utile que celle de quelques-uns, qui ne rencontrent rien dans un livre de piété qui fasse quelque impression sur eux, qui ne prennent aussitôt le soin de le marquer pour avoir ainsi toujours quelque chose de réserve, dont leur âme se nourrisse dans ses besoins, et où ils puissent trouver de quoi s'exciter à la ferveur et de quoi se consoler dans les temps de sécheresse et d'afflictions (1) ».

Saint Bonaventure n'est pas moins explicite : « Lisez la vie et les enseignements des saints, dit-il, afin de trouver, en vous comparant à eux, à vous humilier en tous temps, à vous instruire, à vous embraser de dévotion, à vous exciter aux saintes pratiques, à vous former à l'intelligence des Écritures et à vous éclairer des splendeurs de la foi. Apprenez dans vos lectures à discerner la vérité du mensonge, le bien du mal, le vice de la vertu, et à connaître les divers remèdes des vices et des tentations. Lisez pour comprendre les choses et non pour devenir plus savant, ni dans un but de curiosité. Laissez de côté ce qui n'édifie pas : une lecture vaine engendre des pensées plus vaines et éteint la dévotion en notre âme (2) ».

Et ailleurs il dit encore : « L'âme a besoin d'être nourrie de saintes lectures... Il est avantageux de tirer souvent de ce qu'on lit de pieuses affections, d'en former des prières et d'interrompre de temps en temps la lecture. En agissantde la sorte, l'âme puise dans cet endroit une intelligence salutaire, et la science, mise de côté par amour pour la vertu, se montrera ensuite bien plus belle appuyée sur cette même vertu.

« On devra aussi avoir pour ses lectures des moments et des sujets déterminés : on ne retire aucun fruit à lire

(1) Perfect. chrét., I. V. XXVIII.
(2) De l'Inst. des nov., XIV.

au hasard et à s'attacher au premier endroit venu, ou plutôt une telle manière ne laisse à l'âme que l'instabilité. Il faut donc s'arrêter aux sujets commencés et y assujettir son esprit, car c'est l'indice d'un estomac dégoûté que la recherche des mets variés. Il faut aussi confier chaque jour à la mémoire quelque chose de nos lectures, afin de nous en nourrir plus fidèlement; d'en rappeler plus fréquemment le souvenir et d'en faire l'objet de nos méditations ; mais ce choix doit convenir au but de notre vocation, perfectionner notre intention, captiver notre âme et l'éloigner de toute pensée étrangère (1) ».

« Saint Jean Chrysostôme fait la remarque suivante : Quand nous voulons lire quelque livre de piété, il faut bannir de notre cœur tous les soins temporels et toutes les pensées du monde ; et recueillant notre esprit de toutes sortes de distractions, nous appliquer avec beaucoup d'attention et de piété à cette sainte lecture, afin de parvenir sous la conduite de l'Esprit-Saint à l'intelligence de ce que nous lisons et en tirer beaucoup de fruit (2) ».

A son tour saint Grégoire le Grand dit : « Nous devons tellement transformer en nous les bonnes choses que nous lisons, qu'en même temps que notre esprit en est touché, notre vie s'y conforme par ses actions (3) ».

Et c'est pourquoi saint Augustin s'écrie : « Qui ne sait que nous profitons d'autant plus vite d'une bonne lecture, que plus vite nous mettons cette lecture en action (4) ! »

Le vénérable Louis de Blois nous donne à ce sujet tout un ensemble de conseils pratiques qui peuvent très heureusement compléter ce que nous avons dit jusqu'ici : « Livrez-vous avec ardeur, nous dit-il, aux

(1) Mir. de la disc., XIII
(2) Hom. sur la Gen
(3) Mor. Job, I. 9.
(4) Lab. Mon., XVII.

pieuses lectures ; elles ont un charme qui ne s'épuise jamais Vous y apprendrez à goûter la douceur des choses célestes ; et il arrivera, qu'accoutumé aux saintes délices, vous n'aurez plus que du mépris pour les voluptés des sens, et votre esprit s'affermira merveilleusement dans ses bonnes résolutions.

« Afin donc de retirer de cette lecture un si grand fruit, efforcez-vous d'y apporter les dispositions convenables, c'est-à-dire l'attention, la sagesse, l'humilité. Que ce soit pour vous un aliment d'amour et non pas une vaine pâture de la curiosité : cherchez-y l'utilité et les consolations spirituelles, plutôt qu'une science superflue et des paroles éloquentes ; car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'élégance du langage, mais dans la sainteté de la vie. Cependant, de même qu il ne faut pas rechercher cette élégance où elle n'est pas, il ne faut pas non plus la dédaigner où elle se trouve, car elle est aussi un don de Dieu.

« Ne vous troublez pas si tout ce que vous lisez ou entendez ne peut se fixer dans votre mémoire ; car, de même qu'un vase pur, souvent arrosé d'eau, demeure exempt de souillures, quoique l'eau s'écoule à l'instant même qu'on l'y jette, ainsi la pensée du salut, en passant à travers l'âme bénévole, la purifie et la rend agréable au Seigneur. Ce qui vous importe véritablement, ce n'est pas de retenir des mots, mais de vous approprier la substance de la doctrine, c'est-à-dire de conserver, par le moyen de la doctrine, la pureté intérieure et une volonté toujours prête à accomplir les préceptes divins.

« N'imitez pas ceux qui, ne gardant aucun ordre dans leurs lectures, lisent indifféremment tout ce que le hasard leur offre, n'ont de goût que pour la nouveauté, et dédaignent tout ce qui est ancien et commun, quelle qu'en soit l'utilité. Loin de vous une telle inconstance : elle n'étend pas l'âme, elle la disperse ; et celui-là est dans un grand danger, qui est atteint de cette maladie.

« Attachez-vous prudemment à une lecture choisie, et habituez-vous à y persévérer, lors même qu'elle a pour vous moins de charme. Lisez, dis-je, avec ordre, sans vous détourner ni vous écarter çà et là. Ne vous faites aucune peine de lire ce qui est bon et de le relire encore.

« Ainsi que l'attestent les Pères, il est utile de passer de la lecture à la méditation, et ensuite de revenir de la méditation à la lecture. Cette louable inconstance, en prévenant le dégoût, fortifie, renouvelle l'âme, fait qu'elle s'applique avec plus d'ardeur à chacun de ses exercices, et qu'elle en retire de plus grands fruits. Et qui empêche que vous ne formiez, pendant la lecture même, de courtes et vives prières, de tendres aspirations vers Dieu ? Il est plusieurs ouvrages qui peuvent servir également pour la lecture et pour l'oraison, lectures dans lesquelles nous conversons avec Dieu. » (1)

Enfin saint Jean-Baptiste de la Salle résume admirablement en quelques lignes très pratiques tout ce qui concerne la lecture spirituelle : « Ne commencez point de lecture, dit-il, sans vous être mis en la présence de Dieu; demandez-lui, par quelque courte prière, les grâces et les lumières pour pouvoir comprendre et pratiquer ce que vous allez lire. Ne lisez jamais par curiosité, et ne vous pressez point pour avoir bientôt lu un livre; arrêtez-vous de temps en temps pour goûter ce que vous lisez; consultez et examinez-vous vous-même sur ce qui vous empêche de pratiquer ce que vous lisez. Lorsque vous le pouvez pratiquer, voyez pourquoi vous ne le faites pas. Lisez votre livre comme vous liriez une lettre que Jésus-Christ vous aurait envoyée lui-même pour vous faire connaître sa sainte volonté; et, surtout si c'est l'Écriture sainte, lisez-là avec un très profond respect, respectez-en jusqu'aux moindres syllabes; lisez-la avec soumission d'esprit; pratiquez ce que vous

(1) Spec. mon.

entendez, adorez ce que vous n'entendez pas; et, si vous le voulez entendre, demandez quel en est le sens à ceux qui en ont l'intelligence.

« Repassez souvent dans votre esprit, et tâchez de graver dans votre cœur, ce que vous avez le plus goûté dans ce que vous avez lu.

« A la fin de votre lecture, ne manquez pas de rendre grâces à Dieu des vérités que vous aurez le plus goûtées et retenues, et priez-le qu'il vous aide à les mettre en pratique (1) ».

On ne peut mieux dire et, en moins, de mots la meilleure méthode de faire la lecture spirituelle d'une façon véritablement profitable à l'âme de bonne volonté.

En terminant, écoutons encore Bourdaloue qui a dit des choses merveilleuses sur le sujet qui nous occupe. Nous voudrions citer dans son entier cette instruction, si solide et si précieuse ; mais, pour éviter des redites, nous donnerons seulement ces quelques passages : « Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire, dit-il, la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoi qu'il y ait sans doute des livres beaucoup meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même et suivre là-dessus son attrait. Quelques-uns aiment mieux les livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-

(1) Recueil de petits traités.

à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profitpourson avancement et sa perfection.

« Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire, car souvent tout dépend de la manière. et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficacité et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y prête alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac, et le met hors d'état de la digérer.

Lire, pour remarquer certaines sentences ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or, toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire et s'arrêter en lisant, à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs au lieu de cueillir les fruits.

« De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle et quelles règles il faut observer. C'est : 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander la lumière de son esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'exprimer et qu'elles s'insinuent doucement dans l'âme, comme une rosée qu tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela de lire peu chaque jour, estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digé-

rée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte, la lecture devient une espèce de méditation; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans l'oraison, et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans une seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent. »

P. G.

PREMIÈRE SEMAINE

PREMIÈRE LECTURE

DIMANCHE MATIN

SUR LA NÉCESSITÉ DE TRAVAILLER SANS DÉLAI A SON SALUT

Il est temps désormais que nous nous réveillions de notre sommeil. (Rom. XIII, 11.)

Le croira-t-on, si je le dis, que presque toute la nature humaine est endormie, et qu'au milieu de cette action si vive et si empressée, la plupart des hommes languissent au dedans du cœur dans une mortelle léthargie? Nul ne veille véritablement, que celui qui est attentif à son salut. Et s'il est ainsi, qu'il y en a qu'un profond sommeil appesantit! qu'il y en a qui en prêtant l'oreille n'entendent pas, et ne voient pas en ouvrant les yeux, et qui peut-être malheureusement ne se réveilleront pas encore à mon discours! C'est l'intention de l'Eglise de les tirer de ce pernicieux assoupissement. C'est pourquoi elle nous lit, dans les saints mystères, l'histoire du jugement dernier; lorsque la

nature, étonnée de la majesté de Jésus-Christ, rompra tout le concert de ses mouvements, et qu'on entendra un bruit tel qu'on peut se l'imaginer parmi de si effroyables ruines, et dans un renversement si affreux. Quiconque ne s'éveille pas à ce bruit terrible, est trop profondément assoupi, et il dort d'un sommeil de mort. Toutefois, si nous y sommes sourds, l'Eglise, pour nous exciter davantage, fait encore retentir à nos oreilles la parole de l'Apôtre. Le grand Paul mêle sa voix au bruit confus de l'univers, et nous dit d'un ton éclatant : « *O fidèles, l'heure est venue de nous éveiller* ». Ainsi je ne crois pas quitter l'Evangile, mais en prendre l'intention et l'esprit, quand j'interprète l'Epître. Fasse celui pour qui je parle, que j'annonce avec tant de forces ses menaces et ses jugements, que ceux qui dorment dans leurs péchés se réveillent et se convertissent. C'est la grâce que je lui demande par les prières de la très sainte Vierge.

C'est une vérité constante que l'Écriture a établie et que l'expérience a justifiée, que la cause de tous les crimes et de tous les malheurs de la vie humaine, c'est le défaut d'attention et de vigilance. Si les justes tombent si souvent, perdent la grâce après une longue persévérance, c'est qu'ils s'endorment dans la vue de leurs bonnes œuvres. Ils pensent avoir vaincu tout à fait leurs mauvais désirs : la confiance qu'ils ont en ce calme, fait qu'ils abandonnent le gouvernail, c'est-à-dire qu'ils perdent l'attention à eux-mêmes et à la prière. Ainsi ils périssent misérablement; et pour avoir cessé de veiller, ils perdent en un moment tout le fruit de tant de travaux. Mais si l'attention et la vigilance est si nécessaire aux justes, pour prévenir leur chute funeste, combien en ont besoin les pécheurs pour s'en relever, et pour réparer leurs ruines. C'est pourquoi de tous les préceptes que le Saint-Esprit a donnés aux

hommes, il n'y en a aucun que le Fils de Dieu ait répété plus souvent, que les saints apôtres aient inculqué avec plus de force, que celui de veiller sans cesse. Toutes les épîtres, tous les Evangiles, toutes les pages de l'Ecriture sont pleines de ces paroles : « *Veillez,* « *priez, prenez garde, soyez prêts à toutes les heures:* « *parce que vous ne savez pas à laquelle viendra le Sei-* « *gneur.* » En effet, faute de veiller à notre salut et à notre conscience, notre ennemi qui n'est que trop vigilant, et nos passions qui ne sont que trop attentives à leurs objets, nous surprennent, nous emportent, nous mettent entièrement sous le joug, et traînent nos âmes captives dans le redoutable tribunal de Jésus-Christ, avant que nous ayons seulement songé à en prévenir les rigueurs par la pénitence. C'est ce dangereux assoupissement que craignait le divin Psalmiste, lorsqu'il faisait cette prière : « *Eclairez mes yeux, ô* « *Seigneur! de peur que je ne m'endorme dans la* « *mort* (1) ». C'est pour prévenir l'effet de cette mortelle léthargie, que l'Apôtre nous dit aujourd'hui : « *Mes frères, l'heure est venue de vous réveiller de votre* « *sommeil* ».

Et moi, pour suivre ses intentions, je combattrai tout ensemble le sommeil et la langueur; le sommeil qui nous rend insensibles ; la langueur qui, nous empêchant de nous éveiller tout à fait et de nous lever promptement, nous replonge de nouveau dans le sommeil. Je vous montrerai en deux points, premièrement, que ceux-là sont trop nonchalamment et trop malheureusement endormis, qui ne pensent pas à Dieu ni à sa justice ; secondement, que l'heure est venue de nous réveiller de ce sommeil; et que cette heure, c'est l'heure même où nous sommes présente-

(1) Psal., XII, 4.

ment, et celle où je vous excite et où je vous parle. Ainsi, après avoir éveillé ceux qui dorment dans leurs péchés, je tâcherai de vaincre les délais de ceux qui disputent trop longtemps avec leur paresse.

PREMIER POINT.

Afin que personne ne croie que c'est un crime léger de ne pas penser à Dieu, ou d'y penser sans considérer combien c'est une chose terrible de tomber entre ses mains, j'entreprends de vous faire voir que ce crime est une espèce d'athéisme.

« *L'insensé a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu,* » dit le psaume LII. Les saints Pères nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée, par erreur, par volonté, par oubli. Il y a en premier lieu les athées et les libertins, qui disent ouvertement que les choses vont au hasard et à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés, qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! La terre porte peu de tels monstres ; les idolâtres mêmes et les infidèles les ont en horreur. Et lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre quelqu'un, on en doit estimer la rencontre malheureuse et abominable. Mais que l'homme de plaisir, sensuel, qui laisse dominer les sens et ne songe qu'à les satisfaire, prenne garde que Dieu ne le livre tellement à leur tyrannie, qu'à la fin il vienne à croire que ce qui n'est pas sensible n'est pas réel ; que ce qu'on ne voit ni ne touche, n'est qu'une ombre et un fantôme ; et que les idées sensibles prenant le dessus, toutes les autres ne pa-

raissent douteuses ou tout à fait vaines : car c'est là que sont conduits insensiblement ceux qui laissent dominer les sens et ne pensent qu'à les satisfaire. On en voit d'autres, dit le docte Théodoret (1), qui ne viennent pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité, mais qui, pressés et incommodés dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, désireraient que Dieu ne fût pas : bien plus, ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom, et disent dans le cœur, non par persuasion, mais par désir : « *Il n'y a point de Dieu.* » Ils voudraient pouvoir réduire au néant cette source féconde de l'être. « *Ingrats et insensés*, dit saint Augustin, *qui* « *parce qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la rè-* « *gle, et souhaitent qu'il n'y ait ni loi ni justice* (2) ». Je laisse encore ceux-ci, et je veux croire qu'aucuns de mes auditeurs ne sont si dépravés et si corrompus. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle nous ne pouvons pas nous excuser.

Voici le principe que je pose. Ce à quoi nous ne daignons penser est comme nul à notre égard. Ceux-là donc disent en leur cœur que Dieu n'est pas, qui ne le jugent pas digne qu'on pense à lui sérieusement. A peine sont-ils attentifs à sa vérité quand on prêche, à sa majesté quand on sacrifie, à sa justice quand il frappe, à sa bonté quand il donne; enfin qui le comptent tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, tant qu'ils n'ont que lui pour témoin. Qui de nous n'est pas de ce nombre ? Qui n'est pas arrêté dans ses entreprises par la rencontre d'un homme qui n'est pas de son secret ni de sa cabale ? Et cependant ou nous méprisons, ou nous oublions le regard de

(1) In Psal., LII, t., I. p., 603. — (2) In Joan., Tr., XC, n° 3, t. III, col., 721.

Dieu. N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque vol ou quelque meurtre : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour et leur ombre propre leur fait peur. Ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret : et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats; disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret ceux que vous caressez en public; quand vous les percez de cent plaies mortelles par les coups incessamment redoublés de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses ; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens; combien prenez-vous de précautions pour ne point paraître! combien regardez-vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui puisse vous reprocher votre lâcheté dans le monde, si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : « *Qui nous a vu* (1) ? » comme dit le divin Psalmiste. Vous ne comptez donc pas parmi les voyants, celui qui habite aux cieux? Et cependant entendez le même Psalmiste : « *Quoi! celui* « *qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas et celui qui a fait* « *les yeux est-il aveugle* (2) ? » Pourquoi ne songez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence; que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui découvre tout, que votre propre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous-même? Et cependant sous ces yeux si vifs, sous ces regards si perçants,

(1) Psal., LXIII, 6. — (2) Psal., XCIII, 9.

vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché : vous vous abandonnez à la joie, et vous vivez en repos parmi vos délices criminelles, sans songer que celui qui vous les défend, et qui vous en a laissé tant d'innocentes, viendra quelque jour inopinément troubler vos plaisirs d'une manière terrible par les rigueurs de son jugement, lorsque vous l'attendrez le moins. N'est-ce pas manifestement le compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « *Il n'y a point de* « *Dieu?* »

Quand je recherche les causes profondes d'un si prodigieux oubli, et que je considère en moi-même d'où vient que l'homme, si sensible à ses intérêts et si attentif à ses affaires, perd néanmoins de vue si facilement la chose du monde la plus nécessaire, la plus redoutable et la plus présente, c'est-à-dire, Dieu et sa justice ; voici ce qui me vient en la pensée. Je trouve que notre esprit, dont les bornes sont si étroites, n'a pas une assez vaste compréhension pour s'étendre hors de son enceinte : c'est pourquoi il n'imagine vivement que ce qu'il ressent en lui-même, et nous font juger des choses qui nous environnent, par notre propre disposition. Celui qui est en colère, croit que tout le monde est ému de l'injure que lui seul ressent, pendant qu'il en fatigue toutes les oreilles. On voit que le paresseux qui laisse aller toutes choses avec nonchalance, ne s'imagine jamais combien vive est l'activité de ceux qui attaquent sa fortune. Pendant qu'il dort à son aise, et qu'il se repose, il croit que tout dort avec lui, et n'est réveillé que par le coup. C'est une illusion semblable, mais bien plus universelle, qui persuade à tous les pécheurs, que pendant qu'ils languissent dans l'oisiveté, dans le plaisir, dans l'impénitence, la justice divine languit aussi, et qu'elle est tout à fait endormie. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils pensent aussi que Dieu

les oublie : « *Car il a dit en son cœur : Dieu l'a oublié* (1) ». Mais leur erreur est extrême : si Dieu se tait quelque temps, il ne se taira pas toujours. « *Je veillerai*, dit-il, « *sur les pécheurs, pour leur mal et non pour leur* « *bien* (2). *Je me suis tu*, dit-il ailleurs; *j'ai gardé le* « *silence, j'ai été patient, j'éclaterai tout à coup :* « *longtemps j'ai retenu ma colère dans mon sein,* « *à la fin j'enfanterai, je dissiperai mes ennemis, et* « *les envelopperai tous ensemble dans une même ven-* « *geance* (3) ». Par conséquent, ne prenons pas son silence pour un aveu, ni sa patience pour un pardon, ni sa longue dissimulation pour un oubli, ni sa bonté pour une faiblesse. Il attend parce qu'il est miséricordieux; et si l'on méprise ses miséricordes, souvent il attend encore et ne presse pas sa vengeance; parce qu'il sait que ses mains sont inévitables. Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, apprend qu'il se machine dans son Etat des pratiques contre son service, de secrets desseins de révolte, car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille : il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui, sage dispensateur des temps, a fait la destination de tous les moments devant l'origine des choses n'a rien à précipiter. Ceux-là se hâtent et se précipitent, dont les conseils sont dominés par la rapidité des occasions, et emportés par la

(1) Ps. IX secund., Hebr., II. — (2) Jer. XLIV, 27. — (3) Is., XLII, 14.

fortune. Il n'en est pas ainsi du Tout-Puissant. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir, et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher, s'ils pouvaient, dans la confusion de toutes choses; que ces femmes infidèles et ces hommes corrompus et corrupteurs se couvrent eux-mêmes, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit; que ceux qui s'entendent si bien pour conspirer à leur perte, enveloppent leurs intelligences déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable : ils seront découverts au jour arrêté; leur cause sera portée devant le tribunal de Jésus-Christ, où leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse, ni leur peine retardée par aucunes plaintes.

Mais j'ai à vous découvrir de plus profondes vérités. Je ne prétends pas seulement faire appréhender aux pécheurs les rigueurs du jugement dernier, ni les supplices insupportables du siècle à venir. De peur que le repos où ils sont dans la vie présente ne serve à nourrir en leur cœur aveugle et impénitent l'espérance de l'impunité, le Saint-Esprit nous enseigne que leur repos même est une peine. Pécheurs, soyez ici attentifs. Voici une nouvelle manière de se venger, qui n'appartient qu'à Dieu seul; c'est de laisser ses ennemis en repos, et de les punir davantage par leur endurcissement et par leur sommeil léthargique, que s'il exerçait sur eux un châtiment exemplaire. Il est donc vrai qu'il arrive souvent qu'avant d'être irrité, Dieu renferme en lui-même toute sa colère; en sorte que les pécheurs, étant étonnés eux-mêmes de leurs longues prospérités et du cours fortuné de leurs affaires, s'imaginent n'avoir rien à craindre et ne sentent plus aucun trouble dans leur conscience. Voilà ce pernicieux assoupissement, voilà ce sommeil de mort dont j'ai déjà tant parlé.

C'est le dernier fléau que Dieu envoie à ses ennemis, c'est le comble de tous les malheurs, c'est la plus prochaine disposition à l'impénitence finale et à la ruine dernière et irrémédiable. Pour l'entendre, il faut remarquer que c'est une excellente maxime des saints docteurs, « *qu'autant que les pécheurs sont rigoureux* « *censeurs de leurs vices, autant Dieu se relâche en leur* « *faveur de la sévérité de ses jugements* (1) ». En effet, comme il est écrit que Dieu aime la justice et déteste l'iniquité, tant qu'il y a quelque chose en nous qui crie contre les péchés et s'élève contre les vices, il y a aussi quelque chose qui prend le parti de Dieu ; et c'est une disposition favorable pour le réconcilier avec nous. Mais dès que nous sommes si malheureux que d'être tout à fait d'accord avec nos péchés ; dès que, par le plus indigne des attentats, nous en sommes venus à ce point, que d'abolir en nous-mêmes la sainte vérité de Dieu, l'impression de son doigt et de ses lumières, la marque de sa justice souveraine, en renversant cet auguste tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes, c'est alors que l'empire de Dieu est détruit, que l'audace de la rébellion est consommée et que nos maux n'ont presque plus de remèdes. C'est pourquoi ce grand Dieu vivant, qui sait que le souverain bonheur est de le servir et de lui plaire, et que ce qui reste de meilleur à ceux qui se sont éloignés de lui par leurs crimes, c'est d'être troublés et inquiétés du malheur de lui avoir déplu ; après qu'on a longtemps méprisé ses grâces, ses inspirations, ses miséricordieux avertissements, et les coups par lesquels il nous a frappés de temps en temps, non encore pour nous punir à toute rigueur, mais seulement pour nous réveiller, prend enfin cette dernière résolution pour se venger des

(1) Tertull., de Pœnitentia, n° 10.

hommes ingrats et trop insensibles : il retire ses saintes lumières, il les aveugle, il les endurcit ; et leur laissant oublier ses divins préceptes, il fait qu'en même temps ils oublient et leur salut et eux-mêmes. Encore que cette doctrine paraisse assez établie sur l'ordre des jugements de Dieu, je penserai n'avoir rien fait, si je ne la prouve clairement : il faut que je vous montre dans son Écriture le progrès d'un si grand mal. Le prophète Isaïe nous le représente tenant en sa main une coupe, qu'il appelle la coupe de la colère de Dieu : « *La main du Seigneur vous a fait boire la coupe de sa* « *colère* (1) ». Elle est, dit-il, remplie d'un breuvage qu'il veut faire boire aux pécheurs ; mais d'un breuvage fumeux comme d'un vin nouveau, qui leur monte à la tête et qui les enivre. Ce breuvage qui enivre les pécheurs, qu'est-ce autre chose que leurs péchés mêmes et leurs désirs emportés, auxquels Dieu les abandonne ? Ils boivent comme un premier verre et peu à peu la tête leur tourne ; c'est-à-dire, que dans l'ardeur de leurs passions, la réflexion à demi éteinte n'envoie que des lumières douteuses. Ainsi l'âme n'est plus éclairée comme auparavant ; on ne voit plus les vérités de la religion ni les terribles jugements de Dieu, que comme à travers un nuage épais. C'est ce qui s'appelle dans les Écritures « *l'esprit de vertige* (2) », qui rend les hommes chancelants et mal assurés. Cependant ils déplorent encore leurs faiblesses ; ils jettent quelque regard du côté de la vertu qu'ils ont quittée. Leur conscience se réveille de temps en temps, et dit en poussant un secret soupir dans leur cœur : O piété ! ô chasteté ! ô innocence ! ô sainteté du baptême ! ô pureté du christianisme ! Les sens l'emportent sur la conscience : ils boivent encore, et leurs forces dimi-

(1) Is., LI, 17. — (2) Is., XIX, 14.

nuent, et leur vue se trouble. Il leur reste néanmoins quelque connaissance et quelque souvenir de Dieu. Buvez, buvez, ô pécheurs ! buvez jusqu'à la dernière goutte, et avalez tout jusqu'à la lie. Mais que trouveront-ils dans ce fond ? « *Un breuvage d'assoupissement*, « dit le saint prophète, *qui achève de les enivrer jusqu'à* « *les priver de tout sentiment* (1) ». Et voici un effet étrange : « *Je les vois*, poursuit Isaïe, *tombés dans les* « *coins des rues, si profondément assoupis, qu'ils sem-* « *blent tout à fait morts* (2) ». C'est l'image des grands pécheurs, qui, s'étant enivrés longtemps du vin de leurs passions et de leurs délices criminelles, perdent enfin toute connaissance de Dieu et tout sentiment de leur mal. Ils pèchent sans scrupule : ils s'en souviennent sans douleur : ils s'en confessent sans componction : ils y retombent sans crainte : ils y persévèrent sans inquiétude : ils y meurent enfin sans repentance.

Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs ! et connaissez l'état où vous êtes. Pendant que vous contentez vos mauvais désirs, vous buvez un long oubli de Dieu : un sommeil mortel vous gagne, vos lumières s'éteignent, vos sens s'affaiblissent. Cependant il se fait contre vous, dans le cœur de Dieu, un « *amas de haine et de* « *colère* (3) » : comme dit l'Apôtre : sa fureur longtemps retenue fera tout à coup un éclat terrible. Alors vous serez réveillés par un coup mortel, mais réveillés seulement pour sentir votre supplice intolérable. Prévenez un si grand malheur ; *éveillez-vous, l'heure est venue.* Éveillez-vous pour écouter l'avertissement, de peur qu'on ne vous éveille pour écouter votre sentence. Ne tardez pas davantage : cette heure où je vous parle doit être, si vous êtes sages, l'heure de votre réveil. C'est ma seconde partie.

(1) Is., XIX, 14. — (2) Ibid., 20. — (3) Rom., II, 5.

SECOND POINT.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris infailliblement dans les pièges de la mort et de l'enfer ; et qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Écoutez, non la parole des hommes, mais la parole de Jésus-Christ même, en saint Mathieu et en saint Luc. « *Veillez, « parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra « votre Seigneur. Car sachez que si le père de famille était « averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, sans « doute il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. « Vous donc aussi soyez toujours prêts, parce que le « Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez « pas. Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maî- « tre a établi sur tous ses serviteurs, afin qu'il leur dis- « tribue dans le temps leur nourriture ? Heureux est ce « serviteur, si son maître à son arrivée le trouve agis- « sant de la sorte ! Je vous dis en vérité qu'il l'établira « sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant, et « qu'il dise en son cœur : Mon maître n'est pas prêt à « venir, et qu'il commence à maltraiter ses compagnons, « et à manger, et à boire, et à s'enivrer, et à mener une « vie dissolue : le maître de ce serviteur viendra au jour « auquel il ne s'attend pas, et il le séparera et lui don- « nera le partage des infidèles et des hypocrites. C'est là « qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents* (1) ».

Cette parabole de l'Évangile nous découvre en termes formels deux vérités importantes. La première, que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre ; la seconde,

(1) Matth., XXIV, 42 et seq., Luc, XII, 39 et seq.

que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu, et la sage économie que ce grand Père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de telle sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite, ni les larcins qu'il nous fait; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours. Il faut ici nous représenter cette illusion trompeuse du temps, et la manière dont il se joue de notre faible imagination. « *Le temps*, dit saint Augustin (1), *est une faible imitation de l'éternité* ». Celle-ci est toujours la même : ce que le temps ne peut égaler par sa consistance, il tâche de l'imiter par sa succession. S'il nous dérobe un jour, il en rend subtilement un autre semblable, qui nous empêche de regretter celui que nous venons de perdre. C'est ainsi que le temps nous joue et nous cache sa rapidité. C'est aussi peut-être en cela que consiste cette malice du temps dont l'Apôtre nous avertit par ces mots ? « *Rachetez le temps*, dit-il, *parce que les jours sont* « *mauvais* (2) », c'est-à-dire trompeurs et malicieux. En effet, le temps nous trompe toujours ; parce qu'encore qu'il varie sans cesse, il montre presque toujours un même visage, et que l'année qui est écoulée semble ressusciter dans la suivante. Toutefois une longue suite nous découvre toute l'imposture. Les rides sur notre front, les cheveux gris, les infirmités ne nous font que trop remarquer quelle grande partie de notre être est déjà abîmée et engloutie. Mais dans de si grands changements, le temps affecte toujours quelque imitation de l'éternité ; car, comme c'est le propre de l'éternité de conserver les choses dans le même état, le temps,

(1) In Ps. IX, n° 7, t. IV, col., 42. — (2) Eph., V, 16.

pour en approcher, ne nous dépouille que peu à peu, et nous mène aux extrémités opposés par une pente si douce et tellement insensible, que nous nous trouvons engagés au milieu des ombres de la mort avant que d'avoir songé comme il faut à notre conversion. Ézéchias ne sent point écouler son âge, et dans la quarantième de ses années, il croit qu'il ne fait que de naître. « *Il* « *a coupé la trame de mes jours que je ne faisais que com-* « *mencer* (1) ». Ainsi la malignité trompeuse du temps fait que nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les mains de la mort. Pour nous garantir de cette surprise, Jésus-Christ ne nous a laissé qu'un seul moyen dans la parabole de l'Évangile, c'est celui d'être toujours attentifs et vigilants: « *Veillez*, dit-il, *sans* « *cesse, parce que vous ne savez à quelle heure viendra le* « *Seigneur* ».

Ici l'on ne peut s'étonner assez de l'aveuglement des hommes, qui ne sont pas moins audacieux que le fut autrefois l'apôtre saint Pierre, lorsqu'il démentit la vérité même. On ne lit point sans étonnement la témérité de ce disciple qui, lorsque Jésus-Christ lui dit nettement qu'il le reniera trois fois, ose lui répondre en face : « *Non, je ne vous renierai pas* (2). » Mais cessons de nous étonner de son audace, qu'il a expiée par tant de larmes : étonnons-nous de nous-mêmes et de notre témérité insensée. Jésus-Christ nous a dit à tous en paroles claires : Si vous ne veillez sans cesse, je vous surprendrai. Et nous osons, nous, lui répondre : Non, Seigneur, nous dormirons à notre aise ; cependant nous vous préviendrons de quelques moments, et une prompte confession nous sauvera de votre colère. Quoi ! le Fils de Dieu aura dit que la science des temps est l'un des secrets que son Père a

(1) Is., XXXVIII, 12. — (2) Matth., XXVI, 33. 35.

réservés en sa puissance (1), et nous voudrons percer ce secret impénétrable, et fonder nos espérances sur un mystère si caché, et qui passe de si loin notre connaissance ! Quand Jésus-Christ viendra en sa majesté pour juger le monde, mille événements terribles précéderont : toute la nature se remuera devant sa face ; et cependant l'univers, menacé de sa ruine par un si grand ébranlement, ne laissera pas d'être surpris. Il est écrit que ce dernier jour viendra comme un voleur ; et qu'il arrivera sur tous les hommes, comme un lacet où ils seront pris inopinément : tant la sagesse de Dieu est profonde à nous cacher ses conseils ! Et nous croirons sentir et apercevoir la dissolution de ce corps fragile qui porte sa corruption en son propre sein ! Nous nous trompons, nous nous abusons, nous nous flattons nous-mêmes trop grossièrement. La mort ne viendra pas de loin avec un grand bruit pour nous assaillir. Elle s'insinue avec la nourriture que nous prenons, avec l'air que nous respirons, avec les remèdes mêmes par lesquels nous tâchons de nous en défendre. Elle est dans notre sang et dans nos veines ; c'est là qu'elle a mis ses secrètes et inévitables embûches, dans la source même de la vie. C'est là qu'elle sortira, tantôt soudaine, tantôt à la suite d'une maladie déclarée ; mais toujours surprenante, et trop peu prévue. L'expérience le fait assez voir ; et Jésus-Christ nous a dit dans son Évangile que Dieu l'a voulu de la sorte. C'est par un dessein prémédité « *qu'il nous « a caché notre dernier jour : afin*, dit saint Augustin, « *que nous prenions garde à tous les jours* (2) ». Puisqu'il a entrepris de nous surprendre si nous ne veillons, serons-nous plus industrieux à prévenir la main de Dieu, qu'il ne sera prompt à frapper son coup ? Ou croyons-nous

(1) Act., I, 7. — (2) Serm., XXXIX, n° 1, t. V., col. 199.

avoir contre lui d'autres précautions et d'autres moyens que celui qu'il nous a donné, de veiller toujours? Quelle folie! quel aveuglement! quel étourdissement d'esprit! et quel nom donnerons-nous à une si haute extravagance ?

Permettons néanmoins aux hommes, si vous le voulez, de goûter paisiblement le plaisir de vivre; accordons que la jeunesse puisse se promettre de longs jours, et ne lui envions pas la triste espérance de vieillir. Pensez-vous qu'on doive fonder sa future conversion sur cette attente? Détrompez-vous, et apprenez à vous mieux connaître. Telle est la nature de votre âme et de votre volonté, qu'elle ne peut, étant libre, être forcée par ces objets, mais elle s'engage elle-même. Elle se fait comme des liens de fer et une espèce de nécessité par ses actes : c'est ce qui s'appelle l'habitude, dont je ne m'étendrai pas à vous décrire la violence trop connue et trop expérimentée. Je veux donc vous confesser qu'il y a une certaine ardeur des passions et une force trop violente de la nature, que l'âge peut tempérer. Mais cette seconde nature qui se forme par l'habitude, mais cette nouvelle ardeur plus tyrannique qui naît de l'accoutumance; le temps ne fait que l'accroître et l'affermir davantage. Quelle folie, de laisser fortifier un ennemi qu'on veut vaincre! Ainsi nous nous trompons déplorablement, lorsque nous attendons du temps le remède de nos passions, que la raison nous présente en vain. Si nous n'acquérons par vertu et par effort généreux la facilité de les vaincre, c'est une folie manifeste de croire que l'âge nous la donne. Et comme dit sagement l'Écclésiastique : « *la vieillesse ne trouvera pas ce que la jeunesse n'a pas* « *amassé* (1) ». Et il n'est pas nécessaire de rappeler ici de

(1) Eccl., xxv, 5.

bien loin, ni les deux vieillards de Babylone, impudents calomniateurs de la pudique Suzanne, ni la déplorable vieillesse de Salomon, autrefois sage. L'expérience du présent nous sauve la peine de rechercher avec soin les exemples des siècles passés. Jetez vous-mêmes les yeux sur vos proches, sur vos amis, sur tous ceux qui vous environnent ; vous ne verrez que trop tous les jours que les vices ne s'affaiblissent pas avec la nature, et que les inclinations ne se changent pas avec la couleur des cheveux. Au contraire, si nous laissons dominer la colère, la vieillesse, bien loin de la modérer, la tournera en aigreur par son chagrin. Et quand on donne tout au plaisir, on voit, dit saint Basile, dans l'âge le plus avancé, que des idées trop présentes, des désirs trop jeunes, et pour ne rien dire de plus, des regrets qui renouvellent tous les crimes. Par conséquent ne différez pas, et éveillez-vous tout à l'heure, vous qui, refusant à présent de vous convertir, dites que vous vous convertirez quelque jour ; désabusez-vous. Car quelle autre heure voulez-vous prendre ? En découvrez-vous quelqu'une qui soit plus commode ou plus favorable ? Connaissez le secret de votre cœur, et entendez le ressort qui fait mouvoir une machine si délicate.

Je sais que vous êtes libre ; mais toutefois, pour vous exciter, il faut quelque raison qui vous persuade, vous détermine : et quelle raison plus pressante aurez-vous alors, que celle que je vous propose ? Y aura-t-il un autre Jésus-Christ, un autre Évangile, une autre foi, une autre espérance, un autre paradis, un autre enfer ? Que verrez-vous de nouveau qui soit capable de vous ébranler ? Pourquoi donc résistez-vous maintenant ? pourquoi donc voulez-vous vous imaginer que vous céderez plus facilement en un autre temps ? D'où viendra cette nouvelle force à la vérité, ou cette nou-

velle docilité à votre esprit ? Quand cette passion qui vous domine à présent, quand ce tyran de votre cœur aura quitté l'empire qu'il a usurpé ; vous n'en serez pour cela ni plus dégagé ni plus maître de vous-même. Si vous ne veillez sur vos actions, il ne fera que céder la place à un autre vice ; au lieu de la remettre au légitime Seigneur, qui est la raison de Dieu. Il y laissera, pour ainsi dire, un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Je veux dire, les péchés se succéderont les uns aux autres ; et si vous ne faites quelque grand effort pour interrompre la suite de cette succession malheureuse, qui ne voit que d'erreur en erreur, et de délai en délai, elle vous mènera au tombeau ? Connaissez donc que tous ces délais ne sont qu'un amusement manifeste, et qu'il n'y a rien de plus insensé, que d'attendre la victoire de nos passions, du temps qui les fortifie.

Mais je n'ai pas dit encore ce que les pécheurs endormis ont le plus à craindre. Pour eux ils n'appréhendent que la mort subite ; et comme ils veulent se persuader, malgré l'expérience et tous les exemples, que leur vigueur présente les en garantit, ils découvrent toujours du temps devant eux. Mortels téméraires et peu prévoyants, qui croyons que la justice divine n'a qu'un moyen de nous perdre ! Non, ne le croyez pas. Nous sommes souvent condamnés et souvent punis terriblement, avant que la vengeance se déclare, avant même que nous la sentions. Et certes nous pourrions entendre cette vérité par l'exemple des choses humaines. On ne dit pas toujours aux criminels la misère de leur triste état : souvent on les voit pleins de confiance, pendant que leur mort est résolue. Leur sentence n'est pas prononcée, mais elle est déjà écrite dans l'esprit des juges. Tel s'est trouvé perdu à la cour, et entièrement exclu des grâces, dont le crédit subsis-

tait apparemment. Si la justice des hommes a ses secrets et ses mystères, la justice divine n'aura-t-elle pas aussi les siens? Oui, sans doute, et bien plus terribles. Mais il faut l'établir par les Écritures. Écoutez donc ce qui est écrit au Deutéronome. « *Sachez que le* « *Seigneur votre Dieu punit incontinent ceux qui le* « *haïssent, et ne diffère pas de les perdre, leur rendant* « *dans le moment même ce qu'ils méritent* (1) ». Pesez ces mots : incontinent, sans différer, dans le moment même. Est-il vrai que Dieu punisse toujours de la sorte? Il n'est pas vrai, si nous regardons la vengeance qui éclate : il est vrai si nous regardons les peines cachées que Dieu envoie à ses ennemis; peines si grandes et si terribles, que je vous ai démontrées dans ma première partie. Celui qui pèche est puni sans retardement, parce que la grâce se retire dans le moment même, parce que sa foi diminue, qu'un péché en attire un autre, et qu'on tombe toujours plus facilement après qu'on est affaibli par une première chute. Telles sont les peines affreuses qui suivent le crime dans l'instant qu'il est commis. C'est que ces hommes corrompus perdent toute crainte de Dieu, c'est-à-dire tout le frein de leur licence; ces femmes achèvent de perdre tout ce qui leur reste de modestie, c'est-à-dire tout l'ornement de leur sexe. Enfin le crime n'a plus pour nous une face étrange qui nous épouvante; mais il est devenu malheureusement familier, et n'étonne plus notre âme endurcie. N'appelez-vous pas cela un grand supplice? Quoi! dit le grand saint Augustin, si lorsque nous péchons, nous étions frappés à l'instant d'une soudaine maladie, si nous perdions la vue, si nos forces nous abandonnaient, nous croirions que Dieu nous punit, nous aurions un saint empressement

(1) Deut., VII, 10.

d'apaiser sa juste fureur par une prompte pénitence. Ce n'est pas la vue corporelle, mais c'est la lumière de l'âme qui s'éteint en nous : ce n'est pas cette santé fragile que nous perdons ; mais Dieu nous livre à nos passions, qui sont nos maladies les plus dangereuses. Nous ne voyons plus, nous ne goûtons plus les vérités de la foi. Aveugles et endurcis, nous tombons dans un assoupissement et dans une insensibilité mortelle ; et pendant que Dieu nous y abandonne par une juste punition, nous ne sentons pas sa main vengeresse, et nous croyons qu'il nous pardonne et qu'il nous épargne? (1). Que nous sert de vivre et de subsister aux yeux des hommes, si cependant nous sommes morts, perdus devant Dieu et devant ses anges? « *On vous appelle vivant; mais en effet vous êtes* « *mort* (2) ». Pour faire mourir un arbre, il n'est pas toujours nécessaire qu'on le déracine. Voyez ce grand chêne desséché qui ne pousse plus, qui ne fleurit plus, qui n'a plus de glands ni de feuilles; il a la mort dans le sein et dans la racine, il n'en est pas moins ferme sur son tronc, il n'en étend pas moins ses vastes rameaux. Chrétien dont le cœur est endurci, voilà ton image. Bois aride, Dieu n'a pas encore frappé ta racine, et ne t'a pas précipité de ton haut pour te jeter dans le feu; mais il a retiré l'esprit de vie.

Craignez donc, pécheur endormi, craignez le dernier endurcissement. Éveillons-nous, il est temps. Pourquoi endurcissez-vous vos cœurs comme Pharaon? Éveillez-vous sans délai, puisque chaque délai aggrave vos peines. Car attendez-vous à vous éveiller que vous soyez retourné parmi vos plaisirs? Et quand faut-il que le chrétien veille, sinon quand Jésus-Christ parle? Faites réflexion sur vous-même; pensez-vous être bien

(1) S. Aug., in Ps. LVII. n° 18, t. IV., col., 553. — (2) Apoc., III.

loin de cette mortelle léthargie, de cet endurcissement funeste, dont vous êtes menacé si terriblement par tant d'oracles de l'Écriture? Songez à vos premières chutes : votre cœur vous frappait alors. « *David fut* « *frappé au cœur* (1) ». Vos remords étaient plus vifs et vos retours à Dieu plus fréquents. Vous périssiez, mais souvent vous versiez des larmes sur votre perte, et vos tristes funérailles étaient du moins honorées de quelque deuil. Maintenant vous paraissez confirmé dans votre crime : les saints avertissements ne vous touchent plus, les sacrements vous sont inutiles. Craignez enfin que Dieu ne vous livre au sens réprouvé, et que votre âme ne devienne un vaisseau cassé et rompu qui ne puisse plus contenir la grâce. C'est de quoi sont menacés par le Saint-Esprit ceux qui profanent les sacrements par leurs rechutes, et qui entretiennent leurs mauvais désirs par leur complaisance. « *Je les briserai,* dit le Seigneur, *comme un pot* « *de terre, et les réduirai tellement en poudre qu'il ne* « *restera pas le moindre fragment sur lequel on puisse* « *porter une étincelle de feu, ou puiser une goutte* « *d'eau* (2) ». Étrange état de cette âme cassée et rompue! Elle s'approche du sacrement de pénitence et de ce fleuve de grâce qui en découle : il ne lui en demeure pas une goutte d'eau. Elle écoute de saints discours qui seraient capables d'embraser les cœurs : elle n'en rapporte pas la moindre étincelle. C'est un vaisseau tout à fait brisé et rompu; et si elle ne fait un dernier effort pour rappeler l'esprit de la grâce, et pour exciter la foi endormie, elle périra sans ressource.

Ah! j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi. Quoi! ma parole est-elle inutile? L'esprit de mon Dieu n'agit-il pas? ne se remue-t-il

(1) II. Reg., XXIV, 10. — (2) Is., XXX, 10.

pas quelque chose au fond de vos cœurs? Ah! s'il est ainsi, vous vivez, et votre santé n'est pas déplorée. Ne perdons pas ce moment de force : donnez des regrets, donnez des soupirs; ce sont des signes de vie que le céleste médecin vous demande. Après, laissez agir sa main charitable. « *Car pourquoi voulez-vous périr? Je* « *ne veux point la mort de celui qui meurt : convertis-* « *sez-vous, et vivez, dit le Seigneur tout-puissant* (1) ».

Mais je n'ai rien fait d'avoir peut-être un peu excité votre attention au soin de votre salut, par la parole de Jésus-Christ et de l'Évangile, si je ne vous persuade de vous occuper souvent de cette pensée. Toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'un homme mortel, de mettre dans l'esprit des autres ces vérités importantes: c'est à Dieu de les y graver. Et comme je n'ai rien fait aujourd'hui que vous réciter ses saintes paroles, je produirai encore en finissant ce qu'il a prononcé de sa propre bouche dans le Deutéronome. « *Écoutez, Israël : Le* « *Seigneur votre Dieu est le seul Seigneur. Vous l'ai-* « *merez de tout votre cœur, de toute votre âme et de* « *toute votre force. Mettez dans votre cœur mes paroles* « *et les lois que je vous donne aujourd'hui : racontez-* « *les à vos enfants et méditez-les en vous-même, soit que* « *vous soyez assis dans votre maison, soit que vous* « *marchiez dans le chemin. En vous couchant et en* « *vous levant, qu'elles vous soient toujours présentes;* « *que mes préceptes roulent sans cesse devant vos* « *yeux, en sorte que vous ne les perdiez jamais de* « *vue* (2) »; non comme un objet mort, qui n'émeut pas, mais comme un objet mouvant qui éveille les sens. Telle est la loi inviolable des anciens que Dieu avait donnée à nos pères. Pesez-en toutes les paroles. Elle leur commande d'avoir Dieu et ses saints comman-

(1) Ezech., XVIII, 31. 32. — (3) Deut., VI, 4 et seq.

dements dans le cœur, d'en parler souvent, afin d'en rafraîchir la mémoire; d'y avoir toujours un secret retour, de ne s'en point éloigner parmi les affaires, et néanmoins de prendre un temps pour y penser en repos et dans son cabinet avec une application particulière; de s'éveiller et de s'endormir dans cette pensée : afin que notre ennemi étant toujours attentif à nous surprendre, nous soyons toujours en garde contre ses embûches. Ne me dites pas que cette attention n'est d'usage que pour les cloîtres et pour la vie retirée. Ce précepte formel a été écrit pour tout le peuple de Dieu. Les Juifs, tout charnels et grossiers qu'ils sont, reconnaissent encore aujourd'hui que cette obligation indispensable leur est imposée. Si nous prétendons, que ce précepte ait moins de force dans la loi de grâce, et que les chrétiens soient moins obligés à cette attention que les Juifs, nous déshonorons le christianisme, et faisons honte à Jésus-Christ et à l'Évangile. Le faux prophète des Arabes, dont le paradis est tout sensuel, et dont toute la religion n'est que politique, n'a pas laissé de prescrire à ses malheureux sectateurs d'adorer cinq fois le jour; et vous voyez qu'ils sont ponctuels à cette observance. Les chrétiens se croiront-ils dispensés de penser à Dieu, parce qu'on ne leur a point marqué des heures précises? C'est qu'ils doivent veiller et prier toujours. Le chrétien doit veiller et prier sans cesse, et vivre toujours attentif à son salut éternel. Ne pensez pas que cette pratique vous soit impossible : le passage que j'ai récité vous en donne un infaillible moyen. Si Dieu ordonne aux Israélites de s'occuper perpétuellement de ses saints préceptes, il leur ordonne auparavant de l'aimer et de prendre à cœur son service. Aimez, dit-il, le Seigneur, et mettez en votre cœur ses saintes paroles. Tout ce que nous avons à cœur nous

revient assez de soi-même, sans forcer notre attention, sans tourmenter notre esprit et notre mémoire. Demandez à une mère s'il faut la faire souvenir de son fils unique. Faut-il vous avertir de songer à votre fortune et à vos affaires? Lorsqu'il semble que votre esprit soit ailleurs, n'êtes vous pas toujours vigilants, et toujours trop vifs et secrètement attentifs sur cette matière, sur laquelle le moindre mot vous éveille? Si vous pouviez prendre à cœur votre salut éternel, et vous faire une fois une grande affaire de celle qui devrait-être la seule; nos salutaires avertissements ne vous seraient pas un supplice, et vous penseriez de vous-mêmes mille fois le jour à un intérêt de cette importance. Mais certes ni nous n'aimons Dieu, ni nous ne songeons à nous-mêmes, et ne sommes chrétiens que de nom. Excitons-nous enfin, et prenons à cœur notre éternité.

Dieu fait un journal de notre vie : une main divine écrit ce que nous avons fait et ce que nous avons manqué de faire, écrit notre histoire, qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers Songeons donc à la faire belle. Effaçons par la pénitence ce qui nous y couvrirait de confusion et de honte. Éveillons-nous, l'heure est venue. Les raisons de nous presser deviennent tous les jours plus fortes : la mort avance, le péché gagne, l'endurcissement s'accroît; tous les moments fortifient le discours que je vous ai fait, et il sera plus pressant encore demain qu'aujourd'hui. L'Apôtre le dit à la suite de mon texte : « *Notre salut est tous les jours plus proche* (1) ». Si notre salut s'approche, notre damnation s'approche aussi; l'un et l'autre marchent d'un pas égal. « *Car comment échapperons-nous*, dit le même apôtre, *si nous*

(1) Rom., XIII, 2.

« *négligeons un tel salut* (1)? » Faisons donc notre salut, puisque Dieu nous envoie un tel Sauveur : Jésus-Christ va venir au monde « *plein de grâce et de* « *vérité* (2) » : soyons fidèles à sa grâce et attentifs à sa vérité, afin que nous participions à sa gloire.

(1) Hebr., II, 3. — (2) Joan., 1, 14.

DEUXIÈME LECTURE

DIMANCHE SOIR

SUR LA MORT

Combien les hommes sont peu soigneux de conserver le souvenir de la mort. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Seigneur, venez, et voyez. (Joan., XI, 34.)

Me sera-t-il permis d'ouvrir un tombeau, et des yeux si délicats ne seront-ils pas offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans l'Évangile : « *Seigneur*, « *venez, et voyez* » où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de piété et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, qui refusons de voir ce triste spectacle comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que

jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu ; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées ; et je puis dire que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare ; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de le mériter par l'entremise de la très sainte Vierge.

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir ; et cette curiosité fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose n'arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant, pour ainsi dire, le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près, que nous consumons toute notre vie toujours ignorants de ce qui nous touche ; et non-seule-

ment de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela que je vous invite aujourd'hui à accompagner le Sauveur jusques au tombeau du Lazare : « *Venez et voyez* ». O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme.

Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croiriez que ce n'est pas bien représenter l'homme que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme, quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel, d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme ; de sorte que je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'éclat de notre nature. Accou-

rez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité; venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencements de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort.

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance : toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité; si l'homme s'estime trop, tu sais réprimer son orgueil ; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable, en tant qu'il passe ; et infiniment estimable, en tant qu'il aboutit à l'éternité.

PREMIER POINT.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de de ce qu'il est, et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible ; surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut : elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache. Et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse. Mais c'est encore trop de vanité de distinguer en nous la partie faible ; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Eternel ! ô grandeur humaine, de quelque côté

que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects ; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombre de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à qui je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance; ni l'accessoire plus considérable que le principal; ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé ; ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien : qu'est-ce que notre être ? Dites-le-nous, ô mort ; car les hommes superbes ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour : « *O éternel Roi* « *des siècles ! vous êtes toujours à vous-même, toujours* « *en vous-même : votre être éternellement immuable ni* « *ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : et* « *voici que vous avez fait mes jours mesurables, et ma* « *substance n'est rien devant vous* (1) ». Non, ma subs-

(1) Ps. XXXVIII, 6.

tance n'est rien devant vous, et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure à son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours, comme les cerfs que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs : que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfants? que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « *même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-* « *temps : il deviendra*, dit Tertullien, *un je ne sais quoi* « *qui n'a plus de nom dans aucune langue* » : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes (1).

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt; je viens

(1) De resurr., carn., n° 4.

me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce ; elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant ; on ne m'a envoyé que pour faire nombre : encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant ; et vous savez qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un ; maintenant il périt, et avec lui nous périrons tous, si, promptement et sans perdre de temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions

pour nous y étendre ; et alors nous tomberons tout à coup. manque de soutien. O fragile appui de notre être ; ô fondement ruineux de notre substance (1) ! Ah ! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure ; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même.

Que la place que nous occupons en ce monde est petite ! si petite certainement et si peu considérable, que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille (2). Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond ; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres (3) : « *La figure de ce monde passe, et ma* « *substance n'est rien devant Dieu* (4) ».

SECOND POINT.

N'en doutons pas, quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort ; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque principe qui montre bien par sa vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines ; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses

(1) Ps. XXXVIII. 7. — (2) Advers., Gent., lib. II sub init. — (3) I Cor., VII, 31. — (4) Ps. XXXVIII. 6.

découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force ; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été forcée par son industrie à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui ? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages ; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers, d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle

n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme ! il t'a établi pour t'en servir ; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages ; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art : car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature ? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau ; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate ; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde ? Que s'il en est ainsi, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon de la puissance qui la soutient ; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur ?

Mais continuons une méditation si utile de l'image de Dieu en nous, et voyons par quelles maximes cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible ; et toutefois je ne puis considérer sans

admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi ! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part ? qu'elle dût dire hardiment, tous les sens, toutes les passions et presque toute la nature criant à l'encontre, quelquefois : « *Ce* « *m'est un gain de mourir* (1) : » et quelquefois : « *Je* « *me réjouis dans les afflictions* (2) ? » Ne faut-il pas qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée, pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels ? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement ?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « *Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes* » (3). C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image ; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

(1) Philipp., I, 21. — (2) Coloss., I, 24. — (3) Ps., IV, 7.

Tout cela n'est rien ; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple ; sa vie, c'est de se connaître ; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection : chrétiens, quel est ce miracle ? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité ? où avons-nous songé cette infinité ? O éternité ! ô infinité ! dit saint Augustin (1), que nos sens ne soupçonnent pas seulement, par où donc es-tu entrée dans nos âmes ? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur ? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom ?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons. Notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer ? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, pour se démentir elle-même et oser rejeter tout ce qu'elle pense ? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoi-

(1) Confess., lib., XI.

qu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut ?

Il est vrai, je le confesse, nous ne soutenons pas longtemps cette noble ardeur, l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses et ses langueurs ; et, permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices ; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut ; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien que, ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières ; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même, je parle de la nature sensible. Maintenant parler de caprice dans les ouvrages de Dieu, c'est blasphémer

contre sa sagesse. Mais d'où vient donc une si étrange disproportion ? faut-il que je vous le dise ? et ces masures mal assorties, avec ces fondements si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier ? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine ; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu ! quel est ce mélange ? J'ai peine à me reconnaître ; je suis prêt à m'écrier avec le prophète : Est-ce là cette Jérusalem ? « *Est-ce là cette ville, est-ce là ce temple, « l'honneur et la joie de toute la terre ?* (1) » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains ?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance ? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées ? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas ! que nous profite cette dignité ? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous ; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort ; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une

(1) Thren., II, 15.

éternité si onéreuse. Que dirons-nous ? que répondrons-nous à une plainte si pressante ? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah ! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice ; c'est qu'il a dessein de le reformer suivant son premier modèle (1) ?

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle ! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie (2) : qui croit en lui, ne meurt pas ; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre ; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « *chair de péché* (3) », comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair

(1) Coloss., III, 10. — (2) Joan., XI, 25, 26. — (3) Rom., VIII, 3.

de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de Dieu (1). Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché...

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau ? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme pour ne paraître jamais (2).

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort ? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite ? mais écoute le divin Apôtre : « *Nous savons* », dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, « *que si cette maison de* « *terre et de boue, dans laquelle nous habitons, est* « *détruite, nous avons une maison qui nous est pré-* « *parée au ciel* (3) ». O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins ! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome, (4), de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la dé-

(1) I Cor., xv, 50. — (2) Apoc., xxi, 4. — (3) II Cor., v, 1. — (4) Hom. in dict. Apost., de dormientibus, etc.

truit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions. Et lui-même nous offre son palais ; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice.

TROISIÈME LECTURE

LUNDI

SUR LA RÉSURRECTION DERNIÈRE

Deux sortes de mort, deux sortes de résurrection : celle de l'âme doit précéder celle du corps. Comment l'une et l'autre s'opèrent.

Le dernier ennemi qui sera détruit sera la mort. (I. Cor., xv, 26).

Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Évangile annoncé par toute la terre ; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du Fils de Dieu composé de tous ses membres, et les célestes légions, où la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant de places, entièrement rétablies par cette nouvelle recrue ; alors il sera temps, de détruire tout à fait la mort et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie (1) : « *Alors l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang de feu* ; » comme il est écrit dans l'Apocalypse. Il est écrit que « *Dieu n'a pas fait* « *la mort* (2), *mais qu'elle est entrée dans le monde par* « *l'envie du diable* (3) » et par le péché de l'homme. Mais l'homme, en consentant au péché, s'est assujetti

(1) Apoc., xx. 14. — (2) Sap., i. 13. — (3) Sap., ii. 24.

à la mort ; ainsi, contre l'intention du Créateur, l'homme, qui était sorti immortel de ses saintes et divines mains, est devenu mortel et caduc par la malice du diable.

Or le Sauveur étant venu sur la terre pour dissoudre l'œuvre du diable, il détruira premièrement le péché ; et après, par une suite nécessaire d'une victoire si illustre et si glorieuse, il abolira aussi la puissance et l'empire de la mort. Ainsi l'Apôtre s'écrie : « *O mort, où est ta victoire* ? (1)» Mais il faut ici remarquer que tant qu'il restera sur la terre quelque vestige du péché, la mort ne cessera de tout ravager, et exercera toujours sur le genre humain sa dure et tyrannique puissance Mais à la consommation des siècles, après que le règne du péché sera détruit sur la terre, que toute la pompe du monde sera dissipée, et enfin que tout ce qui s'élève contre la gloire de Dieu sera renversé, alors Jésus-Christ attaquera sa dernière ennemie, qui est la mort ; et tirant tous ses enfants d'entre ses mains, il les délivrera pour jamais de cette cruelle, dure et insupportable tyrannie.

Encore que ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne s'accomplira qu'à la fin des siècles, il se commence dès la vie présente ; et au milieu de ce siècle de corruption, l'œuvre de notre immortalité se prépare. Que devons-nous faire pour concourir à l'opération de la grâce qui nous ressuscite ? L'Écriture nous propose trois principes de résurrection : la parole de Jésus-Christ, le corps de Jésus-Christ, l'esprit de Jésus-Christ. La parole de Jésus-Christ : « *Le temps vient où tous ceux* « *qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils* « *de Dieu* » (2). Le corps de Jésus Christ : « *Celui qui* « *mange ma chair a la vie éternelle et je le ressusciterai*

(1) I Cor., xv, 55. — (2) Joan., v. 28.

« *au dernier jour* (1) ». L'esprit de Jésus-Christ : « *Si l'es-* « *prit de celui qui a ressuscité Jésus habite en vous, celui* « *qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, don-* « *nera aussi la vie à vos corps mortels par son esprit qui* « *est en vous* (2) ». Ce que nous demande cette parole : ce que nous devons à ce corps : ce qu'exige de nous cet Esprit.

PREMIER POINT.

Nous voyons dans l'Évangile deux paroles du Fils de Dieu qui sont adressées aux morts ; l'une à la fin des siècles, l'autre durant le cours du siècle présent. Écoutez comme il parle au chapitre cinquième de saint Jean : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient,* « *et elle est déjà venue, où les morts entendront la voix* « *du Fils de Dieu ; et ceux qui l'entendront vivront* (3). » « *L'heure vient, et elle est déjà.* » Remarquez ; donc cette parole ne regarde pas la consommation des siècles. Les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; c'est ce qu'il a dit auparavant : « *Celui qui écoute ma parole, et qui* « *croit à celui qui m'a envoyé, est passé de la mort à la* « *vie.* » Mais voici encore une autre parole : « *L'heure* « *vient* ; » il ne dit plus : Elle est déjà ; « *que tous ceux* « *qui sont dans les tombeaux entendront sa voix, et* « *ceux qui auront bien fait sortiront pour ressusciter à* « *la vie, et ceux qui auront mal fait sortiront pour res-* « *susciter à leur condamnation* (4). » Voilà donc deux paroles adressées aux morts, parce qu'il y a deux sortes de morts ; ou plutôt il y a deux parties en l'homme, et toutes deux ont la mort. « *L'âme*, dit saint Augustin, *est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme* (5) »; ainsi

(1) Joan., VI, 55. — (2) Rom., VIII, 11. — (3) Joan., V, 25. — (4) Joan., V, 24, 28, 29. — (5) Serm., CCLXXIII, n° 1, t. V, col. 1105.

comme le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Cette mort ne nous touche pas, parce qu'elle n'est pas sensible; et toutefois, si nous savions pénétrer les choses, cette mort de nos corps, qui nous paraît si cruelle, suffirait pour nous faire entendre combien celle du péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu? Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps froid et insensible abattu par terre, sans force et sans mouvement; combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui, étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle? C'est donc à ces morts spirituels, c'est aux âmes pécheresses que Jésus-Christ adresse sa voix pour les appeler à la pénitence : « *L'heure vient et elle est déjà.* »

Que si vous me demandez d'où vient qu'il adresse encore à la fin des siècles une seconde parole aux morts qui sont gisants et ensevelis dans les tombeaux, je vous le dirai en un mot, parce que la chose est assez connue. L'âme a péché par le ministère et même en quelque sorte par l'instigation du corps; et c'est pourquoi il est juste qu'elle soit punie avec son complice. L'âme s'est aussi servie dans les bonnes œuvres du ministère du corps qu'elle a pris soin de dompter, afin, comme dit l'Apôtre (1), que la justice de Dieu s'assujettît à elle-même nos membres, et leur fît porter le joug honorable de Jésus-Christ et de l'Évangile. Ainsi ce corps, qui a eu sa part aux travaux, doit être aussi appelé comme un compagnon fidèle à la société de la gloire.

(1) Rom., VI, 13, 19.

Ou si vous vouliez que je vous apporte une raison plus sublime et plus digne encore de la majesté du Sauveur : il était juste que le Fils de Dieu ayant pris un corps aussi bien qu'une âme, et ayant uni l'homme tout entier à sa divine personne, il fît sentir sa puissance au corps et à l'âme, et qu'il soumît l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi, après avoir parlé aux morts spirituels pour ressusciter leurs âmes, il parle à la fin des siècles aux morts gisant dans les sépulcres, pour les en faire sortir et leur rendre la vie : « *Et ceux qui l'entendent vivront.* »

Quand donc cette heure dernière sera arrivée, à laquelle Dieu a résolu de réveiller les élus de leur sommeil, une voix sortira du trône et de la propre bouche du Fils de Dieu, qui ordonnera aux morts de revivre : « *Os arides, os desséchés, écoutez la parole du Sei-* « *gneur* (1) ». Au son de cette voix toute-puissante qui se fera entendre en un moment de l'orient jusqu'à l'occident, et du septentrion jusqu'au midi, les corps gisants, les os desséchés, la cendre et la poussière froide et insensible, seront émus dans le creux de leurs tombeaux; toute la nature commencera à se remuer; et la mer, et la terre, et les abîmes se prépareront à rendre leurs morts qu'on croyait qu'ils eussent engloutis comme leur proie, mais qu'ils avaient seulement reçus comme un dépôt pour le remettre fidèlement au premier ordre. « *Jésus qui aime les siens, et les aime jus-* « *qu'à la fin* (2) », prendra soin de ramasser de toutes les parties du monde leurs restes toujours précieux devant lui. Ne vous étonnez pas d'un si grand effet; c'est de lui qu'il est écrit qu'il « *porte tout l'univers par sa* « *parole très efficace* (3) ». Toute la vaste étendue de la terre et les profondeurs des mers, et toute l'immensité

(1) Ezech., XXXVII, 4. — (2) Joan., XIII. 1. — (3) Hebr., I, 3.

du monde, n'est qu'un point devant ses yeux. Il soutient de son doigt les fondements de la terre : l'univers entier est sous sa main. Et lui, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures. Car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme : ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers, parce qu'ils les a une fois unis à une âme qui est son image, qu'il remplit de sa grâce, et qui sont toujours gardés sous sa main puissante, en quelque coin de l'univers que la loi des changements ait jeté ces restes précieux. Et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela ; car « *il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est* (1). » Et Tertullien a raison de dire que *le néant est à lui aussi bien que tout* (2) ».

Ayant donc ainsi rétabli les corps de ses bien-aimés dans une intégrité parfaite, il les réunira à leurs âmes saintes, et ils deviendront vivants; il bénira cette union, afin qu'elle ne puisse plus être rompue, et il les rendra immortels. Il fera que cette union sera tellement intime, que les corps participeront aux honneurs des âmes; et par là nous les verrons glorieux. Tels sont les magnifiques présents que Jésus-Christ fera en ce jour à ses élus par la puissance de sa parole. Il les fera sortir de leurs tombeaux pour leur donner la vie, l'immortalité et la gloire; la mort ne sera plus, et toutes les marques de la corruption seront abolies. O puissance de Jésus-Christ! ô mort glorieusement vaincue! ô ruines du genre humain divinement réparées!

Mais, avant que la mort soit anéantie, il faut que le

(1) Rom., IV, 17. — (2) Apolog., n° 48.

péché soit détruit, parce que c'est par le péché que la mort a régné sur la terre. Souvenez-vous donc, de ce que nous avons dit au commencement, que Dieu n'a pas fait la mort : au contraire, comme il a créé l'âme raisonnable pour habiter dans le corps humain, il avait voulu au commencement que leur union fût indissoluble; et c'est peut-être un des sens qu'il faut donner à cette parole du Psalmiste : « *Vous m'avez approprié un* « *corps* (1) » ; de même que s'il eût dit comme en son nom au Créateur : O Seigneur, vous avez fait mon âme d'une nature bien différente du corps ! car après avoir formé ce corps avec de la boue, c'est-à-dire avec une terre détrempée, ce n'est plus ni de la terre, ni de l'eau, ni du mélange du sec et de l'humide, ni enfin d'aucune partie de la matière que vous avez tiré l'âme que vous avez mêlée dans cette masse pour la vivifier. C'est de vous-même, c'est de votre bouche que vous l'avez fait sortir ; vous avez soufflé un souffle de vie, et l'homme a été animé, non par l'arrangement des organes, non par la température des qualités, non par la distribution des esprits vitaux, mais par un autre principe de vitalité, que Dieu a tiré de son propre sein, par une nouvelle création, toute différente de celle qui a tiré du néant et qui a formé la matière. C'est pourquoi quand il veut former l'homme, il recommence un nouvel ordre de chose, une nouvelle création : « *Faisons l'homme* (2) ». C'est un autre ouvrage, une manière différente de tout ce qui précède; rien encore qui lui soit semblable.

Que si cette théologie ne vous ennuie pas, j'ajouterai, que Dieu avait fait cette âme d'une nature immortelle. Car pour laisser à part les autres raisons qui nous montrent cette vérité, il suffit de considérer

(1) Psal., XXXIX, 7. Hébr., X, 5. — (2) Gen., I, 26.

celle que nous apporte l'Écriture sainte; c'est que Dieu l'a faite à son image, qu'elle est participante de la vie de Dieu ; elle vit en quelque façon comme lui, parce qu'elle vit de raison et d'intelligence, et que Dieu l'a rendue capable de l'aimer et de le connaître, comme lui-même s'aime et se connaît. C'est pourquoi étant faite à son image, et étant liée par son fond à son immortelle vérité, elle ne tient point son être de la matière, et n'est point assujettie à ses lois : de sorte qu'elle ne périt point, quelque changement qui arrive au-dessous d'elle, et ne peut plus retomber dans le néant, si ce n'est que celui qui l'en a tirée, et qui l'ayant faite à son image, l'attache à lui-même comme à son principe, lâche la main tout à coup, et la laisse aller dans cet abîme.

Toutefois, comme elle est dans le dernier ordre des substances intelligentes, c'est en elle que se fera l'union entre les esprits et les corps, afin que tout soit disposé comme par degrés. Dieu a fait des substances séparées des corps : Dieu les peut faire en divers degrés, c'est-à-dire plus ou moins parfaites ; et en descendant toujours on pourra enfin venir à quelqu'une qui sera si imparfaite, qu'elle se trouvera en quelque sorte aux confins des corps, et sera de nature à y être unie. Là, en descendant toujours par degrés du parfait à l'imparfait, on arrive nécessairement aux extrémités et comme aux confins où le supérieur et l'inférieur se joignent et se touchent. Car je crois qu'on peut entendre facilement que tout est disposé dans la nature comme par degrés, et que le premier principe donne l'être et se répand lui-même par cet ordre et comme de proche en proche. Ainsi l'âme raisonnable se trouvera naturellement unie à un corps. « *Vous « m'avez approprié un corps.* »

Mais ce mot d'approprier un corps a une plus parti-

culière signification ; car il faut nous persuader que l'âme raisonnable parle et dit à son Créateur : Comme vous m'avez faite immortelle en me créant à votre image, vous m'avez aussi approprié un corps si bien assorti avec moi, que notre paix et notre union serait éternelle et inviolable, si le péché venant entre deux n'eût troublé cette céleste harmonie. Comment est-ce que le péché a désuni deux choses si bien assorties? Il est aisé de l'entendre par cette excellente doctrine de saint Augustin : car, dit-il, c'est une loi immuable de la justice divine, que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons. De sorte que ç'a été un ordre très juste qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous ait suivis contre notre gré, et que « *notre âme fût contrainte de quitter son corps par* « *une juste punition de ce qu'elle a abandonné Dieu* « *par une dépravation volontaire* (1) ».

C'est en cette sorte que « *le péché étant entré dans* « *le monde, la mort,* comme dit l'Apôtre, *y est* « *entrée par le même moyen* (2) ». C'est pourquoi le Fils de Dieu ne détruit la mort qu'après avoir détruit le péché ; et avant que d'adresser aux morts, à la fin des temps, la parole qui les ressuscite, il adresse dans le cours des siècles à tous les pécheurs, sa parole, qui les convertit et qui les appelle à la pénitence. C'est cette parole que nous vous portons. Plût à Dieu que nous puissions détacher de notre parole tout ce qui flatte l'oreille, tout ce qui délecte l'esprit, tout ce qui surprend l'imagination, pour n'y laisser que la vérité toute simple, la seule force et l'efficace toute pure du Saint-Esprit, nulle pensée que pour convertir! O morts, c'est donc à vous que je parle, non à ces morts qui gisent dans ce tombeau et reposent en paix et en

(1) De Trinit., lib. IV, n° 16, t. VIII, col., 820. — (2) Rom., V, 12.

espérance sous cette terre bénite; mais à ces morts parlants et écoutants, « *qui ont le nom de vivants et qui sont* « *morts en effet* (1) »; qui portent leur mort dans leur âme, parce qu'ils y portent leur péché. Ecoutez, ô morts spirituels : c'est Jésus-Christ qui vous appelle pour ressusciter avec lui. « *Pourquoi voulez-vous* « *mourir, maison d'Israël* (2)? » Sortez de vos tombeaux, sortez de vos mauvaises habitudes. Ah! que je vous relève aujourd'hui : mais avant de vous relever, que je vous abatte.

« *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite* (3). » Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues (4). De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? vous avez dit que Ninive serait renversée; en effet, elle est renversée en tournant en bien ses mauvais désirs. « *Ninive est véritablement renversée,* « *puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et* « *un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne* « *austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints* « *gémissements de la pénitence.* » O ville utilement renversée! Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours malgré tant de choses qui la devraient déprimer, quand te verrai-je renversée? Quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : Le règne du péché est renversé de fond en comble; ses femmes ne s'arment plus contre la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur âme à leurs yeux : cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé : ceux qui ont attenté sur la couche de leur prochain, sont aujourd'hui chastes : le bien d'autrui est enfin res-

(1) Apoc., III, 1. — (2) Ezech., XXXIII, 11. — (3) Joan., III, 4. — (4) S. Eucher. Homil. de pœnit. Ninivit. Bibliot. PP. t. VI. col., 646.

titué?... « *Et les trésors d'iniquité sont encore dans* « *ton coffre comme un feu prêt à te dévorer* (1) ». Tu crois te les être appropriés par l'usage de tant d'années : tout est renversé. Mais relevez-vous, sortez de ces tribunaux, salutaires tombeaux des pénitents, venez à la table des enfants, venez à la vie, venez au pain véritable que Moïse n'a pu donner à nos pères (2) : venez au corps de Jésus, qui est le second principe de résurrection et de vie.

SECOND POINT.

Le corps de Jésus-Christ est premièrement le modèle de notre résurrection. Un architecte qui bâtit un édifice, se propose un plan et un modèle : Jésus-Christ se propose son propre corps. « *Il transformera notre* « *corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre con-* « *forme à son corps glorieux* (3). » Il en est secondement le gage : « *Si les morts ne ressuscitent point,* « *Jésus-Christ n'est donc point ressuscité* (4) », « *les* « *prémices de la résurrection* (5) », le grain de froment. « *A la fin des siècles*, dit saint Augustin, *tout le* « *genre humain se lèvera comme une seule moisson:* « *l'essai en a été fait dans le principal grain* (6). » Il est en troisième lieu le principe d'incorruption (7). La corruption par le sang : de même l'immortalité. D'où vient donc qu'il faut mourir et être assujetti à la corruption ? C'est que nous portons une chair de péché : de là chargée d'infirmités et de maladies. Allez dans les hôpitaux pour y contempler le spectacle de l'infirmité humaine : là vous verrez en combien de

(1) Mich., VI. 10. — (2) Joan., VI, 32. — (3) Philip., III, 21. — (4) I. Cor., XV, 13, — (5) Ibid. 24. — (6) S. Aug., Serm., CCCLXI, n° 10, t. V. col. 1411. — (7) S. Cyrll. Alex., in Joan., lib., IV, cap. 11.

sortes la maladie se joue de nos corps. Là elle étend, là elle retire; là elle relâche, là elle engourdit; là elle cloue un corps perclus et immobile, là elle le secoue tout entier par le tremblement. Pitoyable variété! diversité surprenante! C'est la maladie qui se joue comme il lui plaît de nos corps, que le péché a abandonnés à ses cruelles bizarreries. O homme, considère le peu que tu es; regarde le peu que tu vaux : viens apprendre la liste funeste des maux dont ta faiblesse est menacée. Et la fortune pour être également outrageuse, ne se rend pas moins féconde en événements fâcheux. Le secours qu'on leur donne, image du grand secours que leur donnera un jour Jésus-Christ en les affranchissant tout à fait. Mais en attendant il faut qu'ils tombent pour être renouvelés; ils ne laisseront à la terre que leur mortalité et leur corruption. Il faut que ce corps soit détruit jusqu'à la poussière : la chair changera de nature, le corps prendra un autre nom; même celui de cadavre ne lui demeurera pas longtemps. La chair deviendra un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en eux jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ces malheureux restes (1).

Mais ayant participé au corps du Sauveur, principe de vie, ne participons plus au péché, principe de mort. Nous recevons par le baptême un droit réel sur le corps de Jésus-Christ; donc sur sa vie, sur sa grâce, sur son immortalité. Ne renonçons point à ce droit, ne le perdons pas. Le plus beau droit de l'Église comme une épouse. Deux espèces de communion, le droit et l'actuelle participation. Nous demeurons toujours dans la communion du mystère, non seulement

(6) Tert. de Res., carnis, n° 4.

dans l'actuelle participation, mais dans le droit de communier.

« *Le corps n'est pas pour la fornication, mais pour* « *le Seigneur, et le Seigneur pour le corps* (1). » Il fait notre corps semblable au sien, un temple : « *Détruisez* « *ce temple* (2) ». Nous devons l'orner comme un temple avec bienséance, je le veux bien ; mais toujours avec dignité : rien de vain, rien de profane. Donc, ô sainte chasteté, fleur de la vertu, ornement immortel des corps mortels, marque assurée d'une âme bien faite et véritablement généreuse, protectrice de la sainteté et de la foi mutuelle dans les mariages, fidèle dépositaire de la pureté du sang, et qui seule en sait conserver la trace ; viens consacrer ces corps corruptibles, viens leur être un baume éternel et un céleste préservatif contre la corruption ; viens les disposer à une sainte union avec le corps de Jésus-Christ ; et fais qu'en prenant ce corps, nous en tirions aussi tout l'esprit.

TROISIÈME POINT.

Je l'ai déjà dit, mais il faut le dire encore une fois, que durant ce temps de corruption, Dieu commence déjà dans nos corps l'ouvrage de leur bienheureuse immortalité. Oui, pendant que ce corps mortel est accablé de langueurs et d'infirmités, Dieu y jette intérieurement les principes d'une consistance immuable ; pendant qu'il vieillit, Dieu le renouvelle ; pendant qu'il est tous les jours exposé en proie aux maladies les plus dangereuses et à une mort très certaine, Dieu travaille par son Esprit-Saint à sa résurrection glorieuse. De

(1) I. Cor., VI, 13. — (2) Joan., II, 19.

quelle sorte s'accomplit un si grand mystère? Saint Augustin, qui l'a appris du divin apôtre, vous l'aura bientôt expliqué par une excellente doctrine.

Mortels, apprenez votre gloire : terre et cendre, écoutez attentivement les divines opérations qui se commencent en vous. Il faut donc savoir, avant toutes choses, que le Saint-Esprit habite en nos âmes, et qu'il y préside par la charité qu'il y répand. Comment cette divine opération s'étend-elle sur le corps? Écoutez un mot de saint Augustin, et vous l'entendrez : « *Celui-là*, « dit ce saint évêque, *possède le tout, qui tient la* « *partie dominante* (1). » « *Or en nous*, poursuit ce « grand homme, *il est aisé de connaître que c'est* « *l'âme qui tient la première place, et que c'est à elle* « *qu'appartient l'empire.* » De ces deux principes si clairs, si indubitables, saint Augustin tire aussitôt cette conséquence facile : « *Dieu tenant cette partie* « *principale, c'est-à-dire l'âme et l'esprit, par le moyen* « *du meilleur, il se met en possession de la nature infé-* « *rieure;* » par le moyen du prince, il s'acquiert aussi le sujet; et dominant sur l'âme, qui est la maîtresse, il étend sa main sur le corps, l'assujettit à son domaine, et s'en met en possession. C'est ainsi que notre corps est renouvelé par la grâce du christianisme. Il change de maître heureusement, et passe en de meilleures mains : par la nature il était à l'âme, par la corruption il servait au vice, par la grâce et la religion il est à Dieu.

Il se fait comme un mariage sacré entre notre esprit et l'esprit de Dieu ; ce qui fait que « *celui qui s'attache* « *au divin Esprit, devient un même esprit avec* « *Dieu* (2). » Et comme on voit, dit Tertullien, dans les mariages, que la femme rend son époux maître de

(1) Serm., CLXI, n° 6. t, v, col., 777. — (2) I Cor., VI. 17.

ses biens, et lui en cède l'usage; ainsi l'âme en s'unissant à l'esprit de Dieu, et se soumettant à lui comme à son époux, lui transporte aussi tout son bien comme étant le chef et le maître de cette communauté bienheureuse. « *La chair la suit*, dit Tertullien, *comme une* « *partie de sa dot : et au lieu qu'elle était seulement ser-* « *vante de l'âme, elle devient servante de l'esprit de* « *Dieu* (1). » En effet, ne voyez-vous pas que le corps du chrétien change de nature, et qu'au lieu d'être simplement l'organe de l'âme, il devient l'instrument fidèle de toutes les saintes volontés que Dieu nous inspire. Qu'est-ce qui donne l'aumône, si ce n'est la main? Qu'est-ce qui confesse ses péchés, si ce n'est la bouche? Qu'est-ce qui les pleure, si ce n'est les yeux? Qu'est-ce qui brûle du zèle de Dieu, si ce n'est le cœur? En un mot, dit le saint apôtre, « *tous nos membres sont con-* « *sacrés à Dieu, et doivent être ses hosties vivantes* (2). » Qui ne voit donc que le Saint-Esprit se met en possession de nos corps, puisqu'ils sont les instruments de sa grâce, les temples où il se repose en sa majesté, et enfin les hosties vivantes de sa souveraine grandeur?

Mais poussons encore plus loin ce raisonnement, et tirons la conséquence de ces beaux principes. Si Dieu, remplissant nos âmes, s'est mis en possession de nos corps, donc la mort, ni aucune violence, ni l'effort de la corruption ne peut plus les lui enlever. Tôt ou tard Dieu rentrera dans son bien, et retirera son domaine. Le Fils de Dieu a prononcé que « *nul ne peut rien ravir* « *des mains de son Père. Mon Père*, dit-il, *est plus* « *grand que toute la nature* (3) ». Et en effet, ses mains étant si puissantes, nulle force ne les peut vaincre ni leur faire lâcher leur prise. Ainsi Dieu ayant mis sur nos corps sa main souveraine, s'en étant saisi

(1) Tert., de Anima. n° 41. — (2) Rom., XII, 1. — (3) Joan., X, 29.

par son Saint-Esprit, que l'Écriture appelle son doigt, et en étant déjà en possession; ô chair, j'ai eu raison de le dire, qu'en quelque endroit de l'univers que la corruption te jette et te cache, tu demeures toujours sous la main de Dieu. Et toi, terre, mère tout ensemble et sépulcre commun de tous les mortels, en quelques sombres retraites que tu aies englouti, dispersé, recélé nos corps, tu les rendras tout entiers; et plutôt le ciel et la terre seront renversés, qu'un seul de nos cheveux périsse; parce que Dieu en étant le maître, nulle force ne peut l'empêcher d'achever en eux son ouvrage.

Ne doutez pas « *que si l'Esprit immortel qui a res-* « *suscité le Seigneur Jésus-Christ, vivifiera aussi vos* « *corps mortels à cause de son esprit qui habite en vous* (1) ». Car cet Esprit tout-puissant, infiniment délecté de ce qu'il a fait en Jésus-Christ, agit toujours en conformité de ses divines opérations; et pourvu qu'on le laisse agir, il achèvera son ouvrage. Nulle puissance du monde ne peut empêcher son action, et nous seuls pouvons lui être un obstacle; parce que les dons de Dieu demandent, ou une fidèle coopération, ou du moins une acceptation volontaire. Laissons-nous donc gouverner à l'Esprit de Dieu, laissons-lui dompter nos corps mortels. Si nous voulons qu'il déploie sur eux toute sa vertu, laissons-lui les assujettir à sa divine opération. Détachons-nous de nos corps pour nous attacher fortement à l'Esprit de Dieu, Car que faisons-nous lorsque nous flattons notre corps, que faisons-nous autre chose que d'accroître la proie de la mort, lui enrichir son butin, lui engraisser sa victime? Pourquoi m'es-tu donné, ô corps mortel! et quel traitement te ferai-je? Si je t'affaiblis, je m'épuise; si je te traite doucement, je ne puis éviter ta force qui me

(1) Rom., VII, 11.

porte à terre, ou qui m'y retient. Que ferai-je donc avec toi, et de quel nom t'appellerai-je, fardeau accablant, soutien nécessaire, ennemi flatteur, ami dangereux, avec lequel je ne puis avoir ni guerre, ni paix, parce qu'à chaque moment il faut s'accorder, et à chaque moment il faut rompre? O inconcevable union, et aliénation non moins étonnante! Puis-je me détacher de ce corps? Puis-je aussi m'y attacher avec tant de force, et contracter avec ce mortel une amitié immortelle? « *Malheureux homme que je suis! Hélas! qui me déli-* « *vrera de ce corps de mort* (1) »?

C'est le commun sujet du gémissement de tous les véritables enfants de Dieu. Tous déplorent leur servitude, tous ressentent avec douleur que « *ce fardeau du* « *corps opprime l'esprit,* (2) » lui ôte sa liberté véritable. C'est pourquoi le grand saint Ambroise nous enseigne gravement que notre esprit n'étant dans le corps qu'en passant, nous ne devons pas lui permettre de s'attacher à cette nature dissemblable, mais que nous devons tous les jours rompre nos liens, afin que l'esprit, se renfermant en lui-même, conserve sa noblesse et sa pureté. Deux liens, ceux de la nature, et ceux de l'affection. Pour le premier, c'est à Dieu de rompre : pour l'autre, c'est à nous à prévenir : « *Je meurs tous* « *les jours,* » dit l'Apôtre (3). Par la première union l'âme est en prison et en servitude, le corps la domine, et s'en rend le maître. Secouons ce joug, tirons-nous de cette indigne dépendance : il se fera une autre union par laquelle l'âme dominera. « *Étudions-nous* « *chaque jour*, dit saint Ambroise, *à mourir, afin que* « *notre âme par cette séparation apprenne à se retirer* « *des cupidités corporelles; qu'élevée au-dessus des sens,* « *les inclinations terrestres ne puissent l'atteindre et*

(1) Rom., VII, 24. — (2) Sap., IX, 15. — (3) I Cor., XV, 31.

« *s'y coller; et qu'elle éprouve ainsi une sorte de mort.* « *afin de ne point encourir la peine de la mort* (1) ». C'est pourquoi dans la fonction qui est donnée à notre âme d'animer et de mouvoir les organes corporels, le même saint Ambroise avertit de ne se plonger pas tout à fait dedans et de ne pas se mêler avec eux (2), mais plutôt que nous les touchions d'une main légère comme un instrument de musique (3).

On se pique de délicatesse, comme on se pique d'esprit ou de grandeur. Une tendre éducation... Une personne si chère... Ce soin extrême du corps est indigne du chrétien. Vous voudriez vous rendre immortels : la moindre douleur, la moindre faiblesse vous accable et vous décourage; vous abandonnez tous les exercices de piété. Vous craignez d'échauffer ce sang, cette tête déjà trop émue, et ce tempérament si faible, si délicat. Que ne vous servez-vous plutôt de cette occasion favorable, pour rompre ces liens trop doux et trop décevants, pendant que la nature vous aide, qu'elle tire les liens si elle ne les brise pas tout à fait encore? Apprenez à regarder ce corps, dont la faiblesse vous appesantit, non plus comme une demeure agréable, mais comme une prison importune; non plus comme votre organe, mais comme votre empêchement et votre fardeau : « *Je suis captif de ce corps, et captif* « *trop assujetti; je m'affranchirai en souffrant afin de* « *ressusciter tout à fait libre* (4) ». L'âme sera démêlée de ce corps de mort qu'elle laisse au-dessous d'elle, et retirée dans sa propre enceinte. La faiblesse et la douleur qui agitent tout le corps forcent l'âme à s'en détacher; et la renfermant dans ses propres biens, lui

(1) De Fide Resurr., lib. II, n° 40, t. II, col. 1144. — (2) De bon., Mort., cap., IX, n° 40, t. I col. 406. — (3) Ibid., cap. VII. n° 27, col. 401. — (4) S. Ignat. Epist., ad Rom., IV.

font corriger une secrète délicatesse et un certain repos dans les sens, qui gagnent les hommes trop facilement dans une grande santé.

Que si l'attache à la santé même et à la vie, est si vicieuse et si contraire à la dignité du christianisme, que dirai-je de la curiosité, de la vanité, de cette vivacité qu'on affecte tant sur le teint et sur le visage? Faible et misérable créature, et vainement appelée à une beauté et à une gloire éternelle, vous ne sauriez sans regret voir tomber cette fleur d'un jour, ni passer cette couleur vive, ni cet air de jeunesse s'évanouir. Hélas! vous en avez honte, comme si c'était un défaut. Vous voulez cacher vos années, et non-seulement les cacher, mais résister à leur cours qui emporte tout, vous soutenir contre leur effort, et tromper leurs mains si subtiles qui ne cessent de vous enlever par mille artifices toujours quelque chose. Est-ce là cette gloire du corps de Jésus? Hé! laissez-vous dépouiller de ce fragile ornement qui ne fait que nourrir votre vanité, vous exposer à la tentation, vous environner de scandales. Quittez l'amour de ce corps trop chéri et trop soigné : car si vous persistez à le tant chérir, ô que la mort vous sera cruelle! O que vainement vous soupirerez, disant avec ce roi des Amalécites : « *Est-ce ainsi* « *que la mort amère sépare de tout?* (1) » Quel coup! quel effort! quelle violence!

Au contraire, un homme de bien n'a rien à perdre en ce jour. La mortification lui rend la mort familière. Le détachement du plaisir le désaccoutume du corps. Il a depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu les liens les plus délicats qui nous y attachent. Il ne s'afflige donc pas de quitter son corps; il sait qu'il ne le perd pas. Il a appris de l'Apôtre que nous avons un double

(1) I Reg., xv, 32.

voyage à faire : « *Nous savons que pendant que nous habi-* « *tons ce corps, nous sommes éloignés du Seigneur* (1)... « *Nous aimons mieux sortir de la maison de ce corps* « *pour aller habiter avec le Seigneur* (2) ». Car tant que nous sommes dans le corps, nous voyageons loin de Dieu; et quand nous sommes avec Dieu, nous voyageons loin du corps. L'un et l'autre n'est qu'un voyage, et non une entière séparation, parce que nous passons dans le corps pour aller à Dieu, et que nous allons à Dieu dans l'espérance de retourner à nos corps. Ainsi lorsque nous vivons dans cette chair, nous ne devons pas nous y attacher comme si nous y devions demeurer toujours; et lorsqu'il en faut sortir, nous ne devons pas nous affliger comme si nous n'y devions jamais retourner. Par là, étant délivrés des soins inquiets de la vie et des appréhensions de la mort, lorsque notre dernière heure approche, nous nous endormons en paix et en espérance. Car que crains-tu, âme chrétienne, dans les approches de la mort? Crains-tu de perdre ton corps? Mais que ta foi ne chancelle pas; pourvu que tu le soumettes à l'Esprit de Dieu, cet Esprit tout-puissant te le rendra meilleur, saura bien te le conserver pour l'éternité. Peut-être qu'en voyant tomber ta maison, tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin Apôtre : « *Nous savons*, dit-il aux « Corinthiens, *nous ne sommes pas induits à le croire* « *par des conjectures douteuses*; *mais nous le savons* « *très assurément et avec une entière certitude, que si* « *cette maison de terre et de boue dans laquelle nous* « *habitons, est détruite, nous avons une autre maison* « *qui n'est pas bâtie de main d'homme, laquelle nous* « *est préparée au ciel* (3) ». O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à tous nos besoins! « *Il a*

(1) I Reg., xv, 32. — (2) II Cor., vi, 8. — (3) Ibid. v. 1.

« *dessein*, dit excellemment saint Jean Chrysostome, « *de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant* « *qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la rebâtir* « *toute neuve, il est nécessaire que nous délogions* (1) ». Car que ferions-nous dans ce tumulte et dans cette poudre? Et lui-même nous offre son palais, il nous y donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. Ne craignons donc rien; songeons seulement à bien vivre, car tout est en sûreté pour le chrétien.

(1) Homit., in dict. Apost. De dormientibus, etc. t. 1, p. 764.

QUATRIÈME LECTURE

MARDI

SUR LE JUGEMENT DERNIER

Son objet, sa nécessité, ses effets. Confusion des pécheurs, qui amusent le monde par leurs vains prétextes; des hypocrites, qui font servir la piété d'enveloppe et de couverture à leur malice; des pécheurs scandaleux, qui font trophée de leurs crimes.

Alors ils verront venir le Fils de l'homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. (Luc., XXI, 27.)

Encore que dans le moment que notre âme sortira du corps elle doive être jugée en dernier ressort, et l'affaire de notre salut immuablement décidée; toutefois il a plu à Dieu que, nonobstant ce premier arrêt, nous ayons encore à craindre un autre examen et une terrible révision de notre procès au jugement dernier et universel. Car comme l'âme a péché conjointement avec le corps, il est juste qu'elle soit jugée aussi bien que punie avec son complice, et que le Fils de Dieu qui a pris la nature humaine tout entière, soumette aussi l'homme tout entier à l'autorité de son tribunal. C'est pourquoi nous sommes tous ajournés après la résurrection générale pour comparaître de nouveau devant ce tribunal redoutable; afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en

âme, c'est-à-dire, dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la mesure entière et le comble de leur supplice. Et c'est ce qui donne lieu à ce dernier jugement qui nous est proposé dans l'Évangile.

Mais pourquoi ces grandes assises, pourquoi cette solennelle convocation et cette assemblée générale du genre humain? Pourquoi pensez-vous si ce n'est que ce dernier jour, qui est appelé dans les saintes lettres : « *un jour d'obscurité et de nuage, un* « *jour de tourbillon et de tempête, un jour de calamité* « *et d'angoisse,* » y est aussi appelé « *un jour de confusion* « *et d'ignominie* (1)? » Voici une vérité éternelle : il est juste et très juste que celui qui fait mal soit couvert de honte ; que quiconque a trop osé soit confondu ; et que le pécheur soit déshonoré, non seulement par les autres, mais par lui-même, c'est-à-dire par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le reproche public de sa conscience.

Cependant nous voyons que ces pécheurs, qui ont si bien mérité la honte, trouvent souvent le moyen de l'éviter en cette vie. Car ou ils cachent leurs crimes, ou ils les excusent, ou enfin, bien loin d'en rougir, ils les font éclater scandaleusement à la face du ciel et de la terre, et encore ils s'en glorifient. C'est ainsi qu'ils tâchent d'éviter la honte, les premiers par l'obscurité de leurs actions, les seconds par les artifices de leurs excuses, et enfin les derniers par leur impudence. C'est pour cela que Dieu les appelle au grand jour de son jugement. Là, ceux qui se sont cachés, seront découverts ; là, ceux qui se sont excusés, seront convaincus ; là, ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes, seront abattus et atterrés : et ainsi sera rendue à tous ces pécheurs, à ceux qui trompent

(1) Soph., I, 15.

le monde, à ceux qui l'amusent par de vains prétextes, à ceux qui le scandalisent; ainsi, dis-je, leur sera rendue à la face de tout le genre humain, des hommes et des anges, l'éternelle confusion, qui est leur juste salaire, leur naturel apanage qu'ils ont si bien mérité.

PREMIER POINT

« *L'insensé a dit en son cœur : Il n'y point de* « *Dieu* (1) : » Les saints docteurs nous enseignent que nous pouvons nous rendre coupables en plusieurs façons de cette erreur insensée. Il y a, en premier lieu, les athées et les libertins qui disent tout ouvertement que les choses vont à l'aventure, sans ordre, sans gouvernement, sans conduite supérieure. Insensés qui dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas, et ravir l'être à celui par lequel subsiste toute la nature! Il y a peu de ces monstres : le nombre en est petit parmi les hommes; quoique, hélas! nous pouvons dire avec tremblement qu'il n'en paraît toujours que trop dans le monde. Il y en a d'autres, dit le docte Théodoret (2), qui ne vont pas jusqu'à cet excès de nier la Divinité ; mais pressés et incommodés dans leurs passions déréglées, par ses lois qui les contraignent, par ses menaces qui les étonnent, par la crainte de ses jugements qui les trouble, ils désireraient que Dieu ne fût pas; ils voudraient même pouvoir le croire : ils voudraient pouvoir croire que Dieu n'est qu'un nom; et ils disent dans leur cœur, non par persuasion, mais par désir : Il n'y a pas de Dieu. « *Insensés*, dit saint Augustin (3), *qui*, *parce*

(1) Ps. LII, 1. — (2) In Ps LII, t. I, p. 603. — (3) Tract., XC, in Joan. n° 3, t. III, col. 721.

« *qu'ils sont déréglés, voudraient détruire la règle et* « *souhaitent qu'il n'y ait ni loi, ni justice, à cause* « *qu'ils ne sont pas justes.* » Je laisse encore ceux-ci; je veux croire qu'il n'y a aucun de mes auditeurs qui soit si dépravé, si corrompu. Je viens à une troisième manière de dire que Dieu n'est pas, de laquelle vous avouerez que la plupart de mes auditeurs ne se peuvent pas excuser. Je veux parler de ceux qui en confessant que Dieu est, le comptent néanmoins tellement pour rien, qu'ils pensent en effet n'avoir rien à craindre, quand ils n'ont que lui pour témoin. Ceux-là manifestement comptent Dieu pour rien; et ils disent donc en leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

Eh! qui de nous n'est pas de ce nombre? Qui de nous n'est pas arrêté dans une action malhonnête par la rencontre d'un homme qui n'est pas de notre cabale? et cependant de quel front savons-nous soutenir le regard de Dieu! N'apportons pas ici l'exemple de ceux qui roulent en leur esprit quelque noir dessein : tout ce qu'ils rencontrent les trouble, et la lumière du jour, et leur ombre même leur fait peur; ils ont peine à porter eux-mêmes l'horreur de leur funeste secret, et ils vivent cependant dans une souveraine tranquillité des regards de Dieu. Laissons ces tragiques attentats, disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public; quand vous le percez incessamment de cent plaies, par les coups mortels de votre dangereuse langue; quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses; quand vous violez le sacré dépôt du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens; combien de précautions pour ne point paraître, combien regardez-

vous à droite et à gauche! Et si vous ne voyez pas de témoin qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos pièges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : Qui nous a vus? « *Ils ont consulté ensemble sur* « *les moyens de cacher leurs pièges, et ils ont dit : Qui* « *pourra les découvrir* (1) ? » Vous ne comprenez donc pas parmi les voyants celui qui a habité au Ciel? Et cependant, entendez le même Psalmiste : « *Quoi! celui* « *qui a formé l'oreille n'écoute-t-il pas, et celui qui a fait* « *les yeux est-il aveugle* (2) »? Au contraire, ne savez-vous pas qu'il est tout vue, tout ouïe, tout intelligence? que vos pensées lui parlent, que votre cœur lui dit tout, que votre conscience est sa surveillante et son témoin contre vous ? Et cependant sous ces yeux si vifs et sous ces regards si perçants, vous jouissez sans inquiétude du plaisir d'être caché ? N'est-ce pas les compter pour rien, et dire en son cœur insensé : « *Il n'y* « *a point de Dieu.* »

Il n'est pas juste que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles et que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit, et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable ; si faut-il que Dieu les découvre un jour et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « *qui* « *percera les ténèbres les plus épaisses et manifestera,* « comme dit l'Apôtre, *les conseils les plus cachés* (3) ». Alors quel sera l'état des grands du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leurs vices mêmes adorés? Que deviendront ces

(1) Ps. LXIII, 4. — (2) Ps. XCIII, 9. — (3) I Cor., IV, 5.

hommes délicats, qui ne peuvent supporter qu'on connaisse leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent quand on leur découvre leurs faibles? Alors, dit le prophète Isaïe, « *les bras* « *leur tomberont de faiblesse, leur cœur angoissé défau-* « *dra, un chacun sera confus devant son prochain* (1), *les* « *pécheurs même se feront honte mutuellement, leurs* « *visages seront enflammés* (2); » tant leur face sera oute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!

Mais de tous les pécheurs qui se cachent, aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci qui sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété, que l'hypocrite qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilège que l'hypocrite qui, s'autorisant de son nom auguste, veut lui donner part à ses crimes et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice. Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites. N'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des pièges aux innocents, si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets,

(1) Is., XIII, 7 et 8. — (2) Ezech., XVI, 52.

et ceux même qui les connaissent ? Il faut qu'ils soient confondus. Venez donc, abuseurs publics, toujours contraints, toujours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver, venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard ; mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse, afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée et toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés ; ils viendront, dis-je, rougir non seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade, et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle : « *Et vous, soyez aussi confus et portez votre ignominie* (1). »

Si cependant ils marchent la tête levée et jouissent apparemment de la liberté d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule, qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé à ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée, qu'il attend avec patience.

Pourrai-je bien vous expliquer un si grand mystère par quelque comparaison tirée des choses humaines ? Comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, s'il apprend qu'il se fait contre son service quelques secrètes pratiques (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille), il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte ; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir jusqu'où iront les témé

(1) Ezech., XVI, 52.

raires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas sa juste vengeance, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter. Ainsi, et à plus forte raison, ce Dieu tout-puissant, souverain arbitre et dispensateur des temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui devant l'origine des choses a fait la destination de tous les moments selon les conseils de sa sagesse ; à plus forte raison, n'a-t-il rien à précipiter ni à presser. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main. Il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il les attend pour les confondre. Cependant qu'ils cabalent, qu'ils intriguent, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher dans la confusion de toutes choses ; ils seront découverts au jour arrêté, leur cause sera portée aux grandes assises générales de Dieu, où comme leur découverte ne pourra être empêchée par aucune adresse, aussi leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse. C'est ma seconde partie, que je joindrai pour abréger avec la troisième dans une même suite de raisonnement.

SECOND POINT.

Le grand pape saint Grégoire, dans la troisième partie de son *Pastoral*, compare les pécheurs à des hérissons. Lorsque vous êtes éloigné, dit-il, de cet animal, et qu'il ne craint pas d'être pris, vous voyez sa tête, ses pieds et son corps ; quand vous approchez pour le prendre, vous ne trouvez plus qu'une masse ronde qui pique de tous côtés ; et celui que vous découvriez de loin tout entier, vous le perdez tout à coup aussitôt

que vous le tenez entre vos mains (1). C'est l'image, dit saint Grégoire, de l'homme pécheur qui s'enveloppe dans ses raisons et dans ses excuses. Vous avez découvert toutes ses menées et reconnu distinctement tout l'ordre du crime; vous en voyez les pieds, le corps et la tête. Aussitôt que vous pensez le convaincre en lui racontant ce détail, il retire ses pieds, il couvre tous les vestiges de son entreprise; il cache sa tête, il recèle profondément ses desseins; il enveloppe son corps, c'est-à-dire, toute la suite de son intrigue dans le tissu artificieux d'une histoire faite à plaisir. Ce que vous pensiez avoir vu si distinctement n'est plus qu'une masse informe et confuse, où il ne paraît ni commencement ni fin, et cette vérité si bien démêlée est tout à coup disparue (2). Cet homme que vous croyiez si bien convaincu, étant ainsi retranché et enveloppé en lui-même, ne vous présente plus que des piquants; il s'arme à son tour contre vous, et vous ne pouvez plus le toucher sans que votre main soit ensanglantée, je veux dire sans que votre honneur soit blessé par mille sanglants reproches contre votre injurieuse crédulité et contre vos soupçons téméraires.

C'est ainsi que font les pécheurs; ils se cachent, s'ils peuvent, comme fit Adam; et s'ils ne peuvent pas se cacher non plus que lui, ils ne laissent pas toutefois de s'excuser à son exemple. Adam, le premier de tous les pécheurs, aussitôt après son péché, s'enfonce dans le plus épais de la forêt, et voudrait pouvoir cacher et lui et son crime. Quand il se voit découvert, il a recours aux excuses. Ses enfants, malheureux héritiers de son crime, le sont aussi de ses vains prétextes. Ils disent tout ce qu'ils peuvent; et quand ils ne peuvent rien dire, ils rejettent toute leur faute sur la fragilité de la

(1) S. Greg., Magn., Pastor., part III, cap. XI, t. II. col. 48. — (2) S. Greg., Magn., Pastor., ubi supra.

nature, sur la violence de la passion, sur la tyrannie de l'habitude. Ainsi on n'a plus besoin de se tourmenter à chercher des excuses, le péché s'en sert à lui-même et prétend se justifier par son propre excès. Mais quand aurai-je achevé, si je me laisse engager à ce détail infini des excuses particulières ? Il suffit de dire en général : Tous s'excusent, tous se défendent ; ils le font en partie par crainte, en partie aussi par orgueil, et en partie par artifice, Ils se trompent quelquefois eux-mêmes, et ils tâchent après de tromper les autres. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde par des raisons colorées ; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, en les débitant ils se les impriment dans l'esprit, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé pour tromper le monde, en la place de la vérité : tant l'homme se joue soi-même et sa propre conscience, dit le grave Tertullien (1).

Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés, qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Tout sera manifesté devant le tribunal de Jésus-Christ. Une lumière très claire de justice et de verité sortira du trône, dans laquelle les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable pour colorer leur rébellion ; mais que le comble du crime, c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre.

Car il faut remarquer ici une doctrine importante : c'est qu'au lieu que dans cette vie notre raison vacillante se met souvent du parti de notre cœur dépravé, dans les malheureux réprouvés il y aura une éternelle

(1) Ad Nat., lib. 1, n° 16.

contrariété entre leur esprit et leur cœur. L'amour de la vérité et de la justice sera éteint pour jamais dans la volonté de ces misérables ; et toutefois, à leur honte, toujours la connaissance en sera très claire dans leur esprit. C'est ce qui fait dire à Tertullien cette parole mémorable dans le livre du Témoignage de l'âme (1) : « *Toute âme pécheresse*, dit ce grand homme, *est tout* « *ensemble et la criminelle et le témoin* ». Criminelle par la corruption de sa volonté, témoin par la lumière de sa raison ; criminelle par la haine de la justice, témoin par la connaissance certaine de ses lois sacrées ; criminelle parce qu'elle est toujours obstinée au mal, témoin parce qu'elle condamne toujours son obstination. Effroyable contrariété et supplice insupportable ! C'est donc cette connaissance de la vérité qui sera la source immortelle d'une confusion infinie. C'est ce qui fait dire au Prophète : « *Plusieurs s'éveilleront à* « *leur honte pour voir toujours* (2). » Ceux qui s'étaient appuyés sur des conseils accommodants et sur des condescendances flatteuses, qui pensaient avoir échappé à la honte, et s'étaient endormis dans leurs péchés à l'abri de leurs excuses vainement plausibles, « *s'éveil-* « *leront tout à coup à leur honte pour voir toujours.* » Et qu'est-ce qu'ils verront toujours ? Cette vérité qui les confond, cette vérité qui les juge. Alors ils rougiront doublement et de leurs crimes et de leurs excuses. La force de la vérité manifeste renversera leurs faibles défenses, et leur ôtant à jamais tous les vains prétextes dont ils avaient pensé pallier leurs crimes, elle ne leur laissera que leur péché et leur honte. Dieu s'en glorifie en ces mots par la bouche de Jérémie : j'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses couleurs par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes ; j'ai manifesté

(1) De Testimon., anim., sub. fin. n° 6. — (2) Dan., XII, 2.

ses mauvais desseins si subtilement déguisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun prétexte (1).

Mais réveillez vos attentions pour entendre ce qui servira davantage à la conviction et à la confusion des impies : les justes qu'on leur produira, les gens de bien qui leur seront confrontés. C'est ici que ces péchés trop communs, hélas ! trop aisément commis, trop promptement excusés ; péchés qui précipitent tant d'âmes et qui causent dans le genre humain des ruines si épouvantables ; péchés qu'on se pardonne toujours si facilement, et qu'on croit avoir assez excusés quand on les appelle péchés de fragilité : ah ! ces péchés désormais ne trouveront plus aucune défense. Car il y aura le troupeau d'élite, petit à la vérité en comparaison des impies, grand néanmoins et nombreux en soi, dans lequel il paraîtra des âmes fidèles, qui dans la même chair et dans les mêmes tentations ont néanmoins conservé sans tache, ceux-là, la fleur sacrée de la pureté, et ceux-ci l'honnêteté du lit nuptial. D'autres aussi vous seront produits. Ceux-là sont à la vérité tombés par faiblesse ; mais s'étant aussi relevés, ils porteront contre vous ce témoignage fidèle, que malgré la fragilité ils ont toujours triomphé autant de fois qu'ils ont voulu combattre ; et, comme dit Julien Pomère, « *ils montreront par ce qu'ils ont fait ce que vous pouviez faire à leur exemple aussi bien qu'eux* (2). »

Pensez ici ce que vous pourrez répondre ; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible ; la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit ; vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair. Vous aviez des maladies ; vous aviez

(1) Jerem., XLIX, 10. — (2) De Vit., Contempl., lib., III, cap. XII.

aussi des remèdes dans les sacrements. Vous aviez un tentateur ; mais vous aviez un sauveur. Les tentations étaient fréquentes ; les inspirations ne l'étaient pas moins. Les objets étaient toujours présents, et la grâce était toujours prête ; et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun sutberfuge, ni aucun moyen d'évader ; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit : « *Comme un voleur est confus quand il est surpris dans* « *son vol* (1). » Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser ; il ne peut ni se défendre par la raison, ni s'échapper par la fuite. « *Ainsi*, dit le saint prophète, « *seront étonnés, confus, interdits, les ingrats enfants* « *d'Israël.* » Nul n'échappera à cette honte. Car, écoutez le prophète : « *Tous*, dit-il, *seront confus, eux et leurs rois* « *et leurs princes, et leurs prêtres et leurs prophètes.* » (2). Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté : leurs princes, car ils perdront leur rang dans cette assemblée, et ils seront pêle-mêle avec le peuple : leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera : leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur ont porté les divins oracles, car la parole qu'ils ont annoncée sera un témoignage contre eux. « *L'homme paraîtra,* « dit Tertullien, *devant le trône de Dieu, n'ayant rien* « *à dire* (3). » Nous resterons interdits et si puissamment convaincus, que même nous n'aurons pas cette misérable consolation de pouvoir nous plaindre.

Mais, quand j'appelerais à mon secours les expressions les plus fortes et les figures les plus violentes de

1) Jerem., II, 26. — (2) Ibid. — (3) De Testim., anim., n° 6.

la rhétorique, je ne puis assez expliquer quelle sera la confusion de ceux dont les crimes scandaleux ont déshonoré le ciel et la terre.

Vous voyez que je suis entré dans ma troisième partie, que je veux conclure en peu de paroles, mais par des raisons convaincantes. Pour en poser les fondements, je remarquerai que cette honte, que Dieu réserve aux pécheurs en son jugement, a plusieurs degrés et nous est différemment exprimée dans son Écriture. Elle nous dit très souvent, et nous en avons déjà cité les passages, qu'il confondra ses ennemis, qu'il les couvrira d'ignominie. C'est ce qui sera commun à tous les pécheurs. Mais nous lisons aussi dans les saints prophètes, que Dieu et ses serviteurs se riront d'eux, qu'il leur insultera par des reproches mêlés de dérision et de raillerie, et que non content de les découvrir et de les convaincre, comme nous avons déjà dit, il les immolera à la risée de tout l'univers.

Je pense, pour moi, que cette dérision est le propre et véritable partage des pécheurs publics et scandaleux. Tous les pécheurs transgressent la loi ; tous aussi méritent d'être confondus : mais tous n'insultent pas publiquement à la sainteté de la loi. Ceux-là s'en moquent, ceux-là lui insultent, qui font trophée de leurs crimes, et les font éclater sans crainte à la face du ciel et de la terre. A ces pécheurs insolents, s'ils ne s'humilient bientôt par la pénitence, est réservée dans le jugement cette dérision, cette moquerie terrible, et cette juste et inévitable insulte d'un Dieu outragé. Car, qu'y a-t-il de plus indigne? Nous les voyons tous les jours dans le monde, ces pécheurs superbes, qui, avec la face et le front d'une femme débauchée, osent, je ne dis plus excuser, mais encore soutenir leurs crimes. Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement, « *s'ils ne la fai-*

« *saient jouir*, dit Tertullien, *de toute la lumière du* « *jour et de tout le témoignage du ciel* (1). *Ils annonçent* « *leurs péchés comme Sodome* (2) », disait un prophète; et ils mettent une partie de leur grandeur dans leur licence effrénée. Il me souvient en ce lieu de ce beau mot de Tacite, qui, parlant des excès de Domitien après que son père fut parvenu à l'Empire, dit que « *sans se* « *mêler d'affaires publiques, il commença seulement à* « *faire le fils du prince par ses adultères et par ses* « *débauches* (3) ».

Ainsi nous les voyons ces emportés qui se plaisent à faire les grands par leur licence, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris des lois, à qui la pudeur même semble une faiblesse indigne d'eux, parce qu'elle montre dans sa retenue quelque apparence de crainte : si bien qu'ils ne font pas seulement un sensible outrage, mais une insulte publique à l'Église, à l'Évangile, à la conscience des hommes. De tels pécheurs scandaleux corrompent les bonnes œuvres par leurs pernicieux exemples. Ils déshonorent la terre, et chargent de reproches, si je l'ose dire, la patience du ciel, qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette vie, par un châtiment exemplaire. Que si Dieu durant cette vie les attend à pénitence, si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'ils les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore « *ils avaleront*, dit Ézéchiel, *la coupe large* « *et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront* « *accablés par les insultes sanglantes de toutes les créa-* « *tures* (4) ». Tel sera le juste supplice de leur impudence.

(1) Ad Nat., lib., I, n° 16. — (2) Isai, III, 9. — (3) Tacit., Hist., lib., IV. — (4) Ezech., XXIII, 32.

Prévenons cette honte qui ne s'effacera jamais. Car ne nous persuadons pas que nous recevrons seulement à ce tribunal une confusion passagère ; au contraire, nous devons entendre, dit saint Grégoire de Nazianze, que, par la vérité immuable de ce dernier jugement, Dieu imprimera sur nos fronts une « *marque éternelle* « *d'ignominie* (1) ». Et, ajoute saint Jean Chrysostome, cette honte sera plus terrible que tous les autres supplices. Car c'est par elle que le pécheur, chargé de ses crimes et poursuivi sans relâche par sa conscience, ne pourra se souffrir soi-même ; et il cherchera le néant, et il ne lui sera pas donné. O que la teinture de cette honte, si je puis parler de la sorte, sera inhérente alors ! O qu'il nous est aisé maintenant de nous en laver pour jamais ! Allons rougir dans le tribunal de la pénitence. Hé ! ne désirons pas qu'on y plaigne toujours notre faiblesse. Qu'on la blâme, qu'on la reprenne, qu'on la réprime, qu'on la châtie.

Le temps est court, dit l'apôtre (2), et l'heure n'est pas éloignée. Je ne dis pas celle du grand jugement, car le Père s'est réservé ce secret ; mais je dis l'heure de la mort, en laquelle sera fixé notre état. En tel état que nous serons morts, en cet état immuable nous serons représentés au grand jour de Dieu. O quel renversement en ce jour ! O combien descendront des hautes places ! O combien chercheront leurs anciens titres, regretteront vainement leur grandeur perdue ! O quelle peine de s'accoutumer à cette bassesse ! Fasse le Dieu que j'adore, que tant de grands qui m'écoutent ne perdent pas leur rang en ce jour !

(1) Orat., xv. t. I, p. 230. — (2) I Cor., VII, 29.

CINQUIÈME LECTURE

MERCREDI

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

Différents degrés de la servitude des pécheurs : grandeur de la difficulté qu'ils éprouvent au dernier moment, pour briser les liens de leur attaches. Causes de la négligence des hommes dans la grande affaire du salut. Peinture naturelle de la vie des gens du monde : dans quel état ils se trouvent à l'heure de la mort. Insensibilité que l'attachement aux plaisirs produit dans les riches à l'égard des pauvres : énormité de ce crime ; terrible abandonnement où se trouveront ceux qui les auront délaissés.

Le riche mourut aussi. (Luc., XVI. 22).

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine.

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien sur la triste aventure de ce misérable, je m'étais d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenterait sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse ; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je

faisais ce partage, se persuaderaient trop facilement qu'ils pourraient aussi détacher ces choses qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manquerait à la vie, nourrirait leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer, dans ce discours, comment, par une chute insensible, on tombe d'une vie licencieuse à une mort désespérée, afin que contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poètes, que de croire la vie et la mort autant dissemblables que les uns et les autres nous le figurent. Il leur faut donner les mêmes traits. C'est pourquoi les hommes se trompent lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable : car ils devraient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie; mais qu'elle n'est autre chose, sinon une vie qui s'achève. Or, qui ne sait qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent? C'est donc cet enchaînement qu'il

nous faut aujourd'hui comprendre : et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort, traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu ; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi ; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'était jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare qui mourait de faim à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde ; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançait pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement ; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter ; il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente ; il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah ! dans une occasion si pressante, où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire ; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne, aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction : tellement que par ses plaisirs, par ses

empressements, par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation sans détachement : premier point; à la plus grande affaire sans loisir : second point; à la plus grande misère sans assistance : troisième point. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace à mes paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent, des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT.

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant, elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire, dit saint Augustin (1).

Il faut vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes! ô quel esclavage! Mais disons les choses par ordre.

Premièrement, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend

(1) In Ps. CXXXVI, n. 3.

l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flattons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême. Certes, c'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes que le pauvre, à qui tout manque; et je ne m'en étonne pas; car il faut entendre que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière : ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une belle tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent, et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croirait pauvre dans son abondance (de même de toutes les

autres passions), s'il n'usait de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage ; et pour procéder toujours avec ordre, laissons ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres, qui s'imaginent être modérés quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre évangile. « *C'est un* « *homme*, dit saint Grégoire, *qui s'est damné dans les* « *choses permises, parce qu'il s'y est donné tout entier*, « *parce qu'il s'y est laissé aller sans retenue* : » tant il est vrai que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables (1). O Dieu ! qui ne serait étonné? Qui ne s'écrierait avec le Sauveur : « *Ah! que la voie est étroite qui* « *nous conduit au royaume* (2)! » — Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis? — N'en doutons pas : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « *Nul ne peut servir deux maîtres* (3), » il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; et ainsi qu'il peut y avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seraient innocentes. S'il est ainsi, (et qui peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la Vérité nous en assure?), ô grands! ô riches du

(1) Pastor., part., III, cap. XXI. — (2) Matth., VII, 14. — (3) Matth., VI, 24.

siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible! Mais tout le monde n'entend pas cette parole; passons outre; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu'en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car qui ne le sait pas? qui ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avait bien connu par expérience : « *J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne penser à aucune beauté mortelle* (1). » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourraient être innocents, pour arrêter des pensées qui apparemment seraient criminelles; ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? parce qu'il sait que, par cet abandon aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis, commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange disposition! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusque au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche.

(1) Job, XXXI, 1.

Sans doute, ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas ; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « *Je m'emporte au delà de ce que je dois, pendant* « *que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que* « *je puis* (1). »

Après cela, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites : « *Dans leur* « *graisse*, dit le Saint-Esprit, *dans leur abondance,* « *il se fait un fonds d'iniquité qui ne s'épuise* « *jamais* (2). » C'est de là que naissent ces péchés régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse. C'est là qu'on se plaît de faire le grand par le mépris de toutes les lois et en faisant une insulte publique à la pudeur du genre humain. Ah ! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar, ou de quelque autre de ces rois superbes qui nous sont représentés dans l'Histoire Sainte, vous verriez avec horreur et tremblement ce que peut, dans un cœur qui a oublié Dieu, cette horrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne. C'est alors que la convoitise va tous les jours se subtilisant et enchérissant sur elle-même. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont pas de nom. Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'au milieu de tous ces excès, souvent on s'imagine être vertueux parce que, dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient ; on croit faire grâce à Dieu et à sa justice de ne la pousser pas tout à fait à bout. L'impunité fait

(1) Epist., XXX ad Sever., n. 3. — (2) Ps. LXXII, 7.

tout oser ; on ne pense ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne, toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup tout l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme pas en un instant, ni ces affections vicieuses si intimement attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux ? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout et qu'on se résout aisément de se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, il faut craindre plutôt un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui se voyant proche de la mort, s'écrie avec tant de larmes. « *Est-ce ainsi que la mort* « *amère sépare les choses* (1). » Il pensait et à sa gloire et à ses plaisirs ; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent.

Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde

(1) I Reg., xv, 32.

et plus intime ; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie alarmée, et non dans la conscience. — Mais il fait de si beaux actes de détachement. — Mais je crains qu'ils ne soient forcés ; je crains qu'ils ne soient dictés par l'attache même. — Mais il déteste tous ses péchés. — Mais c'est peut-être qu'il est condamné à faire amende honorable avant que d'être traîné au dernier supplice. — Mais pourquoi faites-vous un si mauvais jugement ? — Parce que ayant commencé trop tard l'œuvre de son détachement total, le temps lui a manqué pour accomplir une telle affaire.

SECOND POINT.

J'entends dire tous les jours aux hommes du monde qu'ils ne peuvent trouver de loisir ; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt ; et, dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais de tomber tout entière au temps de la mort avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras : premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active et remuante, est si féconde en occupations, que la mort

nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure, jamais vous ne cesserez de prétendre : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison, la voici : c'est que votre humeur est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer ; et si vous couriez avec tant d'ardeur lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses ; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait à sec, s'il ne savait distribuer des espérances. Et est-il homme qui soit plus aisé à mener bien loin qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper ? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant, sans lequel on croirait n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance ; et avec cette espérance, quelle involution d'affaires épineuses ! et à

travers de ces affaires et de ces épines, que de péchés ! que d'injustice ! que de tromperies ! que d'iniquités enlacées ! « *Malheur à vous*, dit le prophète, *qui traînez tant « d'iniquités dans les cordes de la vanité!* (1) » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos ? d'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter notre meilleur, en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas ? Une maxime très véritable, mais mal appliquée nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Mais les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même ; ils ne croient pas s'exercer s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit : de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse ; ils s'abîment dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte ; mais ne les croyez pas : ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos ; maintenant les journées lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît ; et ce mouvement perpétuel, qui les engage en mille contraintes, ne laisse pas de les satisfaire, par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et

(1) Isa., v, 18.

avec ses branches : bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant et le jette tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement. Ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas la liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder au vent qui les pousse, toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant de ça et de là leurs désirs vagues et incertains (1).

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire ; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité ? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois ; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi en quel état est donc cette affaire ? — Ah ! pensons-y, direz-vous. — Vous êtes donc averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut. Mais, hélas ! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie ! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent : je ne regarde que l'empressement. Écoutez de quelle force on frappe à la porte ; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse il vous parle par

(1) S. Aug., in Ps. CXXXVI, n. 9.

son prophète. « *La fin est venue, la fin est venue ; main-* « *tenant la fin est sur toi, et j'enverrai ma fureur contre* « *toi, et je te jugerai selon tes voies ; et tu sauras que je* « *suis le Seigneur* (1). » O Seigneur, que vous me pressez! Encore une nouvelle recharge : « *La fin est venue,* « *la fin est venue ; la justice, que tu croyais endormie,* « *s'est éveillée contre toi : la voilà qu'elle est à la porte* (2). « *Le jour de vengeance est proche.* » Toutes les terreurs te semblaient vaines et toutes les menaces trop éloignées; et « *maintenant*, dit le Seigneur, *je te frappe-* « *rai de près, et je mettrai tous tes crimes sur la tête, et* « *tu sauras que je suis le Seigneur qui frappe* (3). » Tels « sont les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître (4). L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence; mais enfin il vient un ordre d'en haut (5) : Pressez, concluez; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer! Ah! que vous jetterez de cris superflus! ah! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues! Vainement, inutilement : il n'y a plus de temps pour vous; vous entrez au séjour de l'éternité. Je vous vois étonné et éperdu en présence de votre Juge; mais regardez encore vos accusateurs : ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable.

(1) Ezech., VII, 2, 3, 4. — (2) Ib., 6. — (3) Ibid., 7, 8, 9. — (4) Ibid., 10. — (5) Ibid., 23.

TROISIÈME POINT.

J'ai remarqué que le grand apôtre saint Paul, parlant dans la *seconde à Timothée*, de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « *des hommes* « *cruels, sans affection, sans miséricorde* (1) » ; et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture. En effet, cette aveugle attache aux plaisir semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paraît ni cruelle ni malfaisante ; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par comparaison : Voyez, dit-il (2), les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue ; la racine en est douce, et ne pique pas ; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui ensanglantent les mains si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la *Sapience*, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de danses, que de passe-temps : « *Couronnons nos têtes de* « *fleurs avant qu'elles soient flétries* (3). » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leur plaisirs (4). Que leurs paroles sont douces ! que leur humeur est enjouée ! que leur compagnie est désirable ! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt ; car écoutez la suite de leurs discours : « *Opprimons*, ajoutent-ils, *le* « *juste et le pauvre* (5). » « *Ne pardonnons point à la* « *veuve* » ni à l'orphelin. Quel est ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable ? C'est le génie de

(1) II Tim., III, 3, 4. — (2) In Ps. CXXXIX, n 4. — (3) Sap., II, 8. — — (4) Ibid., 9. — (5) Ibid., 10.

la volupté : elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie ; c'est-à-dire on la contredit, elle s'effarouche : elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries ; et voilà cette volupté si commode, si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz, sans doute, que vous êtes bien éloignés de ces excès ; et je crois facilement qu'en cette assemblée et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître : mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse qui étend les mains aux violences, elle a encore la dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les mains au secours et les entrailles à la compassion. C'est cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser du sang. Tous les saints Pères disent, d'un commun accord, que ce riche inhumain de notre Évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu ; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri (1). Et cette dureté meurtrière est née de cette abondance et de ses délices.

O Dieu clément et juste ! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance ; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres ; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain ; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux ; leur abon-

(1) Lactant., Divin., Institut., lib., VI, cap. XI.

dance, secs; leur félicité, insensible; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte.

Je ne m'en étonne pas; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement : je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire nos passions et nos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare ! que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu ! quelle violence ! représentez-vous, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse : ainsi dans l'âme de ce mauvais riche; et, ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots : « *Apporte, apporte* » (1) : apporte toujours de l'aliment à l'avarice, apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris séditieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui

(1) Prov., xxx, 15.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

tremblent devant vous, qui, accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim; oui, ils meurent de faim dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court à leur aide; hélas! ils ne vous demandent que le superflu, quelques miettes de votre table, quelques restes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fond. La profusion, c'est leur besoin; non-seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure; et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que votre prodigalité répand, ou de ce que votre avarice ménage.

Mais, sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme : car qu'est-ce que l'esprit du christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au contraire, l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans

le prophète Isaïe. « *Tu as dit en ton cœur : Je suis, et* « *il n'y a que moi sur la terre* (1) ». Je suis ! il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter celui qui a dit : « *Je suis celui qui est* (2) ». Je suis : il n'y a que moi ; toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens du néant. Ainsi chacun ne compte que soi ; et tenant tout le reste dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah ! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel ; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille et qui n'a pas un drap pour sa sépulture. Car en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence ; ces médecins, qu'à vous tourmenter ; ces serviteurs, qu'à courir de çà et de là dans votre maison avec un empressement inutile ? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs : ces pauvres que vous avez méprisés sont les seuls qui seraient capables de vous secourir. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels ? Ah ! si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous : ils vous auraient donné les bénédictions, lorsque vous les auriez consolés dans

(1) Isa., XLVII, 10. — (2) Exod., III, 14

leur amertume, qui feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux. « *Nous* « *avons soigné cette Babylone et elle ne s'est point* « *guérie* (1); » nous avons traité diligemment ce riche cruel : que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations nous avons mises sur ce cœur! Et il ne s'est pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie : tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré parmi nos remèdes. « *Laissons-le là*, disent-ils, *retour-* « *nons à notre patrie, d'où nous étions descendus pour* « *son secours.* » Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu; les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières, et il n'y a plus pour lui de miséricorde.

Considérez, si vous voulez mourir de cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de

(1) Jerem., LI, 9.

reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère. Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes.

Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur : il nous a donné la paix; et lui-même nous fait la guerre : il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante, je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir : vérité constante, publique, assurée.

O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs? et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question : et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort; on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Cbrist qui souf-

fre en eux, de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées? (1). Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment royal!

(1) Philem., 7.

SIXIÈME LECTURE

JEUDI

SUR LA BONTÉ ET LA RIGUEUR DE DIEU

Doctrine extravagante des marcionites sur la Divinité. Combien la tendre compassion du Sauveur pour les hommes a été vive et efficace pendant les jours de sa vie mortelle, et est encore agissante dans la félicité de la gloire. Confiance qu'elle doit nous inspirer : comment nous devons l'imiter. Deux manières dont il peut régner sur les hommes : l'une pleine de douceur, l'autre toute de rigueur. Exemple qu'il nous en donne dans sa conduite sur le peuple juif. Leçon que nous devons tirer de la terrible vengeance qu'il exerce sur cettte nation infidèle.

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : Si tu avais connu, dit-il, du moins en ce tien jour, ce qu'il faudrait que tu fisses pour avoir la paix! mais certes ces choses sont cachées à tes yeux. (Luc, XIX, 41.)

Comme on voit que de braves soldats, en quelques lieux écartés où puissent les avoir jetés les divers hasards de la guerre, ne laissent pas de marcher dans le temps préfix (1) au rendez-vous de leur troupes assigné par le général : de même le Sauveur Jésus, quand il vit son heure venue, se résolut de quitter toutes les

(1) C'est-à-dire fixé d'avance.

autres contrées de la Palestine, par lesquelles il allait prêchant la parole de vie! et sachant très bien que telle était la volonté de son Père, qu'il se vînt rendre dans Jérusalem, pour y subir peu de jours après la rigueur du dernier supplice, il tourna ses pas du côté de cette ville perfide, afin d'y célébrer cette pâque éternellement mémorable, et par l'institution de ses saints mystères, et par l'effusion de son sang. Comme donc il descendait le long de la montagne des Olives, sitôt qu'il put découvrir cette florissante cité, il se mit à considérer ses hautes et superbes murailles, ses beaux et invincibles remparts, ses édifices si magnifiques, son temple, la merveille du monde, unique et incomparable comme le Dieu auquel il était dédié; puis repassant en son esprit jusques à quel point cette ville devait être bientôt désolée, pour n'avoir point voulu suivre ses salutaires conseils, il ne put retenir ses larmes; et, touché au vif en son cœur d'une tendre compassion, il commença sa plainte en ces termes : « Jérusalem, cité de Dieu, dont les prophètes ont dit des choses si admirables (1), que mon Père a choisie entre toutes les villes du monde pour y faire adorer son saint nom : Jérusalem, que j'ai toujours si tendrement aimée, et dont j'ai chéri les habitants comme s'ils eussent été mes propres frères; mais Jérusalem, qui n'as payé mes bienfaits que d'ingratitude, qui as déja mille fois dressé des embûches à ma vie, et enfin dans peu de jours tremperas tes mains dans mon sang : ah! si tu reconnaissais du moins en ces jours qui te sont donnés pour faire pénitence, si tu reconnaissais les grâces que je t'ai présentées, et de quelle paix tu jouirais sous la douceur de mon empire, et combien est extrême le malheur de ne point suivre mes commandements!

(1) Ps. LXXXVI, 3.

Mais hélas! ta passion t'a voilé les yeux, et t'a rendue aveugle pour ta propre félicité : viendra, viendra le temps, et il te touche de près, que tes ennemis t'environnent de remparts, et te presseront, et te mettront à l'étroit, et te renverseront de fond en comble, parce que tu n'as pas connu le temps dans lequel je t'ai visité. ».

Il n'y eut jamais de doctrine si extravagante que celle qu'enseignaient autrefois les Marcionites, les plus insensés hérétiques qui aient jamais troublé le repos de la sainte Église. Ils s'étaient figuré la Divinité d'une étrange sorte : car, ne pouvant comprendre comment sa bonté si douce et si bienfaisante pouvait s'accorder avec sa justice si sévère et si rigoureuse, ils divisèrent l'indivisible essence de Dieu, ils séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. Et voyez, s'il vous plaît, si vous ouîtes jamais parler d'une pareille folie : ils établirent deux dieux, deux premiers principes ; dont l'un qui n'avait pour toute qualité qu'une bonté insensible et déraisonnable semblable en ce point à ce dieu oisif et inutile des épicuriens, craignant tellement d'être incommode à qui que ce fût, qu'il ne voulait pas même faire de la peine aux méchants, et par ce moyen laissait régner le vice à son aise : d'où vient que Tertullien le nomme « *un dieu sous l'empire duquel les péchés se réjouis-* « *saient* (1). »

L'autre, à l'opposite, étant d'un naturel cruel et malin, toujours ruminant à part soi quelque dessein de nous nuire, n'avait point d'autre plaisir que de tremper, disait-ils, ses mains dans le sang et tâchait de satisfaire sa mauvaise humeur par les délices de la

(1) Advers., Marcion., II, 13.

vengeance : à quoi ils ajoutaient pour achever cette fable, qu'un chacun de ces dieux faisait un Christ à sa mode, et formé selon son génie ; de sorte que Notre-Seigneur, qui était le Fils de ce Dieu ennemi de toute justice, ne devait être, à leur avis, ni juge ni vengeur des crimes ; mais seulement maître, médecin et libérateur. Certes, je m'étonnerais qu'une doctrine si monstrueuse ait jamais pu trouver quelque créance parmi les fidèles, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme d'erreurs dans lequel l'esprit humain ne se précipite, lorsque, enflé des sciences humaines et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée. Mais autant que leur opinion est ridicule et impie, autant sont admirables les raisonnements que leur opposent les Pères : et voici entre autres une leçon excellente du grave Tertullien, au second livre contre Marcion.

Tu ne t'éloignes pas tant de la vérité, Marcion, quand tu dis que la nature divine est seulement bienfaisante. « *Il est vrai que, dans l'origine des choses, Dieu n'avait* « *que de la bonté ; et jamais il n'aurait fait aucun mal* « *à ses créatures, s'il n'y avait été forcé par leur ingra-* « *titude* (1). » Ce n'est pas que sa justice ne l'ait accompagné dès la naissance du monde ; mais en ce temps il ne l'occupait qu'à donner une belle disposition aux belles choses qu'il avait produites : il lui faisait décider la querelle des éléments, elle leur assignait leur place ; elle prononçait entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit ; enfin elle faisait le partage entre toutes les créatures qui étaient enveloppées dans la confusion du premier chaos. Telle était l'occupation de la justice dans l'innocence des commencements. « *Mais depuis* « *que la malice s'est élevée*, dit Tertullien (2), *depuis*

(1) Advers. Marcion., II, 11. — (2) Ibid., 13.

« *que cette bonté infinie, qui ne devait avoir que des* « *adorateurs, a trouvé des adversaires; la justice* « *divine a été obligée de prendre un bien autre em-* « *ploi* (1)... » Il a fallu qu'elle vengeât cette bonté méprisée; que du moins elle la fît craindre à ceux qui seraient assez aveugles pour ne pas l'aimer... Par conséquent, tu t'abuses, Marcion, de commettre ainsi la justice avec la bonté, comme si elle lui était opposée : au contraire, elle agit pour elle, elle fait ses affaires, elle défend ses intérêts, dit Tertullian (2). Et voilà sans doute les véritables sentiments de Dieu notre Père touchant la miséricorde et la justice: ce qui étant ainsi, il n'y a plus aucune raison de douter que le Sauveur Jésus, l'envoyé du Père, qui ne fait rien que ce qu'il lui voit faire, n'ait pris les mêmes pensées.

Et sans en aller chercher d'autres preuves dans la suite de sa sainte vie, l'évangile que je vous ai proposé nous en donne une bien évidente. Mon Sauveur s'approche de Jérusalem ; et, considérant l'ingratitude extrême de ses citoyens envers lui, il se sent saisi de douleur, il laisse couler des larmes : « *Ah! si tu savais,* « s'écrie-t-il, *ce qui t'est présenté pour la paix !* » Mais hélas! tu es aveuglé (3) : qui ne voit ici les marques d'une véritable compassion? C'est le propre de la douleur de s'interrompre elle-même. «*Ah ! si tu savais,* » dit mon Maître: puis, arrêtant là son discours, plus il semble se retenir, plus il fait paraître une véritable tendresse ; ou plutôt, si nous l'entendons, ce « *Si tu savais,* » prononcé avec tant de transport, signifie un désir violent; comme s'il eût dit : « *Ah! plût à Dieu* « *que tu susses!* » C'est un désir qui le presse si fort dans le cœur, qu'il n'a pas assez de force pour l'énoncer par la bouche comme il le voudrait, et ne le peut

(1) Tertull., Advers. Marcion. — (2) Ibid. — (3) Luc., XIX. 42.

exprimer que par un élan de pitié. Ainsi donc la voix de ton Pasteur t'invite à la pénitence, ô ingrate Jérusalem, trop heureuse, hélas! que tes malheurs soient plaints d'une bouche si innocente, et pleurés de ces yeux divins, si ton aveuglement te pouvait permettre de profiter de ses larmes. Mais comme il prévoit que tu seras insensible aux témoignages de son amour, il change ses douceurs en menaces, et : « *Viendra le* « *temps*, poursuit-il, *que tu seras entièrement ruinée par* « *tes ennemis.* » Pour quelle raison? « *Parce que tu* « *n'as pas reconnu l'heure dans laquelle je t'ai visitée.* » C'est la cause de leurs misères : par où nous voyons que ce discours de mon Maître n'est pas une simple prophétie de leur disgrâce future. Il leur reproche le mépris qu'ils ont fait de lui; il leur fait entendre que son affection méprisée se tournera en fureur ; que lui-même, qui daigne les plaindre, les verra périr sans être touché de pitié, et qu'il les poursuivra par les mains des soldats romains, ministres de sa vengeance.

Voilà dans le même discours le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable ; et c'est ce que je prétends vous faire considérer avec l'assistance divine. Ce que mon Maître a fait une fois au sujet de Jérusalem, tous les jours il le fait à notre sujet, ingrats et aveugles que nous sommes : il invite et menace, il embrasse et rejette; premièrement doux, après implacable. Je vous représenterai donc, pour l'explication de mon texte, les larmes et les plaintes du Sauveur qui nous appellent à lui; puis la colère du même Sauveur qui nous repousse bien loin de son trône; Jésus déplorant nos maux, à cause de sa propre bonté ; Jésus devenu impitoyable, à cause de l'excès de nos crimes. Écoutez premièrement la voix douce et bénigne de cet Agneau sans tache; et après

vous écouterez les terribles rugissements de ce lion victorieux, né de la tribu de Juda : c'est le sujet de cet entretien.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullian. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire (1). Et en vérité il me semble que sa raison est bien évidente; car, pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or notre Dieu a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses grâces? Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons, ainsi Dieu naturellement fait du bien : étant bon, abondant, plein de richesse infinie par sa condition naturelle, il doit être aussi, par nature, bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même ! il ne veut pas que personne périsse : c'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs : sa propre bonté, sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif

(1) Dans le sens de « nous faire du bien, » comme en latin : Nobis bene facere.

très pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullian dit, fort à propos, que « *la bonté est la première, parce qu'elle est selon la na-* « *ture, et que la sévérité suit après, parce qu'il lui* « *faut une cause* (1); » comme s'il disait: A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte; c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons; encore ne cherche-t-elle pas, nous les lui donnons; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très bien le même Tertullian, « *ce que Dieu est bon,* « *c'est du sien et de son propre fonds; ce qu'il est juste,* « *c'est du nôtre* (2). » L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé; celui-là procède entièrement du dedans; celui-ci, d'une cause étrangère. Or, il est évident que ce qui est naturel, intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai, ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullian, que, « *dans l'origine* « *des choses, Dieu n'a pu faire paraître que de la bonté.* »

Passons outre maintenant, et disons : Le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, notre pontife, notre avocat, notre intercesseur, qu'est-il venu faire au monde ? qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul (3)? N'enseigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne, pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu son Père, et réformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand ouvrier ? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines Épîtres ;

(1) Advers.. Marcion., II, 114. — (2) De Resurr., carn.. 14. — (3) Philipp.. III, 21.

et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentiments de son Père : c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi, nous expliquant le sujet de sa mission en saint Jean, chapitre III : « *Dieu n'a pas envoyé son Fils au* « *monde,* dit-il, *afin de juger le monde ; mais afin de* « *sauver le monde* (1) ».

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que son Père « *avait remis tout son jugement en ses mains* (2) » ? et ses apôtres n'ont-ils pas prêché par toute la terre, après son ascension triomphante, que « Dieu l'avait établi juge des vivants et des morts (3) » ? « *Néan-* « *moins*, dit-il (4), *je ne suis pas envoyé pour juger le* « *monde. Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste* « *qu'en une négociation de paix : et plût à Dieu que les* « *hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle misé-* « *ricorde que je leur étais venu présenter. Je ne parais-* « *sais sur la terre que pour leur bien faire ; mais leur* « *malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de* « *juge à ma première commission.* » Ainsi sa première qualité est celle de sauveur : celle de juge est, pour ainsi dire, accessoire et d'autant qu'il ne l'a acceptée que comme à regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père : de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles ; et en attendant, il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui ; il s'offre de bon cœur à eux, pour être leur intercesseur auprès de son Père. Enfin telle est sa charge, et telle sa fonction : il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à

(1) Joan., III, 17. — (2) Ibid., V, 22. — (3) Act., X, 42. — (4) Joan., XII, 47.

Cornélius (aux *Actes*, x) : «*Jésus de Nazareth*, dit-il, « *homme approuvé de Dieu, qui passait bienfaisant et* « *guérissant tous les oppressés* (1) ». O Dieu ! les belles paroles, et bien digne de mon Sauveur ! la folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas que par ses victoires (2). Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir des provinces par des victoires ? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie? Ah ! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable ! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avait mise à la bouche. Ce n'était pas seulement les lieux où il s'arrêtait, qui se trouvaient mieux de sa présence ; autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses grâces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le débonnaire Jésus a passé par là.

Et en effet, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur ? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusque au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable qu'il n'en eût pitié ? Ah ! que je suis ravi, quand je vois dans son Évangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion ! il y en a mille beaux

(1) Act., x, 38. — (2) Plin., Secund., Paneg., xiv.

endroits dans les Évangiles. La première grâce qu'il leur faisait, c'était de les plaindre en son âme avec une affection véritablement paternelle ; son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras à les soulager.

Que ne ressentons-nous du moins quelque peu de cette tendresse ! Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères ; mais Dieu et la nature ont inséré dans nos âmes je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons pas dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse ; que ce serait bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander ; que toujours la première aubaine doit venir du cœur ? je veux dire, une aumône de tendre compassion. C'est un présent qui ne s'épuise jamais ; il y a dans nos âmes un trésor immense et une source infinie ; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre ; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites ? vous faites l'aumône à Dieu : « *J'aime mieux*, dit-il, *la miséricorde* « *que le sacrifice* (1) ». C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre, et, par les mains des pauvres, dans lesquelles vous la consignez, la fait monter devant Dieu comme une offrande

(1) Matth., IX, 13.

agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au Sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il est vrai : ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable : et en voici la raison, prise de l'épître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine ; et rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avait prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelqu'une de ses créatures, les intelligences célestes se présentaient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine ; mais, certes, il n'avait que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur, ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchait ? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante épître aux Hébreux : « *Il n'a pas pris la nature angélique ; mais* « *il a voulu prendre,* » servons-nous des mots de l'auteur, « *il a voulu appréhender la nature humaine* (1) ». La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean Chrysostome (2) ! Il a, dit l'Apôtre, appréhendé la nature humaine ; elle s'enfuyait, elle ne voulait point du Sauveur : qu'a-t-il fait ? Il a couru après d'une course précipitée « *sautant les mon-* « *tagnes* (3) », c'est-à-dire les ordres des anges, comme il est écrit aux Cantiques : « *il a couru, comme un* « *géant, à grands pas démesurés* (4) », passant en un moment du ciel en la terre. Là, il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps

(1) Hebr., II, 16. — (2) In Epist., ad Hebr., Homil., V, 1. — (3) Cant., II, 8. — (4) Ps. XVIII, 6.

et en l'âme. Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire pour nous autres hommes, une si grande tendresse, « *qu'il a voulu en tout point se rendre semblable à eux* (1) ». Il a vu que nous étions composés de chair et de sang : pour cela, il a pris, non un corps céleste, comme disaient les Marcionites ; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuraient les Manichéens ; quoi donc ? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avait les mêmes qualités que le nôtre (2), dit le grand apôtre aux Hébreux ; et cela pour quelle raison *afin* : « *d'être miséricordieux* (3) », poursuit le même saint Paul.

Eh ! quoi donc, le Fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, était-il sans miséricorde ? Non, certes ; mais sa miséricorde n'était pas accompagnée d'une compassion effective ; parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur ; et partant, le Fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, était également incapable de pâtir et de compatir : et lorsque l'Écriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas que cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine ; « *parce qu'il voulait ressentir une réelle et véritable pitié* : » Si donc il voulait être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il fallait qu'il prît une nature capable de ces émotions ; ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avait pitié de nous comme de ses enfants et de ses ouvrages ; mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit

(1) Hebr., II, 17. — (2) Hebr., II, 14. — (3) Ibid., 17.

ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente ; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères ; enfin, l'oserai-je dire ? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre Pontife ; « *Ah ! nous n'avons pas un pontife,* dit-il, « *qui soit insensible à nos maux* », pour quelle raison ? « *Parce qu'il a passé par toutes sortes d'épreuves* (1) ».

Vous le savez : parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgrâces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre, que celles que nous voyons dans les mêmes afflictions dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami : j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre d'affictions, ma douleur et ma compassion s'en échauffera davantage ; je sais par expérience combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres, nécessiteux, malades, oppressés, enfin, généralement, misérables, quels que vous soyez : Jésus, mon Pontife, n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort : il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu ! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous

(1) Ibid., IV, 15.

qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué ? Il a tout pris jusques aux moindres choses, « tout jusques aux plus « grandes infirmités, si vous en *exceptez le péché* (1) » ; encore connaît-il bien par sa propre expérience combien est grand le poids du péché : « *il a daigné porter les* « *nôtres à la croix sur ses épaules innocentes* (2) ». On dirait « *qu'il s'est voulu rendre en quelque sorte sem-* « *blable aux pécheurs* », dit saint Paul (3), afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues dans notre évangile.

Et je remarque, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie : car si l'Apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de Pontife, selon sa doctrine, tout pontife, doit compatir. Or le Sauveur n'a pas seulement été mon Pontife, lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix : « *mais à présent il est entré au sanctuaire par la vertu* « *de son sang, afin de paraître pour nous devant la face* « *de Dieu* (4), » et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc Pontife et Sacrificateur à jamais ; c'est la doctrine du même apôtre : ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « *Mon Seigneur Jésus pleure encore mes péchés, il gémit et soupire pour nous* (5) ». Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentiments d'humanité : il a encore pitié de nous ; il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pèlerinage ; il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa

(1) Hebr., IV, 15. — (2) I. Petr. II, 24 — (3) Rom. VIII, 3. — (4) Hebr., IX, 12, 24. — (5) In Levit., Hom., VII, 2.

gloire, encore qu'il ne le trouble pas ; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur ; si nous avions besoin de larmes, il en donnerait.

Pour moi, je vous l'avoue, c'est là mon unique espérance ; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos : autrement, dans quels désespoirs ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes ? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne ; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance ; enfin, quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions : je frémis d'horreur qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait point devant votre face ? et qui serait celui qui pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux ? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « *qu'il ne se sent point coupable en soi-* « *même, ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié* « *devant vous* (1) ; » que dirai-je, moi misérable ? et quels devront donc être les troubles de ma conscience ? Mais, ô mon aimable Pontife, Pontife fidèle et compatissant à mes maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature

(1) I Cor., IV. 4.

semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé, par le prophète Isaïe, « *un homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que l'infirmité* (1) ». Vous savez en effet par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la faiblesse. « *L'esprit est fort*, disiez-vous, « *mais la chair est infirme* (2) ; » cela me rend très-certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon âme, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde ; et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins ; confiance aveugle et téméraire, qui, ajoutant l'audace au crime et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous une si détestable manie : car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus ; ainsi notre endurcissement nous rendrait à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici ; et sur cette considération, entrons, avec l'aide de Dieu, dans notre seconde partie.

(1) Is., LII, 3. — (2) Matth., XXVI, 41.

SECOND POINT.

Ceux qui sont tant soit peu versés dans les Ecritures savent bien qu'une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son Fils, est celle de lui donner l'empire de tout l'univers, et de faire par ce moyen que tous les hommes seront ses sujets. Or, encore que nous fassions semblant d'être chrétiens, et qu'à nous entendre parler, on pût croire que nous tenons ce titre à honneur, si est-ce (1) néanmoins que nous n'épargnons rien pour empêcher que cet oracle divin ne soit véritable. Et certainement il s'en faut beaucoup que le Sauveur ne règne sur nous : puisque d'observer sa loi, c'est la moindre de nos pensées. Et toutefois, comme il serait très injuste qu'à cause de notre malice, le Fils de Dieu fût privé d'un honneur qui lui est si bien dû; lorsque par nos rébellions il semble que nous nous retirions de son empire, il trouve bien le moyen d'y rentrer par une autre voie. Le Fils de Dieu donc peut régner en deux façons sur les hommes

Il y en a sur lesquels il règne par ses propres charmes, par les attraits de sa grâce, par l'équité de sa loi, par la douceur de ses promesses, par la douceur de ses vérités : ce sont les justes, ses bien-aimés : et c'est ce règne que David prophétise en esprit au psaume XLIV : « *Allez, ô le plus beau des hommes, avec cette grâce et* « *cette beauté qui vous est si naturelle; allez-vous-en,* « dit-il, *combattre et régner* (2). » Que cet empire est doux, et de quel supplice, de quelle servitude ne seront pas dignes ceux qui refuseront une domination si juste et si agréable ? Aussi le Fils de Dieu régnera sur

(1) Forme vieillie qui signifie : cependant — toujours est-il que. — (2) Ps. XLIV, 5.

eux d'une autre manière, bien étrange, et qui ne leur sera pas supportable : il y régnera par la rigueur de ses ordonnances, par l'exécution de sa justice, par l'exercice de sa vengeance. C'est de ce règne qu'il faut entendre le psaume II, dans lequel Dieu est introduit parlant à son Fils en ces termes : « *Vous les régirez,* « *ô mon Fils, avec un sceptre de fer, et vous les romprez* « *tout ainsi qu'un vaisseau d'argile* (1). » Et de ces vérités, nous en avons un exemple évident dans le peuple juif.

Le Fils de Dieu vient à eux dans un appareil de douceur, plutôt comme leur compagnon que comme leur maître. C'était un homme sans faste et sans bruit, le plus paisible qui fût au monde ; il voulait régner sur eux par sa miséricorde et par ses bienfaits, ainsi que je vous le disais tout à l'heure. Mais comme il n'y a point de fontaine dont la course soit si tranquille, à laquelle on ne fasse prendre par la résistance la rapidité d'un torrent : de même le Sauveur, irrité par tous ces obstacles que les Juifs aveugles opposent à sa bonté, semble déposer en un moment toute cette humeur pacifique. C'est ce qu'il leur fit entendre une fois, étant près de Jérusalem, par une parabole excellente, rapportée en saint Luc ; dans laquelle il se dépeint soi-même sous la figure d'un roi qui, s'en étant allé bien loin dans une terre étrangère, apprend que ses sujets se sont révoltés contre lui ; et, pour vous le faire court, voici la sentence qu'il leur prononce : « *Pour* « *mes ennemis*, dit-il, *qui n'ont pas voulu que je* « *régnasse sur eux, qu'on me les amène, et qu'on les* « *égorge en ma présence* (2) » ; où, certes, vous le voyez bien autre que je ne vous le représentais dans ma première partie. Là, il ne pouvait voir un misérable qu'il

(1) Ps. II, 9. — (2) Luc, XIX, 12 seqq.

n'en eût pitié : ici, il fait venir ses ennemis, et les fait égorger à ses yeux.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre évangile : et d'autant qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem, je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine, et comme vous avez reconnu, dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassements du Sauveur, j'espère qu'étant étonnés dans le fond de vos consciences d'un événement si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela, je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, était sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvait disputer en beauté avec celles qui étaient le plus renommées dans tout l'Orient; pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé beaucoup de différentes fortunes : mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle était la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avait longtemps qu'elle se rendait de plus en plus rebelle à ses volontés, qu'elle souillait ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attirait sur sa tête un déluge de sang innocent qui gros-

sissait tous les jours; jusques à tant que ses iniquités étant montées jusques au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avait résolu que cette vengeance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel, il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasian et Tite, que déjà il avait destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai que les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils !

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée soit plutôt arrivé par un événement fortuit, que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse; c'est-à-dire plusieurs centaines d'années avant que ni Jérusalem ni Rome fussent bâties; elle est couchée au Deutéronome, chapitre XXVIII : « *Israël*, dit Moïse, *si tu* « *résistes jamais aux volontés de ton Dieu, il amènera* « *sur toi des extrémités de la terre, une nation inconnue,* « *dont tu ne pourras entendre la langue* (1) »; c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce; ce sont les propres mots de Moïse.

Un mot de réflexion. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons, par l'histoire, que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étaient tous peuples de l'Orient, avec lesquels par conséquent elle pouvait entretenir un commerce assez ordinaire : mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparaient! Rome à l'occident, Jérusalem, à son égard, presque dans les con-

(1) Deut., XXVIII, 49.

fins de l'Orient : c'est ce qu'on appelle proprement les extrémités de la terre. Ainsi les Romains s'étaient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connaissaient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

« *Ce peuple viendra fondre sur toi ainsi qu'une aigle* « *volante* ». Ne vous semble-t-il pas à ces marques reconnaître le symbole de l'empire romain, qui portait dans ses étendards un (1) aigle aux ailes déployées ? Passons outre. « *Une nation audacieuse*, continue Moïse (2) » (et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéraient à leur égard comme des esclaves ?), « *qui ne respectera point tes vieillards et n'aura point de pitié de tes enfants.* » Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem, sans faire aucune distinction de sexe ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus ? « *Ce peuple*, dit Moïse, « *t'assiégera dans toutes tes places* », et il paraît par l'histoire qu'il n'y en eut aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi toutes après un long siège. Et enfin « *ils porteront par* « *terre tes hautes et superbes murailles qui te rendaient* « *insolente* (3). » Ne dira-t-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, « *ces tours de si admirable structure,* « *qu'il n'y avait rien de semblable dans tout l'univers*, » selon que le rapporte Josèphe (4) ? et tout cela toute-

(1) Bossuet à quatre ligne d'intervalle dit indifféremment une aigle et un aigle. — (2) Deut., XXVIII, 50. — (3) Deuteron, XXVIII, 52. — (4) De Bell., Judaic., VI, 6 (al V, 4, 3).

fois fut tellement renversé, qu'au dire du même Josèphe, historien juif, témoin oculaire de toutes ces choses et de celles que j'ai à vous dire, « *il n'y* « *resta pas aucun vestige que cette ville eût jamais* « *été* (1). »

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! Mais il fallait accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon évangile, « qu'il « ne demeurerait pas pierre sur pierre dans l'enceinte « d'une si grande ville (2) ». C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu : et Tite, leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis à fin cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avait si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que, quand on le congratulait d'une conquête si glorieuse : « *Non, non,* disait-il, *ce n'est* « *pas moi qui ai dompté les Juifs; je n'ai fait que prê-* « *ter mon bras à Dieu, qui était irrité contre eux* (3) ». Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la vie d'Apollonius Tyaneus. Après cela, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements qui étonnent jusques à ses ennemis?

Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux villes et aux nations tout entières; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours! Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez, pour te punir, de

(1) Ibid., VI, 18 (all. VII, 1, 1). — (2) Luc, xxx, 44. — (3) Philost., Apol. Tyan., Vit., VI. 14.

l'armée des Romains : non que les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde. Mais, s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur! l'ennemi est à leurs portes, et je vois dans la ville trois ou quatre (1) factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement; mais unies toutefois par la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étaient aguerris par leurs brigandages; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe (2), qu'ils se nourrissaient d'incommodités, et que la famine et la peste leur donnaient de nouvelles forces. Toutefois, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très certaine, à peine retournaient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livraient dans leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étaient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venaient tremper dans celui de leurs citoyens; Tite les pressait

(1) « Trois ou quatre factions contraires, » et plus haut : « deux ou trois troupes de Juifs séditieux... » Ce ne sont point là des termes vagues ni surtout contradictoires. On voit dans Josèphe, De Bell., Judaic., lib., V et VI, quelles furent les vicissitudes de ces factions qui s'étaient enfermées dans Jérusalem, et comment leur nombre a varié.

(1) De Bell., Judaic., lib., VI, 10 (al. lib. V, cap. VIII, n° 2).

si vivement, qu'à peine pouvaient-ils respirer; et ils se disputaient encore les armes à la main à qui commanderait dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avaient désolée par leurs pilleries, et qui n'était presque plus qu'un champ couvert de morts (1).

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : « *Je vous frap-* « *perai de folie et d'aliénation d'esprit* (2) ». Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère (3), achève de se désoler par ses divisions intestines (4). Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire (5)... Ah! n'achevons pas; épargnons un peu notre honte : songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu qui commence à éclater sur nos têtes; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville : voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi dont je veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux

(1) Résumé énergique des longs récits de Josèphe, notamment des chap. VIII, XII, XIII, du livre V. — (2) Deut., XXVIII, 28. — (3) La France engagée dans la guerre de Trente ans, de 1635 à 1648, était restée en guerre contre l'Espagne, qui n'avait pas voulu signer les traités de Westphalie. — (4) Les guerres de la Fronde, dont les suites se prolongèrent, ainsi que la guerre contre l'Espagne, jusqu'au traité des Pyrénées, en 1659. — (5) Allusion à la trahison récente du prince de Condé et de plusieurs des chefs de la seconde Fronde, qui venaient de se joindre aux Espagnols.

mains, non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme et le père contre les enfants; et cela pour quelques vieux restes de pain à demi rongés. Que dis-je pour du pain? ils eussent été trop heureux : pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire, et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience (1) : jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avait un enfant dans le berceau (ô mères, détournez vos oreilles!), eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir, et de le manger (2). Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que j'ai déjà cité tant de fois : « *Je te réduirai à une telle extrémité* « *de famine, que tu mangeras le fruit de tes entrailles* (3) ».

Et, à la vérité, quand je fais réflexion sur les diverses calamités qui affligent la vie humaine, entre toutes les autres, la famine me semble être celle qui représente mieux l'état d'une âme criminelle, et la peine qu'elle mérite. L'âme, aussi bien que le corps, a sa faim et sa nourriture : cette nourriture, c'est la vérité, c'est un bien permanent et solide, c'est une pure et sincère beauté; et tout cela c'est Dieu même. Comme donc elle se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier; mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes et n'ont pas assez de corps pour la sustenter : au contraire, la retirant de Dieu, qui est sa véritable et solide nourriture, ils la jettent insensiblement dans une extrême nécessité, et dans une famine désespérée. D'où vient que l'enfant prodigue, si vous y prenez garde, sortant de la maison paternelle, arrive

(1) De Bell. Judaic., VI, 17 (al. lib., VI, cap. XIII, n° 7). — (2) Ibid., VI VIII (al. lib. VI, cap. III n°, 4). — (3) Deut., XXVIII, 53.

en un pays où il y a une horrible famine (1); et le mauvais riche enseveli dans les flammes, demande et demandera éternellement une goutte d'eau, qui ne lui sera jamais accordée (2). C'est la véritable punition des damnés, toujours tourmentés d'une faim et d'une soif si enragée, qu'ils se rongent et se consument eux-mêmes dans leur désespoir. Que si vous voulez voir une image de l'état où ils sont, jetez les yeux sur cette nation réprouvée, enclose dans les murailles de Jérusalem.

Il n'est pas croyable combien il y avait de monde renfermé dans cette ville : car outre que Jérusalem était déjà fort peuplée, tous les Juifs y étaient accourus de tous côtés, afin de célébrer la Pâque, selon leur coutume. Or, chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étaient assemblés des millions entiers, l'armée romaine survint tout à coup et forma le siège, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis qu'interrompre mon discours pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'était pas seulement les habitants de Jérusalem : c'était tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice, et cela dans les temps de Pâques, la principale de leurs solennités; pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « *que vous « changeriez leurs fêtes en deuil* (3) ». Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'était dans le temps de Pâques que leurs pères avaient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez au change, ô Seigneur! et

(1) Luc, xv, 14. — (2) Ibid., xvi, 24. — (3) Amos., viii, 10.

dans le même temps de Pâques, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays, leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Tite fit environner ses murailles, il la prendra plutôt pour une prison que pour une ville : car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyait pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs, qui savaient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers de son camp, ainsi que les loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il ? il prend une étrange résolution, et jusqu'alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts ; et cet ouvrage, qui d'abord paraissait impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque que « *je ne sais quelle ardeur céleste saisit* « *tout à coup l'esprit des soldats* (1) », de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en imitèrent la promptitude.

Voilà la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon maître te l'a prédit quarante ans auparavant ! « *O* « *Jérusalem, te voilà pressée de tous côtés : ils t'ont mise* « *à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et de* « *forts* (2) » ; ce sont les mots de mon texte ; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles ? Depuis ce temps, quels discours pourraient vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur

(1) De Bell. Judaic., VI, XIII (al. liv. V, chap. XII, n° 2). — (2) Luc, XIX, 43

et leur désespoir ; et la prodigieuse quantité des morts qui gisaient dans leur rue (1), sans espérance de sépulture, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort.

Cependant, ô aveuglement ! ces peuples insensés, qui voyaient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres, écoutaient encore un tas de devins qui leur promettaient l'empire du monde : comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opérait par la main de Moïse et d'Aaron, ses ministres, avait encore recours aux illusions de ses enchanteurs (2). Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances, il les laisse séduire par milles folles prétentions ; ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations : il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux : ils s'endurcissent contre lui ; « *le ciel après cela devient de fer sur* « *leur tête* (3) » ; il ne leur envoie plus aucune influence de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisait la guerre si ouvertement ; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force ; ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seraient sauvés : Tite lui-même ne les voyait périr qu'à regret. Or, il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes ; il voulait voir onze cent mille hommes couchés sur la place, dans le siège d'une seule ville : et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale,

(1) Le singulier est très facile à comprendre : chacun dans sa rue. — (2) Exod., VII, VIII. — (3) Levit, XXVI, 19.

il les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats ; cette comparaison vous fait horreur : tant il y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avaient, il y avait si longtemps, prononcés, il les a épandus ça et là parmi le monde, portant de toutes parts imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux qui n'a ni feu ni lieu, sans pays, et de tout pays; autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde; misérable sans être plaint de qui que soit; devenu, dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leur infortune : non, à Dieu ne plaise que j'oublie jusque à ce point la gravité de cette chaire ! mais j'ai cru que, mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion. Donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Quels que vous soyez, en vérité, quels sentiments produit dans vos âmes une si étrange révolution? Je pense que vous voyez bien par des circonstances si remarquables, et par le rapport de tant de prophéties (et il y en a une infinité d'autres qui ne pouvaient pas être expliquées dans un seul discours), vous voyez bien, dis-je, que la main de Dieu éclate dans cet ouvrage. Au reste, ce n'est point ici une histoire qui se soit passée dans quelque coin inconnu de la terre, ou qui soit venue

à nous par quelques bruits incertains : cela s'est fait à la face du monde ; Josèphe, historien juif, témoin oculaire, également estimé et des nôtres et de ceux de sa nation, nous l'a raconté tout au long ; et il me semble que cet accident est assez considérable pour mériter que vous y pensiez.

Vous croirez peut-être que la chose est trop éloignée de notre âge pour nous émouvoir ; mais, certes, ce nous serait une trop folle pensée de ne pas craindre, parce que nous ne voyons pas toujours à nos yeux quelqu'un frappé de la foudre. Vous devriez considérer que Dieu ne se venge pas moins, encore que souvent il ne veuille pas que sa main paraisse : quand il fait éclater sa vengeance, ce n'est pas pour la faire plus grande : c'est pour la rendre exemplaire ; et un exemple de cette sorte, si public, si indubitable, doit servir de mémorial ès-siècles des siècles. Car enfin, si Dieu en ce temps-là haïssait le péché, il n'a pas commencé à lui plaire depuis : outre que depuis nous serions bien insensés d'oublier la tempête qui a submergé les Juifs, puisque nous voyons à nos yeux des restes de leur naufrage, que Dieu a jetés, pour ainsi dire, à nos portes : et ce n'est pas pour autre raison que Dieu conserve les Juifs ; c'est afin de faire durer l'exemple de sa vengeance. Enfin il est bien étrange que nous aimions mieux nous-mêmes peut-être servir d'exemple, que de faire profit de celui des autres.

Quand nous ne verrions dans le peuple juif qu'une grande nation qui est tout à coup renversée, ce serait assez pour nous faire craindre la même punition, particulièrement en ces temps de guerre, où sa justice nous poursuit et nous presse si fort. Mais si nous considérons que c'est le peuple juif, autrefois le peuple de Dieu, auquel nous avons succédé, qui fait la figure de tout ce qui doit nous arriver, selon que l'enseigne l'apô-

tre (1) : nous trouverons que cet exemple nous touche de bien plus près que nous ne pensons ; puisque, étant l'Israël de Dieu et les vrais enfants de la race d'Abraham, nous devons hériter aussi bien des menaces que des promesses qui leur sont faites.

Mais il faut, ô pécheur ! il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte ; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur : et toi, penses-tu le connaître ? Je te dis en un mot, avec l'apôtre saint Jean, que « *qui pèche ne le connaît pas, et* « *ne sait qui il est* (2) ». Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur ; oui, de bouche : tu te moques de lui ; il faudrait le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle ? Par les œuvres : voilà le langage du cœur ; voilà ce qui fait connaître ses intentions. Au reste ce cœur, tu n'as garde de le lui donner ; tu ne le peux pas : tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu ! et après cela, tu penses connaître son Fils. Non, non, tu ne le connais pas ; seulement tu en sais assez pour être damné davantage : comme les Juifs, dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs ! qui foulez aux pieds le sang de son testament, que vous faites pis que de le crucifier ; que, s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices ? Ce n'est point ici une vaine exagération ; il faut brûler toutes les Écritures, si cela n'est vrai : elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour

(1) I Cor., x, 6, 11. — (2) I Joan, III, 6.

anéantir le péché ; par conséquent, il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable que sa propre croix, Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus : je vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne ; je le prévoyais bien, mais je ne m'en dédis pourtant pas ; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes : et comment cela ? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir. Tertullian remarque très bien « *que ce temps leur était donné pour en faire péni-* « *tence* (3) », il avait donc dessein de leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvait plus supporter, qui lui était plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable ? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auraient trouvé, dans le sang qu'ils avaient violemment épandu, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis qui avalez l'iniquité comme l'eau, dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir dans les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie, mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusques où elle a résolu de

(1) Advers., Marcion., III 23.

laisser monter tes iniquités. Peut-être t'attendra-t-il encore quelque temps : peut-être ; mais, ô Dieu ! qui le peut savoir? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence. Mais enfin, tôt ou tard, ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y mettra par la justice de sa vengeance : tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée : Dieu, tout au contraire, il sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main sur nous, ô Dieu ! que deviendrons-nous? quel antre assez profond nous pourra soustraire à sa fureur? Son bras tout puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler : il ne restera plus en nous pierre sur pierre ; tout ira en désordre, en confusion, et en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée : j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté, la miséricorde qui vous invite, d'autre part, la justice qui vous effraie ; c'est à vous à choisir : et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que nous ne prenions le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature : mais Dieu, par sa grâce, vous veuille donner, et à moi, de meilleurs conseils !

SEPTIÈME LECTURE

VENDREDI

FONDEMENTS DE LA VENGEANCE DIVINE

Le pécheur, accablé par la puissance infinie contre laquelle il s'est soulevé, immolé à cette bonté étonnante qu'il a méprisée. dégradé et asservi à une dure et insupportable tyrannie, par cette majesté souveraine qu'il a outragée.

Seigneur, vous êtes juste, et votre jugement est droit. (Ps., CXVIII, 137).

La crainte précède l'amour, et Dieu fait marcher devant sa face son esprit de terreur avant que de répandre dans les cœurs l'esprit de charité et de grâce. Il faut que l'homme apprenne à trembler sous sa main suprême et à craindre ses jugements, avant que d'être porté à la confiance : autrement cette confiance pourrait dégénérer en témérité et se tourner en une audace insensée.

Le Sauveur paraîtra bientôt plein de vérité et de grâce. Il vient apporter la paix, il vient exciter l'amour, il vient établir la confiance. Mais l'Église, qui est occupée à lui préparer ses voies, fait marcher la crainte devant sa face, parce que, toujours instruite par le Saint-Esprit et très savante en ses voies, elle sait

qu'il veut ébranler les âmes avant que de les rassurer, et donner de la terreur avant que d'inspirer de l'amour.

Entrons dans ses conduites : regardons Jésus-Christ comme juge avant que de le regarder comme Sauveur. Voyons-le descendre dans les nuées du ciel avec cette majesté redoutable, avant que de contempler cette douceur, ces condescendances, ces tendresses infinies pour le genre humain, qui nous paraîtront dans sa sainte et bienheureuse naissance.

Que si vous pensez peut-être que le jugement a deux parties, et que si les méchants y sont condamnés au feu éternel, les bons aussi y sont recueillis dans un éternel repos, écoutez ce que dit Jésus-Christ lui-même. « *Celui qui croit*, dit-il, *ne sera point jugé* (1) » ; il ne dit pas qu'il ne sera point condamné, mais qu'il ne sera point jugé ; afin que nous entendions que ce qu'il veut nous faire comprendre principalement dans le jugement dernier, c'est sa rigueur implacable, et cette terrible exécution de la dernière sentence qui sera prononcée contre les rebelles.

Qui me donnera des paroles assez efficaces pour pénétrer votre cœur, et percer vos chairs de la crainte de ce jugement? O Seigneur, parlez vous-même dans cette chaire : vous seul avez droit d'y parler, et jamais on n'y doit entendre que votre parole. Mais, dans cette action où il s'agit de représenter ce que Dieu fera de plus grand et de plus terrible, je m'astreins plus que jamais à le faire parler tout seul par son Écriture. Plaise à son saint et divin Esprit de parler au-dedans des cœurs, pendant que je parlerai aux oreilles du corps.

Que si, étant avertis, vous ne voulez pas encore vous « soumettre à la discipline, mais que vous marchiez

(1) Joan, III, 18.

« *directement contre moi, je marcherai aussi directe-*
« *ment contre vous ; je vous frapperai sept fois, c'est-à-*
« *dire, sans fin et sans nombre, pour vos péchés, et je*
« *briserai votre superbe et indomptable dureté, et mon*
« *âme vous aura en exécration* (1). »

Le texte du Deutéronome est plus court mais non moins terrible : « *Comme le Seigneur s'est réjoui en*
« *vous accroissant et en vous faisant du bien, ainsi il se*
« *réjouira en vous ravageant et en vous renversant de*
« *fond en comble* (2)». Mais voici une troisième menace qui met le comble aux maux des pécheurs : « *Puisque*
« *vous n'avez pas voulu servir le Seigneur votre Dieu*
« *dans la joie et l'allégresse de votre cœur au milieu de*
« *l'abondance de toutes sortes de biens, vous servirez à*
« *votre ennemi que le Seigneur enverra contre vous, dans*
« *la faim, dans la soif, dans la nudité, et dans une*
« *extrême disette; et cet ennemi cruel mettra sur vos*
« *épaules un joug de fer par lequel vous serez brisés* (3) ».

Je veux suivre l'Écriture de mot à mot et de parole à parole : il ne faut point que l'homme parle, et je ne veux pas ici contrefaire la voix de Dieu ni imiter le tonnerre. Pour joindre ces trois passages, réunissons trois caractères. Dans le premier, la puissance méprisée; dans le second, la bonté aigrie par l'ingratitude; dans le troisième, la majesté et la souveraineté violées : et voici en trois mots les trois fondements de la vengeance divine, que le Saint-Esprit veut nous faire entendre. Vous vous êtes soulevés contre la puissance infinie, elle vous accablera. Vous avez méprisé la bonté, vous éprouverez les rigueurs. Vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime, vous serez assujettis à une dure et insupportable tyrannie.

(1) Lev., XXVI, 23, 28, 29, 30. — (2) Deut., XXVIII, 63. — (3) Ibid., 47, 48.

PREMIER POINT.

Mais pour procéder avec ordre dans l'explication des paroles que j'ai rapportées, il faut les considérer dans leur suite. Voici la première qui se présente : « *Que si* « *vous ne voulez pas vous soumettre à la discipline.* » Il leur met devant les yeux avant toutes choses la liberté du choix, qui leur est donnée; parce que c'est cette liberté qui nous rend coupables, et dont le mauvais usage donne une prise terrible sur nous à la justice divine.

Pour entendre cette vérité, il faut savoir que Dieu, qui est par nature notre souverain, a voulu l'être aussi par notre choix. Il a cru qu'il manquerait quelque chose à la gloire de son empire, s'il n'avait des sujets volontaires; et c'est pourquoi il a fait les créatures raisonnables et intelligentes, qui, étant déjà à lui par leur naissance, fussent capables encore de s'engager à lui obéir par leur volonté, et de se soumettre à son empire par un consentement exprès. Cette vérité importante nous est magnifiquement exprimée dans le livre de Josué, où nous voyons que ce fidèle serviteur de Dieu ayant assemblé le peuple, leur dit ces paroles : « *Si vous n'êtes pas contents de servir le Seigneur,* « *l'option vous est déférée : choisissez aujourd'hui ce qu'il* « *vous plaira, à quel maître vous voulez servir, et déter-* « *minez à qui vous avez résolu de vous soumettre* (1) » Et tout le peuple répondit : « *A Dieu ne plaise que* « *nous quittions le Seigneur; au contraire, nous voulons* « *le servir, parce que c'est lui en effet qui est notre* « *Dieu.* » Josué ne se contente pas de cette première

(1) Jos., XXIV. 15.

acceptation, et reprenant la parole, il dit au peuple : « *Prenez garde à quoi vous vous engagez ; vous ne pour-* « *rez servir le Seigneur, ni subsister devant sa face :* « *parce que Dieu est fort et jaloux, et il ne pardonnera* « *pas vos crimes et vos péchés* » (1) Et le peuple répartit : « *Non, il ne sera pas comme vous le dites, mais nous* « *servirons le Seigneur et demeurerons ses sujets.* » Alors Josué leur dit : « *Vous êtes donc aujourd'hui* « *témoins que vous choisissez vous-mêmes le Seigneur* « *pour être votre Dieu et le servir : Oui, nous en* « *sommes témoins* (2). »

Si j'entreprenais de raconter tout ce qui est à remarquer sur ces paroles, il faudrait un discours entier : mais je me restreins à ce qui importe à mon sujet. Vous jugez bien, que Dieu en nous laissant l'option ne renonce pas au droit qui lui est acquis. Il ne prétend pas nous décharger de l'obligation primitive que nous avons d'être à lui, ni nous déférer tellement le choix, que nous puissions sans révolte et sans injustice nous soustraire à son empire. Mais il veut que nous soyons aussi volontairement à lui, que nous y sommes déjà de droit naturel, et que nous confirmions par un choix exprès notre dépendance nécessaire et inévitable. Pourquoi le veut-il ainsi ? Pour notre perfection et pour notre gloire. Celui à qui nous devons tout, veut pouvoir nous savoir gré de quelque chose : il veut nous donner un titre pour lui demander des récompenses. Que si nous refusons notre obéissance, nous lui donnons un titre pour exiger des supplices.

J'entends ici les pécheurs qui disent secrètement dans leurs cœurs, qu'ils se passeraient aisément de cette liberté malheureuse qui les expose au péché et ensuite à la damnation. Je suis ici pour exposer les vé-

(1) Jos., XXIV, 16, 18, 19, 20. — (2) Ibid., 22.

rités éternelles, et non pour répondre à tous les murmures de ceux qui s'élèvent contre ces oracles; et toutefois je dirai ce mot : O homme, qui que tu sois, qui te fâches de n'être pas une bête brute, à qui la lumière de ta raison et l'honneur de ta liberté est à charge, cesse de te plaindre de tes avantages, et d'accuser témérairement ton bienfaiteur. Si tu étais indépendant par nature, et que Dieu néanmoins exigeât de toi que tu te rendisses dépendant par ta volonté, peut-être aurais-tu raison de trouver ou l'obligation importune, ou la demande incivile. Mais puisque l'usage qu'il prétend de ta liberté, c'est de travailler à ton bonheur en t'assujettissant à son empire ; ce qu'il exige est trop aisé, trop naturel et trop juste. On peut sans grand effort se donner à qui on est. Ce serait peut-être quelque violence, s'il fallait sortir de notre état et nous transporter à un domaine étranger. Il ne s'agit que d'y demeurer et d'y consentir. Enfin quand Dieu exige que nous consentions à être ce que nous sommes, et que nous accommodions notre volonté au fond même de notre essence. Rien n'est plus naturel, rien n'est moins pénible, à moins que la volonté ne soit entièrement dépravée.

Aussi faut-il avouer qu'elle l'est étrangement dans tous les pécheurs. Car dès qu'ils ne veulent pas dépendre de Dieu, ils ne veulent donc plus être ce qu'ils sont. Ils combattent en eux-mêmes les premiers principes et le fondement de leur être. Ils corrompent leur propre droiture. Ils se rendent contraires à Dieu, et Dieu par conséquent leur devient contraire. Ils sont soumis à Dieu comme juge. Il les juge, parce qu'il connaît ce déréglement. Il les hait, parce que les règles de sa vérité répugnent à leur injustice.

Rien, disent-ils, n'est contraire à Dieu, rien ne lui répugne, rien ne l'offense, parce que rien ne lui nuit

ni ne le trouble. Dites donc qu'il ne se fait rien au monde contre la raison : poussez jusque-là l'extravagance de votre sens dépravé. Votre bien vous est ôté, mais la raison subsiste toujours : si cette faible raison humaine, combien plus la divine et l'originale! Il faut qu'elle subsiste éternelle et inviolable, afin que la justice soit exercée : « *En ce temps-là je visiterai dans ma* « *colère ceux qui sont enfoncés dans leurs ordures, qui* « *disent en leur cœur : Le Seigneur ne fera ni bien ni* « *mal, et toutes leurs richesses seront pillées* (1). « *Vous verrez quelle différence il y a entre le juste et* « *l'impie, entre celui qui sert Dieu et celui qui ne le sert* « *point* (2). »

Il faut donc ici vous faire entendre à quoi nous engage notre liberté, et combien elle nous rend responsables de nos actions. Par cette liberté nous faisons la guerre à Dieu. Nous exerçons notre liberté par une audacieuse transgression de toutes ses lois : nous transgressons l'une et l'autre table : « *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu* (3) ». Où lui rendons-nous cette adoration ? Se confesse-t-on seulement d'avoir manqué à ce devoir? Comme si ce premier de tous les préceptes n'était mis en tête du Décalogue que par honneur, et emportait le moins d'obligation! Sanctifiez les fêtes. Croyez-vous en conscience avoir satisfait à l'intention de la loi par une messe qui dure moins d'une demi-heure, qui n'est jamais trop courte, où l'on est sans attention et sans respect même apparent? Le jour a vingt-quatre heures; et le reste devrait un peu participer à cette sanctification. Il me vient dans la pensée d'appliquer ici ce reproche : « *Ce peuple m'honore des* « *lèvres, mais son cœur est loin de moi* (4) ». Mais nous ne l'honorons pas même des lèvres. Je ne sais qui je

(1) Soph., I, 12, 13. — (2) Mal., III, 18. — (3) Deut., VI, 13. — (4) Is., XXIX, 13.

blâmerai davantage, ou ceux qui ne l'honorent que des lèvres, ou ceux qui ne l'honorent pas même des lèvres; ou ceux qui ne composent que l'extérieur, ou ceux qui ne composent pas même l'extérieur. Si bien que les fêtes ne diffèrent des autres jours, sinon en ce que les profanations et les irrévérences y sont plus publiques, plus scandaleuses, plus universelles.

Et pour la seconde table qui regarde le prochain, nous attaquons tous les jours son honneur par nos médisances, son repos par nos vexations, son bien par nos rapines, sa couche même par nos adultères. Disons après cela que nous ne marchons pas contre Dieu. Mais voici qu'il marche aussi directement contre nous. Voici Jésus qui descend de la nue pour détruire ses ennemis par le souffle de sa bouche, et les dissiper par la clarté de son avènement glorieux.

Le faible s'élève contre le fort; le fort accable le faible. Le fort a offert la paix au faible; le faible a voulu combattre : il n'y a qu'à voir qui l'emportera et à qui demeurera la victoire. Si résistant hautement à un souverain tel que Dieu, nous ne laissons pas toutefois que de vivre heureux, il s'ensuit que Dieu n'est plus Dieu; nous l'emportons contre lui, et sa volonté est vaincue par celle de la créature. Mais parce qu'elle est invincible, aucun ne peut être heureux que celui qui lui obéit : et il faut nécessairement que quiconque se soulève contre lui soit accablé par sa puissance.

C'est encore pour cette raison qu'il ajoute dans les paroles que j'explique : « *Et je briserai votre fière et* « *indocile dureté.* » Vous vous endurcissez contre Dieu, il s'endurcit contre vous; vous vous attachez contre lui, et lui s'attache contre vous; vous, en homme, de toute la force de votre cœur; lui, en Dieu, de toute la force du sien, s'il m'est permis de parler ainsi. Hélas! il n'y a point de proportion, et la partie n'est pas égale :

mais vous avez voulu le premier vous mesurer avec lui. Vous avez le premier rompu les mesures ; et vous avez rendu juste le traitement que vous en avez éprouvé. Vous persévérez, et il persévère. Vous persévérez à retenir ce bien mal acquis, et je vois toujours dans vos coffres, dit le saint prophète (1), cette flamme dévorante, ce trésor d'iniquité, ce bien mal acquis qui renversera peut-être votre maison, et sans doute donnera la mort à votre âme. Persévérance humaine, opiniâtre, ah! Dieu vous opposera une persévérance divine, une fermeté immuable, un décret fixe et irrévocable, une résolution éternelle. Ils sont incorrigibles : de là il les aura en exécration, parce que, les regardant comme incorrigibles, il frappera sans pitié et n'écoutera plus les gémissements. Ils ressentiront une haine, une aversion du cœur de Dieu.

Rentrez donc, pécheurs, en vous-mêmes, et regardez dans vos crimes ce que vous méritez que Dieu fasse de vous par sa vengeance. Rien n'a pu vous toucher ; tous les efforts de la bonté de Dieu ont été vains. Elle prenait plaisir à vous faire du bien, et vous vous n'en avez trouvé qu'à l'outrager. Peut-elle souffrir une si noire ingratitude? Ecoutez cette bonté méprisée, et voyez comme elle vous parle.

DEUXIÈME POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourrait croire, porté

(1) Mich., VI, 10.

sur un nuage enflammé, ou sur un tourbillon foudroyant, avec une voix toujours menaçante, toujours foudroyante, et jetant de ses yeux un feu dévorant; mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce : « *N'attristez point l'esprit saint de Dieu dont vous avez été marqués comme d'un sceau* (1). » Il se réjouit en faisant du bien, on l'afflige quand on le refuse. Ce qui peut affliger et contrister l'Esprit de Dieu, c'est non tant l'outrage qui est fait à sa sainteté, que la violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre opiniâtre résistance. C'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est à-dire l'amour de Dieu agissant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons ; mais, comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus affligé ni contristé par leur désobéissance. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses : Il doit y trouver la correspondance. De là naît le rebut qui l'afflige et qui le contriste, un dégoût des ingrats qui lui sont à charge.

« *Comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du* « *bien, ainsi il se réjouira en vous ravageant et en vous* « *renversant de fond en comble* (2) ». L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Dieu a suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante ; mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit ; nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir ; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe

(1) Ephes., IV, 30. — (2) Deut., XXVIII, 63.

de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes. Justice du Nouveau Testament qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur.

« *Voici l'Agneau de Dieu* (1) ». « *La cognée est déjà mise à la racine* (2) ». La colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique toujours par le bienfait même; et si la sainte inspiration ne nous vivifie, elle nous tue. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. Car il est juste et très juste que tout, et les grâces mêmes, tournent à mal à un cœur ingrat. O poids de grâces rejetées! poids des bienfaits méprisés! Au contraire tout tourne à bien à ceux qui aiment, même les péchés, dit saint Augustin (3), qui les abaissent, qui les humilient, qui les encouragent.

Mettez-nous à couvert « *de la face irritée de la* « *colombe* (4). *Cachez-nous de devant la face de l'A-* « *gneau* (5) ». Ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, de cet Agneau qui s'est immolé pour eux. La croix, la rédemption aggrave la damnation et accumule les crimes; elle y met le comble. « *Le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera* « *plus sa lumière: les étoiles tomberont du ciel, et les* « *puissances des cieux seront ébranlées. Mais alors le* « *signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel et tout*

(1) Joan., I, 36. — (2) Matth., III, 10. — (3) De Correpl., et Grat., n° 24. t. X, col. 763. — (4) Jerem., XXV, 38. — (5) Apoc., VI, 16.

« *les peuples de la terre seront dans les pleurs et dans* « *les gémissements, et ils verront le Fils de l'homme qui* « *viendra sur les nuées du ciel avec une grande puis-* « *sance et une grande majesté* (1).

Méditons attentivement quelle prise nous donnons sur nous à la justice de Dieu par le mépris outrageux de ses bontés infinies. Qui donne a droit d'exiger : il exige des reconnaissances ; s'il ne trouve pas de reconnaissances, il exigera des supplices : il ne perd pas ses droits. Les grâces que vous méprisez préparent une éternité bienheureuse. « *La grâce*, dit le Sauveur, *est* « *une fontaine d'eau jaillissante* (2) ». Quand donc vous êtes touchés, quand vous ressentez quelquefois un certain mépris de cette pompe du monde qui s'évanouit, « *de sa figure qui passe* (3) », de ses fleurs qui se flétrissent du matin au soir ; quand, dégoûté de vous-même et de votre vie déréglée, vous regardez avec complaisance les chastes attraits de la vertu ; vous vous écriez dans l'amertume de votre cœur : O chasteté ! ô modestie ! ô pudeur passée ! ô tendresse de conscience qui ne pouvait souffrir aucun crime ! O sainte timidité, gardienne de l'innocence ! Mais, ô force à faillir ! ô hardiesse pour s'excuser, ô lâche abandon d'un cœur corrompu et livré à ses désirs ! Que veut le Seigneur votre Dieu sinon que vous vous attachiez fortement à lui, et qu'en vous y attachant vous viviez heureux ? C'est pour cela que Jésus-Christ est venu au monde « *plein de grâce et de vérité* (4) ». C'est pour cela qu'il nous a donné tant de saintes instructions, qu'il ne cesse de renouveler par la bouche de ses ministres. C'est pour cela qu'il a rempli tous ses sacrements d'une influence de vie, afin qu'y participant nous vivions. Si nous savons profiter de tous ces bienfaits, nous

(1) Matth., XXIV 29, 30. — (2) Joan., IV, 14. — (3) Cor., VII, 31. — (4) Joan., I, 14.

acquerrons par sa grâce un droit éternel sur lui-même pour le posséder en paix. Que si nous les méprisons, qui ne voit que nous lui donnons réciproquement un titre très juste pour nous châtier par des supplices autant inouïs que ses bontés étaient extraordinaires? « *Comme* « *le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien ainsi* « *il se réjouira en vous ravageant et en vous renversant* « *de fond en comble.* »

Et, en effet, il est juste qu'il mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes, et que sa fureur implacable perce d'autant de traits un cœur infidèle que son amour bienfaisant avait employé d'attraits pour le gagner. C'est pourquoi il ne faut pas se persuader que les grâces de Dieu périssent : non, ne le pensons pas. Ces grâces que nous rejetons, Dieu les rappelle à lui-même, Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés. Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse dont ils ont injurieusement refusé les dons; et ses coups redoublés sans fin leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs. Et poussant parmi des blasphèmes exécrables mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées ; non moins pressés, non moins accablés des miséricordes de Dieu, que de l'excès intolérable de ses vengeances.

Tremblez donc, tremblez, parmi ces grâces immenses, parmi ces bienfaits infinis qui vous environnent. Les saintes prédications sont un poids terrible : les saints sacrements, les inspirations, les exemples bons et mauvais qui nous avertissent chacun à leur manière, le silence même d'un Dieu, sa patience, sa longanimité, son attente ; ô le poids terrible ! tous les mouvements de la grâce sont d'un poids terrible pour nous. Il n'y a rien à négliger dans notre vie. Notre destinée, notre état, notre vocation ne souffrent rien de médiocre. Tout nous sert ou nous nuit infiniment. Chaque moment de notre vie, chaque respiration, chaque battement de notre pouls, si je puis parler de la sorte, chaque éclair de notre pensée a des suites éternelles. L'éternité d'un côté, et l'éternité de l'autre. Si vous suivez fidèlement l'instinct de la grâce, l'éternité bienheureuse y est attachée. Si vous manquez à la grâce, une autre éternité vous attend, et vous méritez un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

TROISIÈME POINT.

Il reste à considérer la troisième peine dont Dieu menace son peuple rebelle, laquelle il a plu au Saint-Esprit de nous exprimer en ces paroles que je répète encore une fois : « *Puisque vous n'avez pas voulu servir* « *le Seigneur votre Dieu dans la joie et l'allégresse de* « *votre cœur, au milieu de l'abondance de toutes sortes* « *de biens, vous servirez à votre ennemi que le Seigneur* « *enverra contre vous, dans la faim, dans la soif, dans* « *la nudité, et dans un extrême besoin de toutes choses :* « *et cet ennemi mettra sur vos épaules un joug de fer*

« *par lequel vous serez brisés* (1) ». C'est-à-dire comme nous l'avons déjà expliqué, vous n'avez pas voulu vivre sous un empire doux et légitime : vous serez justement soumis à une dure et insupportable tyrannie.

Deux conditions de l'empire de Dieu nous sont ici exprimées : il n'y en a point de plus légitime, il n'y en a point de plus doux. Vous n'avez pas voulu servir Dieu votre Seigneur ; et certes il n'y a point de seigneur dont le droit soit mieux établi, ni le titre plus légitime. Il nous a faits, il nous a rachetés : nous sommes par la création l'œuvre de ses mains, par la rédemption le prix de son sang ; par la création ses sujets, par la rédemption ses enfants. Nous sommes son bien, nous portons sa marque, créés à sa ressemblance, scellés de son Saint-Esprit ; et nous ne pouvons le désavouer sans que le fond de notre être ne nous désavoue ; ni enfin le renoncer sans renoncer à nous-même.

Si cet empire est le plus légitime, il est aussi le plus naturel ; étant le plus naturel, il est par conséquent aussi le plus doux. Ce n'est donc pas sans raison que la joie du cœur est promise à ceux qui servent le Seigneur leur Dieu. Car celui-là est content qui est dans l'état que la nature demande. La joie se trouve donc nécessairement dans le service de Dieu ; l'abondance y est aussi et la plénitude. Nul ne sait mieux ce qui nous est propre que celui qui nous a faits. Nul ne peut mieux nous le donner, puisqu'il a tout en sa main. Nul ne le veut plus sincèrement, puisque rien ne convient mieux à celui qui a commencé l'ouvrage en nous donnant l'être, que d'y mettre la dernière main en nous donnant la félicité et le repos. Telle est la condition de la créature sous l'empire de son Dieu : elle est riche,

(1) Deut., XXVIII, 47, 48.

elle est contente, elle est heureuse. Dieu, qui n'a besoin de rien pour lui-même, ne veut régner sur nous que pour notre bien, ni nous posséder que pour nous faire posséder en lui toutes choses.

Donc, ô créatures rebelles, ô pécheurs qui vous soulevez contre Dieu, faites maintenant votre sentence. Dites ce que méritent ceux qui refusent de se soumettre à un gouvernement si avantageux et si équitable. Hélas! que méritent-ils, sinon de trouver, au lieu d'un joug agréable, un joug de fer; au lieu d'un seigneur légitime, un usurpateur violent; au lieu d'une puissance bienfaisante et amie, un ennemi insolent et outrageux; au lieu d'un père, un tyran; au lieu de la joie des enfants, la contrainte et la terreur des esclaves; au lieu de l'allégresse et de l'abondance, la faim, la soif et la nudité, et une extrême disette?

Il faut vous dire quel est cet ennemi que Dieu enverra contre vous. Celui qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui, ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image; et la déchirant, la déshonore, remplissant son esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance; c'est Satan avec ses anges. Esprits noirs, esprits ténébreux, esprits furieux et désespérés; qui affectent un faste insolent, au lieu de leur grandeur naturelle; qui emploient des finesses malicieuses, au lieu d'une sagesse céleste; qui ne respirent que la haine, la dissension et l'envie, au lieu de la charité et de la société fraternelle; qui sont devenus superbes, trompeurs et jaloux; qui, s'étant perdus sans espérances et abîmés sans ressource, ne sont plus désormais capables que de cette noire et maligne joie qui revient à des méchants d'avoir des complices, à des envieux d'avoir des compagnons, à des superbes renversés d'entraîner avec soi les autres. C'est cette rage, c'est cette fureur de Satan et de ses anges que le prophète

Ézéchiel nous représente sous le nom et sous la figure de Pharaon, roi d'Égypte. Spectacle épouvantable ! Autour de lui sont des morts qu'il a percés par de cruelles blessures. Là gît Assur, dit le prophète, avec toute sa multitude : là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivait : là Mosoch et Thubal, et leurs princes et leurs capitaines, et tous les autres qui sont nommés : nombre innombrable, troupe infinie, multitude immense : ils sont autour renversés par terre, nageant dans leur sang. Pharaon est au milieu qui repaît ses yeux de la vue d'un si grand carnage, et qui se console de sa perte et de la ruine des siens : Pharaon avec son armée, Satan avec ses anges (1). Enfin, semblent-ils dire, nous ne serons pas les seuls misérables. Dieu a voulu des supplices : en voilà assez ; voilà assez de sang, assez de carnage. On a voulu nous égaler les hommes : les voilà enfin nos égaux dans les tourments ; cette égalité leur plaît. Ils savent que les hommes les doivent juger : quelle rage pour ces superbes ! Mais avant ce jour, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main ! Ah ! que nous allons faire de sièges vacants, et qu'il y en aura parmi les criminels de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges !

Mais que fais-je de profaner si longtemps et ma bouche et vos oreilles, en faisant parler ces blasphémateurs ! C'est assez de vous avoir découvert leur haine. Elle est telle, remarquez ceci et étonnez-vous de cet excès, elle est telle, cette haine qu'ils ont contre nous, qu'ils se plaisent non seulement à désoler, mais encore à souiller notre âme, à la dégrader. Oui, ils aiment encore mieux nous corrompre que nous tourmenter, nous ôter l'innocence que le repos, et nous rendre méchants que nous rendre malheureux : si bien que

(1) Ezéch., XXXII, 22, 24, 26, 31.

quand ces victorieux cruels se sont rendus les maîtres d'une âme, ils y entrent avec furie; ils la pillent, ils la ravagent, ils la violent. O âme blanchie au sang de l'Agneau, âme qui était sortie des eaux du baptême si pure, si pudique et si virginale! Ces corrupteurs la violent, non tant pour se satisfaire que pour la déshonorer et la ravilir. Ils la portent à s'abandonner à eux ; ils la souillent, et puis ils la méprisent : ils la traitent comme ces femmes qui deviennent le mépris de ceux à qui elles se sont lâchement et indignement prostituées.

Souvenez-vous de votre baptême. Il a détruit la puissance des ténèbres. Rappelez-vous ces exorcismes qui ont été employés pour chasser Satan de votre âme. Retire-toi, lui a-t-on dit, « *maudit, damné* » : Il a été forcé de céder à l'empire de l'Église qui lui a ordonné de « *faire place au Dieu vivant et véritable* (1) ». Alors vous avez pour toujours renoncé à son empire. Chaque empire a ses pompes et ses ouvrages. Les pompes doivent être distinguées des œuvres. Les pompes du diable sont tout ce qui corrompt la modestie ; tout ce qui remplit l'esprit de fausses grandeurs; tout ce qui étale la gloire et la vanité; tout ce qui veut plaire et attirer les regards; tout ce qui enchante les yeux; tout ce qui sert à l'ostentation et au triomphe de la vanité du monde ; tout ce qui fait paraître grand ce qui ne l'est pas, et élève une autre grandeur que celle de Dieu. Maintenant il n'y a plus de pompe du monde : les spectacles sont devenus honnêtes, parce qu'on a ôté les excès grossiers, pour insinuer plus sûrement dans les cœurs le poison le plus délicat et le plus dangereux. On ne connaît plus de luxe. A la simplicité de cet habit blanc dont tu as été revêtu, tu substitues des ornements

(1) Rituel.

tout profanes? ah! tu reprends les marques et les enseignes du monde. Il faut retrancher du baptême cette cérémonie si sainte, si ancienne, si apostolique.

Les œuvres, c'est l'iniquité. « *L'œuvre des esprits de « ténèbres, c'est de renverser l'homme* (1) ». Tu y contribues, toi qui corromps les principes de la religion et de la crainte de Dieu par ces dangereuses railleries, toi qui nous affranchis de l'humble soumission aux objets de la foi, comme d'une crédulité vaine : toi qui fortifies la pudeur contre la crainte du crime : toi qui envenimes ces reproches qui allument le feu de la vengeance : vous y concourez, vous, qui n'étalez pas seulement avec vanité et ostentation, mais qui armez, pour ainsi dire, cette beauté corruptrice de l'innocence.

Ils nous dominent ces esprits de malice par les passions d'attache. L'avarice fait qu'on ne distingue plus ce bien mal acquis, confondu avec votre patrimoine. L'ambition, fatiguée des longueurs, prend les voies abrégées et qui sont le plus souvent criminelles. L'impudicité, ah! qu'ils la poussent loin! Et dans cet esprit de libertinage on reconnaît une force étrangère.

Ainsi nous avons relevé ce trône abattu et dressé cet empire d'iniquité, corrompu le baptême, effacé la croix de Jésus imprimée sur notre front, rejeté cette onction sainte, cette onction royale qui nous avait faits des rois, des christs et des oints de Dieu; profané le corps et le sang de Jésus-Christ; nous peut-être, l'ordre et le sacerdoce. Enfin tous les mystères du christianisme sont devenus le jouet des démons. Nul christianisme en nos mœurs.

Aussi « *le Seigneur enverra-t-il Satan contre nous* (2) », revêtu de tous les droits de Dieu contre les pécheurs.

(1) Tert., Apol., n° 22. — (2) Deut., XXVIII, 48.

Dieu l'établit notre souverain; il le met en sa place; il lui donne, pour ainsi dire, toute sa puissance. Étranger, qui nous tirera de notre patrie; usurpateur, qui ne fera que ravager; esclave révolté, qui ne donnera point de bornes à son insolence. « *Nous étions nés pour* « *être rois* (1) » et nous préférons d'être assujettis au tyran le plus impitoyable.

Revenez, Jérémie, renouvelez vos gémissements. O saint prophète de Dieu! seul capable d'égaler les lamentations aux calamités, venez déplorer encore une fois le sanctuaire souillé, la maison de Dieu profanée. « *Notre héritage est passé à ceux d'un autre pays et nos maisons à des étrangers. Des esclaves nous ont dominés. La couronne est tombée de notre tête : malheur* « *à nous, parce que nous avons péché* (2) »! « *Tous vos* « *ennemis ont ouvert la bouche contre vous; ils ont sifflé,* « *ils ont grincé des dents, et ils ont dit : Nous les dévo-* « *rerons; voici le jour que nous attendions, nous l'avons* « *trouvé, nous l'avons vu* (3) ». « *Le Seigneur a fait ce* « *qu'il avait résolu; il vous a rendu la joie de vos enne-* « *mis, et il a relevé la force de ceux qui vous haïs-* « *saient* (4) ».

Nous ne rougirons pas de porter des fers, nous que Jésus-Christ a faits rois! Nous jetons aux pieds de Satan la couronne que le Sauveur a mise sur nos têtes. « *Malheur à nous, parce que nous avons péché* ». Disons-le du moins du fond de nos cœurs, ce *Malheur à nous.* Renouvelons les vœux de notre baptême : Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Femme mondaine, consentez à choquer plutôt que de plaire trop; d'être méprisée plutôt que vaine et superbe; seule et abandonnée plutôt que trop chérie et trop poursuivie. Où est l'eau pour nous baptiser? Ah!

(1) Apoc., v, 10. — (2) Thren., v, 2, 8, 16. — (3) Ibid., ii, 16. — (4) Thren., ii, 17.

plongeons-nous dans l'eau de la pénitence, dans ce baptême de larmes, dans ce baptême de sang, dans ce baptême laborieux. Plongeons-nous-y, n'en sortons jamais, jusqu'à ce que Jésus nous appelle à sa gloire.

HUITIÈME LECTURE

SAMEDI

MALICE DU PÉCHÉ, SES EFFETS

Étendue de nos maladies : trois grâces du Sauveur pour nous en délivrer : dispositions pour y répondre. Moyens d'assurer notre guérison.

Vous lui donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire, Sauveur : parce que c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. (Matth., I, 21).

Si nous avions conservé les sentiments que Dieu avait mis d'abord dans notre nature, il ne faudrait aucun effort pour nous faire entendre que le péché est le plus grand de tous les maux ; et sans le secours des prédicateurs, notre conscience nous en dirait plus que tous leurs discours. Ce qui nous trompe, ce qui fait que nous avons peine à donner au péché le nom de mal ; c'est parce qu'il est volontaire. Mais en cela notre erreur est visible, puisqu'au contraire c'est de notre faute, qui est volontaire, que la peine, qui ne l'est pas, prend sa naissance : c'est pour venger le consentement que nous avons donné nous-mêmes à notre perte et à notre honte, que la mortalité, que les maladies, que l'enfer même et tous ses supplices viennent

en foule nous accabler malgré nous. Et quiconque sera le Sauveur des hommes, il doit uniquement s'attacher à ce principe volontaire et universel de tous nos maux. C'est pourquoi Dieu nous avertit que s'il donne à son Fils le nom de Sauveur, et révèle par un si grand nom son humiliation; c'est parce qu'il doit sauver son peuple fidèle de ce grand mal du péché. D'autres ont porté ce beau nom pour avoir délivré le peuple ou d'une longue captivité, ou des périls de la guerre ou des horreurs de la famine. Toute langue doit confesser que celui-ci est un Sauveur à meilleur titre; puisqu'il ne vient pas nous sauver, comme les autres, des peines ou de quelques suites du péché : il vient nous sauver du péché même; et, attaquant le mal jusque dans sa source, il est le véritable Libérateur et le Sauveur par excellence. C'est en peu de paroles l'explication de mon texte, et c'est par là que le nom sacré de Jesus est au-dessus de tout nom. Je pourrais vous faire voir avec saint Paul « *qu'à ce nom tout genou fléchit dans le ciel,* « *dans la terre et dans les enfers* (1) », et par ce moyen remplir vos esprits d'admiration et d'étonnement pour un nom si auguste et si magnifique. Mais j'aime mieux vous faire voir, par le propre sens de mon texte, qu'à ce nom le ciel et la terre sont remplis de joie, d'espérance, d'actions de grâces; et que tout cœur doit être enflammé d'un saint amour. Et comme j'apprends de saint Paul que « *nul ne peut même nommer le Seigneur* « *Jésus, que* « *par la grâce du Saint-Esprit* (2) », je le demande humblement par l'intercession de la bienheureuse Vierge.

La rémission des péchés, le propre ouvrage du Sauveur, et la grâce particulière de la nouvelle alliance, se commence dans le baptême, se continue dans toute la

(1) Philip., II, 10. — (2) I Cor., XII, 3.

vie et s'achève dans le ciel. C'est ce que saint Augustin nous explique par une excellente doctrine, en interprétant cette parole de saint Jean-Baptiste : « *Voilà* « *l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du* « *monde* (1) ». Les paroles de saint Augustin sont trop belles et trop précises pour n'être pas rapportées au commencement de ce discours, puisque aussi bien elles en sont tout le fondement : « Jésus-Christ ôte le péché, « et parce qu'il nous le pardonne, lorsque nous y « sommes tombés; et parce qu'il nous aide à n'y plus « tomber, et parce qu'il nous conduit à la vie bien- « heureuse, où nous ne pouvons plus y tomber ja- « mais (2).

Ainsi le règne du péché est entièrement détruit, et la grâce de notre Sauveur remporte sur cet ennemi une pleine victoire. Et afin de le mieux entendre, considérez que quand nous nous livrons au péché, il a sa tache qui nous déshonore, et qui entraîne après elle la mort éternelle; et lorsque le péché est effacé dans les âmes par la grâce du saint baptême, ou par celle de la pénitence, il y laisse encore ses appâts trompeurs et ses attraits qui nous tentent : et dans la plus grande vigueur de la résistance, si nous vivons sans péché, du moins sans ces péchés qui donnent la mort, nous ne vivons pas sans périls; puisque nous avons toujours en nous-mêmes cette liberté malheureuse et cette déplorable facilité de succomber à un mal si dangereux. Pour être notre Sauveur, et remplir toute l'étendue d'un titre si glorieux, il faut que le Fils de Dieu nous délivre de ces trois maux : il ôte le mal du péché, par la grâce qui nous le pardonne : il en réprime l'attrait, par la grâce qui nous soutient durant tout le cours de la vie : enfin il en arrache jusqu'à la racine, et en ôte tout

(1) Joan., I, 29. — (2) Op. imperf. cont. Jul. lib., II, n. 84, t. X, col., 986

le péril par la grâce qui nous couronne et nous récompense. Tel est l'ouvrage du Sauveur. Ah! faisons le nôtre : à ces trois grâces, qu'il nous donne, doivent répondre de notre côté trois dispositions; retenez-les. Et si vous voulez jouir du salut qui vous est offert en Jésus-Christ, reconnaissez avant toutes choses avec amour et action de grâces, le pardon qui vous a été accordé; combattez, sans vous relâcher jamais, l'attrait pernicieux qui vous porte au mal; et aspirez de tout votre cœur à l'état heureux où vous n'aurez plus à craindre le poids intérieur d'aucune faiblesse. Voilà toute la vie chrétienne qui répond au nom adorable de Jésus-Christ. Et je serais heureux si je puis vous imprimer dans le cœur ces trois vérités.

PREMIER POINT.

Pour comprendre parfaitement ce que vous devez au Sauveur, comprenez avant toutes choses ce que c'est que le péché dont il nous délivre. Je ne veux pas ici que vous regardiez dans le péché, ni la faiblesse qui le produit, ni la honte qui l'environne, ni le supplice affreux qui le suit de près; non, non, pour le détester, je ne veux que vous attendiez, ni la sentence du Juge, ni la sanglante exécution de ce dernier jugement, ni le soulèvement universel des créatures unies pour venger l'outrage de leur Créateur, ni *l'ardeur d'un feu dévorant* (1), ou, comme l'appelle saint Paul, son émulation, et cette force toujours renaissante qui s'irrite de plus en plus contre les méchants. Ce n'est point tout cela que je veux que vous remarquiez : ce que je voudrais vous faire entendre, c'est ce qui mérite tout cela;

(1) Hebr., x, 7.

ce qui par conséquent est plus funeste, plus mauvais et plus digne de notre haine; c'est-à-dire, le déréglement, l'iniquité, la laideur, la malice même du péché.

Et d'où vient cette laideur et cette malice qui le rend si digne d'exécration? il est aisé de l'entendre. C'est que l'homme est soumis par sa nature, et il doit être soumis par son choix à la volonté divine et à la raison éternelle qui en dirige la conduite; il s'y doit unir de tout son cœur : car c'est ce qui le fait juste, ce qui le fait droit, ce qui le fait vertueux. Quand il pèche, il s'en détache : il préfère sa volonté à celle de Dieu; la volonté dépendante et subordonnée à la volonté souveraine; la volonté errante et défectueuse à la volonté toujours droite, qui est sa règle elle-même; la volonté particulière et qui se borne aussi à contenter un particulier, c'est-à-dire soi-même, à la volonté première et universelle, par laquelle tout subsiste; où tout ce qui est, tout ce qui vit, tout ce qui entend, trouve son ordre, sa consistance, son repos. Il n'y a rien de plus indigne ni de plus inique, il n'est pas possible de pousser plus loin, ni la rébellion contre Dieu, ni, ce qui en est une suite, la haine contre soi-même.

Voilà sans doute de tous les maux le plus pernicieux, la rébellion contre Dieu : « *Contre qui vous êtes-vous* « *soulevés? contre qui élevez-vous vos regards superbes?* « *contre le saint d'Israël!* (1) » La haine contre soi-même : « *Celui qui aime l'iniquité est ennemi de son âme* (2) ». Oui, tout pécheur est ennemi de son âme, corrupteur dans sa conscience de son plus grand bien, qui est l'innocence. Nul ne pèche qu'il ne s'outrage lui même : nul n'attente à l'intégrité d'autrui, que par la perte de

(1) IV. Reg., XIX 22. — (2) Ps. X, 6

la sienne : nul ne se venge de son ennemi, qu'il ne porte le premier coup et le plus mortel dans son propre sein : et la haine, ce venin mortel de la vie humaine, commence sa funeste opération dans le cœur où elle est conçue, puisqu'elle y éteint la charité et la grâce. Parjure, qui voulais rendre le ciel complice de ta perfidie; ce dépôt de la bonne foi que Dieu avait confié à ta garde, mais que tu te ravis à toi-même, combien valait-il mieux que celui que tu refuses de reconnaître ?

Ainsi le péché est le plus grand et le plus extrême de tous les maux : plus grand sans comparaison que tous les maux qui nous menacent par le dehors; parce que c'est le déréglement et l'entière dépravation du dedans : plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentielles; parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme : plus grand que la perte de la raison; parce que c'est la perte de la probité et de la vertu; et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage; sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel : mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu ; et qui, faisant entrer la malice jusque dans le fond de notre âme, l'ouvre aussi de toutes parts à la vengeance : par conséquent, pour conclure, mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs; parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime; malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore; malheur qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre, mais crime qui nous rend coupables de notre perte, à qui même ne reste pas le triste droit de se plaindre, et dont la honte est plus grande que les infortunes, digne à la fois d'une haine et d'un mépris éternels.

C'en est assez, c'en est assez : je ne puis plus seule-

ment souffrir le nom de péché. Accablé que je suis d'un si grand mal, si je ne trouve un Sauveur, je ne vis plus. Car, ô Dieu! sans ce Sauveur miséricordieux, ô Dieu! où trouverai-je un remède contre les désordres ou un asile contre les frayeurs de ma conscience, tristes avant-coureurs des rigueurs inexorables de votre justice? quel recours chercherai-je? Non, il n'y a plus que le Sauveur qui nous puisse donner le moyen de respirer un moment. Ne dites pas avec les impies, dont il est parlé dans le Prophète : « *Le Seigneur ne* « *nous fera ni bien ni mal* (1) ». Car aussi quel mal lui pouvons-nous faire, pour attirer ses vengeances? Occupé autour des cieux, dont il roule continuellement la grande machine, nos injures ne vont pas jusqu'à lui; nos péchés, dont on dit qu'il est offensé, ne pénètrent pas jusqu'à lui : c'est ainsi que parle l'impie, et il se rassure sur son impuissance. Ignorant, qui ne voit pas au contraire que quiconque est le vengeur des injustices, doit par sa propre grandeur être au-dessus de ses attaques. C'est parce que la règle est inaltérable, que le tort et l'injustice se brisent contre elle. C'est parce que la vérité est invincible, que le mensonge et l'erreur sont confondus en sa présence. Le châtiment doit partir d'une main inaccessible aux injures : autrement plus occupée à se défendre des crimes qu'à les punir, elle laissera triompher l'iniquité. A Dieu ne plaise! sous un Dieu si saint, si nos péchés pouvaient nuire à son règne, si nous pouvions affaiblir sa puissance par nos rébellions, ou blesser sa dignité par nos outrages, il serait un vengeur trop peu redoutable. Mais parce que son trône est hors d'atteinte, que la justice l'environne, que son jugement procède toujours en puissance et en vérité; malheur, malheur encore une fois, et

(1) Soph., I, 12.

malheur jusqu'à l'infini, à quiconque pèche sous ses yeux!

Et cette vérité est si importante, qu'il fallait qu'elle parût dans le Sauveur même; c'est pour cela que Dieu fait paraître un sauveur chargé de nos crimes sur la croix. Qu'était-ce en effet que le Sauveur? qu'était-ce que ce Verbe incarné? qu'était-ce autre chose, si ce n'est la vérité même manifestée dans la chair? Ainsi toute vérité y devait être manifestée, et autant la vérité des rigueurs de Dieu que celle de ses miséricordes. Dieu donc « *a mis sur le Sauveur l'iniquité de nous* « *tous* (1) », comme disait le prophète; et en même temps pour concilier toutes choses, et de peur qu'au milieu des miséricordes les rigueurs ne fussent oubliées, il a fait du médiateur de sa grâce un exemple de sa justice. Jésus-Christ a subi ce joug pour l'amour de nous. Dès le commencement de sa vie il a reçu la circoncision, c'est-à-dire, le sacrement des pécheurs et la marque de leur servitude. Quand il commencera son ministère; quand, sorti de sa retraite profonde, il commencera l'ouvrage pour lequel il est envoyé, il recevra encore un autre sacrement des pécheurs dans le baptême. Quoi! Jésus être baptisé! Jésus, l'innocence même, être mis au rang des pénitents! Saint Jean à qui il s'adresse en est troublé lui-même: « *Seigneur, que je vous bap-* « *tise!* — *Laissez-moi*, répond le Sauveur, *c'est ainsi que* « *nous devons accomplir toute justice* (2). » Et prêt à porter la peine de tous les pécheurs, il est juste que j'en prenne la ressemblance. « *Dieu a donc mis sur lui*, « dit le prophète, *l'iniquité de nous tous* (3). » Il a subi ce joug volontairement. Le voilà donc en quelque façon le plus grand de tous les pécheurs, puisqu'il les représente tous dans sa personne: et voilà en même

(1) Is., LIII, 6. — (2) Matth., III, 14, 15 — (3) Is., LIII, 6.

temps, je ne m'étonne point, la vengeance qui le poursuit, à sa naissance, à sa mort, dans tout le cours de sa vie. Il y aurait succombé, s'il n'eût été Dieu.

Quel est ce nouveau prodige ! Le paganisme a bien pu comprendre qu'il faut être Dieu pour exercer la justice dans toute son étendue ; et on en vit quelque idée dans le platonisme, mais qu'il fallût être Dieu pour la souffrir, c'est le mystère du christianisme ; mais mystère très manifeste aux yeux épurés, car le poids de la vengeance divine sur le pécheur est si grand, que s'il faut une puissance infinie pour l'envoyer, il n'en faut pas une moindre pour le soutenir. Que Jésus-Christ prenne seulement la forme d'esclave et la ressemblance du péché, que Jésus-Christ ne soit que pécheur, entendez toujours, par la représentation de tous les pécheurs, et la charge qu'il s'est imposée de porter la peine de tous les crimes : sa croix l'accablera de son poids ; il demeurera enseveli dans les ombres de la mort ; et les prisons de l'enfer où il a fallu qu'il descendît, le tiendront éternellement captif. Mais parce que ce pécheur par représentation est en effet un Dieu tout-puissant, c'est pour cela, comme dit David, qu'il a été « *libre entre les morts* (1) », et supérieur non seulement à la peine du péché, mais au péché même : il est devenu par son sang la propitiation de tous les péchés, et le Sauveur de tous les hommes.

Accourez donc, ô pécheurs ! quels que vous soyez : soit que votre or soit votre force, ou que vous mettiez votre force et votre confiance dans vos déguisements, que vous vous soyez fait à vous-mêmes une fausse divinité dans une créature aussi malheureuse et aussi aveugle que vous : soit que votre flamme naissante vous laisse encore la liberté de vous reconnaître, ou

(1) Ps., LXXXVII, 4.

que votre joug se soit appesanti, et qu'endurci dans le mal, vous sembliez avoir fait avec le péché une alliance éternelle. Par la grâce de Jésus-Christ, qui vous appelle, « *votre pacte avec l'enfer sera rompu, et le traité* « *que vous avez fait avec la mort ne tiendra pas* (1) ». Vous recevrez gratuitement la rémission de vos péchés par les mérites du Sauveur ; et vous entendrez de sa bouche : « *Allez en paix* (2) ». Écoutez seulement, pécheurs, la douce loi qu'il vous impose : c'est qu'attendris par tant de bontés, vous lui donniez votre cœur. Vous lui devez donc votre amour, quand il vous donne la grâce : vous en devez davantage, quand il l'a donnée : et si vous voulez savoir la mesure de l'amour qu'il attend de vous, connaissez-la par vos crimes.

« *Un créancier avait deux débiteurs : l'un lui devait* « *cinq cents deniers, et l'autre en devait cinquante.* « *Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il leur* « *remit à tous deux la dette entière. Lequel des deux* « *l'aime le plus ?* » Vous reconnaissez la parabole de l'Évangile (3) : c'est ce que demande Jésus au pharisien, vous le savez. Et que répond le pharisien ; c'est-à-dire, que répond la dureté même et la sécheresse même ? Ne répondez pas plus durement que lui. Lequel des deux aime le plus ? sans doute que c'est celui à qui on remet davantage ? Le pharisien répond ainsi, et sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. Et vous, que répondrez-vous ? votre cœur insensible ne dira-t-il rien à votre libérateur ? Et si, selon son oracle, celui à qui on remet le plus aime davantage ; après tant de péchés remis, après tant de grâces reçues, où trouverez-vous assez d'amour pour les reconnaître ? Mais si vous n'en avez pas ; si votre amour, loin de s'enflammer, ne fait que languir et va s'éteindre ; si la grâce

(1) Is., XXVIII, 18. — (2) Luc, VII, 50. — (3) Is., VII, 41 et suiv.

de la pénitence tant et tant de fois méprisée, pour tout fruit n'a produit dans votre cœur ingrat qu'une confiance insensée, et dans des rechutes continuelles une insensibilité étonnante : n'entendez-vous pas déjà votre sentence ? Si Jésus ne voit rien en vous de ce qui doit suivre comme naturellement la rémission des péchés, et qu'il n'aperçoive dans vos œuvres aucune étincelle d'amour ; insensibles, ne craignez-vous pas qu'il ne vous ait rien remis ? Non, vous n'étiez pas disposés à recevoir une telle grâce. Ainsi votre pénitence n'était qu'une illusion. Je puis vous dire avec saint Paul : « *Vous êtes encore dans vos péchés* (1) » ; c'est-à-dire, vous êtes encore dans la perdition et dans la mort. Que votre état est funeste ! Mais quand vous aurez reçu la rémission de vos péchés, si le médecin qui vous a guéris ne vous continue son secours, la rechute est inévitable. Car il est ce Sauveur miséricordieux qui « *non seulement entre quand on lui ouvre, mais encore qui frappe pour se faire ouvrir* (2) ».

DEUXIÈME POINT.

C'est ici qu'il nous faut entendre les faiblesses, les blessures, la captivité de notre nature vaincue par le péché : et au dedans et au dehors tout concourt à établir son empire. Et premièrement au dehors, enivrés de notre bonne fortune, envieux de celle des autres, insensibles à leurs malheurs, troublés et abattus par nos moindres pertes, nous ne gardons ni envers nous-mêmes, ni envers nos frères, le juste milieu : tout ce qui paraît au dehors nous est une occasion de scan-

(1) I Cor., xv, 17. — (2) Apoc., III, 20.

dale. Et au dedans, quelles ténèbres ! quelle ignorance ! Les biens véritables sont les moins connus ; on ne peut nous les faire entendre. Et pour ce qui est de nos connaissances, ou la passion les obscurcit, ou l'inconsidération les rend inutiles : témoins tant de savants déréglés ; ou la curiosité les rend dangereuses : témoins tant d'impiétés et tant d'hérésies. Dans toutes les rencontres de la vie, la raison nous conseille mieux, les sens nous pressent davantage : c'est pourquoi le bien nous plaît, mais cependant le mal prévaut, la beauté de la vertu nous attire, mais les passions nous emportent : et pendant que celle-là combat faiblement, celles-ci remportent une trop facile victoire, établissent leur tyrannie, et se font un règne paisible. Tout ce qu'il y a de meilleur en nous se tourne en excès, le courage en fierté, l'activité en empressement, la circonspection en incertitude. Que deviendrai-je ? où me tournerai-je ? homme misérable ! que ferai-je de ma volonté toujours affaiblie par la contrariété de ses désirs ? Ou la paresse l'engourdit, ou la témérité la précipite, ou l'irrésolution la suspend, ou l'opiniâtreté la tient engagée et ne lui permet plus de rien entendre. Tantôt le péril l'étonne, tantôt la sûreté la relâche, tantôt la présomption l'égare. O pauvre cœur humain, de combien d'erreurs es-tu la proie ? de combien de vanités es-tu le jouet ! de combien de passions es-tu le théâtre ! Étrange misère de l'homme, que ses ignorances aveuglent, que ses lumières confondent, « *à qui sa propre sagesse est un lacet, et sa vertu même* « *un écueil contre lequel ses forces se brisent, parce que* « *son humilité y succombe !* (1) »

Dans cette faiblesse déplorable, je me suis pressé de vous exciter à rendre au Sauveur vos reconnaissances,

(1) S. Prosper. Carm., de Ingratis.

non tant pour les péchés qu'il vous a remis, que pour ceux dont sa grâce vous a préservés. C'est un beau sentiment de saint Augustin, dans le livre de la sainte Virginité. « *Vous devez croire*, dit saint Augustin, « *qu'il vous a remis tous les péchés où sa grâce vous a* « *empêché de tomber* (1) », parce que nous les portons tous, pour ainsi parler, dans le fond de corruption que nous avons dans le sein. Non, il n'y a erreur si extravagante, ni passion si désordonnée, dont nous n'ayons en nous le principe : que *Dieu seulement laisse aller la main pour nous livrer à nous-mêmes*, comme dit saint Paul (2) ; qu'il lève tant soit peu la digue, notre âme sera inondée de toutes sortes de péchés. Et ne me dites pas qu'il y a des crimes pour lesquels vous vous sentez tant de répugnance, que vous les pouvez éviter sans ce secours : car qui pourrait ici vous présenter l'enchaînement de nos passions ; et comment ces passions que vous chérissez introduisent l'une après l'autre, pour ainsi parler, leurs compagnes qui vous font horreur ? Combien éloigné de l'idolâtrie devait être le sage Salomon, à qui Dieu s'était fait connaître par des apparitions si manifestes ! ses aveugles amours l'y précipitent. Quoi de plus opposé à la clémence et au cœur magnanime de David, que de répandre le sang innocent d'un de ses plus fidèles serviteurs, d'un Urie qui ne respirait que son service ? un regard jeté mal à propos, et trop doucement arrêté, l'a engagé peu à peu contre son humeur à une action si noire et si sanguinaire. Combien était ennemi de l'incontinence Lot, qui s'était conservé sans tache avec sa famille parmi les abominations de ces villes qu'on n'ose nommer ! on sait où le vin l'emporta. Nabuchodonosor n'était que superbe : son orgueil méprisé le fait devenir cruel.

(1) N° 42, t. VI, col. 362. — (2) Rom., I, 24.

Qu'avait besoin Balthasar, dans ses banquets dissolus, des vaisseaux du temple de Jérusalem ? n'y avait-il pas assez d'autres coupes d'or dans Babylone enrichie de la dépouille de tant de rois ? Qu'on les apporte néanmoins ; précipitez vos pas, troupe d'esclaves. Enivrons-nous, dit-il à ses femmes et à ses maîtresses, enivrons-nous, dans ces coupes sacrées d'où l'on a fait tant d'effusions au Dieu des Juifs ! C'est ainsi que son intempérance le pousse jusqu'à la profanation et au sacrilège. Tant il est vrai que la lumière de Dieu étant une fois éteinte, le principe de la droiture entamé, et la conscience affaiblie, tous les crimes l'un après l'autre se naturalisent, pour ainsi parler, dans notre cœur, et nous tombons d'excès en excès.

En effet, l'auriez-vous cru, je vous le demande, l'auriez-vous cru, si on vous l'eût dit dans votre jeunesse, que vous eussiez dû vous durcir le front jusqu'à mépriser tous les bruits et tous les reproches du monde ? Et vous, l'eussiez-vous pensé que vos lèvres accoutumées, je ne sais comment, à ce plaisir qu'on ne connaît pas, de mentir toujours, à la fin dussent proférer gratuitement autant de mensonges, ou même autant de parjures que de paroles ? Vous êtes tombés par degrés dans cet abîme ; et pour vous faire descendre dans ces profondeurs, dont vous aviez tant d'horreur, il n'a fallu que vous y conduire par une pente plus douce et plus insensible. Ainsi, ô divin Sauveur, je bornerais trop ma reconnaissance envers vous, si je la renfermais seulement dans les crimes que vous m'avez pardonnés. Hélas ! « *ils se sont multipliés par dessus les* « *cheveux de ma tête, et mon cœur m'abandonne quand* « *j'y pense* (1) ». Enfin le nombre en est infini ; et je vois paraître à mes yeux une suite, qui n'a point de

1 Ps. XXXIX. 13.

fin, de péchés connus et inconnus. Si mes mains en sont innocentes, je le dois à la bonté du Sauveur. O grâce! Apprenons donc à connaître la société des péchés; et dans un seul que nous commettons, concevons l'infinité tout entière de notre malice.

Un respect humain vous empêche de faire une bonne action. Pendant qu'on se déchaîne contre les dévots, vous rougissez de la profession de la piété véritable. C'est par un semblable commencement que durant la persécution tant d'âmes infirmes firent naufrage dans la foi, et que l'Eglise pleura leur apostasie. Si bientôt vous ne corrigez l'indifférence inhumaine que vous avez pour les malheureux et pour les pauvres, vous viendrez, plein de vous-même et de vos plaisirs, à l'insensibilité du mauvais riche. Qu'on pousse à bout cette vanité qui exige tant de complaisances, ou cet intérêt qui vous fait faire un faux pas dans le chemin de la bonne foi et de la justice; on verra naître d'un côté ces monstres d'orgueil qu'on ne pourra plus supporter, et de l'autre les trahisons et les perfidies signalées. Regardez donc dans ce premier pas où la main du Sauveur vous a soutenus, toute l'horreur de la chute. Ce que nous ne craignons pas de notre malice, craignons-le de notre faiblesse : ou plutôt craignons tout de notre malice et de notre faiblesse tout ensemble; parce que, de l'un à l'autre, notre malice nous porte à tout, et que notre faiblesse sans défense et découverte de tous côtés, hélas! ne résiste à rien. Soyons donc toujours en garde contre nous-mêmes : nous avons à entretenir un édifice branlant; pour en soutenir la structure, qui se dément de toutes parts, il faut être toujours vigilant, toujours attentif et en action, étayer d'un côté, réparer de l'autre, affermir le fondement, appuyer cette muraille caduque qui entraînera tout le bâtiment, recouvrir le comble : c'est par là que la fai-

blesse succombe, c'est par là que les pluies pénètrent.

Jusqu'à ce que nous connaissions toutes ces infirmités, nous ne connaîtrons pas assez le Sauveur. Que ce nom me donne de confusion! mais que ce nom me donne de joie et de confiance! Qu'il me donne de confusion! car combien me dois-je tenir pour perdu, puisque j'ai besoin d'un Sauveur à chaque moment! Mais combien aussi d'autre part me dois-je pour ainsi dire tenir pour sauvé, puisque j'ai un Sauveur si puissant et si secourable, un Sauveur qui ne se refuse à personne, « *dont le nom est un parfum répandu* (1) », et dont les grâces s'étendent sur tous les pécheurs, c'est-à-dire sur tous les hommes; qui ouvre ses bras à tous, à tous ses plaies, à tous ses grâces!

« *Ah! je me glorifierai au Seigneur mon Dieu, et je* « *me réjouirai en Dieu mon Sauveur* (2) ». « *Mon âme,* « *bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi célèbre* « *son saint nom; mon âme, encore une fois, bénis le* « *Seigneur, et ne laisse échapper à ton souvenir aucune* « *de ses bontés. C'est lui qui a pardonné tous tes péchés :* « *c'est lui qui soutient toutes tes faiblesses* (3) ». Mais, pour comble de félicité, c'est lui qui te délivrera de tous tes périls, et qui, t'élevant à une si haute et si parfaite liberté, fera que tu ne pourras plus servir au péché.

C'est donc ici la dernière grâce, le prix, la perfection et le comble de toutes les autres. C'est ce sabbat éternel : c'est ce parfait repos qui nous est promis, où notre fidélité ne sera pas moins assurée que celle de Dieu ; parce qu'alors il fixera nos désirs errants, par la pleine communication du bien véritable. Encore un mot sur cette dernière grâce.

(1) Cant., I, 2. — (2) Luc, I, 46, 47. — (3) Ps. CII.

TROISIÈME POINT.

Cette dernière grâce sera donnée au fidèle par notre Sauveur, lorsqu'après la fin de cette vie il lui adressera ces paroles : « *Courage, bon serviteur; parce que* « *vous avez été fidèle dans les petites choses, les grandes* « *vous seront données : entrez dans la joie de votre Sei-* « *gneur* (1) ». Entendez-vous la force de cette parole : Entrez dans la joie de votre Seigneur? Entendez-vous cette joie sublime, divine, incompréhensible, qui n'entre pas dans votre cœur comme dans un vaisseau plus vaste qu'elle ; mais qui, *plus grande que votre cœur*, dit saint Augustin (2), *l'inonde, le pénètre, l'enlève à lui-même*? Ce n'est pas sa joie qu'il ressent, c'est la joie de son Seigneur où il entre : c'est la félicité de son Dieu, parce qu'il est fait, comme dit saint Paul (3), *un même esprit par un amour immuable* : si bien que semblable à Dieu, et Dieu en quelque façon dans cette union, tout ce qu'il y a de mortel en lui est englouti par la vie ; il ne sent plus que Dieu seul, et entre *dans la plénitude de la joie de Dieu*. Alors non seulement il ne pèche plus, mais encore il ne peut plus pécher. Tous ses désirs sont contents ; avec la capacité de son âme, son espérance est remplie. Qu'est devenue cette liberté qui ne cessait d'errer d'objets en objets? il n'en connaît plus l'appât. Nul mouvement de son cœur, nulle partie de lui-même ne peut échapper au souverain bien qui le possède. Le commencement de notre repos, c'est de pouvoir ne plus pécher : la fin, ne pouvoir plus pécher : voilà où il faut tendre, voilà ce que nous avons à désirer. « *Hâtons-nous*, dit saint Paul (4),

(1) Matth., xxv, 23. — (2) Confess., lib., ix. cap., x, t, i. col. 166. — (3) I Cor. vi. 17. — (4) Hebr., iv. ii.

« *d'entrer dans ce repos.* » On ne vient pas à un si grand bien sans en avoir désiré la jouissance : il faut goûter par avance ses saintes douceurs. C'est pourquoi Dieu nous a donné, dès cette vie même, présent admirable envoyé du ciel ! un écoulement de la gloire dans la grâce, un essai de la claire vue dans la foi, un avant-goût de la possession dans l'espérance, une étincelle de la charité consommée dans la charité commencée. Commençons donc *à goûter et à voir combien le Seigneur est doux* (1).

Mais quoi ! on ne m'entend plus ; tu m'échappes à ce coup, auditeur discret. On nous entend quelque temps pendant que nous débitons une morale sensible, ou que nous reprenons les vices communs du siècle. L'homme curieux de spectacles s'en fait un, tant il est vain ! de la peinture de ses erreurs et de ses défauts, et croit avoir satisfait à tout quand il laisse du moins censurer ce qu'il ne corrige pas. Quand nous venons à ce qui fait l'homme intérieur, c'est-à-dire à ce qui fait le chrétien, à ces désirs du règne de Dieu, à ces tendres gémissements d'un cœur dégoûté du monde et touché des biens éternels ; c'est une langue inconnue. Je ne m'en étonne pas ; ce cantique des joies célestes que je commençais à chanter, c'est le cantique de Jérusalem. Et de qui sont environnés les prédicateurs ? De qui sont composés ordinairement les grands auditoires, si ce n'est des habitants de Babylone, des mondains qui apportent leurs vanités, leur corruption, leur vie sensuelle à ces saints discours. Et bientôt ils condamneront encore, si Dieu le permet, le prédicateur, s'il ne sait pas caresser les tendres oreilles, et flatter par quelque nouvel artifice, contenter ou surprendre leur goût ou raffiné, ou bizarre. Et je pourrais espérer

(1) Ps. XXXIII, 8.

que des âmes ainsi prévenues des joies de la terre entendissent les joies du ciel!

Malheur à nous, malheur à nous, non pas à cause de ce déluge de maux dont la vie humaine est accablée, ni à cause de la pauvreté et des maladies, et de la vieillesse et de la mort! malheur à nous à cause des joies qui nous trompent, qui obscurcissent nos yeux, qui nous cachent nos devoirs, et la fin malheureuse de tous nos desseins! Malheur à une jeunesse enivrée qui se glorifie dans ses désordres, et qui a honte de donner des bornes à ses excès! Malheur au pécheur fortuné qui dit en son cœur aveugle : « *J'ai péché, et* « *que m'est-il arrivé de mal* (1)? » Il ne songe pas que le Tout-Puissant l'attend au mauvais jour, et qu'assuré de son coup, il ne précipite pas sa vengeance. Malheur à l'impie qui se délecte dans la singularité de ses sentiments! Il craindrait de paraître faible, s'il en revenait; et, plus faible, il craint de perdre les vaines louanges de quelques amis qui, aussi peu résolus que lui sur les vérités de la vie future, sont néanmoins bien aises d'éprouver jusqu'où l'on peut pousser l'apparence de la sûreté au milieu de l'incertitude et du doute. Mais Dieu confondra bientôt leur vaine philosophie; et malgré cette honteuse dissimulation, il trouvera dans leur cœur de quoi les convaincre. « *Il n'y a point de paix pour l'impie* (2) », dit le Seigneur. « *Malheur enfin à ceux qui vivent dans* « *les délices, puisqu'ils sont morts tout vivants*, » comme dit l'Apôtre (3)! Jésus-Christ ne sera pas leur Sauveur; car « *son royaume n'est pas de ce monde* (4) » et il ne l'a pas préparé à ceux qui veulent triompher sur la terre.

(1) Eccl., v, 4. — (2) Is., XLVIII, 22. — (3) I Tim., v, 6. — (4) Joan., XVIII, 36.

Au contraire, c'est d'eux qu'il a prononcé cette sentence : « *Ils ont reçu leur consolation* »; et encore, « *vous avez reçu vos biens* (1) ». C'est ce que Jésus-Christ a toujours prêché en public et en particulier, au peuple comme à ses disciples, dans toutes ses conversations et dans toutes ses paraboles. Quoi ! n'y aura-t-il que des excès dans son Evangile? n'aura-t-il jamais parlé qu'en exagérant? ou faudra-t-il forcer toutes ses paroles en faveur de nos passions et pour y trouver des excuses?

Mais sans raisonner davantage, j'appelle ici votre conscience : voulez-vous achever vos jours parmi ces plaisirs, et dans ce continuel empressement? Répondez-moi, gens du monde, si vous n'avez pas encore oublié le christianisme. Je ne vous parlerai pas de ces commerces dangereux, ni de ces intrigues qui se mènent parmi les ténèbres. Je ne vous parlerai pas de ces rapines cachées, de ces concussions, ni de tout ce négoce d'iniquité. Mais voulez-vous que la mort survienne, pendant qu'appesantis par les soins du siècle, ou dissipés par ses divertissements (2), pendant qu'incapables de vous occuper, ni du siècle à venir, ni de la prière, ni des œuvres de charité, ni d'aucune pensée sérieuse, vous ne songez qu'à remplir un temps qui vous pèse, ou d'un jeu qui vous occupe, qui vous travaille, qui vous consume les jours et les nuits; ou de ces conversations dans lesquelles, pour ne point parler des médisances dont on les réveille, ce qu'il y a de plus innocent, c'est après tout d'agréables inutilités dont l'Évangile nous apprend *qu'il faudra un jour rendre compte* (3)? Voulez-vous passer dans ces vanités la dernière année de votre vie, qui est peut-être celle que vous commencez aujourd'hui? Car quel caractère

(1) Luc, XVI, 25. — (2) Luc, XXI, 34. — (3) Matth., XII, 36.

particulier aura cette année fatale où vous serez comptés parmi les morts? Également trompeuses, toutes les années se ressemblent; et c'est à nous à y mettre la différence.

Mais je languis jusques à mourir, dans ces exercices de piété, dans ces oraisons, dans ces lectures. Que vous dirai-je? ce dégoût, c'est un reste de maladie : le goût vous reviendra avec la santé : tâchez seulement de vous guérir. Le temps des épreuves est long. Le monde nous le prêche assez par ses amertumes : nous n'en sommes que trop dégoûtés. Mais vous, en attendant le moment des consolations, portez votre pénitence, portez la peine de la mollesse où vous languissez depuis si longtemps, et n'espérez pas, comme un nouveau Paul, être ravi au troisième ciel. Souvenez-vous de Jésus, qui, avant ses grandes douleurs et le supplice de la croix, a voulu souffrir pour votre salut des abattements, des ennuis, des détresses extrêmes, laissez-moi dire ce mot, et une tristesse jusqu'à la mort. Prenez ce remède nécessaire, et buvez le calice de sa passion; la joie vous reviendra avec la santé. Mais puisque les joies de la terre sont si mortelles à l'âme, ne cessons de réveiller sur ce sujet le genre humain endormi; répandons dans les saints discours le baume de la pitié; et au lieu de ces finesses dont le monde est las, la vive et majestueuse simplicité, les douces promesses et l'onction céleste de l'Évangile.

Et vous, célèbre compagnie, qui ne portez pas en vain, le nom de Jésus, à qui la grâce a inspiré ce grand dessein de conduire les enfants de Dieu, dès leur plus bas âge, jusqu'à la maturité de l'homme parfait en Jésus-Christ; à qui Dieu a donné vers la fin des temps des docteurs, des apôtres, des évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers, jusque dans les terres les plus inconnues, la gloire de l'Évangile; ne cessez

d'y faire servir, selon votre sainte institution, tous les talents de l'esprit, de l'éloquence, la politesse, la littérature; et afin de mieux accomplir un si grand ouvrage, recevez avec toute cette assemblée, en témoignage d'une éternelle charité, la sainte bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

DEUXIÈME SEMAINE

PREMIÈRE LECTURE

DIMANCHE MATIN

VAINES EXCUSES DES PECHEURS

Possibilité des commandements de Dieu. Efficacité de la grâce pour surmonter nos plus fortes inclinations ; combien les excuses des mauvais chrétiens sont vaines. Orgueil et fausse paix, deux causes principales qui les empêchent d'écouter avec plaisir les vérités de l'Évangile. Faux prétexte qu'ils allèguent contre les prédicateurs, pour se dispenser de faire ce qu'ils disent.

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? (Joan., VIII, 46).

Il n'y a jamais eu de reproche plus équitable que celui que nous fait le Sauveur des âmes, et que l'Église met dans la bouche de tous les prédicateurs de l'Évangile. On prêche la vérité, et personne ne la veut entendre ; on montre à tous les peuples la voie du salut, et on méprise de la suivre ; on élève la voix tout un carême pour crier hautement contre les vices, et on ne voit point de pénitence. Si l'on prêchait à des infidèles qui se moquent de Jésus-Christ et de sa doctrine, il ne faudrait pas trouver étrange si elle était mal reçue ; mais que ceux qui se disent chrétiens, et qui font profession de la respecter, la renient néanmoins par leurs œuvres, et vivent comme si l'Évan-

gile était une fable. « *O ciel! ô terre! étonnez-vous d'un* « *aveuglement si étrange!* (1) »

Qu'avez-vous à dire contre l'Évangile de Jésus-Christ, et contre ses vérités qu'on vous annonce ? est-ce que vous n'y croyez pas ? avez-vous renoncé à votre baptême ? avez-vous effacé de dessus vos fronts l'auguste caractère de chrétiens ? A Dieu ne plaise ! me direz-vous, je veux vivre et mourir enfant de l'Église. Dieu soit loué, mon frère, de ce que le déréglement de vos mœurs ne vous a pas fait encore oublier votre religion et votre foi; mais si vous avez du respect pour elle, si vous croyez, comme vous le dites, que ce que nous vous enseignons c'est la vérité, pourquoi refusez-vous de la suivre ? pourquoi vois-je une telle contrariété entre votre vie et votre créance ? Avez-vous quelque raison, ou quelque excuse, ou du moins quelque prétexte vraisemblable ? dites-le-nous franchement ; nous sommes prêts à vous entendre.

Voici trois excuses que je trouve, sinon dans la bouche, du moins dans le cœur de tous les pécheurs : c'est là qu'il les faut aller attaquer pour les abattre, s'il se peut, aux pieds de Jésus et de ses vérités adorables. Ils répugnent premièrement à notre doctrine, parce qu'elle leur semble trop haute ; et ils disent que cette vie est au-dessus des forces humaines. Ils y résistent secondement, parce qu'encore qu'elle soit possible, elle choque leurs inclinations ; et ainsi il ne faut pas s'étonner si nos discours leur déplaisent. Enfin la troisième cause de leur résistance, c'est qu'ils se plaignent de nous-mêmes, ou que nous ne prêchons pas comme il faut, ou que nous ne vivons pas comme nous prêchons ; et ils se croient autorisés à mal faire en déchirant notre vie. Voilà les froides raisons pour

(1) Jerem., II, 12.

lesquelles ils méprisent les enseignements que nous leur donnons de la part de Dieu ; où vous verrez qu'ils mêlent ensemble le faux, le vrai, le douteux : tant ils sont obstinés à se défendre contre ceux qui ne demandent que leur salut.

Car pour ce que vous nous reprochez que la vie que nous prêchons est trop parfaite, et que vous ne pouvez pas y atteindre, cela est faux manifestement, parce que Dieu, si sage et si bon, ne commande pas l'impossible. Que si la cause pour laquelle nous vous déplaisons, c'est que nous contrarions vos désirs, pour cela nous confessons qu'il est véritable : aussi notre dessein n'est pas de vous plaire, mais de faire, si nous pouvons, que vous vous déplaisiez à vous-mêmes, afin de vous convertir à Notre-Seigneur. Enfin quand vous rejetez sur nous votre faute, et que vous dites que notre vie ou notre manière de dire en est cause ; en cela peut-être que vous dites vrai, et peut-être aussi nous imposez-vous. Mais qu'il soit vrai ou faux, notre faute ne nous justifie pas ; et quoi qu'il soit de nous, qui ne sommes que faibles ministres, les vérités que nous annonçons doivent se soutenir par leur propre poids : c'est en peu de mots ce que j'ai à dire. Que sert de vous demander vos attentions, vous n'êtes guère chrétiens, si vous la refusez à des matières si importantes. Commençons à combattre la première excuse, qui nous reproche que ce que nous prêchons est impossible.

PREMIER POINT.

La première raison de ceux qui, sous le nom du christianisme, mènent une vie païenne et séculière, c'est qu'il est d'une trop haute perfection de vivre selon l'Évangile; et que cette grande pureté d'esprit et de corps, cette vie pénitente et mortifiée, cet amour des amis et des ennemis, passe la portée de l'esprit humain. De vouloir montrer en particulier la possibilité de chaque précepte, ce serait une entreprise infinie: prouvons-le par une raison générale, et disons que c'est pécher contre les principes, que ce n'est pas entendre le mot de commandement, que de dire que l'exécution en est impossible. En effet, le commandement, c'est la règle de l'action ; or, toute règle est une mesure: « *C'est une mesure*, dit saint Thomas, *qui doit* « *s'ajuster avec la chose* (1) », par conséquent si la loi de Dieu est la règle et la mesure de nos actions, il faut qu'il y ait de la proportion, afin qu'elles puissent être égalées ; toute mesure est fondée sur la proportion.

Que si le commandement que Dieu nous donne était au-dessus de nous, nous aurions raison de lui dire : Seigneur, vous me donnez une règle à laquelle je ne puis me joindre, dont je ne puis pas même approcher : cela n'est pas de votre sagesse. Aussi n'en est-il pas de la sorte ; et lui-même, en donnant sa loi, il a été soigneux de nous dire : « *Ah ! mon peuple, ne te trompe* « *pas: le précepte que je te donne aujourd'hui n'est pas* « *au-dessus de toi, il n'est pas séparé de toi par une* « *longue distance* (2) ». « *Il ne faut point monter au ciel,* « *il ne faut point passer les mers pour le trouver* (3) ».

(1) I Part., quæst., III, art., V, ad 2: 1, 2, quæst., XIX, art. 4, ad. 2. — (2) Deut. XXX, 11. — (3) Ibid., 12, 13.

C'est une règle que je te donne ; et afin que tu puisses t'ajuster à elle, je la mets au niveau, tout auprès de toi : « *Il est tout auprès, en ta bouche et en ton cœur* « *pour l'accomplir* (1) ». Et vous direz après cela qu'il est impossible ?

Mais peut-être que vous penserez que cela s'entend du Vieux Testament, qui est de beaucoup au-dessus de la perfection évangélique. Que de choses j'aurais à répondre pour combattre cette pensée ! car il est écrit que « *les chemins tortus deviendront droits* (2) ». Mais je m'arrête à cette raison ; qu'elle est solide ! qu'elle est chrétienne ! Quel est le mystère de l'Évangile ? un Dieu homme, un Dieu abaissé : « *Le Verbe s'est fait* « *chair* (3) ». Et pourquoi s'est-il abaissé ? Apprenez-le par la suite (4) ; c'est *afin de demeurer avec nous*, dit le bien-aimé disciple ; et ailleurs : *pour lier société avec nous*. Il ne pouvait y avoir de société entre sa grandeur et notre bassesse, entre sa majesté et notre néant ; il s'abaisse, il s'anéantit pour s'accommoder à notre portée. Il se couvre d'un corps comme d'un nuage, *non pour se cacher*, dit saint Augustin, *mais pour tempérer son éclat trop fort qui aurait ébloui notre faible vue* (5). Ce Dieu, qui est descendu du ciel sur la terre pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? et s'il veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ? Ah ! ce n'est pas entendre le mystère d'un Dieu abaissé ; une telle hauteur ne s'accorde pas avec une telle condescendance.

Ce n'est pas que je veuille rien diminuer de la perfection évangélique ; mais je suis ravi en admiration, quand je considère attentivement par quels degrés

(1) Deut., 14. — (2) Luc. III. 5. — (3) Joan. I, 14. — (4) I Joan., I, 3. — (5) In Joan., tract., XXIV, n. 4, t. III, part., n. col., 535.

Dieu nous y conduit. Il nous laisse bégayer comme des enfants dans la loi de nature ; il nous forme peu à peu dans la loi de Moïse; il pose les fondements de la vérité par les figures ; il nous flatte, il nous attire au spirituel par des promesses temporelles; il supporte mille faiblesses, comme il dit lui-même, à cause de la dureté des cœurs, à laquelle il s'accommode par condescendance ; il ne nous mène au grand jour de son Évangile, qu'après nous y avoir disposés par de si longues préparations : et encore dans cet Évangile il y a du lait pour les enfants, il y a du solide pour les hommes faits : « *Vous êtes devenus comme des personnes à qui* « *on ne devrait donner que du lait, et non une nour-* « *riture solide* (1) ». « *Je ne vous ai nourris que de* « *lait* (2) » : tout y est dispensé par ordre. Ce Dieu qui nous conduit ainsi pas à pas, et par un progrès insensible, ne nous montre-t-il pas manifestement qu'il a dessein de ménager nos forces, et non pas de les accabler par des commandements impossibles qui nous passent? Venez, venez, et ne craignez pas, soumettez-vous à sa loi ; *c'est un joug, mais il est doux ; c'est un fardeau, mais il est léger* (3). C'est lui-même qui nous en assure, et il ne dit pas qu'il est impossible de le porter sur nos épaules.

Toutefois je passe plus loin, et je veux bien accorder que les commandements de Dieu sont impossibles : oui, à l'homme abondonné à lui-même, et sans le secours de la grâce. Or c'est un article de notre foi, que cette grâce ne nous quitte pas que nous ne l'ayons premièrement rejetée ; et si tu la perds, Dieu te fera connaître un jour si évidemment que tu ne l'as perdue que par ta faute, que tu demeureras éternellement confondu de ta lâcheté : « *Il ne se retire point à moins que l'on ne*

(1) Heb., v, 12. — (1) I Cor., III, 2. — (3) Matth., XI, 30.

« *l'abandonne le premier.* » « *J'ai bien lu*, dit saint « Augustin, *qu'il a ramené à la divine voie plusieurs* « *de ceux qui l'abandonnaient; mais qu'il nous ait* « *jamais quittés le premier, c'est une chose entièrement* « *inouïe* (1) ». C'est donc une extrême folie de dire que les commandements nous sont impossibles, puisque nous avons si près de nous un si grand secours : aussi tous ceux qui l'ont assuré ont senti justement le coup de foudre; et tant que l'Église sera Église, une telle proposition sera condamnée par un anathème irrévocable.

Par ce principe solide et inébranlable que tout est possible à la grâce, se détruit facilement la vaine pensée des hommes mondains qui accusent leur tempérament de tous leurs crimes. Non, disent-ils, il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui nous domine : je résiste quelquefois à ma colère, mais enfin à la longue ce penchant m'emporte ; pour me changer, il faut me refaire : c'est ce qu'ils disent ordinairement, vous reconnaissez leurs discours. Eh bien ! s'il faut vous refaire, est-ce donc que vous ignorez que la grâce de Dieu nous réforme et nous régénère en homme nouveaux ? Les apôtres, naturellement tremblants et timides, sont rendus invincibles par cette grâce : Paul ne se plaît plus que dans les souffrances : Cyprien, renouvelé par cette grâce, « *voit* « *ses doutes se dissiper; ce qui était auparavant scellé pour* « *lui s'ouvrir devant lui. les choses qui ne lui représen-* « *taient que ténèbres devenir lumineuses; il surmonte* « *aisément des difficultés qui lui paraissent insurmon-* « *tables* (2) » : et le reste, qu'il explique si éloquemment dans cette belle épître à Donat. Augustin, dans la plus grande vigueur de son âge, professe la conti-

(1) S. Aug., in Ps. CXLV, p. 9, t. IV, col. 1629. — (2) Epist., I, p. 2.

nence, que dix jours auparavant il croit impossible.

Et tu appréhendes que Dieu ne puisse pas vaincre ton tempérament et le soumettre à sa grâce ? c'est entendre bien peu sa puissance; car le propre de cette grâce, c'est de savoir changer nos inclinations et de savoir aussi s'y accommoder. C'est pourquoi saint Augustin dit qu'elle est « *concenable et proportionnée : « qu'elle est douce, accommodante et contempérée* » : permettez-moi la nouveauté de ce mot; je n'ai pu rendre d'une autre manière ce beau *contemperata* de saint Augustin ; ceux qui ont lu ses livres à Simplicien savent que tous ces mots sont de lui : « *qu'elle sait nous « fléchir et nous attirer de la manière qui nous est « propre* (1) » : c'est-à-dire, qu'elle remue si à propos tous les ressorts de notre âme, qu'elle nous mène où il lui plaît par nos propres inclinations, ou en retranchant ce qu'il y a de trop, ou en ajoutant ce qui leur manque, ou en détournant leur cours sur d'autres objets. Ainsi l'opiniâtreté se tourne en constance, l'ambition devient un grand courage qui ne soupire qu'après les choses véritablement élevées, la colère se change en zèle, et cette complexion tendre et affectueuse en une charité compatissante.

Mais à qui est-ce que je dis ces choses ? Ceux qui nous allèguent sans cesse leurs inclinations, qui se déchargent sur leur complexion de tous leurs vices, ne connaissent pas cette grâce ; ils ne croient pas que Dieu se mêle de nos actions, ni qu'il y en ait d'autre principe que la nature : autrement, au lieu de désespérer de pouvoir vaincre leur tempérament, ils auraient recours à celui qui tourne les cœurs où il lui plaît : au lieu d'imputer leur naufrage à la violence de la tempête, ils tendraient les mains à celui dont le

(1) De div., quæst., ad. Simpl., lib., 1. t. VI. col. 95.

Psalmiste a chanté, qu'il « *bride la fureur de la mer,* « *et qu'il calme, quand il veut, ses flots agités* (1). »

Puis donc qu'ils ne croient pas en la grâce, montrez-leur par une autre voie que l'on peut se vaincre soi-même. Je ne veux que la vie de la cour pour les en convaincre par expérience ; dans un si grand auditoire, il n'est pas qu'il ne s'y rencontre plusieurs courtisans. Qu'est-ce que la vie de la cour ? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune : qu'est-ce que la vie de la cour ? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons : qu'est-ce encore que la vie de la cour ? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères pensées : qui ne sait pas cela ne sait pas la cour. Après cette expérience, saint Paul va vous proposer de la part de Dieu une condition bien équitable : « *Comme vous* « *vous êtes rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs* « *séculiers, en la même sorte rendez-vous esclaves de la* « *sainteté et de la justice* (2) ».

Mon frère, certainement vous avez grand tort de dire que Dieu vous demande l'impossible ; bien loin d'exiger de vous l'impossible, il ne vous demande que ce que vous faites : « *Faites*, dit-il, *pour la justice, ce* « *que vous faites pour la vanité.* » Vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice ; vous vous êtes tant de fois surmonté vous-même pour servir à la vanité, ah ! surmontez-vous quelquefois pour servir à la justice. C'est beaucoup se relâcher, pour un Dieu, de ne demander que l'égalité ; néanmoins il se réduit là. Encore se réduira-t-il beaucoup au-dessous ; car quoi que vous fassiez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que la

(1) Ps. LXXXVIII. 10. — (2) Rom., VI. 19.

nécessité engage au travail, l'ambitieux aux intrigues de la cour, l'amour infâme et déshonnête à des lâchetés inouïes, l'honneur aux emplois de la guerre, l'avarice à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer aux choses de nulle importance, le divertissement, la chasse, le jeu, à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables ? Et quand je vous parle de Dieu, vous commencez à ne rien pouvoir : vous m'alléguez sans cesse le tempérament et cette complexion délicate : où était-elle dans ce carnaval ? où est-elle lorsque vous passez les jours et les nuits à jouer votre bien et celui des pauvres ? Elle est revenue dans le carême : il n'y a que ce qui regarde l'intérêt de Dieu que vous appelez impossible. Ah! j'atteste le ciel et la terre que vous vous moquez de lui, lorsque vous parlez de la sorte ; et quoi que puisse dire votre lâcheté, le peu qu'il demande de vous est beaucoup plus facile que ce que vous faites.

Eh bien! mon frère, n'ai-je pas bien dit que tu ne pouvais maintenir longtemps ton impossibilité prétendue ? as-tu encore quelque froide excuse ? as-tu quelque vaine raison que tu puisses encore opposer à l'autorité de la loi de Dieu ? Écoutons encore : il a quelque chose à nous dire ; voici une raison d'un grand poids. La coutume l'entraîne, dit-il ; c'est ainsi qu'on vit dans le monde ; il faut vivre avec les vivants, il est impossible de faire autrement. Nous en sommes en un triste état ; et les affaires du christianisme sont bien déplorées, si nous sommes encore obligés de combattre cette faible excuse. O Église ! ô Évangile ! ô vérités chrétiennes ! où en seriez-vous, si les martyrs qui vous ont défendus, s'étaient laissé emporter par le grand nombre ; s'ils avaient déféré à la coutume, s'ils avaient voulu périr avec la multitude des infidèles.

Qui que tu sois qui gémis sous la tyrannie de la

coutume, après que l'Église l'a désarmée, je n'ai que ce mot à te repartir, et je l'ai pris de Tertullien, dans le livre de l'Idolâtrie : Tu veux vivre avec les vivants ; à la bonne heure. je te le permets; « *il nous est permis* « *de vivre avec eux, mais non de mourir avec eux* (1) » : autre chose est la société de la vie, autre chose la corruption de la discipline. Réjouis-toi avec tes égaux par la société de la nature. s'il se peut par celle de la religion; mais que le péché ne fasse point de liaison ; que la damnation n'entre pas dans le commerce. *La nature doit être commune, et non pas le crime; la vie, et non pas la mort ; nous devons participer aux mêmes biens, et non pas nous associer pour les mêmes maux* (2). Loin de nous cette société damnable : il y a pour nous une autre vie et une autre société à prétendre, si vous méditez sérieusement les grandes choses que je vous ai dites, jamais, jamais, j'en suis assuré, jamais vous ne répondrez que ce que nous prêchons est impossible. Mais qu'il ne soit pas impossible ; c'est assez, direz-vous, qu'il nous déplaise, pour nous le faire rejeter; voyons s'il est ainsi comme vous le dites, et entrons en notre seconde partie.

SECOND POINT.

Je trouve deux causes principales pour lesquelles les chrétiens mal vivants ne peuvent écouter sans peine les vérités de l'Évangile. La première, c'est qu'elles offensent leur orgueil, et ils s'élèvent contre elles; la seconde, c'est qu'elles troublent le repos de leur mauvaise conscience, et ils ne le peuvent souffrir. Contre cet orgueil des pécheurs qui ne peuvent endurer qu'on les contre-

(1) De idol., n. 14. — (2) Ibid.

dise, ni qu'on se mette au-dessus d'eux en censurant leurs actions, je ne puis rien dire de plus efficace que ces belles paroles de saint Augustin, dans le livre de la Correction et de la Grâce (1) : « *Qui que tu sois*, dit-il, « *qui, non content de désobéir à la loi de Dieu qui t'est* « *connue, ne veux pas encore qu'on te reprenne d'une* « *si injuste désobéissance ; c'est pour cela que tu dois* « *être repris, parce que tu ne veux pas l'être. C'est par* « *ta faute que tu es mauvais ; et c'est encore une plus* « *grande faute de ne vouloir point être repris de ce que* « *tu es mauvais. Comme s'il fallait louer les pécheurs,* « *ou comme si faire bien ou mal, c'était une chose* « *indifférente* » sur laquelle il faille laisser agir chacun à sa mode.

Non, il n'en est pas de la sorte ; c'est en vain que tu nous dis : Priez pour moi, mais ne me reprenez pas avec tant d'empire. Nous voulons bien prier pour toi, et Dieu sait que nous le faisons tous les jours ; mais il faut aussi te reprendre, afin que tu pries toi-même : il faut te mettre devant les yeux toute la honte de ta vie « *afin que tu te lasses enfin de faire des actions hon-* « *teuses, et que confondu par nos reproches, tu te rendes* « *digne de louanges* (2) ».

Et certainement, quelque dur que soit le front du pécheur, il n'a pas si fort dépouillé les sentiments de la raison, qu'il ne lui reste quelque honte de mal faire. « *La nature*, dit Tertullien, *a couvert tout le mal de* « *crainte ou de honte* (3) » : mais surtout il faut avouer que la honte presse vivement les consciences. Tel pécheur à qui l'on applaudit, se déchire lui-même en secret par mille reproches, et ne peut supporter son crime : c'est pourquoi il se le cache en lui-même, il en détourne ses yeux ; « *il le met derrière son dos* », dit saint Augus-

(1) Cap. v, n° 7, t. x, col. 753. — (2) Ibid. — (3) Apolog. n. 1.

tin (1). J'ai trahi lâchement mon meilleur ami, j'ai ruiné cette famille innocente; quelle honte! mais n'y songeons pas ; songeons que j'ai établi ma fortune, ou contenté ma passion. N'y songeons pas, dites-vous ; c'est pour cela qu'il faut vous y faire songer. Oui, oui, je viendrai à vous, ô pécheurs, avec toute la force, toute la lumière, toute l'autorité de l'Évangile. Ces infâmes pratiques que vous cachez avec tant de soin sous le masque d'une vertu empruntée, ce que vous vous cachez à vous-mêmes par tant de feintes excuses par lesquelles vous palliez vos méchancetés; vous savez bien le traité infâme que vous avez fait de ce bénéfice; c'est ce que je veux étaler à vos yeux dans toute son étendue.

Ces vérités évangéliques dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête, vous ne voulez pas les voir, je le sais, vous ne les voulez pas devant vous mais derrière vous ; et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant nous elles nous guident, quand elles sont derrière, elles nous chargent. Vive Dieu ! ah ! j'ai pitié de votre aveuglement: je veux ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa sainteté, dans toute sa sévérité; envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable. Otez, ôtez, vous me faites honte, et c'est ce que je demande : cette honte, c'est votre salut. Que ne puis-je dompter cette impudence ! que ne puis-je amollir ce front d'airain ! Jésus regarde Pierre qui l'a renié, et qui ne sent pas encore son crime ; il le regarde, et lui dit tacitement: O homme vaillant et intrépide, qui

(1) Enar., in Ps. c, n. 3. t. IV, col. 1083.

devais être le seul courageux dans le scandale de tous tes frères, regarde où aboutit cette vaillance : ils s'en sont fuis, il est vrai ; tu es le seul qui m'as suivi, mais tu es aussi le seul qui me renies. C'est ce que Jésus lui reprocha par ce regard, et Pierre l'entendit de la sorte : il eut honte de sa présomption, et il pleura son infidélité (1).

Que dirai-je du roi David, qui prononce sa sentence sans y penser ? Il condamne à mort celui qui a enlevé la brebis du pauvre, et il ne songe pas à celui qui a corrompu la femme et fait tuer le mari : les vérités de Dieu sont loin de ses yeux, ou s'il les voit, il ne se les applique pas. Vive Dieu ! dit le prophète Nathan ; cet homme ne se connaît plus, il faut lui mettre son iniquité devant sa face. Laissons la brebis et la parabole : C'est vous, ô roi, qui êtes cet homme, *c'est vous-même* (2). Il revient à lui, il se regarde ; il a honte, et il se convertit. Ainsi je ne crains pas de vous faire honte : rougissez, rougissez, tandis que la honte est salutaire ; de peur qu'il ne vienne une honte qui ne servira plus pour vous corriger, mais pour vous désespérer et vous confondre. Rougissez, rougissez en voyant votre laideur ; afin que vous recouriez à la grâce qui peut effacer ces taches honteuses, et qu'ayant horreur de vous-même, vous commenciez à plaire à celui à qui rien ne déplaît, que le péché seul : « *Ah ! qu'ils soient confondus,* « *pourvu enfin qu'ils soient convertis* (3) ».

Je vous ai dit que non seulement l'orgueil se fâche d'être repris, mais que la fausse paix des pécheurs se plaint d'être troublée par nos discours. Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! cette plainte ferait notre gloire ; et notre malheur, c'est qu'elle n'est pas assez véritable. Nous savons, à la vérité, que nous remplissons d'amertume

(1) Luc, XXII, 62. — (2) II. Reg., XII, 7. — (3) Ps. CXXXVIII. 5

l'âme des pécheurs, lorsque nous les venons troubler dans leurs délices. Laban pleure, et ne peut se consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles : « *Pourquoi m'a-« vez-vous dérobé mes dieux?* (1) » Le peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens; et il danse, et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte.

Ainsi je ne m'étonne pas si le pécheur, voyant la parole divine venir à lui impérieusement pour détruire ces idoles pompeuses qu'il a élevées; si voyant qu'on veut réduire à néant ce qui occupe en son cœur une place si spacieuse, ces grands palais, ces chères idées, ces attachements trop aimables; il ne peut souffrir sans impatience de voir tout d'un coup s'évanouir en fumée ce qui lui est le plus cher: car encore que vous lui laissiez ses richesses, sa puissance, ses maisons superbes, ses jardins délicieux; néanmoins il croit qu'il perd tout, quand vous voulez lui en donner un autre usage: comme un homme qui est assis devant une table délicate, quoique vous lui laissiez toutes les viandes, il croit néanmoins perdre le festin, s'il perd tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y a.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leurs passions, se persuadent qu'ils n'ont plus rien quand vous leur défendez cet usage. Quoi ! vous me dites, ô prédicateur, qu'il ne la faut plus voir qu'avec crainte, ni lui parler qu'avec réserve, ni l'aimer autrement qu'en Notre-Seigneur! et que deviendront toutes ces douceurs, toutes ces aimables familiarités? Il s'imaginerait avoir tout perdu, et qu'il ne saurait plus que faire en ce monde : c'est pourquoi il s'irrite contre ces conseils, et il ne les peut endurer.

(1) Genes., XXXI, 30.

Mais il y a encore une autre raison de l'impatience qu'il nous témoigne, c'est qu'il goûte une paix profonde dans la jouissance de ses plaisirs. Au commencement, à la vérité, sa conscience incommode venait l'importuner mal à propos; elle l'effrayait quelquefois par la terreur des jugements de Dieu; maintenant il l'a enchaînée, et il ne lui permet plus de se remuer : il a ôté toutes les pointes par lesquelles elle piquait son cœur si vivement; ou elle ne parle plus, ou il ne lui reste plus qu'un faible murmure qui n'est pas capable de l'interrompre; parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'a oublié et ne se souvient plus de le punir (1) : c'est pourquoi il dort à son aise, sous l'ombre des prospérités qui le flattent. Et vous venez l'éveiller; vous venez, ô prédicateurs, avec vos exhortations et vos invectives, ranimer cette conscience qu'il croyait avoir désarmée : ne vous étonnez pas s'il se fâche. Comme un homme qu'on éveille en sursaut dans son premier somme où il est assoupi profondément, il se lève en murmurant : O homme fâcheux, quel importun vous êtes! qui êtes-vous, et pourquoi venez-vous troubler mon repos? Pourquoi; le demandez-vous? c'est parce que votre sommeil est une léthargie; parce que votre repos est une mort; parce que je ne puis vous voir courir à votre perte éternelle en riant, en jouant, en battant des mains, comme si vous alliez au triomphe. Je viens ici pour vous troubler dans cette paix pernicieuse. « *Levez-vous, vous qui dormez, sortez d'entre* « *les morts* (2) ». Je viens rendre la force et la liberté à cette conscience malheureuse, dont vous avez si longtemps étouffé la voix.

Parle, parle, ô conscience captive : parle, parle, il est temps de rompre ce silence violent que l'on t'im-

(1) Ps. IV, 34. — (2) Ephes., V, 14.

pose. Nous ne sommes point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde; c'est la prédication que tu entends, c'est l'Église de Dieu où tu es. Il t'est permis de parler devant ses autels ; je suis ici de sa part, pour te soutenir dans tes justes reproches. Raconte à cette impudique toutes ses infamies, à ce voleur public toutes ses rapines; à cet hypocrite, qui trompe le monde, la honte de son ambition cachée; à ce vieux pécheur, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes : dis-lui que Dieu qui l'a souffert, ne le souffrira pas toujours : « *Si je me suis tu, dit le Seigneur, je me* « *ferai entendre comme une femme qui est dans les* « *douleurs de l'enfantement* (1) ». Dis-lui que sa justice ne permettra pas qu'il se moque toujours de sa bonté; ni qu'il brave insolemment sa miséricorde par ses ingratitudes continuelles : dis-lui que la loi si souvent violée, les sacrements si souvent profanés, la grâce si souvent foulée aux pieds, ce long oubli de Dieu, cette résistance opiniâtre à ses volontés, ce mépris si outrageux de son Saint-Esprit, lui amasse un trésor de haine, dont le poids est déjà si grand, qu'il ne peut plus différer longtemps à tomber sur sa tête et à l'écraser; et que si Dieu patient et bon ne précipite pas sa vengeance, c'est parce qu'il saura bien nous faire payer au centuple un mépris si outrageux de sa clémence.

Ah! que ce discours est importun! que plût à Dieu, mon frère, qu'il te le fût encore davantage! Plût à Dieu que tu ne pusses te souffrir toi-même! peut-être que ton cœur ulcéré se tournerait au médecin! peut-être que le sentiment de ta misère te ferait gémir en ton cœur, et regretter les désordres de ta vie passée :

(1) Is. XLII, 14.

au lieu de t'irriter contre celui qui t'exhorte, tu t'irriterais contre toi-même ; et, ayant fait naître une douleur qui sera la cause de ta guérison, tu dirais un jour à ton Dieu, dans l'épanchement de ton cœur : Enfin, je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence : « *J'ai trouvé l'affliction et la* « *douleur* (1) », plusieurs afflictions m'ont trouvé, que je ne cherchais pas ; mais enfin j'ai trouvé une affliction qui méritait bien que je la cherchasse ; c'est l'affliction d'un cœur contrit et attristé de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « *et j'ai invoqué le nom de* « *Dieu* (2) » ; je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface. On m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé ; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. Si ce sont ces vérités que nous vous prêchons, pourquoi refusez-vous de les entendre ? et pourquoi une petite amertume, que votre goût malade y trouve d'abord, vous empêche-t-elle de recevoir une médecine si salutaire ? c'est ce que j'avais à vous dire dans ma seconde partie.

TROISIÈME POINT.

Les pécheurs superbes et opiniâtres, convaincus par tous les endroits qu'il n'y a aucune raison qui puisse autoriser leur résistance contre les prédicateurs de l'Évangile, s'imaginent faire quelque chose bien considérable pour appuyer leur rébellion, en alléguant de mauvais exemples, et surtout quand ils les rencontrent dans ceux qui sont destinés pour les instruire : c'est alors qu'ils triomphent, et qu'ils croient que désor-

(1) Ps. CXIV, 4. — (2) Ps. CXIV, 4.

mais il n'y a plus rien par où l'on puisse combattre leur impénitence. C'est pourquoi le Sauveur Jésus, prévoyant qu'ils auraient encore ce méchant prétexte pour ne point se rendre à la vérité, a été au-devant dans son Évangile, lorsqu'il a dit ces paroles : « *Ils sont assis dans la chaire de Moïse ; observez et pra-* « *tiquez ce qu'ils vous disent, mais n'imitez pas leurs* « *œuvres, car ils disent et ne font pas* (1) ». O hommes curieux et diligents à rechercher les vices des autres, lâches et paresseux à corriger vos propres défauts, pourquoi examinez-vous avec tant de soin les mœurs de ceux qui vous prêchent ? considérez plutôt que ce qu'ils vous disent, c'est la vérité, et que leur mauvais exemple ne ruine pas en vos esprits leur bonne doctrine.

Ce n'est pas mon intention de vous alléguer ces paroles, pour autoriser les désordres ou la mauvaise vie des prédicateurs qui disent bien et font mal. Je sais qu'ils ne doivent pas se persuader que le bien qu'ils ont dit serve d'excuse au mal qu'ils ont fait ; au contraire, dit saint Augustin (2), il leur sera reproché avec justice que « *puisqu'ils voulaient qu'on les écoutât, ils* « *devaient auparavant s'écouter eux-mêmes ; qu'ils* « *devaient dire avec le prophète : J'écouterai ce que dira* « *en moi le Seigneur, parce qu'il mettra en ma bouche* « *des paroles de paix pour son peuple* (3) » : ce qu'il me donne autorité de parler, je le dirai aux autres, parce que c'est ma vocation et mon ministère ; mais je serai le premier des écoutants et si nous manquons de le faire, je le dirai hautement, quand je me devrais ici condamner moi-même, nous trahissons lâchement notre ministère, le plus saint et le plus auguste qui soit dans l'Église ; nous détruisons notre propre

(1) Matth., XXIII, 3. — (2) Enarrat., in Ps. XLIX, n. 23. t. IV, col. 457. — (3) Ps. LXXXIV, 8.

ouvrage, et nous donnons sujet aux infirmes de croire que ce que nous enseignons est impossible, puisque nous-mêmes, qui le prêchons, néanmoins ne le faisons pas.

Après que nous nous sommes ainsi condamnés nous-mêmes, si nous manquons à notre devoir, nous parlons maintenant en faveur de la vérité qui vous est annoncée par notre entremise ; et encore que nous puissions dire qu'il y a beaucoup de prédicateurs qui édifient l'Église de Dieu par leurs œuvres et par leurs paroles, néanmoins, sans nous servir de cette défense, nous nous contentons de vous avertir, en la charité de Notre-Seigneur, que vous ne soyez point curieux de rechercher la vie de ceux qui vous prêchent ; mais que vous receviez humblement la nourriture des enfants de Dieu, quelle que soit la main qui vous la présente ; et que vous respectiez la voix du pasteur, même dans la bouche du mercenaire. Saint Augustin, voulant nous faire entendre cette vérité, s'objecte d'abord à lui-même ce passage de l'Écriture ? « *Des « épines peuvent-elles produire des raisins ?* (1) » Des prédicateurs corrompus peuvent-ils porter la parole de vie éternelle ? peuvent-ils engendrer un fruit qui n'est pas de leur espèce ? Et il éclaircit cette difficulté par une excellente comparaison. Il est vrai, dit ce docteur incomparable, qu'un buisson ne produit point de raisins, mais il les soutient quelquefois : on plante une haie auprès d'une vigne ; la vigne étendant ses branches, en pousse quelques-unes à travers la haie ; et quand le temps de la vendange approche, vous voyez une grappe suspendue au milieu des épines. « *Le buisson porte un « fruit qui ne lui appartient pas, mais qui n'en est pas « moins le fruit de la vigne, quoiqu'il soit appuyé sur le « buisson* (2) ».

(1) Matth., VII, 16. — (2) In Joan, Tract., XLIV, n. 6, t. III, part., II, col. 605.

Ainsi la chaire de Moïse dont parle le Fils de Dieu dans son Évangile, et disons, pour nous appliquer cette doctrine, la chaire de Jésus-Christ et des apôtres que nous remplissons dans l'Église, c'est une vigne sacrée; la doctrine enseignée par les mauvais, c'est la branche de cette vigne qui produit son fruit sur le buisson. Ne dédaignez pas ce raisin, sous prétexte que vous le voyez parmi des épines; ne rejetez pas cette doctrine, parce qu'elle est environnée de mauvaises mœurs: elle ne laisse pas de venir de Dieu ; et vous devez regarder de quelle racine elle est née, et non pas sur quel appui elle est soutenue (1). Approchez, et ne craignez pas de cueillir ce raisin parmi ces épines; mais prenez garde, dit saint Augustin, que vous ne déchiriez votre main en le cueillant ; c'est-à-dire, recevez la bonne doctrine, gardez-vous du mauvais exemple ; faites ce qu'ils disent, prenez le raisin ; ne faites pas ce qu'ils font, gardez-vous des épines ; et craignez, dit saint Augustin en un autre endroit, que vous ne vous priviez vous-mêmes de la nourriture de la vérité, pendant que votre délicatesse et votre dégoût vous font toujours chercher quelque nouveau sujet de dégoût, ou dans le vaisseau où l'on vous la présente, ou dans l'assaisonnement (2).

Cessez donc de travailler vos esprits à rechercher curieusement notre vie. Ne dites pas: J'ai découvert les intrigues de celui-là et les secrètes prétentions de cet autre: ne dites pas que vous avez reconnu son faible, et que vous avez enfin découvert à quoi tendent tant de beaux discours. Vaine et inutile recherche: car outre que vous imposez souvent à leur innocence ; quand ce que vous leur reprochez serait véritable, quelle merveille, d'avoir trouvé des péchés dans des

(1) Serm., XLVI, n. 22. t. V, col. 237. — (2) In Ps. XXXVI. Serm. III, n. 20. t. IV, col. 293.

pécheurs, et dans des hommes des défauts humains ? Ce n'est pas ce qui est digne de votre recherche : ce qui mérite l'application de votre esprit, c'est premièrement de vous souvenir de ce que vous êtes, et de ne pas juger témérairement. Fussiez-vous des souverains, fussiez-vous des rois ; dans l'Église de Dieu, vous êtes comptés parmi le peuple et les brebis : par conséquent ne reprenez pas les oints du Seigneur, les ministres de ses sacrements et de sa parole.

Mais si le mal est si manifeste qu'il ne puisse plus se dissimuler, ne perdez pas le respect pour la vérité à cause de celui qui la prêche : admirez au contraire, admirez en nous-mêmes l'autorité, la force de la loi de Dieu, en ce qu'elle se fait honorer même par ceux qu'elle condamne, et les contraint de déposer contre eux-mêmes en sa faveur. Enfin, ne croyez pas vous justifier en débitant par le monde les vices des autres : songez qu'il y a un tribunal où chacun sera jugé par ses propres faits. Jésus-Christ a condamné l'aveugle qui mène, mais il n'a pas absous l'aveugle qui suit : « *ils se perdent tous deux dans la même fosse* (1) ». Ainsi, la chute de ceux que vous voyez au-dessus de vous dans les fonctions ecclésiastiques, bien loin de vous porter au relâchement, vous doit inspirer de la crainte, et vous faire d'autant plus trembler, que vous voyez tomber les colonnes mêmes (2).

Nous avons ouï avec patience une partie des reproches que vous faites aux prédicateurs ; et l'intérêt de votre salut nous a obligé d'y répondre par des maximes tirées de l'Évangile : maintenant écoutez les justes plaintes que nous faisons de vous ; il est bien raisonnable que vous nous écoutiez à votre tour, d'autant plus que nous ne parlons pas pour nous-mêmes, mais

(1) Matth., xv, 14. — (2) S. Aug., in Ps. L, n. 3, t. IV, col. 463.

pour votre utilité. Nous nous plaignons donc, et nous nous en plaignons à Dieu et aux hommes, nous nous en plaignons à vous-mêmes, que vous faites peu d'état de notre travail : ce que je veux dire, ce n'est pas que vous preniez mal nos pensées, que vous censuriez nos actions et nos discours ; tout cela est trop peu de chose pour nous émouvoir. Quoi ! cette période n'a pas ses mesures, ce raisonnement n'est pas dans son jour, cette comparaison n'est pas bien tournée ? c'est ainsi qu'on parle de nous ; nous ne sommes pas exempts des mots de la mode. Dites, dites ce qu'il vous plaira : tous ces reproches sont un jeu d'enfant qui n'est pas digne de l'attention de gens qui sont occupés à un ministère si grave et si sérieux. Nous abandonnons de bon cœur à votre censure ces ornements étrangers que nous sommes contraints quelquefois de rechercher pour l'amour de vous ; puisque telle est votre délicatesse, que vous ne pouvez goûter Jésus-Christ tout seul dans la simplicité de son Évangile : tranchez, décidez, censurez, exercez là-dessus votre bel esprit, nous ne nous en plaignons pas. En quoi donc nous plaignons-nous justement que vous méprisez notre travail ? en ce que vous nous écoutez, et que vous ne nous croyez pas ; en ce qu'on ne vit jamais un si grand concours, et si peu de componction ; en ce que nous recevons assez de compliments, et que nous ne voyons point de pénitence.

Saint Augustin, étant dans la chaire, a dit autrefois à ses auditeurs : Considérez que « *notre vie est pénible* « *et laborieuse, accompagnée de grands périls.* » Après avoir ainsi représenté ses travaux et ses périls : « *Con-* « *solez-nous en vivant bien* (1) ». Je puis bien parler après ce grand homme, et vous représenter avec lui

(1) In Joan., Tract., XVIII, n. 12, t. III, part. II, col., 436.

doucement, en simplicité de cœur, qu'en effet notre vie est laborieuse. Nous usons nos esprits à chercher dans les saintes Lettres et dans les écrivains ecclésiastiques ce qui est utile à votre salut, à choisir les matières qui vous sont propres, à nous accommoder autant qu'il se peut à la capacité de tout le monde : il faut trouver du pain pour les forts et du lait pour les enfants. Eh! c'est assez parler de nos peines, nous ne vous les reprochons pas : après tout, c'est notre devoir; si le travail est fâcheux, l'oisiveté d'autre part n'est pas supportable.

Mais si vous avez peu d'égard à notre travail, ah! ne comptez pas pour rien notre péril. Quel péril? nous sommes responsables devant Dieu de ce que nous vous disons : est-ce tout? et de ce que nous vous taisons. Si nous dissimulons vos vices, si nous les déguisons, si nous les flattons, si nous désespérons les faibles, si nous flattons les présomptueux, Dieu nous en fera rendre compte. Est-ce là tout notre péril? non, ne le croyez pas : notre plus grand péril, c'est lorsque nous faisons notre devoir. J'ai quelque peine à vous parler de notre emploi : ce qui m'y fait résoudre, c'est que j'en espère pour vous de l'instruction; et ce qui me rassure, c'est que je ne parle pas de moi-même.

Saint Augustin dit : Nous devons souhaiter pour votre bien que vous approuviez nos discours; car quel fruit peut-on espérer, si vous n'approuvez pas ce que nous disons? C'est donc ce que nous devons désirer le plus, et c'est ce que nous avons le plus à craindre. Dispensez moi de vous expliquer plus au long ce que vous devez assez entendre. Ah! cessons de parler ici de nous-mêmes. Venons à la conclusion de saint Augustin (1) : « *Consolez-nous en vivant bien: ne nous acca-*

1) Loco mox citato.

« *blez pas par vos mœurs déréglées.* » Parmi tant de travaux et tant de périls, quelle consolation nous peut-il rester, que dans l'espérance de gagner les âmes? Nous ne sommes pas si malheureux, qu'il n'y en ait qui profitent de notre parole; mais voici, dit saint Augustin, ce qui rend notre conduite misérable : « *Ce qui nous fâche est public, ce qui nous console est* « *caché* (1) » : nous voyons triompher hautement le vice qui nous afflige, et nous ne voyons pas la pénitence qui nous édifie. « *Que votre lumière luise devant* « *les hommes* (2) ».

(1) Serm. CCCXCII, n. 6. t. V. col., 1506. — (2) Matth., V. 16.

DEUXIÈME LECTURE

DIMANCHE SOIR

SUR LES RECHUTES

Quelle doit être la fidélité du pécheur reconcilié : tendresse de son Dieu pour lui : malheur de ceux qui en abusent, en retournant à leurs premiers crimes. Qualités de la pénitence : dispositions pour les recevoir avec fruit. Constance de la justice chrétienne : déplorables effets des rechutes.

Et cet homme, par ses rechutes, tombe en pire état qu'auparavant. (Luc., XI, 26).

Il s'agit ici de faire, s'il se peut, trembler les pécheurs, que la facilité du pardon endurcit dans leurs mauvaises habitudes, et de leur faire sentir combien ils aggravent leurs crimes, combien ils irritent la bonté de Dieu, combien ils avancent leur damnation par leurs rechutes continuelles ; matière certainement importante, et digne d'être traitée avec toute la force et l'autorité que donne l'Évangile aux prédicateurs. Et, pour parvenir à cette fin, j'emploie trois raisons excellentes tirées de trois qualités de pénitence : c'est une réconciliation, c'est un remède, c'est un sacrement. Pour entendre jusqu'au fond ces trois qualités, sur lesquelles est appuyé tout ce discours, il faut remarquer avant toutes choses trois malheurs que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les malheurs

et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer d'avec Dieu : « *Vos iniquités*, dit le Seigneur, « *ont mis la division entre moi et vous* (1) ». Et de là naissent deux autres grands maux; car l'âme étant séparée de Dieu, qui est le principe de force et de sainteté, de saine elle devient languissante, et de sainte elle devient profanée : « *Guérissez mon âme, ô Seigneur!* dit David, « *parce que j'ai péché contre vous* (2) » : donc le péché le rendait malade. Mais ce n'est pas une maladie ordinaire; c'est une lèpre spirituelle, qui porte impureté et profanation, et qui non-seulement affaiblit les hommes, mais les met au rang des choses immondes.

Ainsi donc le péché apportant ces trois maux, il paraît que la pénitence a dû avoir trois biens opposés. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il faut que la pénitence nous y réunisse; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Le péché en nous séparant, nous a faits malades; par conséquent, il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient que c'est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'immondice aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré qui ait la force de sanctifier comme de guérir; et de là vient que la pénitence est un sacrement. D'où je tire trois raisons solides pour montrer le malheur extrême de ceux qui abusent de la pénitence en retournant à leurs premiers crimes, et il est aisé de l'entendre. Car s'il est vrai que la pénitence soit une réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie, on ne peut sans un

(1) Is., LIX, 2. — (2) Ps. L.

insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rendre inutile sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans une prodigieuse irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Et voilà trois moyens certains par lesquels j'espère conclure invinciblement ce que le Fils de Dieu a dit dans mon texte, que « *l'état de ceux qui retombent devient toujours de* « *plus en plus déplorable* ». « *Étant une fois morts* « *au péché, comment vivrons-nous encore dans le* « *péché?* (1) » Celui-là est bien infidèle, qui manque à une amitié si saintement réconciliée; et celui-là est bien malheureux, qui prodigue sa santé si difficilement et si miraculeusement rétablie; et celui-là est bien aveugle, qui ne respecte pas en lui-même la grâce de l'innocence, et la souille dans de nouvelles ordures.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons pour fondement de tout ce discours : que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fermeté inébranlable, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom d'amitié est saint, et ses droits toujours inviolables dans tous les sujets où elle se rencontre; mais je soutiens que la liaison ne doit jamais être plus étroite qu'entre des amis réconciliés, et je le prouve par cette raison que vous trouverez convaincante. Deux choses font une amitié solide, l'affection et la fidélité. L'affection commence à unir les cœurs : Jonathas et David s'aimaient; leurs âmes, dit l'Écriture, étaient unies : « *L'âme de Jonathas s'attacha étroi-*

(1) Rom., VI, 2.

« *tement à celle de David* (1) » : voilà le fondement de l'amitié. Mais d'autant que l'amitié n'est pas une affection ordinaire, mais une espèce de contrat par lequel on s'engage la foi l'un à l'autre, que dit l'Écriture sainte? « *David et Jonathas firent un traité* (2) » : donc la fidélité doit intervenir comme le sceau, l'affermissement du traité et de l'affection mutuelle. Or je dis que ces deux qualités de l'amitié, d'où dépendent toutes les autres, doivent se trouver principalement entre les amis réconciliés : l'affection doit être plus forte; la fidélité est plus engagée : si l'on y manque le crime est plus grand.

Que l'amitié doive être plus forte, prouvons-le solidement en un mot, pour descendre bientôt au particulier de la réconciliation de l'homme avec Dieu. Je ne veux rien laisser sans preuve évidente, parce que je prétends, si Dieu le permet, que tous les esprits seront convaincus. Ce que l'on fait avec contention, on le fait aussi avec efficace; et les effets sont d'autant plus grands, que la cause est plus appliquée. Qui ne voit donc qu'une affection qui a pu se réunir malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts? Oui, oui, cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jettera de plus profondes racines, de peur qu'elle ne puisse être encore une fois abattue; les cœurs se feront eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire d'esprits que la nature envoie aux parties blessées; de même les amis qui se réunissent envoient pour ainsi dire, tant

(1) I. Reg., XVIII, 1. — (2) Ibid. 3.

d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en devient à jamais mieux consolidée.

Il doit être ainsi, chrétien; tu le vois, la raison en est évidente : mais, hélas! tu le vois inutilement, et tu ne le mets pas en pratique avec ton Dieu. Il t'a fait de ses amis, il l'a dit lui-même : « *Je ne vous appellerai « plus serviteurs, mais je vous ai appelés mes amis* (1) » : vous êtes, dit-il, mes chers amis. Mais, ô amitié mal conservée! vous l'avez rompue par vos crimes. Ah! il n'y devrait plus avoir de retour; il devrait punir votre ingratitude par une éternelle soustraction de ses grâces. Mais c'est un ami charitable; il n'a pu oublier ses miséricordes, il s'est réconcilié avec vous dans le sacrement de pénitence une fois, deux fois, cent fois. Ah! sa bonté ne s'est point lassée : il a toujours eu pitié de votre faiblesse. Où donc est ce redoublement d'affection que vous lui deviez? où est cette première condition d'une amitié réunie? De sa part il l'a observée très exactement : je m'assure que vous prévenez déjà ce que je veux dire. Il n'y a page dans son Évangile où nous ne voyions une tendresse extraordinaire pour les pécheurs convertis, plus que pour les justes qui persévèrent : « *Il se réjouira plus,* dit Tertullien, *de votre retour que de la solide sagesse d'un « autre* (2) ». Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères; qu'il laisse tout le troupeau dans le désert pour courir après sa brebis perdue, et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le prodigue qui retourne? Je ne m'en étonne pas, dit Tertullien; « *il recouvre un fils qu'il avait perdu, le plaisir de l'avoir trouvé le lui rend plus cher* (3) » : il

(1) Joan. xv. 15. — (2) Tert. de Pœn., n. 8. — (3) Ibid.

redouble envers lui son affection : pourquoi ? c'est qu'il s'est réconcilié ; c'est qu'il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie, lui qui est au-dessus des lois, lui qui est l'offensé, lui qui pardonne, lui qui se relâche : et toi, à qui l'on remet toutes les dettes, toi dont on oublie toutes les injures, tu ne te crois pas obligé de redoubler ton amour ! Tu le dois certainement, pécheur converti : tu dois à Jésus plus d'affection que le juste qui persévère : et Jésus-Christ s'y attend.

Écoute comme il parle dans son Évangile à Simon le pharisien : « *Un homme avait deux débiteurs dont* « *l'un lui devait cinq cents écus, et l'autre cinquante;* « *n'ayant de quoi payer ni l'un ni l'autre, il leur remit* « *la dette à tous deux : lequel est-ce qui le doit plus* « *aimer?* » Et le pharisien lui répondit : « *C'est celui* « *à qui il a quitté la plus grande somme* » : et Jésus lui dit : « *Tu as bien jugé* (1) ». Il est vrai; celui-là doit beaucoup plus d'amour, à qui l'on a pardonné plus de péchés : voilà une juste sentence; ce ne sont point les hommes qui l'ont prononcée, c'est une décision de l'Évangile. Pécheur converti, l'exécutes-tu? toi qui en sortant de la confession, retournes à tes premières ordures; qui, au lieu de redoubler ton amour envers Jésus-Christ, redouble tes affections illégitimes; au lieu d'ouvrir largement tes mains sur les misères des pauvres, non seulement tu resserres tes entrailles, mais tu multiplies tes rapines? Ah! tu abuses trop indignement de l'amitié réconciliée; ton audace ne sera pas impunie. Si le pécheur justifié, qui retombe après la pénitence, manque à l'affection qu'il doit à Dieu en vertu de cette réconciliation, son crime est beaucoup plus grand contre la fidélité qu'il lui a vouée. Je vous

(1) Luc., VII, 42. 43.

prie, renouvelez vos attentions pour écouter cette doctrine ; elle mérite d'être entendue. Je dis donc qu'encore qu'il soit véritable que le baptême est un pacte et un traité solennel par lequel nous engageons notre foi à Dieu, néanmoins nous entrons par la pénitence dans une alliance plus étroite et dans des engagements plus particuliers.

Pour établir solidement cette vérité, je remarque deux alliances que Dieu a contractées avec l'ancien peuple durant le Vieux Testament. Le premier traité est écrit au long dans le chapitre vingt-neuvième du Deutéronome, où en exécution de ce qui avait été commencé en l'Exode, et continué en plusieurs rencontres, Moïse assemble le peuple pour leur proposer les conditions sous lesquelles Dieu les recevait en son alliance. Le peuple déclare qu'il les accepte; et Moïse leur déclare de la part de Dieu que, comme ils l'avaient choisi pour leur souverain, il les choisissait pour son héritage (1). Voilà les termes du premier traité que Dieu fit avec son peuple par l'intervention de Moïse, qui était son plénipotentiaire (2). Le second traité d'alliance est rapporté au neuvième chapitre du second livre d'Esdras, et se fait sur la rupture du premier traité après la captivité de Babylone. Les termes de ce traité et les formalités sont très remarquables. Le premier traité y est énoncé comme le traité fondamental de l'alliance. « *Vous êtes descendu, ô Seigneur, sur la* « *montagne du Sinaï, et vous avez parlé du ciel avec* « *nos pères* (3) », « *et vous leur avez donné des juge-* « *ments droits et la loi de vérité, et des cérémonies et* « *des préceptes, par la main de Moïse votre servi-* « *teur* (4) ». Après avoir énoncé cette première alliance, ils racontent au long les diverses contraventions :

(1) Deuter., XXVI, 17. 18 — (2) Ibid., XXIX, 1. — (3) II Esdr., IX. 13. — (4) Ibid.

« *Ils ont,* disent-ils, *péché contre vos jugements, ils se* « *sont endurcis contre vos paroles, et ils n'ont pas* « *obéi* », nos rois, nos princes, etc. (1). Après les contraventions, ils rapportent les justes châtiments : « *Et vous les avez*, disent-ils, *livrés aux mains des* « *Gentils* (2). » Ils ajoutent néanmoins que « *Dieu se* « *souvenant de ses infinies miséricordes, au milieu* « *de ses vengeances ne les avait pas entièrement* « *détruits* (3). » C'est pourquoi ils s'humilient devant lui, ils confessent ses justices, ils adorent ses miséricordes (4). Ils le prient de les recevoir en sa grâce au milieu de tant de calamités; et sur toutes ces choses ensemble, c'est-à-dire, sur ce premier traité fondamental, sur les contraventions qu'ils y ont faites, sur les justes châtiments de Dieu, sur sa miséricorde qu'ils lui demandent, ils font avec lui un second traité d'alliance, et lui engagent de nouveau leur fidélité : « *Sur toutes ces choses*, disent-ils, *nous-mêmes ici pré-* « *sents, nous faisons un pacte avec vous, et nous l'écri-* « *vons; et nos princes, et nos lévites, et nos prêtres y* « *souscrivent* (5). »

Voilà donc deux traités du peuple avec Dieu énoncés formellement dans l'Écriture; le premier essentiel et fondamental, le second sur la rupture de l'autre de la part du peuple. Lequel des deux porte un engagement plus étroit? les jurisconsultes le décideront. Il est clair, selon leurs maximes, que les traités les plus forts ce sont ceux qui interviennent sur des procès, sur des contraventions aux premiers contrats, sur des difficultés qui en sont nées : et cela est bien appuyé sur la raison, parce qu'alors la bonne foi est engagée dans des circonstances plus fortes. En effet, l'Ecriture le fait bien entendre : car au lieu que dans le pre-

(1) II, Esdr., 29. — (2) Ibid., 30. — (3) Ibid., 31. — (4) Ibid., 33. — (5) Ibid., 38.

mier traité le peuple se contente simplement d'accepter les conditions de vive voix, ici il les écrit et les signe. Nous, disent-ils, présents personnellement, les écrivons et les soussignons, et y obligeons nous et les nôtres; reconnaissant sans doute que traitant avec Dieu sur des contraventions, ils devaient s'obliger en termes plus forts. Aussi voyons-nous, par leur histoire, qu'après avoir violé le premier traité, Dieu usa encore envers eux de miséricorde; mais, ayant contrevenu au second, il commença à les mépriser, il retira peu à peu ses grâces : ils n'eurent plus ni miracles, ni prophéties, ni aucuns témoignages divins ; et enfin a été accompli ce qu'avait prédit Jérémie : « *Ils ne sont pas demeurés* « *dans mon alliance; et moi je les ai rejetés, dit le Sei-* « *gneur.* » Tant il est vrai que cette espèce d'alliance devait être beaucoup plus sacrée.

Mais appliquons tout ceci à notre sujet, et raisonnons du Nouveau Testament par les figures de l'Ancien. Sachez donc et entendez, pécheurs convertis, que vous avez contracté deux sortes d'alliances avec Dieu, votre créateur, par l'entremise de Jésus-Christ, votre médiateur et son Fils : la première dans le saint baptême, la seconde dans le sacrement de la pénitence. L'alliance du saint baptême est première et fondamentale; que puis-je vous dire des biens qui vous y ont été accordés? la rémission des péchés, l'adoption et la liberté des enfants de Dieu, l'espérance de l'héritage et de la gloire céleste, aux conditions néanmoins que vous soumettriez de votre part vos entendements et vos volontés à la doctrine de l'Évangile. Vous avez manqué à votre promesse, vous avez contrevenu à l'Évangile par vos désobéissances criminelles; vous avez affligé le Saint-Esprit, foulé aux pieds le sang du Sauveur, renoué votre traité avec l'enfer, qui avait été rompu par sa mort. Lâches et infidèles prévaricateurs,

je vous l'ai déjà dit, vous ne méritiez plus de miséricorde, voici néanmoins un second traité, voici le pacte sacré de la pénitence qui vient au secours de la fragilité humaine. Par ce traité de la pénitence, vous rentrerez (Dieu vous le promet, car il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive;) vous rentrerez dans tous les droits de la première alliance, nonobstant vos contraventions : mais aussi vous entrerez envers Dieu dans des obligations plus étroites ; et si vous manquez encore à votre parole, le Tout-Puissant s'en vengera, et vous serez en pire état qu'auparavant.

Pour vous en convaincre, je laisse les raisonnements recherchés, et je me contente de vous rapporter de quelle sorte a été fait ce second traité. Un pécheur, pressé en sa conscience, voit la main de Dieu armée contre lui; la cognée est à la racine, il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds pour l'engloutir dans ses abîmes : quel spectacle! Dans cette frayeur qui le saisit, se voyant le cou sous la cognée toute prête à frapper le dernier coup, il s'approche de ce trône de miséricorde qui n'est jamais fermé à la pénitence. Ah! il n'attend pas qu'on l'accuse; il se rend dénonciateur de ses propres crimes, il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine s'élève, il prend son parti contre soi-même; il confesse qu'il mérite d'être sa victime, et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée, de renoncer à ses amours criminelles, à ses intelligences avec l'ennemi : il promet, il accepte tout : Faites la loi, j'obéis.

Vous l'avez fait, souvenez-vous-en, ou jamais vous n'avez fait pénitence, ou votre confession a été sacrilège. Vous avez fait quelque chose de plus; vous avez donné Jésus-Christ pour caution de votre parole : car

étant le médiateur, il est aussi le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il vous promet de vous pardonner : il est caution de la vôtre, par laquelle vous promettez de vous amender. Voilà le traité qui a été fait ; et, pour plus grande confirmation, vous avez pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table : et après la grâce obtenue, vous cassez un acte si solennel ! Vous vous êtes repenti de vos péchés, et vous vous repentez de votre pénitence ; vous aviez donné des larmes à Dieu, vous les retirez de ses mains ; vous désavouez vos promesses, et Jésus-Christ qui en est garant, et son corps et son sang, mystère sacré et terrible, lequel certes ne devait pas être employé en vain ; et après avoir manqué tant de fois à cette seconde alliance, si ferme, si authentique, si inviolable, vous allez encore la tête levée ; ah ! mon frère, j'ai pitié de vous : vous ne sentez pas votre malheur, ni le terrible redoublement de vengeance qui vous attend en la vie future. C'est ce que j'avais à vous dire dans ma première partie. Mais n'y a-t-il point de remède ? Il y en a, n'en doutez pas, un très efficace ; c'est le remède de la pénitence : mais vous en avez tant de fois abusé, que bientôt il ne sera plus de remède pour vous. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Outre le mépris que vous faites de l'amitié réconciliée, ce qui aggrave votre faute dans vos rechutes, c'est le mépris du remède : car celui qui méprise le remède, il touche de près à sa perte, et il deviendra bientôt incurable. Pour vous faire sentir vivement, ô pénitents qui retombez, combien vous méprisez ce

remède, remarquez, avant toutes choses, que le remède de la pénitence a deux qualités : il guérit le mal passé, il prévient le mal à venir. Ce n'est pas seulement un remède, mais c'est une précaution. Encore que cette vérité soit bien connue, néanmoins, pour vous en donner une grande idée, reprenons-le jusqu'en son principe, et disons que la police céleste avec laquelle Dieu régit les hommes l'oblige à leur faire connaître qu'il déteste infiniment le péché : autrement, dit Tertullien, ce serait un Dieu trop patient et bon déraisonnablement (1), un Dieu bon jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse ; « *un Dieu*, dit-il dans le même « endroit, *sous lequel les péchés seraient à leur aise et* « *dont on se moquerait impunément* (2) ». Voilà une bonté bien méprisable : telle n'est pas la bonté de notre Dieu. « *Il est bon*, dit Tertullien, *en tant qu'il est* « *l'ennemi du mal, non en souffrant le mal* (3) ». Pour être bon comme il faut, il exerce l'amour qu'il a pour la justice par la haine qu'il a contre le péché ; il se montre défenseur de la vertu en attaquant son contraire (4).

Il s'ensuit de cette doctrine, que Dieu déteste le péché nécessairement. Mais s'il est ainsi, il est assez malaisé d'entendre de quelle sorte il le pardonne. Voici en effet un grand embarras : laisser le péché impuni, c'est témoigner peu de haine de notre injustice ; le punir toujours rigoureusement, c'est avoir peu de pitié de notre faiblesse, que dirons-nous ? Dieu oubliera-t-il ses miséricordes ? Dieu oubliera-t-il ses justices ? vengera-t-il toujours le péché ? le laissera-t-il régner à son aise ? ni l'un ni l'autre. Il envoie aux hommes la pénitence pour concilier ces difficultés, et il partage pour cela les temps ; il pardonne ce qui est

(1) Adv., Marcion., lib. II, n° 6. — (2) Ibid., n° 13. — (3) Ibid., lib., I, n° 26. — (4) Ibid.

passé, il donne des précautions pour l'avenir : il institue un remède, qui soit tout ensemble un préservatif qui ait la force et de guérir le mal présent et de prévenir le mal futur. Par l'un il contente sa miséricorde, il pardonne ; et par l'autre il satisfait l'aversion qu'il a du péché, il le défend. Voilà donc deux qualités de la pénitence ; toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires : car si Dieu n'use jamais de miséricorde, que ferons-nous, misérables ? nous périrons sans ressource ; et s'il pardonne sans précaution, ne semble-t-il pas approuver les crimes ?

Comme donc ces deux qualités de la pénitence sont nécessaires au même degré, il ne te sert de rien, ô pécheur, de la recevoir en la première, si tu la violes dans la seconde. Tu prends quelque soin de laver tes crimes, et après tu te relâches ; et tu te reposes comme si tout l'ouvrage était achevé. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités : je guéris et je préserve ; je nettoie et je fortifie ; je suis également établie, et pour ôter les péchés commis, et pour empêcher ceux qu'on peut commettre ; autrement elle ne ferait que flatter le vice. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif. Ces deux fonctions sont inséparables ; pourquoi veux-tu me diviser ? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrons-nous à ce reproche ? Il est juste, reconnaissons-le ; nous avons méprisé la pénitence, parce que nous n'avons pas honoré ses deux qualités.

Mais pour profiter de ce reproche, et mettre cette doctrine en pratique, remarquons, s'il vous plaît, que, comme la pénitence a deux vertus, nous devons avoir aussi deux dispositions : la disposition pour la recevoir comme guérissant le passé, c'est la douleur des fautes commises ; la disposition pour la recevoir comme pré-

venant l'avenir, c'est la crainte des occasions qui les ont fait naître. Qui pourrait assez exprimer combien cette crainte est salutaire? « *Sans la crainte, on ne* « *peut garder l'innocence parce qu'elle en est la garde* « *assurée* (1). *Sans la crainte*, dit Tertullien, *il n'y a* « *point de pénitence, parce qu'on n'a pas cette crainte,* « *qui est son instrument nécessaire* (2) ». Ainsi la pénitence a deux regards : elle regarde la vie passée, et elle s'afflige et elle gémit d'avoir offensé un Dieu si bon; elle regarde les occasions où son intégrité a tant de fois fait naufrage, et elle est saisie de crainte, et elle marche avec circonspection : comme un homme qui voit dans une tempête le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, renonce pour jamais à la mer et à la navigation : O mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils contre lesquels j'ai été près d'échouer; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur : tant l'image de mon péril est demeurée présente à ma pensée (3).

C'est ce que nous devons faire, mais c'est ce que nous ne faisons pas. Hélas ! vaisseau fragile, battu et brisé par les vents et par les flots et entr'ouvert de toutes parts, tu te jettes encore sur cette mer dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme. Tu sais bien ce que je veux dire : tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port ; tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes ces tempêtes, et tu ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Quand la pénitence t'aurait guéri (et j'en doute avec raison ; et tes rechutes continuelles me font trembler justement pour toi, que toutes tes confessions ne soient sacrilèges) ; mais quand elle

(1) Epist., I, ad Donat. p. 2. — (2) De Pœnit., n° 6. — (3) Ibid., n° 7.

t'aurait guéri, que te sert une santé si mal conservée ? que te sert le remède de la pénitence, dont tu méprises les précautions si nécessaires ? Tes rechutes abattent peu à peu tes forces, le mépris visible du remède te fait toucher de près à ta perte, et rendra enfin le mal incurable.

La pénitence n'est pas seulement un remède, c'est un remède sacré qu'on ne peut violer sans profanation : et afin de le bien entendre, remettez en votre mémoire cette doctrine si constante des anciens Pères qui appellent la pénitence un second baptême. Le docte Tertullien, dans le livre du Baptême, nous donne une belle ouverture pour éclaicir cette vérité, et je vous prie de le bien entendre ; il dit donc dans le livre du Baptême que « *nous autres chrétiens, nous sommes des poissons* « *mystiques, qui ne pouvons naître que dans l'eau, ni* « *conserver notre vie qu'en y demeurant* (1) » : parole de mystère parmi les fidèles, lettres capitales du nom et des qualités de Jésus-Christ : mais laissant ces curiosités, quoiqu'elles soient saintes, expliquons le sens, prenons l'esprit de cette parole. Nous sommes donc comme des poissons qui ne naissons que dans l'eau, parce que nous ne naissons que dans le baptême : et ensuite nous ne vivons pas si nous ne demeurons toujours dans cette eau sacrée. C'est ce que l'antiquité appelait, « *garder son baptême* (2) » ; c'est-à-dire, le garder saint et inviolable, et en observer les promesses : car si nous sortons de cette eau, nous perdons la netteté qu'elle nous donnait, c'est-à-dire, notre innocence : non seulement nous perdons la netteté, mais la nourriture et la vie : parce que nous sommes des poissons mystiques, qui ne pouvons vivre que dans l'eau.

Mais s'il en est ainsi, quel salut y a-t-il pour nous ?

(1) De Bapt., n° 1. — (2) S. Aug. de Symb., ad Cat. n° 14, t. VI, col. 554.

car qui de nous demeure en cette eau ? qui a conservé son innocence ? qui de nous a encore son baptême entier ? c'est encore une phrase ecclésiastique, bien commune dans les Pères et dans les conciles. Peut-être qu'étant sortis de l'eau du baptême, il nous sera permis d'y rentrer. Non, il est impossible : cette eau ne lave point de secondes taches, elle ne reçoit jamais ceux qui ont violé sa sainteté : mais de peur que nous ne périssions sans ressource, Dieu nous a ouvert une autre fontaine, Dieu nous a donné un autre bain où il nous est permis de nous plonger : c'est le bain de la pénitence, baptême de larmes et de sueurs ; ce sont les eaux de la pénitence, eaux saintes et sacrées, aussi bien que celles du baptême, parce qu'elles dérivent de la même source, et qu'on ne peut souiller sans profanation : « *En ce « temps-là il y aura une fontaine ouverte à la maison de « David et aux habitants de Jérusalem, pour y laver les « souillures du pécheur* (1) », fontaine toujours ouverte.

Voilà notre seul remède et notre seconde espérance. Nous ne pouvons vivre que dans l'eau, parce que nous y sommes nés. Étant donc sortis de notre eau natale, si je puis parler de la sorte, c'est-à-dire, de l'eau du baptême, rentrons dans l'eau de la pénitence, et respectons-en la sainteté. Mais c'est ici notre grande infidélité ; c'est ici que l'indulgence multiplie les crimes et que la source de miséricorde fait une source infinie de profanations sacrilèges. Car du moins, ainsi que j'ai déjà dit, l'eau du baptême ne peut être souillée qu'une fois, parce qu'elle ne reçoit plus ceux qui la quittent : c'est le bain de la pénitence, toujours ouvert aux pécheurs, toujours prêt à reprendre ceux qui y retournent : c'est ce bain de miséricorde qui est exposé au mépris par sa facilité bienfaisante.

(1) Zach., XIII, 1.

Que dirai-je ici, et avec quels termes assez énergiques déplorerai-je tant de sacriléges qui infectent les eaux de la pénitence? « *Eau du baptême, que tu es heureuse,* » c'est Tertullien qui vous parle; « *que tu es heureuse,* « *eau mystique qui ne laves qu'une seule fois, qui ne sers* « *point de jouet aux pécheurs, qui, n'étant point souillée* « *de beaucoup d'ordures, ne gâtes pas ceux que tu* « *laves* (1) ». Ce sont les eaux de la pénitence qui reçoivent toutes sortes d'ordures; ce sont elles qui sont tous les jours souillées, parce qu'elles sont toujours ouvertes : non-seulement elles sont souvent infectées; mais elles servent, contre leur nature, à souiller les hommes : c'est notre malice qui en est cause, mais enfin il est véritable; elles servent à nous souiller, parce que la facilité de nous y laver fait que nous ne craignons pas les ordures. Qui ne se plaindrait de voir cette eau si souvent violée, seulement parce qu'elle est bienfaisante?

Que dirai-je, où me tournerai-je pour arrêter ces profanations? dirai-je que Dieu, pour punir les hommes de leurs sacrilèges, a résolu désormais de fermer cette fontaine à ceux qui retombent? mais je parlerai contre l'Évangile. Il est bien écrit qu'il n'y a qu'un baptême, et l'on n'y retourne jamais; mais, au contraire, il est écrit de la pénitence : « *Tout ce que vous* « *remettrez sera remis, tout ce que vous délierez sera* « *délié* (2). » Jésus-Christ n'y apportant point de limitation, qui suis-je pour restreindre ses volontés? Non, pécheurs, je ne puis vous dire que vous être exclus de cette eau : l'eussiez-vous profanée cent fois, mille fois; revenez, elle est prête à vous recevoir, et vous pouvez y laver vos crimes. Que dirai-je donc pour vous arrêter? Quoi? qu'encore qu'elle soit ouverte, Dieu ne vous

(1) De Bapt., nº 15. — (2) Matth., XVI, 19.

permettra pas d'y aborder; qu'il vous fera mourir d'une mort soudaine, sans avoir le loisir de vous reconnaître, ou bien qu'il retirera tout à coup ses grâces? Mais qui a pénétré les conseils de Dieu? qui sait le terme où il vous attend? je n'entreprends pas de le définir.

Exhorterai-je vos confesseurs à vous refuser toujours l'absolution dans vos rechutes continuelles, pour vous inspirer plus de crainte? Mais vos besoins particuliers n'étant pas de ma connaissance, c'est à eux à user dans les occasions avec charité et discrétion de cette conduite médicinale : seulement puis-je dire généralement que comme il faut craindre dans ces rencontres de ne pas favoriser la présomption, il faut prendre garde, et bien prendre garde de ne pas accabler la faiblesse. Mais si tous ces moyens me sont ôtés pour vous faire appréhender les rechutes, que dirai-je enfin à des hommes que la difficulté désespère, et que la facilité précipite? Voici ce que Dieu m'inspire; qu'il le fasse profiter pour votre salut. Il est vrai, les eaux de la pénitence sont toujours ouvertes pour laver nos fautes : bonté de mon Dieu, est-il possible! vous ne le savez que trop ; c'est ce qui nourrit votre impénitence : mais sachez, pour vous retenir, qu'il se rend toujours plus difficile.

Dans le premier dessein de Dieu, la grâce ne devait être donnée qu'une fois. Les anges l'ont perdue; elle leur était ôtée pour jamais. Mais, prédicateur, que nous dites-vous? d'où vient donc que nous l'avons recouvrée? D'où vient? ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Est-ce donc que vous ignorez que la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne? Ce n'est pas à nous qu'on la restitue : c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; nous l'avons de

lui par transport : ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres. Il est vrai que, l'ayant une fois rendue aux mérites infinis de son Fils, il donne son Esprit sans mesure, il ne met point de bornes à ses dons ; autant de fois que vous la perdez, autant pouvez-vous la recouvrer. Mais quoiqu'il se soit si fort relâché de la première résolution de ne la donner qu'une fois, il n'oublie pas néanmoins toute sa rigueur ; et pour nous tenir dans la crainte, il a trouvé ce tempérament : qu'il se rend toujours plus difficile.

Par exemple vous avez reçu la grâce au baptême, avec quelle facilité ! nous le voyons tous les jours par expérience : nous n'y avons rien contribué du nôtre ; et Dieu s'est montré si facile, qu'il a même accepté pour nous les promesses de nos parents. Si nous péchons après le baptême, cette première facilité ne se trouve plus : il n'y a plus pour nous d'espérance que dans les larmes, dans les travaux de la pénitence, que l'antiquité chrétienne appelle à la vérité un baptême laborieux. Écoutez le concile de Trente : « *Nous ne pou-* « *vons*, nous dit-il, *parvenir par le sacrement de péni-* « *tence à cette nouveauté et cette intégrité, que le péché* « *nous a fait perdre, sans beaucoup de larmes et de* « *grands travaux, la justice divine l'exigeant ainsi ; en* « *sorte que c'est avec raison que la pénitence a été appelée* « *par les saints Pères un baptême laborieux* (1) ». D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la loi que nous avons dite ? Vous avez perdu la justice : ou jamais vous n'y rentrerez, ou ce sera toujours avec plus de peine. Et si nous profanons le mystère, non seulement du baptême, mais encore de la pénitence, ne s'ensuit-il pas, par la même suite, que Dieu se rendra toujours

(1) Sess., XIV, cap., II.

plus inexorable : pourquoi ? parce qu'il veut bien user de miséricorde, mais non l'abandonner au mépris : pourquoi ? parce que vous manquez à la foi donnée, et à l'amitié réunie ; parce que vous méprisez le remède ; parce que vous profanez le mystère. Enfin tout ce que j'ai dit conclut à ce point, que la difficulté s'augmente toujours : et étant retombés mille et mille fois, jugez, pécheurs, où vous en êtes; quels obstacles, quels embarras, quel chaos étrange il y a entre vous et la grâce.

Et ne me dites pas : Je ne sens point cette peine, je me confesse toujours avec la même facilité, je dis mon *Peccavi* de même manière. C'est cette malheureuse facilité qui me donne de la défiance, qui me convainc que ta conversion est bien difficile. Je ne puis souffrir un pécheur que la pénitence n'inquiète pas, qui va réglément à ses jours marqués, sans peine, sans soin, sans travail aucun, décharger son fardeau à son confesseur, et s'en retourne dans sa maison sans songer davantage à changer sa vie. Je veux qu'un pécheur soit troublé, je veux qu'il frémisse contre lui-même ; je veux qu'il s'irrite contre ses faiblesses, qu'il se plaigne de sa langueur, qu'il se fâche de sa lâcheté. Si je te voyais troublé de la sorte, j'aurais quelque espérance de ta conversion ; je croirais que ton cœur étant ému pourrait peut-être changer de situation : si je le voyais ébranlé jusqu'aux fondements, je croirais que ces habitudes corrompues en seraient peut-être déracinées par ce bienheureux renversement de toi-même, et que, comme dit saint Augustin, *la tyrannie de la coutume pourrait être enfin surmontée par les efforts violents de la pénitence* (1). Mais cette prodigieuse facilité avec laquelle vous avalez l'iniquité comme l'eau,

(1) In Joan., tract. XLIV, n° 19, t., III, part. II, col. 627.

et la pénitence de même, c'est ce qui me fait craindre pour vous que ce jeu et ce passage continuel de la grâce au crime, du crime à la grâce, ne se termine enfin par quelque événement tragique. Si je ne désespère pas, je la tiens presque déplorée. N'abusez pas de ce que j'ai dit : il n'y a pas de bornes qui nous soient connues : mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas résolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini. « *Qui peut connaître la grandeur de votre colère, et en* « *comprendre toute l'étendue autant qu'elle est redôu-* « *table* (1) ? »

Le fruit commence par être vert, et sa crudité offense le goût; mais il faut qu'il vienne à la maturité : ainsi le pécheur qui se convertit peut demeurer quelque temps infirme et fragile; et les fruits de la pénitence, quoique encore amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent de maturité. Mais que jamais nous ne soyons mûrs, c'est-à-dire, jamais fermes, ni jamais constants ; que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile, c'est-à-dire, une conversion durable et constante ; que notre vie toujours partagée entre la vertu et le crime ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu elle prenne le parti du crime, et le fasse régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus : c'est un monstre dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Pythagore, un Platon; il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager, mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne,

(1) Ps., LXXXIX, 13.

et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans ses sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes, plus aveugles que les philosophes qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens lorsque nous passons notre vie dans une perpétuelle inconstance ; aujourd'hui dans le bain de la pénitence, et demain dans nos premières ordures ; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial et dans toutes les corruptions du monde ; peut-on faire un plus grand outrage au christianisme ? Ce n'est pas ainsi que nos pères nous ont parlé des rechutes.

Un saint concile d'Espagne dit que la rechute fait un jeu profane et un sacrilège amusement de la communion (1). Un ancien Père nous dit que retomber dans le crime auquel on a renoncé, c'est se repentir de sa pénitence, c'est condamner Jésus-Christ avec connaissance de cause et après l'avoir goûté, c'est le sacrifier à ses passions, et faire satisfaction au démon de ce qu'on avait osé secouer son joug détestable (2).

Mais quelque véhéments que soient les saints Pères à nous exprimer l'horreur des rechutes, rien n'égale les expressions des apôtres. Saint Paul dit que retomber dans les premiers crimes *c'est affliger le Saint-Esprit* (3) : et avec raison ; car on le contraint, contre sa nature, à quitter la demeure qu'il voulait garder, et d'où chassé une fois il ne reviendra qu'avec répugnance : c'est *crucifier Jésus-Christ encore une fois* (4), fouler aux pieds son sang répandu pour nous, et renouveler toutes les sanglantes railleries dont les Juifs l'ont persécuté dans son agonie : car en effet c'est lui reprocher qu'il ne peut pas conserver une âme qu'il a acquise, ni descendre de la croix où le pécheur va le mettre, ni

(1) Concil., Eliberit., can., XLVII, Labb., t. I. col. 975. — (2) Tertull. de Pœnit., n° 5. — (3) Ephes., IV, 30. — (4) Hebr., VI, 6.

soutenir sa victoire contre le démon. Le même saint Paul ajoute que la terre qui a été cultivée et qui a reçu la pluie du ciel, c'est-à-dire, une âme renouvelée par les sacrements et arrosée de la grâce, qui malgré cette culture sacrée ne produit que de mauvais fruits, *est maudite et réprouvée* (1).

Saint Pierre sera-t-il moins fort ? écoutez-le. Vous déplorez, et avec raison, la misère des nations infidèles, qui n'ayant jamais connu Dieu, ni les mystères de son royaume, périssent dans leur ignorance. Mais saint Pierre vous dit qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais connu la voie de justice, que de se retirer de la sainte loi dont on a connu l'équité ; car c'est justement, poursuit cet apôtre, ce qui est dans les Proverbes : *Canis reversus ad suum vomitum* (2). Si je traduis ces paroles, je ferai horreur à vos sens ; si je vous dis que, selon saint Pierre, le pénitent qui retombe dans ses premiers crimes, c'est un chien qui reprend ce qu'il a jeté, vos oreilles délicates seront offensées : et néanmoins nous ne craignons pas quelque chose de plus horrible ; c'est de reprendre nos voies corrompues et de ravaler le poison qu'un remède salutaire nous avait ôté, afin qu'il achève de nous perdre et de déchirer nos entrailles !

Mais que dit le Fils de Dieu lui-même, lui qui, trouvant dans sa parabole l'arbre cultivé, et n'y voyant point paraître de fruit, prononce qu'il n'est plus bon que pour le feu (3), qui nous montre le démon chassé, plus fort quand il a repris sa première place (4), plus fort en nombre, sept pour un ; plus fort en malice, sept autres plus malins que lui ; plus fort en stabilité, et il demeure ; et la maladie d'autant plus mortelle, qu'après avoir triomphé, pour ainsi parler, de la nature,

(1) Hebr., VI, 7. 8. — (2) II. Petr. II. 21. — (3) Luc., XIII, 6. 7. — (4) Ibid., XI, 26.

elle surmonte encore les remèdes mêmes ? Si donc, selon sa parole, les difficultés s'augmentent toujours ; si en effet par un juste jugement de Dieu la pénitence est plus difficile que le baptême, et que par la même règle la pénitence souvent violée, à mesure qu'on la méprise, augmente les difficultés de la conversion et y ajoute de nouveaux obstacles, où en sommes-nous, ô Dieu vivant ! et quel effroyable chaos avons-nous mis entre Dieu et nous par nos continuelles rechutes !

TROISIÈME LECTURE

LUNDI

SUR

LA NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE

Endurcissement des pécheurs : leur insensibilité surprenante : effets terribles du péché et de la justice divine sur eux : illusion de leur fausse sécurité : extrémité de leur malheur.

La cognée est déjà à la racine de l'arbre : donc tout arbre qui ne portera pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. (Luc., III, 9).

Quelque effort que nous fassions tous les jours pour faire connaître aux pécheurs l'état funeste de leur conscience, il ne nous est pas possible de les émouvoir, ni par la vue du mal présent qu'ils se font eux-mêmes, ni par les terribles approches du jugement futur dont Dieu les menace. Le mal présent du péché ne les touche point, parce qu'il ne tombe pas sous leurs sens, auxquels ils abandonnent toute leur conduite. Et si, pour les éveiller, dans cet assoupissement léthargique, nous faisons retentir à leurs oreilles cette trompette épouvantable du jugement à venir qui les jettera dans des peines si sensibles et si cuisantes, cette menace est trop éloignée pour les presser à se rendre : « *Cette vision*, disent-ils chez le prophète Ézéchiel,

« *ne sera pas sitôt accomplie* : (1) ». Ainsi leur malice obstinée résiste aux plus pressantes considérations que nous leur puissions apporter, et rien n'est capable de les émouvoir; parce que le mal du péché, qui est si présent, n'est pas sensible ; et qu'au contraire le mal de l'enfer, qui est si sensible, n'est pas présent. C'est pourquoi la bonté divine qui ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive, pour effrayer ces consciences malheureusement intrépides, fait élever aujourd'hui du fond du désert une voix dont le désert même est ému : « *La* « *voix du Seigneur ébranle le désert* ; *le Seigneur* « *remuera et agitera le désert de Cadès* (2) ». C'est la voix de saint Jean-Baptiste, qui, non content de menacer les pécheurs « *de la colère qui doit venir* », sachant que ce qui est éloigné ne les touche pas, leur montre dans les paroles de mon texte la main de Dieu déjà appuyée sur eux, et leur dénonce de près sa vengeance toute présente : « *La cognée est déjà mise à la racine des arbres.* » Mais, comme cette voix du grand précurseur résonnera en vain au dehors si le Saint-Esprit ne parle au dedans, prions la divine Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus de la parole de Jean-Baptiste, comme Jean-Baptiste lui-même fut ému dans les entrailles de sa mère par la parole de cette Vierge lorsqu'elle alla visiter sainte Élisabeth et lui communiqua dans cette visite, une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude par les paroles de l'ange que nous allons réciter : *Ave, Maria.*

Faisons paraître à la cour le prédicateur du désert; produisons aujourd'hui un saint Jean-Baptiste avec

(1) Ezech., XII, 27. — (2) Ps., XXVIII, 7.

toute son austérité. La cour n'est pas inconnue à cet illustre solitaire; et s'il n'a pas dédaigné de prêcher autrefois dans la cour d'Hérode, il prêchera bien plus volontiers dans une cour chrétienne et religieuse, qui a besoin toutefois et de ses exhortations et de son autorité pour être touchée. Paraissez donc, divin précurseur; parlez avec cette vigueur plus que prophétique, et faites trembler les pécheurs superbes sous cette terrible cognée qui porte déjà son coup, non aux branches et aux rameaux, mais au tronc et à la racine de l'arbre, c'est-à-dire à la source même de la vie.

Pour entendre exactement les paroles de ce grand prophète, remarquons, s'il vous plaît, qu'il ne nous représente pas seulement ni une main armée contre nous, ni un bras levé pour nous frapper : le coup, comme vous voyez, a déjà porté, puisqu'il dit que la cognée est à la racine. Mais encore que le tranchant soit déjà entré bien avant, saint Jean toutefois nous menace encore d'un second coup qui suivra bientôt, pour abattre tout à fait l'arbre infructueux; après quoi il ne restera plus qu'à le jeter dans les flammes : « *Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera* « *coupé et jeté au feu* (1) ».

En effet, il est certain qu'avant que la justice de Dieu lance sur nos têtes coupables le dernier trait de sa vengeance, nous sommes déjà frappés par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par le péché même. Une blessure profonde a suivi ce coup, par laquelle notre cœur a été percé : tellement que nous avons à craindre deux coups infiniment dangereux ; le premier, de notre main propre par le crime; le second, de la main de Dieu par sa vengeance : et ces deux

(1) Luc., III. 9.

coups suivent nécessairement de la nature même du péché. Et afin que cette vérité soit expliquée par les principes, je suis obligé de bien poser avant toutes choses une doctrine que j'ai tirée de saint Augustin, laquelle s'éclaircira davantage par la suite de ce discours : c'est qu'on peut considérer le péché en deux différentes manières, et avec deux rapports divers : premièrement, par rapport à la volonté humaine ; secondement, par rapport à la volonté divine. Il est la malheureuse production de la volonté humaine, et il se commet avec insolence contre les ordres sacrés et inviolables de la volonté divine ; il sort donc de l'une, et résiste à l'autre. Enfin ce n'est autre chose, pour le définir, qu'un mouvement de la volonté humaine contre les règles invariables de la volonté divine.

Ces deux rapports différents produisent deux mauvais effets. Le péché est conçu dans notre sein par notre volonté dépravée ; il ne faut donc pas s'étonner s'il y corrompt, s'il y attaque directement le principe de la vie et de la grâce ; voilà la première plaie. Mais comme il se forme en nous en s'élevant contre Dieu et contre ses saintes lois, il arme aussi contre nous infailliblement cette puissance redoutable ; et c'est ce qui nous attire le second coup, qui nous blesse à mort. Ainsi, pour donner au pécheur la connaissance de tout son mal, il faut lui faire sentir, s'il se peut, premièrement, que la cognée l'a déjà frappé, qu'il est entamé bien avant, et qu'il s'est fait par son péché même une plaie profonde : « *La cognée est déjà mise à la racine des arbres* ». Mais il faudra lui montrer ensuite que, s'il diffère de faire guérir cette première blessure, Dieu est tout prêt d'appuyer la main, pour le retrancher tout à fait ; afin que, s'il ne craint pas le coup qu'il s'est donné par son crime, il appréhende du moins celui que Dieu frappera bientôt par sa jus-

tice : « *Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit,* « *sera coupé et jeté au feu* ». Et ce sont ces deux puissantes considérations qui partageront ce discours.

PREMIER POINT.

S'il nous était aussi aisé d'inspirer aux hommes la haine de leurs péchés, comme il nous est aisé de leur faire voir que le péché est le plus grand de tous les maux, nous ne nous plaindrions pas si souvent qu'on résiste à notre parole, et nous aurions la consolation de voir nos discours suivis de conversions signalées. Oui, de quelques douceurs que se flattent les hommes du monde en contentant leurs désirs, il nous est aisé de prouver qu'ils se blessent, qu'ils se déchirent, qu'ils se donnent un coup mortel par leurs volontés déréglées. Et pour éclaircir cette vérité dans les formes et par les principes, il faut rappeler ici la définition du péché que nous avons déjà établie. Nous avons donc dit, que le péché est un mouvement de la volonté de Dieu. Sur ce fondement principal, il nous est aisé d'appuyer une belle doctrine de saint Augustin, qui nous explique admirablement en quoi la malignité du péché consiste (1). Il dit donc qu'elle est renfermée en une contrariété, parce que le péché est contraire à Dieu, et qu'il est aussi contraire à l'homme. Contraire à Dieu : il est manifeste, parce qu'il combat ses saintes lois; contraire à l'homme : c'est une suite, parce que, l'attachant à ses propres inclinations, comme à des lois particulières qu'il se fait lui-même, il le sépare des lois primitives et de la première raison à laquelle il est lié par son origine céleste, c'est-à-dire par l'honneur qu'il

(1) De Civit. Dei, lib. XII, cap. III t. VII, col. 302.

a de naître à l'image de Dieu, et de porter en son âme les traits de sa face, et lui ôte sa félicité qui consiste dans sa conformité avec son auteur.

Il paraît donc que le péché est également contraire à Dieu et à l'homme ; mais avec cette mémorable différence, qu'il est contraire à Dieu, parce qu'il est opposé à sa justice ; mais de plus, contraire à l'homme, parce qu'il est préjudiciable à son bonheur : c'est-à-dire, contraire à Dieu comme à la règle qu'il combat ; et outre cela, mais funestement, contraire à l'homme comme au sujet qu'il corrompt : à Dieu, comme mauvais ; à l'homme, comme nuisible. Et c'est ce qui a fait dire au divin Psalmiste, que « *celui qui aime l'iniquité se hait* « *soi-même* », ou, pour traduire mot à mot, qu'il a de l'aversion pour son âme, parce qu'il y corrompt, avec la grâce, les principes de sa santé, de son bonheur et de sa vie (1).

Et certes il est nécessaire que les hommes se perdent eux-mêmes en s'élevant contre Dieu. Car que sont-ils autre chose, ces hommes rebelles, que sont-ils, dit saint Augustin, que des ennemis impuissants ? « *Ennemis* « *de Dieu*, dit le même saint, *par la volonté de lui* « *résister et non par le pouvoir de lui nuire* (2) ». Et de là ne s'ensuit-il pas que la malice du péché, ne trouvant point de prise sur Dieu qu'elle attaque, laisse nécessairement tout son venin dans le cœur de celui qui le commet ? Comme la terre, qui, élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière et se couvre seulement elle-même de ténèbres ; ainsi le pécheur téméraire résistant follement à Dieu, par un juste et équitable jugement, n'a de force que contre lui-même, et ne peut rien que se détruire par son entreprise insensée ; il se met en

(1) Ps., x, 6. — (2) De Civ. Dei, lib. XII, cap. III, t. VII, col. 302.

pièces lui-même par l'effort téméraire qu'il fait contre Dieu.

C'est pour cela que le Roi-prophète a prononcé cette malédiction contre les pécheurs : « *Que leur épée leur* « *perce le cœur, et que leur arc soit brisé* (1). » Vous voyez deux espèces d'armes entre les mains du pécheur : un arc pour tirer de loin, un glaive pour frapper de près. L'arc se rompt et est inutile ; le glaive porte son coup, mais contre lui-même. Entendons le sens de ces paroles : le pécheur tire de loin, il tire contre le ciel et contre Dieu ; et non seulement les traits n'y arrivent pas, mais encore l'arc se rompt au premier effort. Impie, tu t'élèves contre Dieu, tu te moques des vérités de son Évangile, et tu fais un jeu sacrilège des mystères de sa bonté et de sa justice. Et toi, blasphémateur impudent, profanateur du saint nom de Dieu, qui non content de prendre en vain ce nom vénérable qu'on ne doit jamais prononcer sans tremblement, profères des exécrations qui font frémir toute la nature, et te piques d'être inventif en nouveaux outrages contre cette bonté suprême, si féconde pour toi en nouveaux bienfaits ; tu es donc assez furieux pour t'en prendre à Dieu, à sa providence de toutes les bizarreries d'un jeu excessif qui te ruine, dans lequel tu ne crains pas de hasarder à chaque coup plus que ta fortune, puisque tu hasardes ton salut et ta conscience. Ou bien, poussé à bout par tes ennemis sur lesquels tu n'as point de prise, tu tournes contre Dieu seul ta rage impuissante; comme s'il était du nombre de tes ennemis, et encore le plus faible et le moins à craindre, parce qu'il ne tonne pas toujours, et que, meilleur et plus patient que tu n'es ingrat et injurieux, il réserve encore à la pénitence cette tête que tu dévoues par tant d'attentats à sa jus-

(1) Ps. XXXVI. 16.

tice. Tu prends un arc en ta main, tu tires hardiment contre Dieu, et les coups ne portent pas jusqu'à lui, que sa sainteté rend inaccessible à tous les outrages des hommes : ainsi tu ne peux rien contre lui, et ton arc se rompt entre tes mains, dit le saint Prophète.

Mais il ne suffit pas que son arc se brise et que son entreprise demeure inutile ; il faut que son glaive lui perce le cœur, et que, pour avoir tiré de loin contre Dieu, il se donne de près un coup sans remède, si Dieu ne le guérit par miracle. C'est la commune destinée de tous les pécheurs. Le péché, qui trouble tout l'ordre du monde, met le désordre premièrement dans celui qui le commet. La vengeance, qui sort du cœur pour tout ravager, porte toujours son premier coup, et le plus mortel, sur ce cœur qui la produit, la nourrit. L'injustice qui veut profiter du bien d'autrui, fait son essai sur son auteur qu'elle dépouille de son plus grand bien, qui est la droiture, avant qu'il ait pu ravir et usurper celui des autres. Le médisant ne déchire dans les autres que la renommée, et déchire en lui la vertu même. L'impudicité qui veut nous corrompre, commence son effet par sa propre source, parce que nul ne peut attenter à l'intégrité d'autrui que par la perte de la sienne. Ainsi tout pécheur est ennemi de soi-même, corrupteur en sa propre conscience du plus grand bien de la nature raisonnable, c'est-à-dire de l'innocence. D'où il s'ensuit que le péché, je ne dis pas dans ses suites, mais le péché, en lui-même, est le plus grand et le plus extrême de tous les maux ; plus grand sans comparaison que tous ceux qui nous menacent par le dehors, parce que c'est le dérèglement en l'entière dépravation du dedans ; plus grand et plus dangereux que les maladies du corps les plus pestilentes, parce que c'est un poison fatal à la vie de l'âme ; plus grand que tous les maux qui atta-

quent notre esprit, parce que c'est un mal qui corrompt notre conscience ; plus grand par conséquent que la perte de la raison, parce que c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage, sans lequel la raison même n'est plus qu'une folie criminelle. Enfin, pour conclure ce raisonnement, mal par dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs, parce que nous y trouvons tout ensemble et un malheur et un crime ; malheur qui nous accable et crime qui nous déshonore ; malheur qui nous ôte toute espérance, et crime qui nous ôte toute excuse ; malheur qui nous fait tout perdre, et crime qui nous rend coupables de cette perte funeste, et qui ne nous laisse pas même sujet de nous plaindre.

Après cela, il ne faut pas s'étonner si l'on nous prêche souvent que notre crime devient notre peine. Et je n'ai pas dit sans raison que la cognée qui nous frappe, c'est le péché même, puisqu'il sera dans l'éternité le principal instrument de notre supplice. « *J'assouvirai* « *en vous toute ma fureur. Et je vous opposerai à vous-* « *même toutes vos abominations... Et vos abominations* « *subsisteront au milieu de vous-même... Et je vous* « *chargerai du poids de tous vos forfaits* (1). » Voilà le juste supplice, un homme tout pénétré, tout environné de ses crimes. Et en effet, dit saint Augustin, il ne faut pas se persuader que cette lumière infinie et cette souveraine bonté de Dieu tire d'elle-même et de son sein propre de quoi punir les pécheurs. Dieu est le souverain bien, et de lui-même il ne produit que du bien aux hommes : ainsi, pour trouver les armes par lesquelles il détruira ses ennemis, il se servira de leurs péchés mêmes, qu'il ordonnera de telle sorte que ce qui a fait le plaisir de l'homme pécheur, deviendra l'ins-

(1) Ezech, VII, 3. 4, 8.

trument d'un Dieu vengeur (1). Et ne demandez pas de quelle sorte se fera ce grand changement de nos plaisirs en supplices ; la chose est prouvée par les Écritures. C'est le Véritable qui le dit, c'est le Tout-Puissant qui le fait. Et toutefois, si vous regardez la nature des passions auxquelles vous abandonnez votre cœur, vous comprendrez aisément qu'elles peuvent devenir un supplice intolérable. Elles ont toutes en elles-mêmes des peines cruelles, des dégoûts, des amertumes. Elles ont toutes une infinité qui se fâche de ne pouvoir être assouvie ; ce qui mêle dans elles toutes des emportements qui dégénèrent en une espèce de fureur non moins pénible que déraisonnable. L'amour impur, s'il m'est permis de le nommer dans cette chaire, a ses incertitudes, ses agitations violentes, ses résolutions irrésolues, et l'enfer de ses jalousies (2) : et le reste que je ne dis pas. L'ambition a ses captivités, ses empressements, ses défiances et ses craintes, dans sa hauteur même qui est souvent la mesure de son précipice. L'avarice, passion basse, passion odieuse au monde, amasse non seulement les injustices, mais encore les inquiétudes avec les trésors. Eh ! qu'y a-t-il donc de plus aisé que de faire de nos passions une peine insupportable de nos péchés, en leur ôtant, comme il est très juste, ce peu de douceur par où elles nous séduisent, et leur laissant seulement les inquiétudes cruelles et l'amertume dont elles abondent ? Nos péchés contre nous, nos péchés sur nous, nos péchés au milieu de nous : trait perçant contre notre sein, poids insupportable snr notre tête, poison dévorant dans nos entrailles.

Ainsi ne nous flattons pas de l'espérance de l'impunité, pendant que nous portons en nos cœurs l'instru-

(1) Enar., in Ps., VII, nº 16, t. IV, col. 37. — (2) Cant., VIII, 6.

ment de notre supplice : « *Je ferai sortir du milieu de* « *toi le feu qui dévorera tes entrailles* (1). » Je ne l'enverrai pas de loin contre toi ; il prendra dans ta conscience, et ses flammes s'élanceront du milieu de toi, et ce seront tes péchés qui le produiront. Le pensez-vous, que vous fabriquiez en pêchant l'instrument de votre supplice éternel ? cependant vous le fabriquez. Vous avalez l'iniquité comme l'eau : vous avalez des torrents de flammes. Par conséquent, malheur sur nous qui avons péché et ne faisons point pénitence ! Le coup est lâché ; l'enfer n'est pas loin, ses ardeurs éternelles nous touchent de près, puisque nous en avons en nous-mêmes et en nos propres péchés la source féconde. « *La cognée est à la racine.* » Ah ! quel coup elle t'a donné, puisque tu nourris déjà en ton cœur ce qui fera un jour ton dernier supplice ! Autant de péchés mortels, autant de coups redoublés. Aussi l'arbre ne peut-il plus se soutenir : il chancelle, il penche à sa perte par ses habitudes vicieuses, et bientôt il tombera de son propre poids. Que s'il faut encore un dernier coup, Dieu le lâchera sans miséricorde sur cette racine stérile et maudite. Le pécheur ne se soutient plus ; les moindres tentations le font chanceler, les plus légers mouvements lui impriment une pente dangereuse. Mais enfin il a pris sa pente funeste par ses mauvaises inclinations ; il ne se peut plus relever, et je le vois qui va tomber. Il est vrai que Dieu lui donne encore un peu d'espérance ; mais, puisqu'il en abuse : Je vis éternellement, dit le Seigneur, je ne puis plus souffrir cette dureté. « *La fin est venue, et il faut conclure* (2). » Je détruirai tous les fondements de cette espérance téméraire ; je lâcherai le dernier coup : et, coupant jusqu'aux moindres fibres qui soutiennent encore ce

(1) Ezech. XXVIII. 18. — (2) Ezech., VII, 2. 23.

malheureux arbre, je le précipiterai de son haut, et le jetterai dans la flamme : « *Tout arbre qui ne produit* « *pas de fruit, sera coupé et jeté au feu.* » Retirez-vous, de peur d'être accablé de sa chute : ses exemples vous entraîneraient avec lui. Seigneur, donnez-moi de la force ; aidez le travail de mon cœur, qui veut enfanter de vrais pénitents.

SECOND POINT.

Tel que serait un ennemi implacable, qui, nous ayant dépouillé de tout notre bien, nous attire de plus sur les bras un adversaire puissant auquel nous ne pouvons résister ; tel, et encore plus malfaisant, est le péché à l'égard de l'homme : puisque le péché, comme je l'ai déjà dit, nous ayant fait perdre le bon usage de la raison, l'emploi légitime de la liberté, la pureté de la conscience, c'est-à-dire tout le bien et tout l'ornement de la créature raisonnable ; pour mettre le comble à nos maux, il arme Dieu contre nous, et nous rend ses ennemis déclarés, contraires à sa droiture, injurieux à sa sainteté, ingrats envers sa miséricorde, odieux à sa justice, et par conséquent soumis à la loi de ses vengeances.

De là nous pouvons comprendre de quelle sorte Dieu est animé, si je puis parler de la sorte, envers les pécheurs impénitents ; et je vous dirai en un mot, car je ne veux point m'étendre à prouver des vérités manifestes, qu'autant qu'il est saint, autant qu'il est juste, autant leur est-il contraire ; de sorte qu'il a contre eux une aversion infinie.

Les pécheurs n'entendent pas cette vérité : pendant qu'à l'ombre de leur bonne fortune, et à la faveur des longs délais que Dieu leur accorde, ils s'endorment à

leur aise, ils s'imaginent que Dieu dort aussi ; ils pensent qu'il ne songe pas plus à les châtier, qu'ils ne songent à se convertir : et comme ils ont oublié ses jugements, « *ils disent dans leur cœur : Dieu m'a oublié et* « *ne prend pas garde à mes crimes* (1) ». Et au contraire ils doivent savoir que la justice divine, qui semble dormir et oublier les pécheurs, leur répugnant, pour ainsi dire, de toute elle-même, est toujours en armes contre eux, et toujours prête à donner le coup par lequel ils périront sans ressource : « *Je vois une* « *verge qui veille* (2). » Et il ne faut pas qu'ils se flattent de la bonté infinie de Dieu, de laquelle ils ne connaissent pas la propriété : qu'ils entendent plutôt aujourd'hui que Dieu est bon d'une autre manière qu'ils ne l'imaginent. *Il est bon*, dit Tertullien, *parce qu'il est ennemi du mal : et il est infiniment bon, parce qu'il en est infiniment ennemi* (3). Il ne faut donc pas concevoir en Dieu une bonté faible et qui souffre tout, une bonté insensible et déraisonnable ; mais une bonté vigoureuse, qui exerce l'amour qu'elle a pour le bien par la haine qu'elle a pour le mal, et se montre efficacement bonté véritable, en combattant la malice du péché qui lui est contraire (4). Par conséquent, Dieu est en acte et en exercice d'une juste aversion contre les pécheurs. Ses foudres sont toujours prêts, et sa colère toujours enflammée : c'est pourquoi l'Écriture nous le représente comme tout prêt à frapper. « *Toutes ses flèches sont* « *aiguisées*, dit le saint prophète, *et tous ses arcs ban-* « *dés et prêts à tirer* (5) ». Ses flèches sont dressées et ses arcs pointés ; il vise et il désigne l'endroit où il veut frapper. Ainsi sa main vengeresse est bien retenue quelquefois par l'attente du repentir, mais non jamais désarmée, et encore moins endormie ; et vous le

(1) Ps. IX, 34. — (2) Jerem. I, 11. — (3) Adver., Marcion., lib. 1, n° 26. — (4) Id., ibid. — (5) Is., V, 28.

voyez dans notre Évangile. Non seulement elle tient toujours cette terrible cognée, mais elle en applique toujours le tranchant funeste à la racine de l'arbre ; et il n'y a rien entre deux : c'est pourquoi il n'est pas possible que l'arbre subsiste longtemps. « *Il sera coupé,* » dit saint Jean-Baptiste, dans le temps présent : on le coupe, on le déracine, afin que nous concevions l'action plus présente et plus efficace. Il semble qu'il ne frappe pas : c'est une vengeance occulte; il livre le pécheur aux passions, au sens réprouvé, etc.

Nous nous trompons si nous croyons pouvoir subsister longtemps dans cet état misérable. Il est vrai que jusqu'ici la miséricorde divine a suspendu la vengeance et arrêté le dernier coup de la main de Dieu ; mais nous n'aurons pas toujours un secours semblable. Car enfin, comme dit notre grand prophète, le règne de Dieu approche, il faut que Dieu règne; sous le règne de Dieu si saint, si puissant, si juste, il est impossible que l'iniquité demeure longtemps impunie. Disons un mot du règne de Dieu, que saint Jean-Baptiste nous annonce.

« *Le Seigneur a régné*, dit le Roi-prophète; *que la* « *terre s'en réjouisse, que les îles les plus éloignées en* « *triomphent d'aise* (1). » Voilà un règne de douceur et de paix. Mais, ô Dieu, qu'entends-je dans un autre psaume! « *Le Seigneur a régné*, dit le même prophète; « *que les peuples frémissent et s'en courroucent, et que* « *la terre en soit ébranlée jusqu'aux fondements* (2)! » Voilà ce règne terrible, ce règne de fer et de rigueur, qu'un autre prophète décrit en ces mots : « *Je règnerai* « *sur vous, dit le Seigneur, en vous frappant d'une* « *main puissante et en épuisant sur vous toute ma* « *colère* (3). »

(1) Ps., XCVI, 1., — (2) Ps., VCVIII, 1. — (3) Ezech., XX, 33.

Dieu ne règne sur les hommes qu'en ces deux manières : il règne sur les pécheurs convertis, parce qu'ils se soumettent à lui volontairement; il règne sur les pécheurs condamnés, parce qu'il se les assujettit malgré eux. Là est un règne de paix et de grâce, ici un règne de rigueur et de justice; mais partout un règne souverain de Dieu, parce que là on pratique ce que Dieu commande, ici l'on souffre le supplice que Dieu impose : Dieu reçoit les hommages de ceux-là, il fait justice des autres. Pécheur que Dieu appelle à la pénitence et qui résistez à sa voix, vous êtes entre les deux; ni vous ne faites ni vous n'endurez ce que Dieu veut : vous méprisez la loi, et vous n'éprouvez pas la peine; vous rejetez l'attrait, et vous n'êtes point accablé par la colère. Vous bravez jusqu'à la bonté qui vous attire, jusqu'à la patience qui vous attend; vous vivez maître absolu de vos volontés, indépendant de Dieu, sans rien ménager de votre part, sans rien souffrir de la sienne; et il ne règne sur vous ni par votre obéissance volontaire, ni par votre sujétion forcée. C'est un état violent, je vous le dis encore une fois; il ne peut pas subsister longtemps. Dieu est pressé de régner sur vous, car voyez en effet combien il vous presse. Que de douces invitations! que de menaces terribles! que de secrets avertissements! que de nuages de loin! que de tempêtes de près! Regardez comme il rebute toutes vos excuses; il ne permet ni à celui-là de mettre fin à ses affaires, ni à cet autre d'aller fermer les yeux à son père (1) : tout retardement l'importune, tant il est pressé de régner sur vous! S'il ne règne par sa bonté, bientôt et plutôt que vous ne pensez il voudra régner par sa justice. Car à lui appartient l'empire, et il se doit à lui-même et à sa propre grandeur d'établir

(1) Luc., IX, 59, 61.

promptement son règne. C'est pourquoi notre grand Baptiste crie dans le désert : et non seulement les rivages et les montagnes voisines, mais même tout l'univers retentit de cette voix : Faites pénitence, faites pénitence, riches et pauvres, grands et petits, princes et sujets ; que chacun se retire de ses mauvaises voies : « *car le règne de Dieu approche* (1). »

Il approche, en effet, puisque le Fils de Dieu paraîtra bientôt. Le règne de la bonté approche avec lui, parce qu'il nous apporte en naissant la source des grâces ; mais le règne de la justice s'approche et avance d'un même pas, parce qu'elle suit toujours la bonté de près pour en venger les injures. La grande bonté rejetée attire les grandes rigueurs; les bienfaits méprisés pressent la vengeance et lui préparent la voie, et saint Jean ne vous a pas tu ce conseil de Dieu. Quand il voit paraître Jésus-Christ au monde, c'est alors qu'il commence à dire que la cognée est à la racine. Tout presse Dieu à se venger des ingrats ; sa bonté le presse, ses bienfaits le pressent ; le dirai-je? son attente même le presse, car il n'y a rien qui fasse tant hâter la vengeance qu'une longue attente frustrée.

Ainsi, je vous conjure, ne vous fiez pas au temps qui vous trompe; c'est un dangereux imposteur qui vous dérobe si subtilement que vous ne vous apercevez pas de son larcin. Ne regardez pas toujours le temps à venir ; considérez votre état présent : ce que le temps semble vous donner, il vous l'ôte ; il retranche de vos jours en y ajoutant. Cette fuite et cette course insensible du temps n'est qu'une subtile imposture pour nous mener insensiblement au dernier jour. La jeunesse y arrive précipitamment, et nous le voyions tous les jours. Partant, n'attendez pas de Dieu tout ce que

1 Matth., III. 2.

vous prétendez : ne regardez pas les jours qu'il peut vous donner, mais ceux qu'il peut vous ôter ; ni seulement qu'il peut pardonner, mais encore qu'il peut punir. Ne fondez pas votre espérance et n'appuyez pas votre jugement sur une chose qui vous est cachée.

Je n'ignore pas que Dieu, « *qui ne veut pas la mort* « *du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive* (1), » prolonge souvent le temps de la pénitence. Mais il faut juger de ce temps comme des occasions à la cour. Chacun attend les moments heureux, les occasions favorables pour terminer ses affaires. Mais si vous attendez sans vous remuer, si vous ne savez pas profiter du temps, il passe vainement pour vous, et ne vous apporte en passant que des années qui vous incommodent. Ainsi, dans cette grande affaire de la pénitence, celui-là peut beaucoup espérer du temps, qui sait s'en servir et le ménager. Mais celui qui attend toujours et ne commence jamais, voit couler inutilement et se perdre entre ses mains tous ces moments précieux dans lesquels il avait mis son espérance. Que lui apporte le temps, qu'une plus grande atteinte à sa vie, un plus grand poids à ses crimes, une plus forte attache à ses habitudes?

C'est pour cela que saint Jean-Baptiste ne nous donne aucune relâche : « *La cognée*, dit-il, *est à la racine ; tout* « *arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté* « *au feu : faites donc, faites promptement de dignes* « *fruits de pénitence* (2) ». Il faut tâcher que nous tirions aujourd'hui quelque utilité de ces salutaires paroles, et que nous n'ayons pas écouté en vain un si grand prédicateur que saint Jean-Baptiste.

Le figuier infructueux (3). Vous avez eu la pluie, vous avez eu le soleil, vous avez eu la culture :

(1) Ezech., xxx, 11. — (2) Luc., III, 8. — (3) Ibid., XIII.

vous n'avez plus à attendre que la cognée et le feu.

Il faut quelque chose de nouveau pour vous émouvoir. Vous avez franchi hardiment les plus puissantes considérations. Cette première tendresse d'une conscience innocente, ah! que vous l'avez endurcie! La pénitence, la communion, que vous avez appris à les profaner : cela ne vous touche plus. Les terribles jugements de Dieu qui avaient autrefois tant de force pour vous émouvoir; vous avez dissipé comme une vaine frayeur l'appréhension que vous aviez de ce tonnerre, et vous vous êtes accoutumés à dormir tranquillement à ce bruit.

Nous voilà réduits aux miracles. Expérience des pécheurs qu'ils ont laissés toujours les mêmes : « *Vous « mourrez dans votre péché* (1). »

Faire attention aux choses dites, sans tant songer au prédicateur. Les choses que nous disons sont-elles si peu solides, qu'elles ne méritent de réflexion que par la manière de les dire ? Tant d'heures de grand loisir ! pourquoi sont-elles toutes des heures perdues ? Pourquoi Jésus-Christ n'en aura-t-il pas quelques-unes plutôt qu'un amusement inutile? Ainsi puisse Jésus-Christ naissant vous combler de grâce! puissiez-vous recevoir en lui un Sauveur et non un juge! puissiez-vous apprendre à sa crèche à mépriser les biens périssables, et acquérir les inestimables richesses que sa glorieuse pauvreté nous a méritées!

(1) Joan., VIII, 21.

QUATRIÈME LECTURE

MARDI

QUALITÉS DE LA PENITENCE (1)

Trois qualités de la pénitence opposées aux trois désordres du péché : comment elles en sont le remède. Difficulté à recouvrer la justice perdue. Fidélité qu'exige l'amitié réconciliée. Funestes effets du mépris ou de l'abus de la pénitence.

Nous qui sommes morts au péché, comment pourrons-nous désormais y vivre? (Rom., VI, 2).

Je ne puis vous exprimer combien est grande aujourd'hui la joie de l'Église. Cette grâce du jubilé, que vous avez si ardemment embrassée, cette piété exemplaire, ce zèle que vous avez témoigné dans la fréquentation des saints sacrements, satisfait infiniment cette bonne mère : et si le père de ce prodigue voulut que toute sa maison fût en joie pour le retour d'un de ses enfants, quels sont les sentiments de l'Église voyant un si grand nombre des siens ressuscités par la pénitence? Mais cette joie divine et spirituelle ne s'arrête pas sur la terre, elle passe jusqu'au ciel; et nous apprenons du Sauveur des âmes, que la conversion des hommes pécheurs fait la solennité des esprits célestes, nos gémissements font leur joie, et nos douleurs font

(1) Ce sermon a été prêché en temps de Jubilé (1655).

leurs actions de grâces. Donc les larmes des pénitents sont si précieuses qu'elles sont recueillies en terre pour être portées jusque dans le ciel, et leur vertu est si grande qu'elle s'étend même jusque sur les anges : et ce qui est bien plus merveilleux, c'est qu'encore que l'innocence ait ses larmes, les anges estiment de plus grand prix celles que les péchés font répandre; et l'amertume de la pénitence a quelque chose de plus doux, pour eux, que le miel de la dévotion. Que reste-t-il donc maintenant à faire, sinon de vous dire avec l'Apôtre : « *Nous qui sommes morts au péché, pourrons-* « *nous bien désormais y vivre?* » nous, qui avons réjoui le ciel, pourrons-nous après cela réjouir l'enfer, et rendre inutile une pénitence qui a déjà pu porter ses fruits jusque dans la Jérusalem bienheureuse? Comprenez, pécheurs convertis, que vos larmes pénètrent le ciel, puisqu'elles y vont réjouir les anges : voyez combien les pleurs de la pénitence sont fructueux à ceux qui les versent, puisqu'ils le sont même aux intelligences célestes. Entendons dans notre Évangile quelle abondante satisfaction produira un jour en nous-mêmes l'affliction d'un cœur repentant, puisqu'elle en produit déjà dans les anges, auxquels le Fils de Dieu nous promet que sa grâce nous fera semblables. Et puisque ces sublimes esprits prennent tant de part à notre bonheur, et qu'ils veulent bien se joindre avec nous par une société si étroite, joignons-nous aussi avec eux, et disons tous ensemble, avec Gabriel, l'un de leurs bienheureux compagnons : *Ave, Maria.*

Après que la grâce du saint baptême, nous ayant heureusement délivrés de la damnation du premier Adam, avait si abondamment répandu sur nous les bénédictions du nouveau; après que cette seconde naissance, qui nous a ressuscités en Notre-Seigneur,

avait consacré pour toujours nos corps et nos âmes à une sainte nouveauté de vie, il fallait certainement que les hommes, régénérés par une si grande bonté de leur Créateur, honorassent la miséricorde divine en conservant soigneusement ses bienfaits, et gardassent éternellement l'innocence que le Saint-Esprit leur avait rendue. Car, puisque nous apprenons de l'Apôtre, que cette eau salutaire et vivifiante qui nous a lavés au baptême, a détruit en nous le corps du péché, « *pour nous exempter à jamais de sa servitude* (1) »; y avait-il rien de plus nécessaire que de nous maintenir dans la liberté que le sang de Jésus-Christ nous avait acquise? et nous étant rengagés volontairement dans un si honteux esclavage après la sainteté du baptême, n'aurions-nous pas bien justement mérité que Dieu punît notre ingratitude par une entière soustraction de ses grâces?

Oui, sans doute, nous méritions, ayant violé le baptême, qu'on ne nous laissât plus aucune ressource; mais cette bonté, qui n'a point de bornes, a traité plus favorablement la faiblesse humaine : elle a regardé d'un œil de pitié l'extrême fragilité de notre nature, et voyant que notre vie n'était autre chose qu'une continuelle tentation, elle a ouvert la porte de la pénitence, comme second asile aux pécheurs, et une nouvelle espérance après le naufrage. Et encore que Dieu ait prévu que les hommes toujours ingrats abuseraient de la pénitence comme ils avaient fait du baptême, sa miséricorde ne s'est pas lassée; Jésus-Christ, qui a voulu que la pénitence nous tînt lieu en quelque sorte d'un second baptême, a mis entre ces deux sacrements cette différence notable, que le premier, nous étant donné comme la nativité du fidèle, ne peut être reçu

(1) Rom., VI, 6.

qu'une fois, parce qu'il n'y a qu'une naissance en esprit, comme il n'y en a qu'une en la chair; et qu'au contraire le sacrement de la pénitence est mis entre les mains de l'Église comme une clef salutaire, par laquelle elle peut ouvrir le ciel aux pécheurs autant de fois qu'ils se convertissent. Je n'excepte rien, dit notre Sauveur : tout ce que vous pardonnerez sur la terre leur sera remis devant Dieu (1) : pour nous faire voir, par cette parole, que son Père n'est jamais si inexorable qu'il ne puisse être apaisé par la pénitence. Voilà comme la miséricorde divine ne cesse jamais de bien faire aux hommes : mais comme si notre malice avait entrepris d'abuser de tous ses bienfaits, nous tournons à notre ruine tout ce qu'on nous présente pour notre salut.

En effet, qui ne voit par expérience que c'est la facilité du pardon qui nous endurcit dans le crime? Le remède de la pénitence, qui devait l'arracher jusqu'à la racine, ne sert qu'à le rendre plus audacieux par l'espérance de l'impunité. Les rebelles enfants d'Adam ont cru qu'on leur prolongeait le temps de pécher, parce qu'on leur en donnait pour se repentir; et par une insolence inouïe, nous sommes devenus plus méchants parce que Dieu s'est montré meilleur. Et afin que vous voyiez combien ce désordre est universel, permettez-moi d'appeler ici le témoignage de vos consciences. Je veux croire qu'il n'y a personne, en cette assemblée, que la grâce du jubilé, que l'exemple de la dévotion publique, et la sainteté de ces derniers jours n'ait invité à la pénitence; et je vous considère aujourd'hui comme des hommes renouvelés par le Saint-Esprit. Dans cet heureux état où vous êtes, si quelqu'un vous disait de la part de Dieu, avec une

(1) Matth., XVIII, 18. — Joan., XV, 23.

autorité infaillible, que si vous perdez une fois la grâce, en retombant dans les mêmes crimes que vous avez lavés par vos larmes, il n'y a plus pour vous aucune espérance, que le ciel vous sera fermé pour toujours, et que la miséricorde divine sera éternellement sourde à vos prières; seriez-vous si ennemis de vous-mêmes que de vous précipiter volontairement dans une damnation assurée? les plus déterminés ne trembleraient-ils pas, voyant leur perte si inévitable? Si donc nous retournons aux péchés que nous avons expiés par la pénitence (et qui n'y retournera pas?), c'est que l'espérance du pardon nous aura flattés, et que nous aurons présumé, comme des enfants libertins, de l'indulgence de notre Père, que nous avons tant de fois expérimentée : de sorte qu'il n'est rien de plus véritable que la cause la plus générale de tous nos péchés, c'est que nous n'avons jamais bien compris ce que je me propose aujourd'hui de vous faire entendre, que rien au monde n'est tant à craindre que de ne point profiter de la pénitence, et de déchoir, par de nouveaux crimes, de la grâce qu'elle nous avait obtenue.

Pour prouver solidement cette vérité, je remarque trois qualités dans la pénitence : c'est une réconciliation de l'homme avec Dieu, c'est un remède, c'est un sacrement. La pénitence nous réconcilie : de là vient que l'Apôtre dit : « *Je vous conjure au nom de Jésus,* « *réconciliez-vous avec Dieu* (1) ». La pénitence est un remède pour nos maladies : c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes : « *Je vous ai rendu la santé, allez* « *maintenant, et ne pèchez plus* (2) ». La pénitence est un sacrement; et Jésus-Christ nous l'enseigne assez, lorsqu'il parle ainsi aux apôtres : « *Recevez le Saint-* « *Esprit*, leur dit-il; *ceux dont vous remettrez les*

(1) II. Cor., v, 20. — (2) Joan., v. 14.

« *péchés, ils leur seront remis* (1) ». Par où nous voyons clairement que l'Esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres ; et c'est ce que nous appelons sacrement, quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

Mais pour mieux comprendre ces trois qualités, et la connexion qu'elles ont entre elles, concevez premièrement trois désordres que le péché produit dans les hommes. Le premier de tous les désordres, et qui est la source de tous les autres, c'est de les séparer de leur Créateur, et de rompre le nœud sacré de la société bienheureuse que Dieu avait voulu lier avec nous, « *Ce* « *sont,* nous dit-il, *vos péchés qui ont mis la division* « *entre vous et moi* (2) ». Et de là naît un second malheur : c'est que, l'âme étant séparée de Dieu, et ne buvant plus à cette fontaine de vie qui seule est capable de la soutenir, aussitôt ses forces défaillent, elle est accablée de langueurs mortelles ; et c'est ce que ressentait le divin Psalmiste, lorsqu'il criait à Dieu du fond de son cœur : « *Mes forces, ô mon Dieu! m'ont* « *abandonné, la lumière de mes yeux n'est plus avec* « *moi* (3) ; *guérissez-moi bientôt, ô Seigneur, parce que* « *j'ai péché contre vous* (4) ». Mais le péché n'est pas seulement une maladie, c'est encore une profanation de nos âmes ; et la raison en est évidente : car, comme l'union avec Dieu les sanctifiait par une espèce de consécration, le péché au contraire les rend profanées. C'est une lèpre spirituelle, qui non seulement affaiblit les hommes par la maladie, mais les met au rang des choses immondes : et ce sont les trois maux que fait le péché. Il sépare premièrement l'âme d'avec Dieu, et par cette funeste séparation, de saine elle devient

(1) Ibid., xx, 22, 23. — (2) Is., lix, 2. — (3) Ps., xxxvi, 10. — (4) Ps., xl, 4.

languissante, et de sainte elle devient profanée.

C'est pourquoi il a fallu que la pénitence eût les trois qualités que je vous ai dites. Le péché nous séparant d'avec Dieu, il fallait que la pénitence nous y réunît ; et c'est la première de ses qualités, c'est une réconciliation. Mais le péché en nous séparant nous a faits malades : par conséquent il ne suffit pas que la pénitence nous réconcilie, il faut encore qu'elle nous guérisse ; et de là vient qu'elle est un remède. Et enfin comme le péché ajoute la profanation et l'impureté aux infirmités qu'il apporte, une maladie de cette nature ne peut être déracinée que par un remède sacré, qui ait la force de sanctifier comme de guérir ; c'est pourquoi la pénitence est un sacrement. Vous voyez ces trois qualités d'où je tire trois raisons solides, pour montrer qu'il n'est rien de plus dangereux que d'abuser de la pénitence en la rendant inutile et infructeuse. Car s'il est vrai que la pénitence soit la réconciliation de l'homme avec Dieu, si c'est un remède qui nous rétablisse, et un sacrement qui nous sanctifie ; on ne peut sans un insigne mépris rompre une amitié si saintement réconciliée, ni rejeter sans un grand péril un remède si efficace, ni violer sans irrévérence un sacrement si saint et si salutaire. Ce sont les trois points : et de là nous conclurons, avec l'Apôtre, que puisque nous sommes morts au péché, nous ne pouvons plus désormais y vivre. C'est ce que j'espère vous rendre sensible avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, posons, pour fondement de tout ce discours, que s'il y a quelque chose parmi les hommes qui demande une fidélité éternelle, c'est une amitié réconciliée. Je sais que le nom de l'amitié est saint par lui-même, et que ses droits sont inviolables dans tous les sujets où elle se trouve ; néanmoins il faut confesser qu'il y a entre les amis je ne sais quel engagement plus étroit, et que l'amitié y reçoit de nouvelles forces. La raison en est évidente. Ce que l'homme fait avec contention, il le fait aussi avec efficace ; et les effets sont d'autant plus grands que l'âme est plus puissamment appliquée : de sorte qu'une amitié qui a pu se reprendre malgré les obstacles, qui a pu oublier toutes les injures, qui a pu revivre même après sa mort, a sans doute quelque chose de plus vigoureux que celle qui n'a jamais fait de pareils efforts. Cette amitié autrefois éteinte, maintenant refleurie et ressuscitée, se souvenant du premier malheur, jette de plus profondes racines, de crainte qu'elle ne puisse être encore une fois abattue. Les cœurs se font eux-mêmes des nœuds plus serrés : et comme les os se rendent plus fermes dans les endroits des ruptures, à cause du secours extraordinaire que la nature donne aux parties blessées ; de même les amis qui se réunissent envoient pour ainsi dire, tant d'affection pour renouer l'amitié rompue, qu'elle en demeure à jamais mieux consolidée. Mais si l'affection y est plus ardente, la fidélité d'autre part se lie davantage. La réconciliation des amis a quelque chose de ces contrats qui interviennent sur les procès ; et nous apprenons des jurisconsultes que ce sont les plus assurés, parce que la bonne foi y est engagée dans des circonstances

plus fortes : d'où il est aisé de conclure qu'en tous sens il n'est rien plus inviolable que l'amitié réconciliée.

Cette vérité étant établie, je m'adresse maintenant à vous, réconciliés par la pénitence, pour vous dire que Dieu vous demande une fidélité plus exacte et une affection plus sincère : pour quelle raison ? parce que vous êtes réconciliés. Il veut que vous l'aimiez davantage ; et ce n'est pas moi qui le dis, c'est lui qui le déclare dans son Évangile, lorsque, parlant à Simon le pharisien au sujet de la Madeleine, il dit : « *Celui à qui* « *on remet moins, aime moins ; celui à qui on remet* « *plus, aime plus* (1). » Peut-on parler plus expressément ? Il vous a remis vos péchés ; mais après cela il attend de vous que vous l'aimerez avec plus d'ardeur ; parce qu'ainsi que nous avons dit, c'est la loi nécessaire et indispensable de l'amitié réconciliée ; et lui-même, quoiqu'il soit au-dessus des lois, il ne laisse pas d'en donner l'exemple. Considérez ce que je veux dire : il n'y a page de l'Évangile où nous ne voyions que Jésus a une certaine tendresse pour les pécheurs réconciliés plus que pour les justes qui persévèrent. Qui ne sait que Madeleine la pénitente a été sa fidèle et sa bien-aimée ; que Pierre, après l'avoir renié, est choisi pour confirmer la foi de ses frères ; qu'il laisse tout le troupeau dans les bois pour courir après sa brebis perdue ; et que celui de tous ses enfants qui émeut le plus sensiblement ses entrailles, c'est le dissipateur qui retourne? afin que nous entendions qu'encore que l'innocence ait ses larmes, il estime plus précieuses celles que les péchés font répandre dans les saints gémissements de la pénitence, et que la justice recouvrée a quelque chose de plus agréable à ses yeux, que la justice toujours conservée. Et d'où vient cela ? c'est que s'étant

(1) Luc., VII, 47.

réconcilié avec les pécheurs, il veut soigneusement observer les lois de l'amitié réunie : et si Dieu les observe si exactement, nous, fidèles, les voulons-nous mépriser ? quelle serait notre perfidie ! Dans la réconciliation de l'homme avec Dieu, ce n'est pas l'homme qui se relâche : Dieu n'a pas rompu le premier ; au contraire, il nous comblait de ses biens ; c'est l'homme qui a été l'agresseur : quelle insolence ! mais c'est Dieu qui remet, c'est Dieu qui oublie. Que si celui qui pardonne et qui se relâche, se soumet volontairement aux lois de l'amitié réconciliée, s'il consent d'aimer davantage ; que ne doit pas faire celui qui reçoit la grâce, à qui l'on acquitte toutes ses dettes, et duquel on oublie toutes les injures ? C'est donc une vérité très indubitable, que le pécheur doit à Dieu une amitié plus ardente que le juste qui persévère. Tu le dois certainement, tu le dois et Jésus-Christ s'y attend, et il te l'a dit dans l'Évangile ; mais que son attente est frustrée ! O Sauveur ! votre bonté nous fait tort, et les hommes abusent de votre indulgence, parce que votre miséricorde se rend trop facile. Cette facilité, je l'avoue, devrait exciter nos affections ; mais notre âme basse et servile n'est pas capable de se gouverner par des considérations si honnêtes ; il nous faut de la crainte comme à des esclaves. Éveillons-nous donc du moins au bruit de la vengeance qui nous menace, si nous manquons à une amitié qui a été si saintement réparée. Tenons-nous en garde contre la facilité que nous nous imaginons à recouvrer la grâce : on ne la recouvre pas avec cette facilité que nous nous étions figurée. Je vous prie, renouvelez vos attentions.

Nous apprenons, dans les saintes Lettres, que dans la première intention de Dieu la grâce sanctifiante ne devait être donnée qu'une seule fois, et que si les hommes venaient à la perdre, jamais elle ne pourrait

leur être rendue. Cela paraît d'abord bien étrange; cependant il n'est rien de plus véritable, et c'est le fondement du christianisme. Mais d'où vient donc, direz-vous, que les hommes sont justifiés? Eh! ne le savez-vous pas? c'est que Jésus-Christ est intervenu. Entendez ce que c'est que notre justice : la justice du christianisme n'est pas un bien qui nous appartienne; ce n'est pas à nous qu'on le restitue, c'est un don que le Père a fait à son Fils, et ce Fils miséricordieux nous le cède; il veut que nous jouissions de son droit; nous l'avons de lui par transport ou plutôt nous ne l'avons qu'en lui seul, parce que le Saint-Esprit nous a faits ses membres; c'est l'espérance du chrétien. Donc la grâce de la justice, dans la première intention de Dieu, ne devait point être rendue à ceux qui la perdent; et si Dieu s'est laissé fléchir en notre faveur à la considération de son Fils, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il ait tout à fait oublié son premier dessein, ni qu'il se soit entièrement relâché de sa première rigueur. Il a fallu trouver un milieu, afin de nous retenir toujours dans la crainte : de sorte qu'il a posé cette loi éternellement immuable, qu'autant de fois que nous perdrions la justice, s'il se résolvait à nous pardonner il se rendrait de plus en plus difficile. Par exemple, nous l'avons reçue au baptême; avec quelle facilité! nous le voyons tous les jours par expérience, nous n'y avons rien contribué du nôtre; et nous n'avons pas même senti la grâce que l'on nous a faite. Si nous péchons après le baptême, nous ne trouvons plus cette première facilité; il faut nécessairement recourir aux larmes et aux travaux de la pénitence, qui est appelée par l'antiquité un baptême laborieux. Ecoutez le concile de Trente (1) : on ne répare point la justice par le sacre-

(1) Sess., XIV, de Pœnit., cap. II.

ment de la pénitence sans de grandes peines et de grands travaux : le premier baptême n'est point pénible; le second est laborieux. D'où vient cette nouvelle difficulté, sinon de la raison que nous avons dite? Vous avez perdu la justice; ou vous n'y reviendrez jamais, ou ce sera toujours avec plus de peine : et si nous violons les promesses non seulement du baptême sacré, mais encore de la pénitence, par la même suite de raisonnement, la difficulté se fera plus grande; Dieu se rendra toujours plus inexorable.

Et pour rechercher cette vérité jusque dans sa source, je remarque avec le docte Tertullien, au second livre contre Marcion, que « *tout l'usage de la* « *justice sert à la bonté* (1) »; parce que sa fonction principale, c'est de soutenir la miséricorde, en la faisant craindre à ceux qui seront assez aveugles pour ne pas l'aimer. Et c'est pourquoi si la malice des hommes méprise la miséricorde divine, en manquant à la foi donnée dans le sacrement et en violant les promesses de la pénitence; ou la justice divine devient entièrement inflexible, ou, s'il lui plaît de se relâcher, elle se rend de plus en plus rigoureuse : autrement, si je l'ose dire, elle trahirait la bonté en l'abandonnant au mépris. En effet, peut-il se voir un pareil mépris, que de manquer à une amitié tant de fois réconciliée? Un pécheur pressé en sa conscience regarde la main de Dieu armée contre lui; il voit déjà l'enfer ouvert sous ses pieds : quel spectacle! Dans cette crainte, dans cette frayeur, il s'approche de ce trône de miséricorde qui jamais n'est fermé à la pénitence. Eh! il n'attend pas qu'on l'accuse, il se rend dénonciateur de ses propres crimes; il est prêt à passer condamnation pour prévenir l'arrêt de son juge. La justice divine se met contre lui, il se

(1) N° 13.

joint à elle pour la fléchir, il avoue qu'il mérite d'être sa victime ; et toutefois il demande grâce au nom du médiateur Jésus-Christ. On lui propose la condition de corriger sa vie déréglée : il promet : c'est ce que nous avons fait dans l'action de la pénitence. Mais bien plus, nous avons donné Jésus-Christ pour caution de notre parole ; car, étant le médiateur, il est le dépositaire et la caution des paroles des deux parties. Il est caution de celle de Dieu, par laquelle il nous promet de nous pardonner ; et il l'est aussi de la nôtre, par laquelle nous promettons de nous corriger. Nous avons pris à témoin son corps et son sang, qui a scellé la réconciliation à la sainte table ; et après la grâce obtenue, nous cassons un acte si solennel ! nous nous repentons de notre pénitence ! nous retirons de la main de Dieu les larmes que nous lui avions consacrées ! nous désavouons nos promesses, et Jésus-Christ en est garant pour nous ! nous étions réconciliés avec Dieu : son amitié nous est importune ; et pour comble d'indignité nous renouons avec le diable le traité que la pénitence avait annulé ! Vous en frémissez ; mais c'est néanmoins ce que nous faisons toutes les fois que nous perdons par de nouveaux crimes la justice réparée par la pénitence. Voilà les sentiments que nous avons de Dieu : si notre bouche ne le dit pas, nos œuvres le crient ; et c'est le langage que Dieu entend.

Après des profanations si étranges, croyons-nous que la miséricorde divine nous sera toujours également accessible ? Elle ne veut point être méprisée : ah ! « *ne vous* « *y trompez pas*, dit l'Apôtre, *on ne se moque pas ainsi* « *de Dieu* (1). » Et s'il est vrai, (ce que nous disons), que les difficultés s'augmentent toujours, que Dieu devient toujours plus inexorable, lorsque nous man-

(1) Gal., VI, 7.

quons à la foi donnée; mon Sauveur, où en sommes-nous après tant de réconciliations inutiles! ne craignons-nous pas que le temps approche qu'il nous rejettera de devant sa face, et que le ciel deviendra de fer sur nos têtes? Malheureux! ne sentons-nous pas que la miséricorde se lasse, et que nous commençons à lui être à charge? ah! nous la méprisons trop souvent. C'est un beau mot de Tertullien dans le livre de la Pénitence (1), que les pécheurs réconciliés, qui retournent à leurs premiers crimes, sont à charge à la miséricorde divine; et il importe que vous entendiez sa pensée. Un pauvre homme accablé de misère vous demande votre assistance : vous soulagez sa nécessité, mais vous ne pouvez pas l'en retirer. Il revient à vous avec crainte, à peine ose-t-il vous parler : mais sa pauvreté, sa misère, et plus encore sa retenue, parlent assez pour lui; il ne vous est pas à charge. Mais un autre vient à vous, qui vous presse, qui vous importune; vous vous excusez : il ne vous prie pas, il semble exiger comme si votre libéralité était une dette; c'est celui-là qui vous est à charge, vous cherchez tous les moyens de vous en défaire. Un chrétien a succombé à quelque tentation violente; quelque temps après il revient : Qu'ai-je fait, et où me suis-je engagé? La larme à l'œil, le regret dans l'âme, la confusion sur la face, il demande qu'on lui pardonne; et ensuite il en devient plus soigneux. Je l'ose dire, il n'est point à charge à la miséricorde divine; mais c'est toi, pécheur endurci, tant de fois réconcilié et aussi souvent infidèle, qui prétends faire un circuit éternel de la grâce au crime, du crime à la grâce, et qui crois la pouvoir toujours perdre et recevoir quand tu le voudras, comme si c'était un bien qui te fût acquis : si tu lui es à charge, elle ne te fait du

(2) N° 5.

bien qu'à regret, et bientôt elle cessera de t'en faire. Tu es à charge à la miséricorde divine; tu es de ceux dont il est écrit que « *Dieu a les oblations en horreur ; ils « me sont à charge* (1). » Il déteste les pénitences stériles et tes réconciliations si souvent trompeuses : et comment pourrait-il aimer un arbre qui ne lui produit jamais aucun fruit? Ah ! réveillons-nous, il est temps; il est temps plus que jamais que nous commencions à faire des fruits dignes de la pénitence. Après cette réunion solennelle de Dieu avec nous, et ce grand renouvellement que le jubilé a fait en nos âmes, commençons à vivre, avec notre Dieu comme des pécheurs réconciliés, comme des rebelles reçus en grâce; respectons la miséricorde qui nous a sauvés, et la foi que nous lui avons engagée : car si nous continuons à lui être à charge, à la fin elle se défera tout à fait de nous; et, retirant les remèdes dont nous abusons, elle nous laissera languir dans nos maladies. C'est la seconde considération que je vous propose, pour vous obliger à être fidèles à la pénitence, parce que ce remède est si nécessaire, qu'on se jette dans un grand péril, quand on se le rend inutile.

SECOND POINT.

Une des qualités de l'Église qui est autant célébrée dans les Écritures, c'est sa perpétuelle jeunesse et sa nouveauté qui dure toujours. Et si peut-être vous vous étonnez qu'au lieu que la nouveauté passe en un moment, je vous parle d'une nouveauté qui ne finit point; il m'est aisé de vous satisfaire. L'Église chrétienne est toujours nouvelle, parce que l'esprit qui l'anime est

(1) Is., I, 14.

toujours nouveau, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « *Ne vivons plus en l'antiquité de la lettre, mais en la* « *nouveauté de l'esprit* (1), » et parce que cet esprit est toujours nouveau, il renouvelle de jour en jour les fidèles. Et pour pénétrer encore plus loin, comme dit le même saint Paul, « *il est renouvelé de jour en* « *jour* (2) » : d'où résulte cet effet merveilleux, qu'au lieu que, selon la vie animale, plus nous avançons dans l'âge, plus nous vieillissons ; l'homme spirituel au contraire, plus il avance, plus il rajeunit.

Pour comprendre cette vérité, considérons trois états divers par lesquels doivent passer les enfants de Dieu : il y a celui de la vie présente ; après, la facilité dans le ciel ; et enfin la résurrection générale ; et ces trois états différents sont en quelque sorte trois différents âges par lesquels les enfants de Dieu croissent à la perfection consommée de la plénitude de Jésus-Christ, comme parle l'apôtre saint Paul (3). La vie présente est comme l'enfance, la force de l'âge suivra dans le ciel, et enfin la maturité dans la dernière résurrection. Dans ce premier âge, c'est-à-dire dans le cours de la vie présente, nous apprenons du divin apôtre, que l'homme intérieur, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour; et comment ? parce qu'il détruit en lui-même de plus en plus ce qu'il a hérité du premier Adam, c'est-à-dire, le péché et la convoitise ; c'est ce qui s'appelle vieillesse. De là il entrera dans le second âge, c'est-à-dire dans la vie céleste dont jouissent les saints avec Jésus-Christ. Vous voyez qu'il avance en âge ; en est-il plus vieux ? nullement : au contraire, il est plus nouveau, il est plus jeune qu'en son enfance, parce qu'il a moins de la vieillesse d'Adam. Enfin le dernier âge des enfants de Dieu, c'est la résurrection générale ; et parce

(1) Rom. VII, 6. — (2) II. Cor., IV, 16. — (3) Ephes., IV, 13.

que c'est leur dernier âge, c'est aussi la jeunesse la plus florissante, où l'homme est renouvelé en corps et en âme, où toute la vieillesse d'Adam est anéantie : « *Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'ai-* « *gle* (1) ». Tellement que l'Église, au lieu de vieillir, se renouvelle de jour en jour dans ses membres vivants et spirituels ; et la raison de cette conduite est très évidente : c'est que l'homme animal vieillit toujours, parce qu'il tend continuellement à la vie et à une vie immortelle.

Et c'est par là que nous entendons la nature de la pénitence. Il ne faut pas se persuader que ce soit une action qui passe, parce que c'est un renouvellement ; et le renouvellement du fidèle doit être une action continuée durant tout le cours de la vie. C'est une fausse imagination qui rend ordinairement nos confessions inutiles : nous croyons avoir assez fait, quand nous avons pourvu au passé : je me suis confessé, disent les pécheurs, j'ai mis ma conscience en repos ; pour l'avenir, on n'y pense pas : c'est là tout le fruit de la pénitence. Vous croyez avoir beaucoup fait ; et moi je vous dis avec Origène : Détrompez-vous : désabusez-vous ; la principale partie reste encore à faire : « *Ne croyez* « *pas que ce soit assez de vous être renouvelés une fois ;* « *il faut renouveler la nouveauté même* (2). »

C'est pourquoi il a fallu que le remède de la pénitence fût institué avec une double vertu : il fallait qu'il guérît le mal passé, il fallait qu'il prévînt le mal à venir ; et c'est le devoir de la pénitence de se partager également entre ces deux soins ; et en voici la raison solide. Le péché a une double malignité ; il a de la malignité en lui-même, il en a aussi dans ses suites : il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous fait perdre

(1) Ps., CII, 5. — (2) Lib., V, in Ep. ad Rom., n. 8, t. IV, p. 562.

le don de justice ; cela est bien clair : il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme ; c'est ce qui mérite un peu plus d'explication. Je dis donc qu'il nous affaiblit, parce qu'il nous divise ; et tout ce qui divise les forces les affaiblit. De là vient que le Sauveur dit : « *Un royaume divisé tombera bien-* « *tôt* (1) ». Et qu'est-ce qui fait gémir l'apôtre saint Paul (2), sinon cette division qu'il sent en lui-même entre l'esprit qui se plaît au bien et la convoitise qui l'attire au mal ? De là naissent toutes nos faiblesses : parce que la volonté languissante entre l'amour du bien et du mal se partage et se déchire elle-même. Or le péché laisse toujours dans notre âme une nouvelle impression qui nous porte au mal, et il joint le poids de la mauvaise habitude à celui de la convoitise ; de sorte qu'il fortifie la rébellion, et ensuite il abat d'autant plus nos forces : et, ce qui est terrible, c'est que, lorsqu'on l'efface par la pénitence, l'habitude ne laisse pas que de vivre. Ah ! l'expérience nous l'apprend assez : et cette pernicieuse habitude, c'est une pépinière de nouveaux péchés ; c'est un germe que le péché laisse, par lequel il espère revivre bientôt ; c'est un reste de racine qui fera bientôt repousser cette mauvaise herbe. Il paraît donc manifestement que le péché a une double malignité ; qu'il a de la malignité en lui-même, et qu'il en a aussi dans ses suites. Contre cette double malignité, ne fallait-il pas aussi que le remède de la pénitence reçût une double vertu ? Il fallait qu'elle effaçât le péché, il fallait qu'elle s'opposât à ses suites, qu'elle fût un remède pour le passé, et une précaution pour l'avenir. Si nous sommes morts au péché, c'est pour n'y plus vivre : si l'on détruit en nous le corps du péché, c'est afin que nous ne retombions plus dans la servitude. Ainsi la pénitence

(1) Matth., XII, 25. — (2) Rom., VII, 18 et suiv.

doit guérir le mal, mais elle doit aussi le prévenir.

Telle est la nature de ce remède, telles sont ses deux qualités, toutes deux également saintes, toutes deux également nécessaires. Il ne te sert de rien de le recevoir dans la première de ses qualités, si tu le violes dans la seconde. En effet, que penses-tu faire ? tu es soigneux de laver tes péchés passés, et après tu te relâches et tu te reposes, tu négliges de prévenir les maux à venir. La pénitence se plaint de toi : J'ai, dit-elle, deux qualités ; je guéris et je préserve, je nettoie et je fortifie ; je suis également établie, et pour ôter les péchés que tu as commis, et pour empêcher ceux qui pourraient naître. Tu m'honores en qualité de remède, tu me méprises en qualité de préservatif ; ces deux fonctions sont inséparables : pour quelle raison me divises-tu ? ou prends-moi toute, ou laisse-moi toute. Que répondrez-vous ? d'où vient que vous vous préparez à vous confesser ? d'où vient que vous examinez votre conscience ? d'où vient que vous faites effort pour vous exciter à la contrition ? Ah ! dites-vous, je ne veux point faire un sacrilège en empêchant l'effet de la pénitence. C'est une fort bonne pensée ; mais songez-vous que la pénitence a deux qualités ? vous croyez faire un sacrilège si vous empêchez son effet dans la vertu qu'elle a d'effacer les crimes, pensez-vous que l'irrévérence soit moindre, de l'empêcher dans celle qu'elle a de les prévenir ?

C'est là tout le fruit du remède : si c'était tout l'effet de la pénitence d'obtenir seulement pardon aux pécheurs et qu'elle ne les aidât pas à se corriger, vous voyez qu'elle ne ferait que flatter le vice. Mais pour mettre ce raisonnement dans sa force, joignons à la qualité de remède, celle que nous avons réservée pour le dernier point, je veux dire la qualité de sacrement ; et considérons quel sacrement c'est que la pénitence.

TROISIÈME POINT.

Toute l'antiquité chrétienne nous répond que c'est un second baptême. Apprenons donc du divin apôtre quel doit être l'effet du baptême : « *C'est*, dit il, *de nous* « *faire mourir au péché et de nous ensevelir avec Jésus-* « *Christ* (1) ». Il en est de même de la pénitence, d'autant plus que c'est un baptême de larmes, un baptême pénible et laborieux : et « *si nous sommes morts au* « *péché, comment pourrons-nous y vivre?* (2) » Mais si la pénitence doit être une mort, comprenons qu'on ne demande pas de nous un changement médiocre, ni une réformation extérieure et superficielle ; c'est-à-dire, qu'il faut couper jusqu'au vif ; c'est-à-dire, qu'il faut porter le couteau jusqu'aux inclinations les plus chères ; c'est-à-dire, qu'il faut arracher du fond de nos cœurs tous ces objets qui leur plaisent trop : quand ils nous seraient plus doux que nos yeux, plus nécessaires que notre main droite, plus aimables même que notre vie ; « *coupons, tranchons* (3) ». Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre ne nous prêche que mort ; entrons en cette pieuse méditation, et considérons encore quelle est cette mort. C'est une mort spirituelle et mystérieuse, par laquelle nous appliquons sur nous-même la mort affective du Sauveur des âmes par une sainte imitation ; et c'est ce que nous faisons lorsque nos cœurs sont de glace pour les vains plaisirs, nos mains immobiles pour les rapines, nos yeux fermés pour les vanités, et nos bouches pour les blasphèmes et les médisances. C'est alors que nous sommes morts avec Jésus-Christ ; et comme il n'y a sur son corps aucune partie qui n'ait

(1) Rom., VI, 3, 4. — (2) Ibid., 2. — (3) Marc., IX, 42.

éprouvé la rigueur de quelque supplice, nous devons crucifier en nous le vieil homme dans tout ce qu'il a de mauvais désirs, et pour cela les rechercher jusqu'à la racine. La pénitence nous dévoue à l'imitation de la mort de Jésus-Christ : c'est à quoi nous nous obligeons par la pénitence.

Telle est la vertu de ce sacrement. Tu te trompes donc, si tu crois qu'il soit temps de te reposer après avoir reçu l'absolution ! ce n'est que le commencement du travail. Ce remède sacré de la pénitence n'a fait que la moitié de son opération ; n'empêche pas l'autre par ta négligence : autrement nous sommes coupables de la profanation de ce sacrement, le violant dans sa partie la plus nécessaire, c'est-à-dire, dans le secours qu'il nous donne pour nous corriger. Quand ce ne serait qu'un simple remède, ce serait toujours beaucoup de le rejeter de la main de ce médecin charitable : mais c'est un remède sacré ; il y a de la profanation et du sacrilège : et comme Dieu ne venge rien tant que la profanation de ses saints mystères, sa colère s'élèvera enfin contre nous, et il ne nous permettra pas de nous jouer ainsi de ses dons.

C'est une parole bien remarquable du sacré concile d'Elvire. « *Ceux,* dit-il, *qui retomberont dans leurs pre-* « *miers crimes après le remède de la pénitence, il nous* « *a plu qu'on ne leur permît pas de se jouer de la com-* « *munion* (1) ». Voilà une terrible parole. Vous voyez que cette assemblée vénérable estime qu'on se joue des sacrés mystères, lorsqu'après les avoir reçus, on retourne à ses premières ordures ; et cela quand ce ne serait qu'une fois. Si nous avions à rendre compte de nos actions en présence de ces saints évêques, quelles exclamations feraient-ils ? nous prendraient-ils pour

(1) Cap , XLVIII. Lab. t.. I, col. 975.

des chrétiens, nous qui faisons comme un jeu d'enfant de la grâce de la pénitence? cent fois la quitter, cent fois la reprendre; cent fois promettre, cent fois manquer; n'est-ce pas se jouer des saints sacrements? Mais, ô jeu funeste pour nous! qu'une créature impuissante ose ainsi se jouer à Dieu, et, ce qui est bien plus horrible, se jouer de Dieu! c'est se jouer de Dieu, que de se jouer de ses dons. Ah! il est temps enfin que ce jeu finisse; il y a déjà trop longtemps qu'il dure, il y a déjà trop longtemps que nous abusons de la pénitence.

Et ne me dites pas que sa miséricorde est infinie : il est vrai qu'elle est infinie : mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités. Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure; mais il a dit aussi dans son Évangile : « *Remplissez la mesure de vos* « *pères* (1) ». Il a dit qu'il recevait tous les pénitents; mais il a dit aussi à certains pécheurs : « *Vous mour-* « *rez dans votre péché* (2) ». Il a pardonné à l'un des larrons; mais l'autre a été condamné, dans le trône même de miséricorde, à la croix; il a reçu Madeleine et Pierre; mais il a fermé les oreilles aux prières d'Antiochus : il a endurci Pharaon; il a puni d'une mort soudaine le premier péché d'Ananias et de Saphira. Ne croyez pas qu'il nous laisse pécher des siècles entiers. Il faut mettre fin à tous ces désordres; et il n'y a que ces deux moyens d'arrêter le cours de nos crimes ; ou le supplice, ou la pénitence : si nous ne l'arrêtons une fois par une pénitence fidèle, Dieu sera

(1) Matth., XXIII, 32. — (2) Joan., VIII, 24.

contraint de l'arrêter par une vengeance implacable. Tu disputes contre Dieu depuis si longtemps à qui emportera le dessus, toi à pécher, lui à pardonner ; ta malice conteste contre sa bonté : enfin elle te laissera la victoire. Ah ! victoire funeste et terrible, par laquelle, ayant mis à bout sa miséricorde, nous tomberons inévitablement dans les mains de sa rigoureuse justice.

Prévenons un si grand malheur : c'est pour cela que Dieu nous envoie cette grâce extraordinaire du saint jubilé, afin que nous rentrions en nous-même. Si nous ajoutons le mépris d'une telle grâce à celui de tous ses autres bienfaits, Dieu s'irritera d'autant plus que la libéralité méprisée aura été plus considérable : sa haine s'allumera avec plus d'aigreur, si nous rompons le lien sacré de cette réconciliation solennelle : nos mauvaises inclinations reprendront de nouvelles forces, après qu'elles auront résisté à un remède si efficace : nos cœurs s'endurciront davantage, si cette grâce extraordinaire ne les amollit ; et il vengera d'autant plus rigoureusement la sainteté de ses sacrements profanés, après qu'il aura voulu les accompagner d'une rémission si universelle.

Corrigeons donc enfin notre vie passée ; recevons le remède de la pénitence dans l'une et dans l'autre de ses qualités ; qu'elle efface les fautes passées, qu'elle prévienne les maux à venir. Recevons-la comme un remède qui purge et comme un préservatif qui prévient. La disposition pour la recevoir comme un remède des péchés passés, c'est une véritable douleur de les avoir commis ; la disposition pour la recevoir, en qualité de précaution, c'est une crainte filiale d'y retourner, et une fuite des occasions dans lesquelles nous savons par expérience que notre intégrité a déjà tant de fois fait naufrage. Renouve-

lons-nous si bien dans la vie présente que nous allions jouir avec Dieu de ce grand et éternel renouvellement, qu'il a prédestiné à ses serviteurs pour la gloire de la grâce de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé, qui avec lui et le Saint-Esprit vit et règne aux siècles des siècles. *Amen.*

CINQUIÈME LECTURE

MERCREDI

MOTIFS DE PÉNITENCE

Trois motifs pressants qui doivent exciter les hommes à la pénitence. Vaines idoles que le pécheur se fait de la miséricorde et de la justice : assurance de la rémission pour ceux qui retournent à Dieu. Difficulté de la conversion : puissance de Dieu pour l'opérer. Caractères de la vraie pénitence et ses effets. Prix du temps que Dieu nous accorde : pourquoi les hommes le perdent si aisément : illusions qu'il leur fait. Nécessité d'une pénitence qui ne connaisse point de délais.

Nous vous exhortons, en vous aidant, que vous ne receviez point en vain la grâce de Dieu. (II. Cor. VI, 1.)

C'est avec raison que nous reprochons aux pécheurs que leur infidélité est inexcusable : car il n'y a grâce, il n'y a remède, il n'y a sorte de secours qu'ils ne puissent demander à Dieu pour se retirer de l'abîme, qui ne leur soit tous les jours offert par cette miséricorde infinie qui ne veut pas leur mort, mais leur conversion. Pour nous en convaincre, examinons je vous prie, attentivement, ce que peut désirer un homme que le remords de sa conscience presse de retourner à la droite voie. La première pensée qui lui vient est celle de ses péchés, dont l'horreur et la multitude le font douter du pardon. Sur cela nous lui annonçons de la part de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

qui est notre propitiateur par son sang; nous, dis-je, dans lesquels il a plu à Dieu de mettre le ministère de paix et de réconciliation, nous lui annonçons l'indulgence et la rémission de ses crimes. Il commence à respirer dans cette espérance; mais une seconde difficulté vient le rejeter dans de nouveaux troubles : c'est l'obligation de changer sa vie ou ses inclinations corrompues; et ses habitudes invétérées lui font sentir des empêchements qu'il ne croit pas pouvoir jamais surmonter. Pour le rassurer de cette crainte, nous lui découvrons dans les mains de Dieu, et dans les secrets de sa puissance, des remèdes premièrement très efficaces, puisqu'ils guérissent infailliblement tous ceux qui s'en servent, et secondement très présents, puisqu'on les donne toujours à qui les demande. Ainsi les plus grands pécheurs ne pouvant douter, ni du pardon s'ils se convertissent, ni de leur conversion s'ils l'entreprennent, ils n'ont plus rien à désirer que du temps pour accomplir cet ouvrage : et, sur ce sujet, ce n'est pas à nous à leur répondre; mais Dieu se déclare assez par les effets mêmes; car il prolonge leur vie, il dissimule leur ingratitude; et reculant tous les jours le temps destiné à la colère, il fait connaître assez clairement qu'il veut donner du loisir à la pénitence.

Par où il nous montre qu'il ne refuse rien aux pécheurs de ce qui leur est nécessaire. Ils ont besoin de trois choses : de la miséricorde divine, de la puissance divine, de la patience divine : de la miséricorde pour leur pardonner, de la puissance pour les secourir, de la patience pour les attendre; et Dieu accorde tout libéralement. La miséricorde promet le pardon, la puissance offre le secours, la patience donne le délai. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous disions aux pécheurs avec l'apôtre : « *Nous vous exhortons que*

« *vous ne receviez pas en vain la grâce de Dieu* » : ne rejetez pas la grâce de la rémission qui promet d'abolir vos crimes; ne recevez pas en vain la grâce de la conversion du cœur qui s'offre pour corriger vos mœurs dépravées; enfin ne recevez pas en vain cette troisième grâce si considérable, qui vous est donnée pour faire profiter les deux autres, je veux dire le temps, ce temps précieux dont il ne s'écoule pas un seul moment qui ne puisse valoir une éternité. Voilà trois motifs pressants pour exciter les hommes à la pénitence, et c'est le partage de ce discours.

PREMIER POINT.

Il est assez naturel à l'homme de se laisser emporter facilement aux extrémités opposées. Le malade, pressé de la fièvre, désespère de sa guérison; le même étant rétabli s'imagine qu'il est immortel. Dans les horreurs de l'orage, le nautonier effrayé dit un adieu éternel aux flots; mais aussitôt que la mer est un peu apaisée, il se rembarque sans crainte, comme s'il avait dans ses mains les vents et les tempêtes. Cet homme qui s'est pensé perdre dans une intrigue dangereuse, renonçait de tout son cœur à la cour; et à peine s'est-il démêlé, qu'il se rengage de nouveau, comme s'il avait essuyé toute la colère de la fortune. Cette conduite inégale et désordonnée éclate principalement dans les pécheurs, mais d'une manière opposée. Car cette folle et téméraire confiance, par laquelle ils se nourrissent dans leurs péchés, les conduit à la fin au désespoir ; ils passent du désespoir à l'espérance : dans la chaleur de leurs crimes, ils ne peuvent croire que Dieu les punisse ; et puis, accablés de leur pesanteur, ils ne

peuvent plus croire que Dieu leur pardonne : « *et ils* « *vont de péchés en péchés comme à une ruine certaine,* « *désespérés par leur espérance* (1) ».

En effet, considérez cet homme emporté dans l'ardeur de sa passion; il ne trouve aucune apparence qu'un Dieu si grand et si bon veuille tyranniser sa créature, ni exercer sa puissance pour briser un vaisseau de terre : longtemps il s'est flatté de cette pensée, qu'il n'était pas digne de Dieu de se tenir offensé de ce que faisait un néant, ni de s'élever contre un néant, Après, une seconde réflexion lui fait voir combien cette entreprise est furieuse qu'un néant s'élève contre Dieu. Là il se dit à lui-même ce que criait le prophète à ce capitaine des Assyriens : « *Contre qui as-tu blas-* « *phémé, contre qui as-tu éleré ta voix et tourné tes* « *regards superbes? C'est contre le Saint d'Israël. c'est* « *contre un Dieu tout-puissant* (2). » Son audace insensée le confond; et lui, qui ne voyait rien qui pût épuiser la miséricorde, ne voit plus rien maintenant qui puisse apaiser la justice. Mais voici la cause apparente de cet égarement prodigieux : c'est, en effet, que l'une et l'autre de ces qualités est d'une grandeur infinie, je veux dire la miséricorde et la justice : de sorte que celle que l'on envisage occupe tellement la pensée, qu'elle n'y laisse presque plus de place pour l'autre; d'autant plus que paraissant opposées, on ne comprend pas aisément qu'elles puissent subsister ensemble dans ce suprême degré de perfection : ce qui fait que la grande idée de la miséricorde fait que le pécheur oublie la justice, et que la justice réciproquement détruit en son esprit la miséricorde; de sorte que l'abattement de son désespoir égale les emportements et la folle présomption de son espérance.

(1) S. Aug. Serm., xx, nº 4, t. v, col. 108. — (2) IV Reg., xix, 12.

Il nous faut détruire ces vaines idoles de la miséricorde et de la justice, que le pécheur aveuglé adore en la place de la véritable justice et de la véritable miséricorde. Vous vous trompez, ô pécheurs, lorsque vous vous persuadez follement que ces deux qualités sont incompatibles, puisqu'au contraire elles sont amies. Car la bonté de Dieu n'est pas une bonté insensible, ni une bonté déraisonnable; le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des marcionites, un Dieu qui ne punit pas, souffrant jusqu'au mépris, et indulgent jusqu'à la faiblesse : ce n'est pas le Dieu, dit Tertullien, « *sous lequel les péchés soient à leur aise, et dont l'on* « *se puisse moquer impunément.* » Voulez-vous savoir comment il est bon, voici une belle réponse de Tertullien : « *Il est bon, non pas en souffrant le mal,* « *mais en se déclarant son ennemi* ». Sa justice fait partie de sa bonté : pour être bon comme il faut, « *il* « *exerce l'amour qu'il a pour le bien par la haine qu'il* « *a pour le mal* (1) ». Ne vous persuadez donc pas que la justice soit opposée à la bonté dont elle prend au contraire la protection, et l'empêche d'être exposée au mépris.

Mais sachez que la bonté n'est pas non plus opposée à la justice; car si elle lui ôte ses victimes, elle les lui rend d'une autre sorte : au lieu de les abattre par la vengeance, elle les abat par l'humilité ; au lieu de les briser par le châtiment, elle les brise par les douleurs de la pénitence : et s'il faut du sang à la justice pour le satisfaire, la bonté lui présente celui d'un Dieu. Ainsi, bien loin d'être incompatibles, elles se donnent la main mutuellement. Il ne faut donc ni présumer ni désespérer. Ne présumez pas, ô pécheurs! parce qu'il est très vrai que Dieu se venge; mais ne vous aban-

(1) Adv. Marcion. lib. II n° 26.

donnez pas au désespoir, parce que, s'il m'est permis de le dire, il est encore plus vrai que Dieu pardonne.

Cette vérité étant supposée, il est temps maintenant que je tâche de vous faire entendre par les Écritures cette grâce singulière de la rémission des péchés. Comme c'est le fruit principal du sang du Nouveau Testament, et l'article fondamental de la prédication évangélique, le Saint-Esprit a pris un soin particulier de nous en donner une vive idée, et de nous l'exprimer en plusieurs façons, afin qu'il entre en nos cœurs plus profondément. Il dit que Dieu oublie les péchés, qu'il ne les impute pas, qu'il les couvre; il dit aussi qu'il les lave, qu'il les éloigne de nous, et qu'il les efface. Pour entendre le secret de ces expressions, et des autres que nous voyons dans les saintes Lettres, il faut remarquer attentivement l'effet du péché dans le cœur de l'homme et l'effet du péché dans le cœur de Dieu.

Le péché dans le cœur de l'homme est une humeur pestilente qui le dévore, et une tache infâme qui le défigure. Il faut purger cette humeur maligne, et l'arracher de nos entrailles : « *Autant que le levant* « *est loin du couchant, autant éloigne-t-il de nous nos* « *iniquités* (1) »; et pour cette tache honteuse, il faut passer l'éponge dessus, et qu'il n'en reste plus aucune marque : « *Israël, c'est moi qui t'ai fait, ne t'oublie pas* « *de ton Créateur; c'est moi qui ai effacé tes iniquités* « *comme un nuage qui s'évanouit, et comme une légère* « *vapeur*, » qui, étant dissipée par un tourbillon, ne laisse pas dans l'air le moindre vestige (2).

Mais à l'égard de Dieu, le péché a des effets bien plus redoutables : il fait un cri terrible à ses oreilles toujours attentives, il est un spectacle d'horreur à ses yeux toujours ouverts. Ce spectacle cause l'aversion,

(1) Ps., CII, 12. — (2) Is., XLIV, 22.

et ce cri demande la vengeance. Pour rassurer les pécheurs, Dieu leur déclare, par son Écriture, qu'il couvre leurs crimes pour ne les plus voir; qu'il les met derrière son dos, de peur que, paraissant à ses yeux, ils ne fassent soulever son cœur; enfin qu'il les oublie, qu'il n'y pense plus. Et quant à ce cri funeste, il en étouffe le son par une autre voix; « *pendant que nos* « *péchés nous accusent, il produit un avocat pour nous* « *défendre, Jésus-Christ, le Juste, qui est la propitia-* « *tion pour nos crimes* (1) »; il déclare qu'il ne veut plus qu'on nous les impute, ni que nous en soyons jamais recherchés. « *Le ciel et la terre s'en réjouissent,* « *les montagnes tressaillent de joie, parce que le Sei-* « *gneur a fait miséricorde* (2) ».

Vous voyez donc la rémission des péchés expliquée et autorisée en toutes les formes qu'une grâce peut être énoncée. « *Nous vous exhortons que vous ne receviez pas* « *en vain cette grâce.* (3) ». Mais quel en doit être l'effet? il faut que le Saint-Esprit nous l'apprenne. Dieu envoie ses prédicateurs : « *Allez,* dit-il à son prophète, « *et criez vers l'aquillon : Revenez, rebelle Israël, dit le* « *Seigneur, et je ne détournerai point mon visage de* « *vous, parce que je suis saint, dit le Seigneur, et que* « *ma colère ne durera pas éternellement. Après cela, on* « *a entendu des voix confuses dans les chemins, des pleurs* « *et des hurlements des enfants d'Israël, parce qu'ils ont* « *rendu leurs voies criminelles, et qu'ils ont oublié leur* « *Seigneur et leur Dieu* (4). *Écartez loin de vous toutes* « *les prévarications dont vous vous êtes rendu coupable,* « *dit Dieu dans un autre prophète, et faites-vous un* « *cœur nouveau. Pourquoi mourez-vous, maison d'Israël?* « *Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit le Sei-* « *gneur Dieu; retournez à moi et vivez* (5) ». Pourquoi

(1) I. Joan., II, 1, 2. — (2) Is. XLIV, 23. — (3) II. Cor., AI, 1. — (4) Jerem., III, 12-21. — (5) Ezech., XVIII, 31-32.

voulez-vous périr? pourquoi vous obstinez-vous à votre ruine? Dieu veut vous pardonner, vous seul ne vous pardonnez pas. « *O Dieu! qui êtes pour moi un Dieu de* « *miséricorde*! (1) » « *O nom*, dit saint Augustin, *sous* « *lequel personne ne doit désespérer!* (2) » O prodigue! retournez donc à votre père; débauchée, retournez à votre mari; mais retournez en confessant votre crime; dites : « *J'ai péché* (3); *et reconnaissez votre iniquité* (4). Ne songez pas à vous excuser; n'accusez pas les étoiles, le tempérament; ne dites pas : C'est la fortune, la rencontre m'a emporté; n'accusez pas même le diable : « *Ne cherchez à accuser personne, de peur que* « *vous ne trouviez un accusateur dont vous ne puissiez* « *vous défendre. Le diable se réjouit lorsqu'il est accusé :* « *il veut très fort que vous l'accusiez, il désire que vous* « *rejetiez sur lui tous vos torts, afin que vous perdiez* « *tout le fruit d'une humble confession* (5) ». Ne cherchez donc pas des excuses.

Autre chose d'agir avec un père, autre chose de répondre devant un juge : ici l'on se défend, et là on confesse : un juge veut le châtiment, et un père veut la conversion. Mais ce changement est-il possible? cet Éthiopien pourra-t-il bien dépouiller sa peau? ce pécheur endurci pourra-t-il bien se priver de ses dangereuses pratiques? C'est ce que nous aurons à examiner dans la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT

Quand on parle devant un juge, on dit : Je ne l'ai pas fait, ou bien : J'ai été surpris, on m'a engagé contre mon dessein, j'ai été plus loin que je ne pensais.

(1) Ps., LVIII, 11. — (2) In Ps., LVIII, n° 11, t. IV, col, 575. — (3) II, Reg., XII, 13. — (4) Jerem., III, 13. — (5) S. ALG. Serm., XX, n° 2, t. V. col., 108.

Ne nous défendons pas de la sorte; ne cherchons pas de vaines excuses pour couvrir notre ingratitude, qui n'est toujours que trop criminelle. Devant un juge, on cherche des fuites; songez que vous parlez à un père, où la principale défense c'est d'avouer simplement sa faute. J'ai failli, j'ai mal fait, je me repens, j'ai recours à votre bonté, je demande pardon de ma faute. Si personne ne l'a encore obtenue de vous, je suis téméraire d'oser le prétendre : si votre bonté au contraire a déjà fait tant de grâces, vous-même accordez-moi le pardon, qui m'avez commandé l'espérance.

Le prophète représente la synagogue comme une désespérée qui s'est abandonnée à des étrangers, et qui, craignant le courroux de son mari, ne veut plus retourner à sa compagnie : « *Il n'y a plus de retour,* « *je ne le ferai pas.* (1) ».

Nous n'avons rien fait de persuader aux pécheurs que, s'ils retournent à Dieu, ils peuvent facilement obtenir leur grâce : car cette œuvre de la rémission dépendant purement de lui, il est aisé d'en attendre une bonne issue. Mais l'ouvrage de leur conversion, le changement de leur cœur où nous leur demandons leur propre travail, c'est celui-là qui les désespère : car encore que tout nous tombe des mains, que notre extrême faiblesse ne puisse disposer d'aucunes choses, il n'y a rien toutefois dont nous puissions moins disposer que de nous-mêmes. Étrange maladie de notre nature! Il n'y a rien qui soit moins en notre pouvoir que l'usage de notre volonté; en un mot, rien que nous puissions moins faire que ce que nous faisons quand nous le voulons : de sorte qu'il est plus aisé à l'homme d'obtenir de Dieu ce qu'il voudra, qu'il ne lui est aisé de le vouloir. Prouvons manifestement cette vérité.

(1), Jerem., II, 25.

Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être les maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. L'inclination rend le vice aimable, l'habitude le rend nécessaire. Nous n'avons pas en notre pouvoir ni le commencement ni la fin de l'habitude. *L'inclination « nous enchaîne et nous jette dans une prison; l'habitude « nous y enferme, et mure la porte sur nous pour ne « plus nous laisser aucune sortie* (1) ». De sorte que le misérable pécheur, qui ne fait que de vains efforts, « *et retombe toujours dans l'abîme, désespérant d'en « sortir, s'abandonne enfin à ses passions, et ne prend « plus aucun soin de les retenir* (2) ».

Ce que peut désirer un homme que son naturel tyrannise, c'est qu'on le change, qu'on le renouvelle, qu'on fasse de lui un autre homme. C'est ce que nous dit tous les jours cet ami colère, lorsque nous le reprenons de ses promptitudes, de ses emportements, de ses violences. Il répond qu'il n'est pas possible de se délivrer de la tyrannie de l'humeur qui le domine; qu'il y résiste quelquefois, mais qu'à la longue ce penchant l'entraîne; que si l'on exige de lui d'autres mouvements, il faut donc nécessairement le faire un autre homme. Or ce que demande la nature faible et impuissante, c'est ce que la grâce lui offre pour se réformer : car la conversion du pécheur est une nouvelle naissance. On renouvelle l'homme jusqu'à son principe, c'est-à-dire, jusqu'à son cœur; on brise le cœur ancien, et on lui donne un cœur nouveau : « *C'est lui qui a formé le cœur « de chacun d'eux.* (3) » « *Pour créer un cœur pur, il « faut,* dit saint Augustin, *briser le cœur impur* (4) ». La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, elle sur-

(1) S. Aug. in Ps., CVI, n° 5, t. IV, col. 1206. — (2) Ephes., IV, 19. — (3) Ps. XXXII, 15. — (4) Serm., XIX, n° 3, t. V. col. 103.

montera aussi l'habitude : car l'habitude, qu'est-ce autre chose qu'une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, Dieu fera souffler son esprit, et du cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence (1). Que s'il faut faire un plus grand effort, il enverra son « *esprit de tourbillon, qui pousse violem-* « *ment les murailles* (2) », « *son esprit qui renverse les* « *montagnes*, (3) » et déracine les cèdres du Liban. Quand vous courriez à la mort avec une précipitation plus impétueuse que le Jourdain ne fait à la mer, il saura bien arrêter ce cours. Fussiez-vous demi-pourri dans le tombeau, il vous ressuscitera comme le Lazare. Seulement écoutez l'apôtre, « *et ne recevez pas en vain* « *la grâce de Dieu* ».

Mais il faut avouer qu'on voit peu d'effets de cette grâce; on remarque peu dans le monde ces grands changements de mœurs qui puissent passer pour de nouvelles naissances : et la cause d'un si grand mal, c'est que nous recevons trop mollement la grâce de la pénitence; nous en énervons toute la vigueur par notre délicatesse. Il y a une pénitence lâche et paresseuse, qui n'entreprend rien avec effort : il ne faut pas attendre qu'elle fasse jamais de grands changements, ni qu'elle gagne rien sur les habitudes. Telle est la condition de notre nature, qu'il faut nécessairement que le bien nous coûte. Nous ne pouvons manger notre pain que dans la sueur de notre visage (4) : la pénitence, pour être efficace, doit nécessairement être violente. Et d'où lui vient cette violence? en voici la cause : c'est la colère et l'indignation qui fait naître les mouvements violents : or, j'apprends de saint

(1) Ps., CXLVII, 18. — (2) Is., XXV, 4. — (3) III. Reg., XIX, 11. — (4) Genes., III, 19.

Augustin que « *la pénitence n'est autre chose qu'une* « *sainte indignation contre soi-même* (1) ».

Écoutez parler ce saint pénitent : « *Je me suis affligé* « *avec excès* (2). » Ce n'était pas un gémissement comme celui d'une colombe, mais un rugissement semblable à celui d'un lion : c'était la plainte d'un homme irrité contre ses propres vices, qui ne peut souffrir sa langueur, sa lâcheté, sa faiblesse. Cette colère l'emporte jusqu'à une espèce de fureur : « *La fureur a rempli* « *mon œil de trouble* (3). » Car, ne pouvant souffrir ses rechutes, il prend des résolutions extrêmes contre sa lenteur et sa lâcheté : il ne songe plus qu'à se séquestrer des compagnies qui le perdent; il cherche l'ombre et la solitude. Dirai-je le mot du prophète? Il est comme ces oiseaux qui fuient la lumière et le jour, « *comme un hibou dans sa maison* (4) ». Dans cette solitude, dans cette retraite, il s'indigne contre soi-même, il frémit contre soi-même; il fait de grands et puissants efforts pour prendre des habitudes contraires aux siennes, « *afin*, dit saint Augustin, *que la cou-* « *tume de pécher cède à la violence de la pénitence* (5) ».

C'est ainsi que l'on surmonte et ses inclinations et ses habitudes. Et si vous me demandez pourquoi il faut tant de violence, il est bien aisé de répondre : c'est que la conversion du pécheur est une nouvelle naissance; et c'est la malédiction de notre nature, qu'on ne peut enfanter qu'avec douleur (6). C'est pourquoi la pénitence est laborieuse; elle a ses gémissements, elle a son travail, parce que c'est un enfantement, dit saint Augustin (7). Il faut enfanter un nouvel homme, et il faut pour cela que l'ancien pâtisse. Mais parmi ces douleurs, parmi ces détresses, ayez toujours présente

(1) Serm., XIX, n° 2, t. V. col. 182. — (2) Ps., XXXVII, 9. — (3) Ps., VI, 7. — (4) Ibid., CI, 8. — (5) In Joan tract., XLIX, n° 19, t. III, part., II, col. 627. — (6) Gen., III, 16. — (7) In. Ps., XLVII, n° 5, t. IV, col. 418.

en l'esprit cette parole de l'Evangile : « *La femme en* « *enfantant a de la tristesse, mais après qu'elle a enfanté,* « *elle ne se souvient plus de ses maux, tant son cœur est* « *saisi de joie parce qu'elle a mis un enfant au* « *monde* (1) ». Parmi ces travaux de la pénitence; songez que vous enfantez; et ce que vous enfantez, c'est vous-mêmes. Si c'est une consolation si sensible d'avoir fait voir la lumière et donné la vie à un autre, qu'elle efface en un moment tous les maux passés, quel ravissement doit-on ressentir de s'être éclairé soi-même, et de s'être engendré soi-même pour une vie immortelle! Enfantez donc, ô pêcheurs, et ne craignez pas les douleurs d'un enfantement si salutaire ; perpétuez, non votre race, mais votre être propre; conservez, non pas votre nom, mais le fond même de votre substance.

Vierges de Jésus-Christ, voilà l'enfantement que Dieu vous ordonne; enfantez l'esprit de salut ; renouvelez-vous en Notre-Seigneur parmi les angoisses de la pénitence; continuez à faire voir aux pécheurs qu'on peut surmonter la nature dans ses inclinations les plus fortes, et afin de les convaincre par votre exemple, déclarez au vice une sainte guerre, et particulièrement à celui qui est le plus caché, le plus délicat, et qui s'élève sur la ruine de tous les autres. Et pour nous, mettons une fois la main sur nos blessures invétérées. Quoi! pauvre blessé, vous tremblez, vous ne pouvez toucher à la plaie, ni vous faire cette violence? Eh! ne vaut-il pas bien mieux souffrir ici-bas quelque violence : « *Marchez tandis que vous voyez encore la lumière* (2) », et n'abusez pas du temps que Dieu vous accorde. C'est par où je m'en vais conclure.

(1) Joan , XVI, 21. — (2) Joan , XII, 35.

TROISIÈME POINT.

Dieu qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais plutôt qu'ils se convertissent, ne se contente pas de les exciter par la bouche des prédicateurs; mais il anime, pour ainsi dire, toute la nature pour les inviter à la pénitence : car cette suite continuée de jours et d'années, qu'ils voient si souvent revenir, est comme une voix publique de tout l'univers qui rend témoignage à sa patience, et avertit les pécheurs de ne pas abuser du temps qu'il leur donne. « *Ignorez-vous*, dit l'apôtre (1), « *que la miséricorde divine vous invite à vous convertir?* « *méprisez-vous les richesses de sa patience et de sa* « *bonté* », qui vous donnent le temps de vous repentir? C'est principalement cette grâce que l'apôtre vous avertit de ne pas laisser écouler sans fruit; car il ajoute aussitôt après : « *Je vous ai écouté au temps destiné* (2) ».

Pour bien comprendre le prix et le mérite d'une telle grâce, remarquons, avant toutes choses, que l'on peut regarder le temps en tant qu'il se mesure en lui-même par heures, par jours, par années, ou en tant qu'il aboutit à l'éternité. Dans cette première considération, je sais que le temps n'est rien, parce qu'il n'a ni forme ni consistance, que tout son être est de s'écouler, c'est-à-dire que tout son être n'est que de périr, et partant que tout son être n'est rien. Ma vie est mesurée par le temps, c'est pourquoi ma substance n'est rien, attachée au temps qui n'est rien lui-même (3)...

Chose étrange, âmes saintes! le temps n'est rien, et cependant on perd tout quand on perd le temps. Qui nous développera cette énigme? C'est parce que ce

(1) Rom., II, 4. — (2) II. Cor.. VI, 2. — (3) Ps., XXXVIII, 6.

temps, qui n'est rien, a été établi de Dieu pour servir de passage à l'éternité. C'est pourquoi Tertullien a dit : « *Le temps est comme un grand voile et un* « *grand rideau qui est étendu devant l'éternité et qui* « *nous la couvre* » (1). Pour aller à cette éternité, il faut passer par ce voile. C'est le bon usage du temps qui nous donne droit à ce qui est au-dessus du temps; et je ne m'étonne pas, âmes saintes, si vos règles ont tant de soin de vous faire ménager le temps avec une économie scrupuleuse : c'est parce que tous ces moments, qui étant pris en eux-mêmes sont moins qu'une vapeur et qu'une ombre, en tant qu'ils aboutissent à l'éternité, deviennent, dit saint Paul (2), d'un poids infini, et qu'il n'est rien par conséquent de plus criminel que de recevoir en vain une telle grâce.

Je ne m'arrêterai pas ici à vous représenter, par un long discours, combien cette grâce est peu estimée, ni combien facilement on la laisse perdre. Les hommes se font justice sur ce sujet-là, et quand ils nous disent si ouvertement qu'ils ne songent qu'à passer le temps, ils nous découvrent assez avec quelle facilité ils le perdent. Mais d'où vient que l'humanité, qui est naturellement si avare, et qui retient son bien si avidement, laisse couler de ses mains, sans peine, l'un de ses trésors les plus précieux? C'est ce qui mérite d'être examiné; et j'en découvre deux causes, dont l'une vient de nous, et l'autre du temps.

Pour ce qui nous regarde, il est bien aisé de comprendre que le temps nous échappe si facilement : c'est que nous n'en voulons pas observer la fuite. Car soit qu'en remarquant sa durée nous sentions approcher la fin de notre être, et que nous voulions éloigner cette triste image! soit que, par une certaine fainéantise, nous

(1) Apolog., p. 43. — (2) II. Cor., IV, 17.

ne sachions pas employer le temps, toujours est-il véritable que nous ne craignons rien tant que de nous apercevoir de son passage. Combien nous sont à charge ces tristes journées, dont nous comptons toutes les heures et tous les moments ! ne sont-ce pas des journées dures et pesantes, dont la longueur nous accable ? Ainsi le temps nous est un fardeau, que nous ne pouvons supporter quand nous le sentons sur nos épaules. C'est pourquoi nous n'oublions aucun artifice pour nous empêcher de le remarquer : et parmi les soins que nous prenons de nous tromper nous-mêmes sur ce sujet-là, je ne m'étonne pas si nous ne voyons pas la perte du temps, puisque nous n'en trouvons pas de plus agréable que celui qui coule si doucement qu'il ne nous laisse presque pas sentir sa durée.

Mais si nous cherchons à nous tromper, le temps aide aussi à la tromperie ; et voici en quoi consiste cette illusion. *Le temps* dit saint Augustin (1), *est une imitation de l'éternité.* Faible imitation, je l'avoue ; néanmoins, tout volage qu'il est, il tâche d'en imiter la consistance. L'éternité est toujours la même. Ce que le temps ne peut égaler par la permanence, il tâche de l'imiter par la succession : c'est ce qui lui donne moyen de nous jouer. Il ôte un jour, il en rend un autre : il ne peut retenir cette année qui passe, il en fait couler en sa place une autre semblable qui nous empêche de la regretter. Il impose de cette sorte à notre faible imagination, qu'il est aisé de tromper par la ressemblance, qui ne sait pas distinguer ce qui est semblable : et c'est en ceci, si je ne me trompe, que consiste cette malice du temps, dont l'apôtre nous avertit par ces mots : « *Rachetez le temps parce que les* « *jours sont mauvais* (2) », c'est-à-dire, malins et mali-

(1) De musica, lib. VI, n° 29, t. I, col. 527. — (2) Ephes., V, 16.

cieux. Il ne paraît pas qu'une année s'écoule, parce qu'elle semble ressusciter dans la suivante. Ainsi l'on ne remarque pas que le temps se passe, parce que, quoiqu'il varie éternellement, il montre presque toujours le même visage. Voilà le grand malheur, voilà le grand obstacle à la pénitence.

Toutefois une longue suite découvre son imposture. La faiblesse, les cheveux gris, l'altération visible du tempérament nous contraignent de remarquer quelle grande partie de notre être est abîmée et anéantie. Mais prenez garde à la malice du temps; voyez comme ce subtil imposteur tâche de sauver ici les apparences, comme il affecte toujours l'imitation de l'éternité de conserver les choses dans le même état; le temps, pour en approcher en quelque sorte, ne nous dépouille que peu à peu : il nous dérobe si subtilement que nous ne sentons pas son larcin; il nous mène si finement aux extrémités opposées, que nous y arrivons sans y penser. Ézéchias ne sent point écouler son âge : et, dans la quarantième année de sa vie, il croit qu'il ne fait que de naître : « *Il a coupé ma trame dès le commencement de* « *mes jours* (1) ». Ainsi la malignité trompeuse du temps fait insensiblement écouler la vie, et on ne songe point à sa conversion. Nous tombons tout à coup, et sans y penser, entre les mains de la mort : nous ne sentons notre fin que quand nous y sommes. Et voici encore ce qui nous abuse : c'est que, si loin que nous puissions porter notre vue, nous voyons toujours du temps devant nous. Il est vrai, il est devant nous, mais peut-être que nous ne pourrons pas y atteindre.

Parmi ces illusions, nous sommes tellement trompés, que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; nous ne savons que juger de notre vie : tantôt elle est longue,

(1) Is., XXXVIII, 12.

tantôt elle est courte, selon le gré de nos passions ; toujours trop courte pour nos plaisirs, toujours trop longue pour la pénitence : car dans nos ardeurs insensées nous pensons volontiers que la vie est courte. Écoutez parler les voluptueux : « *Ne perdons pas la* « *fleur de notre âge* ; *couronnons-nous de roses devant* « *qu'elles soient flétries* (1). » Pensez-vous qu'on osât troubler leurs délices par la pensée de la mort? et un si triste objet ne leur donnerait-il pas du chagrin? Ils y pensent eux-mêmes, n'en doutez pas, pour se presser davantage à goûter ces plaisirs qui passent. « *Man-* « *geons et buvons*, ajoutent-ils, *parce que notre fin est* « *proche* (2). »

Hé bien! je me réjouis de ce que vous avez enfin reconnu la brièveté de la vie : pensez donc enfin à la pénitence que vous différez depuis si longtemps, et ne recevez pas en vain la grâce de Dieu. Ils vont aussitôt changer de langage; et cette vie, qui leur semble courte pour les voluptés, devient tout d'un coup si longue, qu'ils croient pouvoir encore avec sûreté consumer une grande partie de leur âge dans leurs plaisirs illicites. « *Jusques à quand, ô enfants des hommes, laisse-* « *rez-vous aggraver vos cœurs?* (3) » jusques à quand vous laisserez-vous abuser à l'illusion du temps qui vous trompe? quand reconnaîtrez-vous de bonne foi que la vie est courte? voulez-vous attendre le dernier soupir? Mais en quelque état que vous soyez, soit que votre âge soit dans sa fleur, soit qu'il soit déjà dans sa force, l'apôtre dit à tout le monde, que « *le temps est* « *proche.* » Les jours se poussent les uns les autres : on recule celui de la pénitence, et enfin il ne se trouve plus.

Mais nous avons encore du temps devant nous : ô

(1) Sap., II, 7, 8. — (2) Is., XXII, 13. — (3) Ps., IV 3.

Dieu! qu'y aura-t-il désormais que les hommes ne veuillent savoir? et que n'attentera pas leur témérité? Voici une chose digne de remarque. Le Fils de Dieu nous enseigne que la science des temps est l'un des secrets que le Père a mis en sa puissance (1). Pour arrêter à jamais la curiosité humaine, Jésus-Christ, interrogé sur l'ordre des temps, dit lui-même qu'il ne le sait pas (2). Entendons sainement cette parole. Il parle comme ambassadeur du Père céleste et son interprète envers nous : ce qui n'est pas de son instruction, ce qu'il n'a pas appris pour le manifester aux hommes, lui est inconnu dans sa qualité d'envoyé et de député vers eux, quoiqu'il le sache parfaitement comme égal à son Père, participant à sa science, d'une même nature avec lui. Mais de quelque sorte que nous l'entendions, toujours devons-nous conclure que la science des temps, et surtout la science du dernier moment, est l'un des mystères secrets que Dieu veut tenir cachés à ses fidèles : c'est par une volonté déterminée qu'il « *cache le dernier jour, afin que nous observions tous* « *les jours* (3). » Et cependant, encore une fois, que n'entreprendra pas l'arrogance humaine? L'homme audacieux veut philosopher sur ce temps, veut pénétrer dans cet avenir.

Mes paroles sont inutiles; parlez vous-même, ô Seigneur Jésus, et confondez ces cœurs endurcis. Quand on leur parle des jugements de Dieu, « *cette vision*, « disent-ils en Ézéchiel, *ne sera pas sitôt accomplie* (4). » Quand on tâche de les effrayer par les terreurs de la mort, ils croient qu'on leur donne encore du temps. Jésus-Christ veut les serrer de plus près, et voici qu'il leur représente la justice divine irritée, toute prête à

(1) Act., I, 7. — (2) Marc., XIII, 32. — (3) S. Aug. Serm., XXXIX, n° I, t. V, col. 199. — (4) Ezech., XII, 27.

frapper le coup : « *La cognée est déjà posée à la racine* « *de l'arbre* (1). »

Mais je veux bien t'accorder, pécheur, qu'il te reste encore du temps : pourquoi tardes-tu à te convertir ? pourquoi ne commences-tu pas aujourd'hui, crains-tu que ta pénitence ne soit trop longue d'un jour ? Quoi, non content d'être criminel, tu veux durer longtemps dans le crime ! tu veux que ta vie soit longue et mauvaise ! tu veux faire cette injure à Dieu, toujours demander du temps, et toujours le perdre ! car tu rejettes tout au dernier moment. C'est le temps des testaments, dit saint Chrysostome (2), et non pas le temps des mystères. Ne sois pas de ceux qui diffèrent à se reconnaître quand ils ont perdu la connaissance, qui attendent presque que les médecins les aient condamnés pour se faire absoudre par les prêtres, qui méprisent si fort leur âme, qu'ils ne pensent à la sauver que lorsque le corps est désespéré.

Faites pénitence tandis que le médecin n'est pas encore à votre côté, vous donnant des heures qui ne sont pas en sa puissance, mesurant les moments de votre vie par des mouvements de tête, et tout prêt à philosopher admirablement sur le cours et la nature de la maladie, après la mort. N'attendez pas, pour vous convertir, qu'il vous faille crier aux oreilles, et vous extorquer par force un oui ou un non : que le prêtre ne dispute pas près de votre lit avec votre avare héritier, ou avec vos pauvres domestiques ; pendant que l'un vous presse pour les mystères, et que les autres sollicitent pour leur récompense, ou vous tourmentent pour un testament (3). Convertissez-vous de bonne heure ; n'attendez pas que la maladie vous donne ce conseil salutaire : que la pensée en vienne de Dieu et

(1) Matth. III, 10. — (2) In Act. Apost. homil., I, n° 7, t. IX, p. 12. — (3) S. Gregor, Naz. Orat., XL, t. I, p. 643, 644.

non de la fièvre, de la raison et non de la nécessité, de l'autorité divine et non de la force. Donnez-vous à Dieu avec liberté, et non avec angoisse, et inquiétude. Si la pénitence est un don de Dieu, célébrez ce mystère dans un temps de joie, et non dans un temps de tristesse. Puisque votre conversion doit réjouir les anges, c'est un fâcheux contre-temps de la commencer quand votre famille est éplorée. Si votre corps est une hostie qu'il faut immoler à Dieu, consacrez-lui une hostie vivante : si c'est un talent précieux qui doit profiter entre ses mains, mettez-le de bonne heure dans le négoce ; et n'attendez pas, pour le lui donner, qu'il faille l'enfouir en terre. Après avoir été le jouet du temps, prenez garde que vous ne soyez le jouet de la pénitence ; qu'elle ne fasse semblant de se donner à vous, que cependant elle ne vous joue par des sentiments contrefaits, et que vous ne sortiez de cette vie après avoir fait non une pénitence chrétienne, mais une amende honorable qui ne vous délivrera pas du supplice. « *Voilà le temps favorable, voici les jours de* « *salut* (1) ». Évitez l'écueil où vous conduit l'impénitence ; cherchez le port où la bonté de Dieu vous invite, où vous trouverez la miséricorde éternelle.

(1) II. Cor., VI, 2.

SIXIÈME LECTURE

JEUDI

SUR L'EFFICACITÉ DE LA PÉNITENCE

Qui sont ceux qui négligent la pénitence. Désespoir des pécheurs endurcis : réfutation de leurs vaines excuses. Vertu toute puissante de la grâce pour surmonter nos habitudes, et changer nos inclinations. Bonté du Sauveur : moyens pour éprouver les effets. Combien les délices spirituelles de la vie nouvelle surpassent toutes les fausses douceurs des plaisirs sensibles. Dangers de la cour : comment on peut s'y sauver.

Voyez-vous cette femme? (Luc., VII, 44).

Madeleine, le parfait modèle de toutes les âmes réconciliées, se présente à nous dans cette semaine, et on ne peut la contempler aux pieds de Jésus sans penser en même temps à la pénitence. C'est donc à la pénitence que ces trois discours seront consacrés ; et je suis bien aise d'en proposer le sujet pour y préparer les esprits.

Je remarque trois sortes d'hommes qui négligent la pénitence : les uns n'y pensent jamais, d'autant différent toujours, d'autres n'y travaillent que faiblement : et voilà trois obstacles à leur conversion. Tous trois méprisent leur conversion véritable : plusieurs, endurcis dans leurs crimes, regardent leur conversion comme une chose impossible, et dédaignent s'y appli-

quer; plusieurs se la figurent trop facile, et ils la diffèrent de jour en jour comme un ouvrage qui est en leurs mains, qu'ils feront quand il leur plaira : plusieurs, étant convaincus du péril qui suit les remises, commencent ; mais la commençant mollement, ils la laissent toujours imparfaite. Voilà les trois défauts qu'ils nous faut combattre par l'exemple de Madeleine, qui enseigne à tous les pécheurs que leur conversion est possible, et qu'ils doivent l'entreprendre ; que leur conversion est pressée, et qu'ils ne doivent point la remettre ; enfin que leur conversion est un grand ouvrage, et qu'il ne faut point le faire à demi, mais s'y donner d'un cœur tout entier.

Ces trois considérations m'engagent à vous faire voir, par trois discours, l'efficace de la pénitence qui peut surmonter les plus grands obstacles ; l'ardeur de la pénitence, qui doit vaincre tous les délais ; l'intégrité de la pénitence, qui doit anéantir tous les crimes, et n'en laisser aucun reste. Je commencerai à établir l'espérance des pécheurs par la possibilité de leur conversion, après avoir imploré le secours d'en haut.

Les pécheurs aveugles et malavisés arrivent enfin par leurs désordres à l'extrémité de misère qui leur a été souvent prédite : ils ont été assez avertis qu'ils travaillaient à leurs chaînes par l'usage licencieux de leur liberté ; qu'ils rendaient leurs passions invincibles en les flattant, et qu'ils gémiraient quelque jour de s'être engagés si avant dans la voie de perdition, qu'il ne leur serait presque plus possible de retourner sur leurs pas : ils ont méprisé cet avis. Ce que nous faisons librement, et où notre seule volonté nous porte, nous nous imaginons facilement que nous le pourrons aussi défaire sans peine. Ainsi une âme craintive, qui, com-

mençant à s'éloigner de la loi de Dieu, n'a pas encore perdu la vue de ses jugements, se laisse emporter aux premiers péchés, espérant de s'en retirer quand elle voudra : et très assurée, à ce qu'elle pense, d'avoir toujours en sa main sa conversion, elle croit en attendant qu'elle peut donner quelque chose à son humeur : cette espérance l'engage, et bientôt le désespoir lui succède ; car l'inclination au bien sensible, déjà si puissante par elle-même, étant fortifiée et enracinée par une longue habitude, cette âme ne fait plus que de vains efforts pour se relever ; et retombant toujours sur ses plaies, elle se sent si exténuée, que ce changement de ses mœurs et ce retour à la droite voie qu'elle trouvait si facile, commence à lui paraître impossible.

Cette impossibilité prétendue, c'est le plus grand obstacle de sa conversion ; car quelle apparence d'accomplir jamais ce que l'impuissance et le désespoir ne permet plus même de tenter ? au contraire, c'est alors, dit le saint apôtre, que les pécheurs se laissent aller, et que « *désespérant de leurs forces, ils se laissent emporter sans retenue à tous leurs désirs* (1). » Telle est leur histoire : l'espérance leur fait faire les premiers pas, le désespoir les retient, et les précipite au fond de l'abîme.

Encore qu'ils y soient tombés par leur faute, il ne faut pas toutefois les laisser périr : ayons pitié d'eux, tendons-leur la main ; et comme il faut qu'ils s'aident eux-mêmes par un grand effort, s'ils veulent se relever de leur chute, pour leur en donner le courage, ôtons-leur avant toutes choses cette fausse impression, qu'on ne peut vaincre ses inclinations ni ses habitudes vicieuses, montrons-leur clairement par ce discours que leur conversion est possible.

(1) Ephes., IV, 19.

J'ai appris de saint Augustin (1), qu'afin qu'une entreprise soit possible à l'homme, deux choses lui sont nécessaires : il faut premièrement qu'il ait en lui-même une puissance, une faculté, une vertu proportionnée à l'exécution ; et il faut secondement que l'objet lui plaise, parce que le cœur de l'homme ne pouvant agir sans quelque attrait, on peut dire, en un certain sens, que ce qui ne lui plaît pas lui est impossible.

C'est aussi pour ces deux raisons que la plupart des pécheurs endurcis désespèrent de leur conversion ; parce que leurs mauvaises habitudes, si souvent victorieuses de leurs bons desseins, leur font croire qu'ils n'ont point de force contre elles : et d'ailleurs quand même ils les pourraient vaincre, cette vie sage et composée, qu'on leur propose, leur paraît sans goût, sans attrait et sans aucune douceur ; de sorte qu'ils ne se sentent pas assez de courage pour la pouvoir embrasser.

Ils ne considèrent pas la nature de la grâce chrétienne qui opère dans la pénitence. Elle est forte, dit saint Augustin (2), et capable de surmonter toutes nos faiblesses ; mais sa force, dit le même Père, est dans sa douceur, et dans une suavité céleste qui surpasse tous les plaisirs que le monde vante. Madeleine, abattue aux pieds de Jésus, fait bien voir que cette grâce est assez puissante pour vaincre les inclinations les plus engageantes ; et les larmes qu'elle répand, pour l'avoir perdue, suffisent pour nous faire entendre la douceur qu'elle trouve à la posséder. Ainsi nous pouvons montrer à tous les pécheurs, par l'exemple de cette sainte, que, s'ils embrassent avec foi et soumission la grâce de la pénitence, ils y trouveront sans aucun

(1) De Spirit. et Litter., cap. III, n° 5, t. X, col. 87. — (2) Ibid., XXIX, n° 51, t. X, col. 114.

doute, et assez de force pour les soutenir, et assez de suavité pour les attirer ; et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Il n'est que trop vrai qu'il n'y a point de coupable qui n'ait ses raisons. Les pécheurs n'ont pas assez fait s'ils ne joignent l'audace d'excuser leur faute à celle de la commettre ; et comme si c'était peu à l'iniquité de nous engager à la suivre, elle nous engage encore à la défendre. Toujours ou quelqu'un nous a entraînés, ou quelque rencontre imprévue nous a engagés contre notre gré, tout autre que nous aurait fait de même : que si nous ne trouvons pas hors de nous sur quoi rejeter notre faute, nous cherchons quelque chose en nous qui ne vienne pas de nous-mêmes, notre humeur, notre inclination, notre naturel. C'est le langage ordinaire de tous les pécheurs, que le prophète Isaïe nous a exprimé bien naïvement dans ces paroles qu'il leur fait dire : « *Nous sommes tombés comme des feuilles,* « *mais c'est que nos iniquités nous ont emportés comme* « *un vent* (1) ». Ce n'est jamais notre choix, ni notre dépravation volontaire; c'est un vent impétueux qui est survenu, c'est une force majeure, c'est une passion violente à laquelle, quand nous nous sommes laissé dominer longtemps, nous sommes bien aises de croire qu'elle est invincible. Ainsi nous n'avons plus besoin de chercher d'excuse; notre propre crime s'en sert à lui-même, et nous ne trouvons point de moyen plus fort pour notre justification, que l'excès de notre malice.

Si, pour détruire cette vaine excuse, nous reprochons

(1) Is., LXIV, 6.

aux pécheurs qu'en donnant un tel ascendant sur nos volontés à nos passions et à nos humeurs, ils ruinent la liberté de l'esprit humain, ils détruisent toute la morale, et que par un étrange renversement ils justifient tous les crimes et condamnent toutes les lois; cette preuve, quoique forte, n'aura pas l'effet que nous prétendons; parce que c'est peut-être ce qu'ils demandent, que la doctrine des mœurs soit anéantie, et que chacun n'ait de lois que ses désirs. Il faut donc les convaincre par d'autres raisons, et voici celle de saint Jean Chrysostome dans l'une de ses Homélies sur la première Épître aux Corinthiens : « *Ce qui est absolument impossible à l'homme, nul péril, nulle appréhension, nulle nécessité ne le rend possible* (1) ».

Qu'un ennemi vous poursuive avec un avantage si considérable que vous soyez contraint de prendre la fuite, la crainte qui vous emporte peut bien vous rendre léger, et précipiter votre course; mais quelque extrémité qui vous presse, elle ne peut jamais vous donner des ailes, dans lesquelles vous trouveriez un secours présent pour vous dérober tout d'un coup à une poursuite si violente; parce que la nécessité peut bien aider nos puissances et nos facultés naturelles, mais non pas en ajouter d'autres. Or est-il que, dans l'ardeur la plus insensée de nos passions, non seulement une crainte extrême, mais une circonspection modérée, mais la rencontre d'un homme sage, mais une pensée survenue, ou quelque autre dessein nous arrête, et nous fait vaincre notre inclination. Nous savons bien nous contraindre devant les personnes de respect : et certes, sans recourir à la crainte, celui-là est bien malheureux, qui ne connaît pas par expérience qu'il peut du moins modérer par la raison l'instinct aveugle

(1) Rom., II, t. X, p. 13.

de son humeur : mais ce qui peut se modérer avec un effort médiocre, sans doute pourrait se dompter si on ramassait toutes ses forces. Il y a donc en nos âmes une faculté supérieure qui, étant mise en usage, pourrait réprimer nos inclinations, toutes puissantes quand on se néglige ; et si elles sont invincibles, c'est parce qu'on ne se remue pas pour leur résister.

Mais sans chercher bien loin des raisons, je ne veux que la vie de la cour pour faire voir aux hommes qu'ils peuvent se vaincre. Qu'est-ce que la vie de la cour ? faire céder toutes ses passions au désir d'avancer sa fortune. Qu'est-ce que la vie de la cour? dissimuler tout ce qui déplaît, et souffrir tout ce qui offense, pour agréer à qui nous voulons. Qu'est-ce encore que la vie de la cour? étudier sans cesse la volonté d'autrui, et renoncer pour cela, s'il est nécessaire, à nos plus chères inclinations. Qui ne le fait pas, ne sait point la cour : qui ne se façonne point à cette souplesse, c'est un esprit rude et maladroit, qui n'est propre ni pour la fortune ni pour le grand monde. Chrétiens, après cette expérience, saint Paul va vous proposer, de la part de Dieu, une condition bien équitable : « *Comme vous* « *vous êtes rendus les esclaves de l'iniquité et des désirs* « *séculiers, en la même sorte rendez-vous esclaves de la* « *sainteté et de la justice* (1) ».

Reconnaissez combien on est éloigné d'exiger de vous l'impossible, puisque vous voyez au contraire qu'on ne vous demande que ce que vous faites. Faites, dit-il, pour la justice ce que vous faites pour la vanité; vous vous contraignez pour la vanité, contraignez-vous pour la justice : vous vous êtes tant de fois surmontés vous-mêmes pour servir à l'ambition et à la fortune, surmontez-vous quelquefois pour servir à Dieu et à la

(1) Rom., VI, 19.

raison. C'est beaucoup se relâcher pour un Dieu, de ne demander que l'égalité; toutefois il ne refuse pas ce tempérament, tout prêt à se relâcher beaucoup au-dessous. Car quoi que vous entrepreniez pour son service, quand aurez-vous égalé les peines de ceux que le besoin engage au travail, l'intérêt aux intrigues de la cour, l'honneur aux emplois de la guerre, l'amour à de longs mépris, le commerce à des voyages immenses et à un exil perpétuel de leur patrie; et pour passer à des choses de nulle importance, le divertissement et le jeu à des veilles, à des fatigues, à des inquiétudes incroyables? Quoi donc, n'y aura-t-il que le nom de Dieu qui apporte des obstacles invincibles à toutes les entreprises généreuses? Faut-il que tout devienne impossible, quand il s'agit de cet Etre qui mérite tout, dont la recherche au contraire devait être d'autant plus facile qu'il est toujours prompt à secourir ceux qui le désirent, toujours prêt à se donner à ceux qui l'aiment?

Je n'ignore pas ce que les pécheurs nous répondent. Ils avouent qu'on peut se contraindre et même qu'on peut se vaincre dans l'ordre des choses sensibles, et que l'âme peut faire un effort pour détacher ses sens d'un objet, lorsqu'elle les rejette aussitôt sur quelque autre bien qui les touche aussi et qui soit capable de les soutenir; mais que de laisser comme suspendu cet amour né avec nous pour les biens sensibles, sans lui donner aucun appui, et de détourner le cœur tout à coup à une beauté, quoique ravissante, mais néanmoins invincible; c'est ce qui n'est pas possible à notre faiblesse.

Que vous répondrai-je? Il n'y a rien de plus faible, mais il n'y a rien de plus fort que cette raison : rien de plus aisé à réfuter, mais rien de plus malaisé à vaincre. Je confesse qu'il est étrange que ce que peut une passion sur une autre, la raison ne le puisse pas. Je dis rien

de plus aisé à réfuter; car comme il est ridicule dans une maison de voir un serviteur insolent qui a plus de pouvoir sur ses compagnons que le maître n'en a sur lui et sur eux; ainsi c'est une chose indigne que dans l'homme, où les passions doivent être esclaves, une d'elles plus impérieuse exerce plus d'autorité sur les autres que la raison, qui est la maîtresse, n'est capable d'en exercer sur toutes ensemble : cela est indigne, mais cela est. Cette raison est devenue toute sensuelle ; et s'il se réveille quelquefois en elle quelque affection du bien éternel pour lequel elle était née, le moindre souffle des passions éteint cette flamme errante et volage, et la replonge tout entière dans le corps dont elle est esclave. Que ne dirait ici la philosophie, de la force, de la puissance, de l'empire de la raison qui est la reine de la vie humaine, de la supériorité naturelle de cette fille du ciel sur ces passions tumultueuses, téméraires enfants de la terre, qui combattent contre Dieu et contre ses lois? Mais que sert de représenter à cette reine dépouillée les droits et les privilèges de sa couronne qu'elle a perdus, de son sceptre qu'elle a laissé tomber de ses mains? Elle doit régner ; qui ne le sait pas? Mais ne perdez pas le temps, ô philosophes, à l'entretenir de ce qui doit être; il faut lui donner le moyen de remonter sur son trône, et de dompter ses sujets rebelles.

Suivons Madeleine, allons aux pieds de Jésus; c'est de là qu'il découle sur nos cœurs infirmes une vertu toute puissante qui nous rend et la force et la liberté : là se brise le cœur ancien, là se forme le cœur nouveau. La source étant détournée, il faut bien que le ruisseau prenne un autre cours : le cœur étant changé, il faut bien que les désirs s'appliquent ailleurs.

Que si la grâce peut vaincre l'inclination, ne doutez pas qu'elle ne surmonte aussi l'habitude : car qu'est-ce

que l'habitude, sinon une inclination fortifiée? Mais nulle force ne peut égaler celle de l'esprit qui nous pousse. S'il faut fondre de la glace, il fera souffler son esprit, lequel, comme le vent du midi, relâchera la rigueur du froid, et du cœur le plus endurci sortiront les larmes de la pénitence (1) ; que s'il faut faire encore un plus grand effort, il enverra son esprit de tourbillon, qui pousse violemment les murailles (2), son esprit qui renverse les montagnes et qui déracine les cèdres du Liban (3). Madeleine, abattue aux pieds de Jésus par la force de cet esprit, n'ose plus lever cette tête qu'elle portait autrefois si haute pour attirer les regards; elle renonce à ses funestes victoires qui la mettaient dans les fers : vaincue et captivée elle-même, elle pose toutes ses armes aux pieds de celui qui l'a conquise; et ces parfums précieux, et ces cheveux tant vantés, et même ces yeux qu'elle rendait trop touchants, dont elle éteint tout le feu dans un déluge de larmes. Jésus-Christ l'a vaincue, cette malheureuse conquérante; et parce qu'il l'a vaincue, il la rend victorieuse d'elle-même et de toutes ses passions.

Ceux qui entendront cette vérité, au lieu d'accuser leur tempérament, auront recours à Jésus qui tourne les cœurs où il lui plaît : ils n'imputeront point leur naufrage à la violence de la tempête; mais ils tendront les mains à celui dont le Psalmiste a chanté « *qu'il* « *bride la fureur de la mer et qu'il calme quand il veut* « *ses flots agités* (4). »

Il se plaît à assister les hommes; et autant que sa grâce leur est nécessaire, autant coule-t-elle volontiers sur eux. « *Il a soif*, dit saint Grégoire de Nazianze (5), « *mais il a soif qu'on ait soif de lui. Recevoir de sa bonté*, « *c'est lui bien faire; exiger de lui, c'est l'obliger; et il aime*

(1) Ps., CXLVIII, 7. — (2) IS., XXV, 4. — (3) III. Reg., XIX, 11. — (4) Ps., LXXXVIII, 10. - (5) Orat., XL, p. 657.

« *si fort à donner, que la demande même à son égard* « *tient lieu d'un présent.* » Le moyen le plus assuré pour obtenir son secours, est de croire qu'il ne nous manque pas; et j'ai appris de saint Cyprien, « *qu'il donne* « *toujours à ses serviteurs autant qu'ils croient rece-* « *voir* (1) »; tant il est bon et magnifique.

Ne doutez donc pas, si votre conversion est possible : Dieu vous promet son secours ; est-il rien, je ne dis pas d'impossible, mais de difficile avec ce soutien ? que si l'ouvrage de votre salut, par la grâce de Dieu, est entre vos mains, « *pourquoi voulez-vous périr, maison d'Is-* « *raël? Je ne veux point la mort de celui qui meurt. Convertissez-vous et vivez* (2) ». Ne dites pas toujours : Je ne puis. Il est vrai, tant que vous ne ferez pas le premier pas, le second sera toujours impossible ; quand vous donnerez tout à votre humeur et à votre pente naturelle, vous ne pourrez vous soutenir contre le torrent, etc. Mais que cela soit possible, trouverai-je quelque douceur dans cette nouvelle vie dont vous me parlez? c'est ce qui nous reste à considérer.

DEUXIÈME POINT

Je n'ai pas de peine à comprendre que les pécheurs en souffrent beaucoup quand il faut tout à fait se donner à Dieu, s'attacher à un nouveau maître et commencer une vie nouvelle. Ce sont des choses que l'homme ne fait jamais sans quelque crainte; et si tous les changements nous étonnent, à plus forte raison le plus grand de tous, qui est celui de la conversion. Laban pleure amèrement, et ne peut se consoler de ce qu'on lui a enlevé ses idoles (3)? Le

(1) Epist., VIII, ad Mart. et Conf., p. 17. — (2) Ezech., XVIII, 31, 32. — (3) Genes., XXXI, 30.

peuple insensé s'est fait des dieux qui le précèdent, des dieux qui touchent ses sens ; et il les admire, et il court après, et il ne peut souffrir qu'on les lui ôte. Ainsi l'homme sensuel, voyant qu'on veut abattre par un coup de foudre ces idoles pompeuses qu'il a élevées, rompre ses attachements trop aimables, dissiper toutes ces pensées qui tiennent une si grande place en son cœur malade ; il se désole sans mesure : dans un si grand changement, il croit que rien ne demeure en son entier, et qu'on lui ôte même tout ce qu'on lui laisse : car encore qu'on ne touche ni à ses richesses, ni à sa puissance, ni à ses maisons superbes, ni à ses jardins délicieux, néanmoins il croit perdre tout ce qu'il possède, quand on lui en prescrit un autre usage que celui qui lui plaît depuis si longtemps. Comme un homme qui est assis à une table délicate, encore que vous lui laissiez toutes les viandes, il croirait toutefois perdre le festin, s'il perdait tout à coup le goût qu'il y trouve et l'appétit qu'il y ressent.

Ainsi les pécheurs, accoutumés à se servir de leurs biens pour contenter leur humeur et leurs passions, se persuadent que tout leur échappe, si cet usage leur manque. Quoi ! craindre ce qu'on aimait, n'aimer plus rien que pour Dieu ! que deviendront ces douceurs et ces complaisances, et tout ce qu'il ne faut pas penser en ce lieu, et bien moins répéter en cette chaire ? Que ferons-nous donc ? que penserons-nous ? quel objet, quel plaisir, quelle occupation ? Cette vie réglée leur semble une mort, parce qu'ils n'y voient plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes les autres choses sans lesquelles ils ne trouvent pas la vie supportable.

Que dirai-je ici ? comment ferais-je goûter aux mondains des douceurs qu'ils n'ont jamais expérimentées ?

Les raisons en cette matière sont peu efficaces ; parce que, pour discerner ce qui plaît, on ne connaît de maître que son propre goût, ni de preuve que l'épreuve même. Que plût à Dieu, que les pécheurs pussent se résoudre à goûter combien le Seigneur est doux! Ils reconnaîtraient par expérience qu'il est de tous ces désirs irréguliers qui s'élèvent à la partie sensuelle, comme des appétits de malade; tant que dure la maladie, nulle raison ne les peut guérir ! aussitôt qu'on se porte bien, sans y employer de raison, la santé les dissipe par sa propre force, et ramène la nature à ses objets propres (1).

Et toutefois, malgré l'opiniâtreté de nos malades, et malgré leur goût dépravé, tâchons de leur faire entendre, non point par des raisons humaines, mais par les principes de la foi, qu'il y a des délices spirituelles qui surpassent les fausses douceurs de nos sens et toutes leurs flatteries. Pour cela, sans user d'un grand circuit, il me suffit de dire en un mot que Jésus-Christ est venu au monde. Si je ne me trompe, nous vîmes hier assez clairement qu'il y est venu pour se faire aimer. Un Dieu qui descend parmi les éclairs, et qui fait fumer de toutes parts la montagne de Sinaï par le feu qui sort de sa face, a dessein de se faire craindre ; mais un Dieu qui rabaisse sa grandeur et tempère sa majesté pour s'accommoder à notre portée, un Dieu qui se fait homme pour attirer l'homme par cette bonté populaire dont nous admirons la condescendance, sans doute a dessein de se faire aimer. Or est-il que quiconque veut se faire aimer, il est certain qu'il veut plaire ; et si un Dieu nous veut plaire, qui ne voit qu'il n'est pas possible que la vie soit ennuyeuse dans son service ?

(1) S. Aug. Serm., CCLV, n° 7, t. V, col. 105.

C'est par ce beau principe, que le grand saint Augustin a fort bien compris (1), que la grâce du Nouveau Testament, qui nous est donnée par Jésus-Christ, est une chaste délectation, un agrément immortel, un plaisir spirituel et céleste qui gagne les cœurs : car puisque Jésus-Christ a dessein de plaire, il ne doit pas venir sans son attrait. Nous ne sommes plus ce peuple esclave et plus dur que la pierre sur laquelle sa loi est écrite, que Dieu fait marcher dans un chemin rude à grands coups de foudre, si je puis parler de la sorte, et par des terreurs continuelles : nous sommes ses enfants bien-aimés, auxquels il a envoyé son Fils unique, pour nous gagner par amour. Croyez-vous que celui qui a fait vos cœurs manque de charmes pour les attirer ; d'appas pour leur plaire, et de douceur pour les entretenir dans une sainte persévérance ? Ah ! cessez ; ne soupirez plus désormais après les plaisirs de ce corps mortel ; cessez d'admirer cette eau trouble que vous voyez sortir d'une source si corrompue.

Levez les yeux, voyez cette fontaine si claire et si vive qui arrose, qui rafraîchit, qui enivre la Jérusalem céleste : voyez la liesse, le transport, les chants, les acclamations, les ravissements de cette cité triomphante. C'est de là que Jésus-Christ nous a apporté un commencement de sa gloire dans le bienfait de sa grâce ; un essai de la vision dans la foi ; une partie de la félicité dans l'espérance ; enfin un plaisir intime qui ne trouble pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas le cœur dans sa surface, mais qui l'attire tout entier à Dieu par son centre (2). Si vous voulez voir par expérience combien cet attrait est doux, considérez Madeleine. Quand vous voyez un enfant attaché

(1) De Spirit. et Litt., cap. XXVIII, n° 49, t. x, col. 112. De Grat, Chr. cap. XXXV, n° 38, t. x, col. 246, et alibi. — (2) Cant., I, 3.

de toute sa force à la mamelle, qui suce avec ardeur et empressement cette douce portion de sang que la nature lui sépare si adroitement de toute la masse, et lui assaisonne elle-même de ses propres mains, vous ne demandez pas s'il y prend plaisir, ni si cette nourriture lui est agréable. Jetez les yeux sur Madeleine, voyez comme elle court toute transportée à la maison du pharisien, pour trouver celui qui l'attire; elle n'a point de repos jusqu'à ce qu'elle se soit jetée à ses pieds : mais regardez comme elle les baise, avec quelle ardeur elle les embrasse; et après cela ne doutez jamais que la joie de suivre Jésus ne passe toutes les joies du monde, non seulement celles qu'il donne, mais même celles qu'il promet, toujours plus grandes que celles qu'il donne.

Que si vous êtes effrayés par ses larmes, par ses sanglots, par l'amertume de sa pénitence, sachez que cette amertume est plus douce que tous les plaisirs. Nous lisons dans l'Histoire sainte, (c'est au premier livre d'Esdras), que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait renversé, le peuple, mêlant tout ensemble et le triste souvenir de sa ruine et la joie de la voir si bien réparée, tantôt élevait sa voix en des cris lugubres, et tantôt poussait jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « *qu'on ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les acclamations.* (1) » C'est une image imparfaite de ce qui se fait dans la pénitence. Cette âme contrite et repentante voit le temple de Dieu renversé en elle, et l'autel et le sanctuaire si saintement consacré sous le titre de Dieu vivant. Hélas! ce ne sont point les Assyriens; c'est elle-même qui a détruit cette sainte et magnifique

(1) I. Esdr., III, 13.

structure, pour bâtir à sa place un temple d'idoles ; et elle pleure, et elle gémit, et elle ne veut point recevoir de consolation : mais au milieu de ses pleurs, elle voit que cette maison sacrée se relève ; bien plus, que ce sont ses larmes et sa douleur même qui redressent ses murailles abattues, érigent de nouveau cet autel si indignement détruit, commencent à faire fumer dessus un encens agréable à Dieu, et un holocauste qui l'apaise. Elle se réjouit parmi ses larmes; elle voit qu'elle trouvera dans l'asile d'une bonne conscience une retraite assurée, que nulle violence ne peut forcer : si bien qu'elle peut sans crainte y retirer ses pensées, y déposer ses trésors, y reposer ses inquiétudes : et quand tout l'univers serait ébranlé, y vivre tranquille et paisible sous les ailes du Dieu qui l'habite et y préside. Qu'en jugez-vous, chrétiens? une telle vie est-elle à charge? cette âme, à laquelle sa propre douleur procure une telle grâce, peut-elle regretter ses larmes? ne se croira-t-elle pas beaucoup plus heureuse de pleurer ses péchés aux pieds de Jésus, que de rire avec le monde, et se perdre parmi ses joies dissolues? Et combien donc est agréable la vie chrétienne, « *où les* « *regrets mêmes ont leurs plaisirs, où les larmes portent* « *avec elles leur consolation*? » dit saint Augustin (1).

Mais je prévois une dernière difficulté contre les saintes vérités que j'ai établies. Les pécheurs étant convaincus, par la force et par la douceur de la grâce de Jésus-Christ, qu'il n'est pas impossible de changer de vie, nous font une autre demande ; si cela se peut à la cour, et si l'âme y est en état de pouvoir goûter ces douceurs célestes. Que cette question est embarrassante ! Si nous en croyons l'Évangile, il n'y a rien de

(1) Enar. in Ps., CXLV, t. IV, col. 1624.

plus opposé que Jésus-Christ et le monde ; et de ce monde, la partie la plus éclatante et par conséquent la plus dangereuse, chacun sait assez que c'est la cour : comme elle est et le principe et le centre de toutes les affaires du monde, l'ennemi du genre humain y jette tous ses appâts, y étale toute sa pompe. Là se trouvent les passions les plus fines, les intérêts les plus délicats, les espérances les plus engageantes : quiconque a bu de cette eau, il s'entête ; il est tout changé par une espèce d'enchantement ; c'est un breuvage charmé qui enivre les plus sobres, et la plupart de ceux qui en ont goûté ne peuvent plus goûter autre chose ; en sorte que Jésus-Christ ni ses vérités ne trouvent presque plus de place en leurs cœurs.

Et toutefois, pour ne pas jeter dans le désespoir des âmes que le Fils de Dieu a rachetées, disons qu'étant le Sauveur de tous, il n'y a point de condition ni d'état honnête qui soit exclu du salut qu'il nous a donné par son sang ; puisqu'il a choisi quelques rois pour être enfants de son Église, et qu'il a sanctifié quelques cours par la profession de son Évangile, il a regardé en pitié et les princes et leurs courtisans ; et ainsi il a préparé des préservatifs pour toutes leurs tentations, des remèdes pour tous leurs dangers, des grâces pour tous leurs emplois. Mais voici la loi qu'il leur impose : ils pourront faire leur salut, pourvu qu'ils connaissent bien leurs périls ; ils pourront arriver en sûreté, pourvu qu'ils marchent toujours en crainte, et qu'ils égalent leur vigilance à leurs besoins, leurs précautions à leurs dangers, leur ferveur aux obslacles qui les environnent (1). Qu'on se fasse violence ; cette douceur vient de la contrainte : renversez Ninive, renversez la cour.

(1) Tert. de Idol. n° 24.

O cour vraiment auguste et vraiment royale, que je puisse voir tomber par terre l'ambition qui t'emporte, les jalousies qui te partagent, les médisances qui te déchirent, les querelles qui t'ensanglantent, les délices qui te corrompent, l'impiété qui te déshonore !

SEPTIÈME LECTURE

VENDREDI

SUR L'ARDEUR DE LA PÉNITENCE

État du pécheur lorsque Dieu l'invite à se convertir. Bonté immense du Sauveur : empressements infinis de sa charité pour les âmes. Trois degrés de miséricorde, qui répondent à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée. Faiblesse d'une âme épuisée par l'attache à la créature. Motifs pressants pour nous donner à Dieu par la pénitence. Injure que nous lui faisons par nos révoltes : vengeance que son amour outragé exerce contre les ingrats.

Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle apprit que Jésus était en la maison du pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à ses pieds. (Luc., VII, 37.)

Jésus-Christ veut être pressé ; ceux qui vont à lui lentement n'y peuvent jamais atteindre : il aime les âmes généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence, comme cette fidèle Chananée ; ou qui la gagnent promptement par la force d'un amour extrême comme Madeleine pénitente. Voyez-vous cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du pharisien ? c'est qu'elle trouve que c'est trop tar-

der, que de différer un moment de courir à lui : il est dans une maison étrangère : mais partout où se rencontre le Sauveur des âmes, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs. C'est un titre infaillible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours ; et il n'y a point de rebut à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend ? qui nous prévient, qui nous cherche, et qui nous aurait bientôt trouvés, si nous ne faisions effort pour le perdre. Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente, c'est-à-dire de saints désirs ; et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait de sa grâce ; et pour obtenir cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la très sainte Vierge. *Ave.*

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine ; une flamme toute pure et toute céleste commence à s'allumer dans son cœur ; une voix s'élève au fond de son âme, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète ; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer si tôt : sa jeunesse vigoureuse lui demande encore quelques années ; ses anciens attachements lui reviennent, et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompte ; son entreprise l'étonne elle-même : enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

Tel est l'état du pécheur, lorsque Dieu l'invite à se convertir : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous

et que dirons-nous ? lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute décidée, et que l'on perd, si peu qu'on hésite ? Ah ! ce serait outrager l'esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison pourrons-nous le vaincre ? Il voit toutes les raisons, il en voit la force ; son esprit est rendu, son cœur tient encore, et ne demeure invincible que par sa propre faiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur ; mais certes la voix d'un homme ne perce pas si avant : faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante. « *Maison de Jacob*, dit le saint prophète, *écoutez la voix du Seigneur* (1) » ; âmes rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle : vous le verrez indigné ; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches ; celles-là pour amollir votre dureté ; ceux-ci pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes de son amour méprisé.

PREMIER POINT.

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes ? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées : il les

(1) Jerem., II, 4.

cherche, il les trouve, il les rapporte. « *Le bon Pas-* « *teur*, dit le Fils de Dieu, *court après sa brebis per-* « *due.* (1) » C'est le premier effet de la grâce : chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court « *jus-* « *qu'à ce qu'il la trouve ;* (2) » c'est le second effet de l'amour : trouver les pécheurs qui fuient ; et, après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules ; c'est le dernier trait de miséricorde : porter les pécheurs qui tombent.

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirablement à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée : elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde : elle s'éloigne du bon Pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie ; elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités. Il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. — Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée ; quitte tes plaisirs, quitte tes attaches ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence et passionné pour ton âme. — Elle ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui veut la désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui veut lui ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendrait-elle, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle, si le Pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir ? parce que, comme dit Tertullien, errant deçà et delà, elle s'est trop travaillée dans ses malheureux égarements (3).

(1) Luc., xv, 4. — (2) Ibid. — (3) De l'œnit., n° 8.

Voilà, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois efforts de sa grâce. Mais imitons ce divin Pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement, que chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme pécheresse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs quand on te ramène; et, de l'autre, ces impatiences d'un Dieu qui te cherche, ces touches pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes, ces soutiens tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

Premièrement, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Écriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais, sans le lire dans l'Écriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées; ils l'ont éloigné du cœur, en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu? compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère! Dieu n'a plus de place en son cœur; et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir : il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement qui le menace. Parlez-lui de son péché : — Eh bien, « *j'ai péché*, dit-il hardiment; *et que m'est-*

« *il arrivé de triste* (1)? » — Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre (2). Parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie et ne songe plus à punir ses crimes (3); de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée, parce que le péché, qui est le mal présent, n'est pas sensible, et que le supplice, qui est le mal sensible, n'est pas présent.

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites, sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion pour se donner tout à fait à Dieu? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration? Mais après avoir fui longtemps, on fait enfin quelque pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite : nouvelle espèce de fuite ; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si l'on ne fait tout, on ne fait rien ; enfin marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses; combien de fois il a rappelé la terreur de ses jugements et les saintes vérités de son Évangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête. Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes; vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous ;

(1) Eccl., v, 4. — (2) Ezech., XII, 22, 27. — (3) Ps., x, 11.

et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous, elles vous guident ; quand elles sont derrière vous, elles vous chargent. Ah ! Jésus a pitié de vous : il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même ; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications ? Il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée ; il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare : tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions, tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie ; tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru, pour vous faire voir le tableau de l'impénitence ; un Lazare mendiant vous a paru, pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes, dans ces nécessités désespérantes. Enfin on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre ; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme : et l'espérance et la crainte, et la douceur et la force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de quelle ardeur on court après vous ! Que si, en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre

plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible ; si l'on a tiré de ce cœur quelque regret, quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, l'innocence : c'est alors que vous pouvez dire que, malgré vos égarements, Jésus a trouvé votre âme ; il est descendu aux enfers encore une fois : car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions ? Ah ! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et dans ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ces vérités que vous aviez oubliées, rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire ; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste : « *J'ai trouvé l'affliction et la douleur* (1) », enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence : mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement. Mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme attristée de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « *et j'ai invoqué le nom de Dieu* (2). » Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface ; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné la paix, parce qu'on m'a offensé : on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il est ainsi, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur, et, quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de force.

Il faudrait ici vous représenter la faiblesse d'une

(1) Ps., CXIV, 3. — (2) Ibid., 4.

âme épuisée par l'attache à la créature; mais comme je veux être court, j'en dirai seulement ce mot, que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'Apôtre. L'empire qui se divise, s'affaiblit; les forces qui se partagent, se dissipent. Or il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme: toujours, dit saint Augustin (1), une partie qui marche, et une partie qui se traîne; toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose. Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer: la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas, éternel obstacle à ses désirs propres: ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, notre impuissance est extrême: mais voyez le bon Pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés fortes, desquelles si vous suiviez l'instinct généreux, rien ne vous serait impossible? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus-Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, sinon que je vous exhorte à ne pas recevoir en vain une telle grâce (2)? Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commençer aussi de respirer, pour ainsi dire, le divin amour: ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions

(1) Conf., lib., VII, cap. IX, X. — (2) II. Cor., VI, 1.

du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard : et voilà que nos ans se sont échappés et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles, les biens périssables ont gagné ton cœur ; si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance. Mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine, si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même, si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau, infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté, comment peux-tu vivre et ne pas l'aimer? Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes, et, selon que tu aimeras bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable : quel enfant ne le verrait pas ? quel insensé pourrait le nier ?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu, qui nous cherche. Qu'attendons-nous ? Déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années ; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur, si nous ne voulons pas commencer encore ! car voulons-nous ne jamais l'aimer, ou voulons-nous l'aimer quelque jour? Jamais : qui pourrait le dire ? jamais ? peut-on seulement le penser? en quoi donc différerions-

nous d'avec les démons ? Mais si nous voulons l'aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour ? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci ? quelle grâce, quel privilège a ce jour que nous attendons, que nous voulions le consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu ? Tous les jours ne sont-ils pas à Dieu ? oui, tous les jours sont à Dieu ; mais il n'y en a jamais qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi ! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas ?

— Mais je ne puis, direz-vous : je suis engagé. — Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne puisse les rompre ; malheureux. s'ils sont si faibles que vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu ! — Ah ! laissez démêler cette affaire. — Mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu ; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père. — Mais laissez apaiser cette passion ; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. — Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé ; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve ; il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable ; mais une autre succède en la place. Chaque âge a sa passion dominante : le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice. Une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté ; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortnne, et on s'abandonne à l'ambition ; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer ; pour avancer

ses desseins, on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piège de l'avarice. C'est l'histoire de la vie humaine : l'amour du monde ne fait que changer de nom ; un vice cède la place à un autre vice ; et au lieu de la remettre à Jésus, le légitime Seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse : renversons la passion qui domine en nous ; et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner celui auquel le règne appartient. Il nous y presse par ses saints attraits ; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous faire ouïr ses menaces ! Mais comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter : non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres, mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est en cette sorte que la justice de Dieu nous paraît dans le Nouveau Testament. Car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au monde nouveau. Durant la loi de Moïse, c'était sa coutume ordinaire de faire connaître ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi

elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant; et je confesse qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais dans la nouvelle alliance, elle prend une autre figure, et c'est ce qui la rend plus insupportable et plus accablante : parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses misécordes, et que c'est par des coups de grâce que sont fortifiés les coups de foudre qui, perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avait résolu d'y entrer, y causent une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprenez aisément, quand je vous aurai dit en un mot ce que tout le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais comme je n'ai dessein, ni d'arrêter longtemps vos esprits sur les emportements de l'amour profane, ni de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon que nous la connaissons par les saintes Lettres.

Il faut donc savoir que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à Dieu considéré en lui-même, en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne fait pas une impression si prochaine. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour.

par les pressements de sa miséricorde, qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même ; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, sur le front propre d'un Dieu, qui s'avance, s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures, selon l'expression de l'Apôtre en l'épître aux Éphésiens, « *affliger et contrister l'Esprit de Dieu* (1). » Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons ; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses, c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance, et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'esprit de Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'esprit de Dieu signifie un certain dégoût qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge, et croyons que l'Apôtre veut nous exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime

(1) Ephes., IV, 30.

un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà deux effets terribles de cet amour méprisé : mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude ? Il faut tâcher de le bien entendre.

Je veux donc dire que l'amour de Dieu, indigné par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficace extraordinaire. L'Écriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficace par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait avec joie se fait avec application. Mais, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté ? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude ; car écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « *Comme le Seigneur* « *s'est réjoui vous accroissant, vous bénissant, vous* « *faisant du bien, il se réjouira de la même sorte, en* « *vous ruinant, en vous ravageant* (1) ». Quand son cœur s'est épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante : mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir ; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes justement ; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non : elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées ; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre

1) Deut., XXVIII, 63.

sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là cette justice dont je vous parlais tout à l'heure ; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur : justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : « *Fuyons, fuyons bien loin* « *devant la colère de la colombe, devant le glaive de* « *la colombe* (1). » Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « *Montagnes, tombez sur nous,* « *et mettez-nous à couvert de la face et de la colère de* « *l'Agneau* (2). » Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité ; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa miséricorde ; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévoreront les chrétiens ingrats ? de ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation ; de là, la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces : car il est très juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportable que les peines mêmes, ou plutôt, et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines ! Ah ! que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt !

(1) Jerem., XXV, 38 ; XLVI, 16. — (2) Apoc., VI, 16.

Et en effet, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien naturel qu'un cœur, épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances ; et il faut, avant que de finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous ; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde ; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah! ne vous persuadez pas que sa toute puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche (1). Il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y règnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine, Saint Jean commençant sa prédication pour annoncer le Sauveur, dénonçait à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher; tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez

(1) Matth., III, 2.

comme il parle : « *La cognée est déjà,* dit-il, *à la racine de* « *l'arbre* (1). » Oui la colère approche toujours avec la grâce ; la cognée s'applique toujours par le bienfait même ; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

(1) Matth., III, 10.

HUITIÈME LECTURE

SAMEDI

SUR L'INTÉGRITÉ DE LA PÉNITENCE

Trois caractères opposés des véritables et des fausses conversions. Feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres ; douleurs imparfaites par lesquelles il s'impose à lui-même : causes profondes d'une séduction si subtile. Confusion nécessaire à un vrai pénitent : quelle est cette confusion : pourquoi est-elle dure au pécheur. Comment les pécheurs superbes et indociles cherchent à se débarrasser de la honte qu'ils méritent : inutilité de tous leurs faux prétextes. Qui sont ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion. Remèdes nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence : combien ils sont méprisés ou négligés.

Madeleine, se jetant aux pieds de Jésus, commença à les laver de ses larmes. (Luc. VII, 38).

Est-ce une chose croyable que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non seulement ils se plaisent à tromper les autres, mais qu'ils se trompent eux-mêmes, que leurs propres pensées les déçoivent, que leur propre imagination leur impose? Il en est ainsi, et cette erreur paraît principalement dans l'affaire de la pénitence.

Il y a certains pécheurs que leurs plaisirs engagent, et cependant que leur conscience inquiète; qui

ne peuvent ni approuver ni changer leur vie; qui n'ont nulle complaisance pour la loi de Dieu, mais que ses menaces étonnent souvent et les jettent dans un trouble inévitable qui les incommode. Ce sont ceux-là, qui se confessent sans utilité, qui font par coutume un amusement sacrilège du sacrement de la pénitence : semblables à ces malades faibles d'esprit et de corps, qui, ne pouvant jamais se résoudre, ni à quitter les remèdes, ni à les prendre de bonne foi, se jettent dans les pratiques d'une médecine qui les tue. C'est une semblable illusion qui nous fait voir tous les jours tant de fausses conversions, tant de pénitences trompeuses, qui, bien loin de délier les pécheurs, les chargent de nouvelles chaînes. Mais j'espère que Madeleine, ce modèle de la pénitence, dissipera aujourd'hui ces fantômes de pénitents, et amènera au Sauveur des pénitents véritables. Implorons pour cela le secours d'en haut par les prières de la très sainte Vierge.

Le cœur de Madeleine est brisé, son visage tout couvert de honte, son esprit profondément attentif dans une vue intime de son état, et dans une forte réflexion sur ses périls. La douleur immense qui la presse fait qu'elle court au médecin avec sincérité; la honte qui l'accompagne fait qu'elle se jette à ses pieds avec soumission; la connaissance de ses dangers fait qu'elle sort d'entre ses mains avec crainte, et qu'elle n'est pas moins occupée des moyens de ne plus tomber, que de la joie d'avoir été si heureusement et si miséricordieusement relevée.

De là nous pouvons apprendre trois dispositions excellentes, sans lesquelles la pénitence est infructueuse. Avant de confesser nos péchés, nous devons être affligés de nos désordres ; en confessant nos péchés,

nous devons être honteux de nos faiblesses; après avoir confessé nos péchés, nous devons être encore étonnés de nos périls et de toutes les tentations qui nous menacent.

Ames captives du péché, mais que les reproches de vos consciences pressent de recourir au remède, Jésus a soif de votre salut : il vous attend avec patience dans ces tribunaux de miséricorde que vous voyez érigés de toutes parts à l'entour de ses saints autels; mais il faut en approcher avec un cœur droit. Plusieurs ont une douleur qui ne les change pas, mais qui les trompe; plusieurs ont une honte qui veut qu'on la flatte, et non pas qu'on l'humilie; plusieurs cherchent dans la pénitence d'être déchargés du passé, et non pas d'être fortifiés pour l'avenir : ce sont les trois caractères de fausses conversions. La véritable pénitence a trois sentiments opposés : avant la confession, sa douleur lui fait prendre toutes les résolutions nécessaires; et dans la confession, sa honte lui fait subir toutes les humiliations qui lui sont dues; et après la confession, sa prévoyance lui fait embrasser toutes les précautions qui lui sont utiles : et c'est le sujet de ce discours.

PREMIER POINT.

Plusieurs frappent leur poitrine, plusieurs disent de bouche et pensent quelquefois dire de cœur ce *Peccavi* tant vanté, que les pécheurs trouvent si facile. Judas l'a dit devant les pontifes; Saül l'a dit devant Samuel; David l'a dit devant Nathan : mais des trois, il n'y en a qu'un qui l'ait dit d'un cœur véritable. Il y a de feintes douleurs par lesquelles le pécheur trompe les autres, il y a des douleurs imparfaites par lesquelles le pécheur s'impose à lui-même; et je pense qu'il n'y a aucun tri-

bunal devant lequel il se dise plus de faussetés, que devant celui de la pénitence.

Le roi Saül, repris hautement par Samuel le prophète d'avoir désobéi à la loi de Dieu, confesse qu'il a péché : « *J'ai péché*, dit-il, *grand prophète, en méprisant vos paroles et les paroles du Seigneur; mais honorez-moi devant les grands et devant mon peuple, et venez adorer Dieu avec moi* (1). » Honorez-moi devant le peuple : c'est-à-dire, ne me traitez pas comme un réprouvé, de peur que la majesté ne soit ravilie. C'est en vain qu'il dit : J'ai péché; sa douleur, comme vous voyez, n'était qu'une feinte et une adresse de sa politique. Ah! que la politique est dangereuse, et que les grands doivent craindre qu'elle ne se mêle toujours trop avant dans le culte qu'ils rendent à Dieu! elle est de telle importance, que les esprits sont tentés d'en faire leur capital et leur tout. Il faut de la religion pour attirer le respect des peuples : prenez garde, ô grands de la terre, que cette pensée n'ait trop de part aux actes de piété et de pénitence que vous pratiquez. Il est de votre devoir d'édifier les peuples; mais Dieu ne doit pas être frustré de son sacrifice, qui est un cœur contrit véritablement et affligé de ses crimes.

Mais je vous ai dit qu'il y a encore une tromperie plus fine et plus délicate, par laquelle le pécheur se trompe lui-même. O Dieu! est-il bien possible que l'esprit de séduction soit si puissant dans les hommes, que non seulement ils trompent les autres, mais que leurs propres pensées les déçoivent! Il n'est que trop véritable. Non seulement, dit Tertullien, nous imposons à la vue des autres, « *mais même nous jouons notre conscience* (2). » Oui, il y a deux hommes dans l'homme, aussi inconnus l'un à l'autre que seraient

(1) I. Reg., xv, 30. — (2) Ad Nation., lib. I, n° 16.

deux hommes différents : il y a deux cœurs dans le cœur humain, l'un ne sait pas les pensées de l'autre; et souvent, pendant que l'un se plaît au péché, l'autre contrefait si bien le pénitent, que l'homme lui-même ne se connaît pas, « *qu'il ment*, dit saint Grégoire, « *à son propre esprit et à sa propre conscience* (1). » Mais il faut expliquer ceci, et exposer à vos yeux ce mystère d'iniquité.

Le grand pape saint Grégoire nous en donnera l'ouverture par une excellente doctrine, dans la troisième partie de son Pastoral. Il remarque judicieusement, à son ordinaire, que comme Dieu, dans la profondeur de ses miséricordes, laisse quelquefois dans ses serviteurs des désirs imparfaits du mal, pour les enraciner dans l'humilité; aussi l'ennemi de notre salut, dans la profondeur de ses malices, laisse naître souvent dans les pécheurs un amour imparfait de la justice, qui ne sert qu'à nourrir leur présomption. Voici quelque chose de bien étrange, et qui nous doit faire admirer les terribles jugements de Dieu. Ce grand Dieu, par une conduite impénétrable, permet que ses élus soient tentés, qu'ils soient attirés au mal, qu'ils chancellent même dans la droite voie : ils croient assez souvent que leur volonté leur est échappée, et il les affermit par leur faiblesse; et quelquefois il permet aussi que les pécheurs se sentent attirés au bien, qu'ils semblent même y donner les mains, qu'ils vivent tranquilles et assurés, et, par un juste jugement, c'est leur propre assurance qui les précipite. Qui ne tremblerait devant Dieu? qui ne redouterait ses conseils? Par un conseil de sa miséricorde, le juste se croit pécheur, et il s'humilie; et par un conseil de sa justice, le pécheur se croit juste, et il s'enfle et il marche sans crainte, et il périt sans res-

(1) Pastor., part. I, cap. IX, t. II. col. 9.

source. Ainsi le malheureux Balaam, admirant les tabernacles des justes, s'écrie comme touché de l'esprit de Dieu : « *Que mon âme meure de la mort des justes!* (1) » Est-il rien de plus pieux que ce sentiment? mais après avoir prononcé leur mort bienheureuse, il donne aussitôt après des conseils pernicieux contre leur vie : « *ce sont les profondeurs de Satan;* (2) » comme les appelle saint Jean dans l'Apocalypse. Tremblez, donc, tremblez, ô pécheurs, qu'une douleur imparfaite n'impose à vos consciences; et que, « *comme il arrive souvent que les bons ressentent innocemment l'attrait du péché, auquel ils craignent d'avoir consenti, ainsi vous ne ressentiez en vous-mêmes un amour infructueux de la pénitence, auquel vous croyez faussement vous être rendus,* » dit excellemment saint Grégoire (3).

Que veut dire ceci? quelle est la cause profonde d'une séduction si subtile? Il faut tâcher de la pénétrer pour appliquer le remède, et attaquer le mal dans sa source. Pour l'entendre, il faut remarquer que les saintes vérités de Dieu et la crainte de ses jugements font deux effets dans les âmes; elles les chargent d'un poids accablant, elles les remplissent de pensées importunes : voici la pierre de touche. Ceux qui veulent se décharger de ce fardeau ont la douleur véritable; ceux qui ne songent qu'à se défaire de ces pensées ont une douleur trompeuse. Ah! je commence à voir clair dans l'abîme du cœur humain : ne craignons pas d'entrer jusqu'au fond à la faveur de cette lumière.

Par exemple, il y a certaines âmes à qui l'enfer fait horreur au milieu de leurs attaches criminelles, et qui ne peuvent supporter la vue de la main de Dieu armée de ses foudres contre les pécheurs impénitents.

(1) Num., XXIII, 8, 10. — (2) Apoc., II, 24. — (3) Pastor., part., III, cap. XXX, t. II, col, 87.

Ce sentiment est salutaire; et pourvu qu'on le pousse où il doit aller, il dispose puissamment les cœurs à la grâce de la pénitence. Mais voici la séduction : l'âme troublée est malade, mais qui ne sent sa maladie que par son trouble, songe au trouble qui l'incommode, plutôt qu'au mal qui la presse; cet aveuglement est étrange : mais si vous avez jamais rencontré de ces malades fâcheux qui s'emportent contre un médecin qui veut arracher la racine du mal, et qui ne lui demandent autre chose sinon qu'il apaise la douleur, vous avez vu quelque image des malheureux dont je parle. La fête avertit tous les chrétiens d'approcher des saints sacrements; s'en éloigner dans un temps si saint, c'est se condamner trop visiblement. Et en effet, cet éloignement est horrible ; la conscience en est inquiète, et en fait hautement ses plaintes : plusieurs ne sont pas assez endurcis pour mépriser ces reproches, ni assez forts pour oser rompre leurs liens trop doux et leurs engagements trop aimables ; ils songent au mal sensible, et ils négligent le mal effectif : ils pensent à se confesser pour apaiser les murmures et non pour guérir les plaies de leur conscience; et moins pour se décharger du fardeau qui les accable, que pour se délivrer promptement des pensées qui les importunent ; c'est ainsi qu'ils se disposent à la pénitence.

On a dit à ces pécheurs, on leur a prêché qu'il faut regretter leurs crimes, et ils cherchent leurs regrets dans leurs livres ; ils y prennent leur acte de contrition, ils tirent de leur mémoire les paroles qui l'expriment, ou l'image des sentiments qui le forment, et ils les appliquent, pour ainsi dire, sur leur volonté, et ils pensent être contrits de leurs crimes : ils se jouent de leur conscience pour se rendre agréables à Dieu. Il ne suffit pas de tirer de son esprit, comme par machine,

des actes de vertu forcés, ni des directions artificielles. La douleur de la pénitence doit naître dans le fond du cœur, et non pas être empruntée de l'esprit ni de la mémoire : elle ne ressemble pas à ces eaux que l'on fait jouer par machines et par artifice : c'est un fleuve qui coule de source, qui se déborde, qui arrache, qui déracine, qui noie tout ce qu'il trouve : elle fait un saint ravage qui détruit le ravage qu'a fait le péché ; aucun crime ne lui échappe : elle ne fait pas comme Saül, qui massacrant les Amalécites, épargne ceux qui lui plaisent. Il y a souvent dans le cœur des péchés que l'on sacrifie, mais il y a le péché chéri ; quand il faut l'égorger, le cœur soupire en secret, et ne peut plus se résoudre : la douleur de la pénitence le perce et l'extermine sans miséricorde. Elle entre dans l'âme comme un Josué dans la terre des Philistins ; il détruit, il renverse tout : ainsi la contrition véritable. Et pourquoi cette sanglante exécution ? c'est qu'elle craint la componction d'un Judas, la componction d'un Antiochus, la componction d'un Balaam, componctions fausses et hypocrites, qui trompent la conscience par l'image d'une douleur superficielle. La douleur de la pénitence a entrepris de changer Dieu ; mais il faut auparavant changer l'homme, et Dieu ne se change jamais que par l'effort de ce contre-coup. Vous craignez la main de Dieu et ses jugements, c'est une sainte disposition ; le saint concile de Trente veut aussi que cette crainte vous porte à détester tous vos crimes (1), à vous affliger de tous vos excès, à haïr de tout votre cœur votre vie passée : il faut que vous gémissiez de vous voir dans un état si contraire à la justice, à la sainteté, à l'immense charité de Dieu, à la grâce du christianisme, à la foi donnée, à la foi reçue, au traité de paix solennel que vous avez

(1) Sess., XIV, de Pœnit., cap. IV, de Contr. et Can, V.

fait avec Dieu par Jésus-Christ : il faut que vous renonciez simplement et de bonne foi à tous les autres engagements, à toutes les autres alliances, à toutes les paroles données contre vos premières obligations. Le faisons-nous ? nous le disons à nos confesseurs ; mais nos œuvres diront bientôt le contraire.

« *Ah ! que ceux-là sont heureux*, dit le saint Psal-« miste (1), *dont les péchés sont couverts !* » C'est la douleur de la pénitence, qui couvre à Dieu nos péchés. Mais que j'appréhende que nous ne soyons de ces pénitents dont Isaïe a dit ces mots : « *Ils n'ont tissu*, dit « ce saint prophète, *que des toiles d'araignée* (2) : *leurs* « *toiles ne leur serviront pas de vêtement, leurs œuvres* « *ne les couvriront pas ; car leurs pensées sont des pen-* « *sées vaines, et leurs œuvres des œuvres inutiles.* » Voilà une peinture trop véritable de notre pénitence ordinaire. Rendons-nous capables de présenter au Sauveur Jésus de dignes fruits de sa pénitence, ainsi qu'il nous l'ordonne dans son Évangile, non des désirs imparfaits, mais des résolutions déterminées, non des feuilles que le premier tourbillon emporte, ni des fleurs que le soleil dessèche. Pour cela, brisons devant lui nos cœurs et brisons-les tellement que tout ce qui est dedans soit anéanti ! « *Brisons*, dit saint Augustin, *ce* « *cœur impur, afin que Dieu crée en nous un cœur* « *sanctifié* (3) ». Si nous sommes en cet état, courons avec foi au tribunal de la pénitence ; portons-y notre douleur, et tâchons de nous y revêtir de confusion.

(1) Ps., XXXI, 1. — (2) Is. LIX, 5, 6, 7. — (3) Serm., XIX, n° 3, t. V, col. 103.

DEUXIÈME POINT.

C'est une règle de justice que l'équité même a dictée, que le pécheur doit rentrer dans son état pour se rendre capable d'en sortir. Le véritable état du pécheur, c'est un état de confusion et de honte ; car il est juste et très juste que celui qui fait mal soit confondu ; que celui qui a trop osé soit couvert de honte ; que celui qui est ingrat n'ose paraître ; enfin que le pécheur soit déshonoré, non seulement par les autres, mais par lui-même, par la rougeur de son front, par la confusion de sa face, par le tremblement de la conscience. Le pécheur est sorti de cet état, quand il a paru dans le monde la tête élevée, avec toute la liberté d'un front innocent. Il est juste qu'il rentre dans sa confusion : c'est pourquoi toutes les Écritures lui ordonnent de se confondre : « *Confondez-vous, confondez-vous, « maison d'Israël* (1) », parce que vous avez péché devant le Seigneur.

Pour bien comprendre cette vérité, disons avant toutes choses ce que c'est que la confusion, et pourquoi elle est due aux pécheurs. La confusion est un jugement équitable rendu par la conscience, par lequel le pécheur ayant violé ce qu'il y a de plus saint, méprisé ce qu'il y a de meilleur, trahi ce qu'il y a de mieux faisant, est jugé indigne de paraître. Quel est le motif de cet arrêt? c'est que le pécheur s'étant élevé contre la vérité même, contre la justice même, contre l'être même qui est Dieu ; dans son empire, à la face de ses lois, et parmi ses bienfaits : il mérite de n'être plus, et à plus forte raison de ne plus paraître. C'est pourquoi sa propre raison lui dénonce qu'il

(1) Ezech., XXXVI, 32.

devrait se cacher éternellement, confondu par ses ingratitudes, et afin de lui ôter cette liberté de paraître, elle va imprimer au dehors dans la partie la plus visible, la plus éminente, la plus exposée, sur le visage, sur le front même : non point à la vérité par un fer brûlant, mais par le sentiment de son crime comme par une espèce de fer brûlant, une rougeur qui le déshonore et qui le flétrit : elle va, dis-je, imprimer je ne sais quoi de déconcerté, qui le défait aux yeux des hommes et à ses propres yeux : marque certaine d'un esprit troublé, d'un courage tremblant, d'un cœur inquiet, d'une conscience convaincue.

Le pécheur superbe et indocile ne peut souffrir cet état de honte, et il s'efforce d'en sortir. Pour cela, ou bien il cache son crime, ou il excuse son crime, ou il soutient hardiment son crime : il le cache comme un hypocrite; il l'excuse comme un orgueilleux; il le soutient comme un effronté. C'est ainsi qu'il sort de son état, et qu'il usurpe impudemment à la face du ciel et de la terre les privilèges de l'innocence : c'est ainsi qu'il tâche d'éviter la honte; le premier par l'obscurité de son action, le second par les artifices de ses vains prétextes, le dernier par son impudence Ainsi au jugement dernier sera rendue aux pécheurs, à la face de tout l'univers, l'éternelle confusion qu'ils ont si bien méritée : là tous ceux qui se sont cachés seront découverts ; là tous ceux qui se seront excusés seront convaincus; là tous ceux qui étaient si fiers et si insolents dans leurs crimes seront abattus et atterrés.

Voici l'oracle de la justice qui lui crie : Rentre en toi-même, pécheur, rentre en ton état de honte; tu veux cacher ton péché, et Dieu t'ordonne de le confesser : tu veux excuser ton péché ; et bien loin d'écouter ces vaines excuses, Dieu t'ordonne d'en exposer toutes les circonstances aggravantes : tu oses soutenir ton

péché, et Dieu t'ordonne de te soumettre à toutes les humiliations qu'il a méritées : « *Confonds-toi, con-* « *fonds-toi*, dit le Seigneur, *et porte ton ignomi-* « *nie* (1). »

Ne vous plaît-il pas que nous mettions dans un plus grand jour ces importantes vérités? Ce pécheur, cette pécheresse, pour éviter de se cacher, tâche plutôt de cacher son crime sous le voile de la vertu, ses trahisons et ses perfidies sous le titre de la bonne foi, ses prostitutions et ses adultères sous l'apparence de la modestie. Il faut qu'il vienne rougir non seulement de son crime caché, mais de son honnêteté apparente; il faut qu'il vienne rougir de ce qu'ayant assez reconnu le mérite de la vertu pour la vouloir faire servir de prétexte, il ne l'a pas assez honorée pour la faire servir de règle : il faut qu'il vienne rougir d'avoir été si timide que de ne pouvoir soutenir les yeux des hommes, et toutefois si hardi et si insensé que de ne pas craindre la vue de Dieu : « *Confonds-toi donc, ô pécheur, et porte ton* « *ignominie.* »

Mais ce pécheur qui cache aux autres ses désordres, voudrait pouvoir se les cacher à lui-même; il cherche toujours quelque appui fragile, sur lequel il puisse rejeter ses crimes : il en accuse les étoiles, dit saint Augustin (2). Ah! je n'ai pu vaincre mon tempérament; il en accuse la fortune, c'est-à-dire, une rencontre imprévue : il en accuse le démon. J'ai été tenté trop violemment ; il fait quelque chose de plus, il demande qu'on lui enseigne les voies détournées, où il puisse se sauver avec ses vices, et se convertir sans changer son cœur : « *Il dit*, remarque Isaïe, *à ceux* « *qui regardent : Ne regardez pas; et à ceux qui sont* « *préposés pour voir : Ne voyez pas pour nous ce qui est*

(1) Ezech., XVI. 52. — (2) In Ps., CXL, t. IV, col. 1567, 1568.

« *droit; dites-nous des choses qui nous plaisent, trom-* « *pez-nous par des erreurs agréables* (1). » « *Otez-moi* « *cette voie, elle est trop droite; ôtez-moi ce sentier, il* « *est trop étroit* (2). » Ainsi, par une étrange illusion; au lieu que la conversion véritable est que le méchant devienne bon, et que le pécheur devienne juste, il imagine une autre espèce de conversion, où le mal se change en bien, où le crime devienne honnête, où la rapine devienne justice; et si la conscience ose murmurer contre ses vaines raisons, il la bride, il la tient captive, il lui impose silence : « *Viens te confondre, ô* « *pécheur,* » viens, viens au tribunal de la pénitence, pour y porter ton ignominie, non seulement celle que mérite l'horreur de tes crimes, mais celle qu'y doit ajouter la hardiesse insensée de tes excuses. Car est-il rien de plus honteux que de manquer de fidélité à son Créateur, à son Roi, à son Rédempteur; et, pour comble d'impudence, oser encore excuser de si grands excès et une si noire ingratitude?

C'est cependant ce que les pécheurs ne cessent de pratiquer au milieu de leurs désordres : s'ils se sentent pressés par les remords de leur conscience, ils se retirent comme Adam dans le plus épais de la forêt; s'ils ne peuvent se cacher non plus que lui, ils tâchent de s'excuser à son exemple : ils rejettent leurs fautes sur Ève, sur la fragilité, la complaisance, la compagnie, la tyrannie de l'habitude, la violence de la passion. Ainsi on n'a pas besoin de se tourmenter à chercher bien loin des excuses; le péché s'en sert à lui-même, et prétend se justifier par son propre excès. Quelquefois convaincus en leur conscience de l'injustice de leurs actions, ils veulent seulement amuser le monde; puis se laissant emporter eux-mêmes à leurs belles inventions, ils se les

(1) Is., xxx, 10. — (2) S., xxv, 11.

impriment en les débitant, et adorent le vain fantôme qu'ils ont supposé en la place de la vérité : « *tant l'homme* « *se joue soi-même et sa propre conscience* (1). »

Dieu est lumière ; Dieu est vérité ; Dieu est justice. Sous l'empire de Dieu, ce ne sera jamais par de faux prétextes, mais par une humble reconnaissance de ses péchés qu'on évitera la honte éternelle qui en est le juste salaire. Un rayon très clair de lumière et de vérité sortira du trône, dans lequel les pécheurs verront qu'il n'y a point d'excuse valable qui puisse colorer leur rébellion ; mais au contraire que le comble du crime c'est l'audace de l'excuser et la présomption de le défendre : « *J'ai dépouillé le pécheur, j'ai dissipé les fausses cou-* « *leurs, par lesquelles il avait voulu pallier ses crimes,* « *j'ai manifesté ses mauvais desseins si subtilement dé-* « *guisés, et il ne peut plus se couvrir par aucun pré-* « *texte* (2) » : Dieu ne lui laisse plus que son péché et sa honte.

Il veut que la censure soit exercée, et que les pécheurs soient repris ; « *parce que,* dit saint Augustin, « *s'il y a quelque espérance de salut pour eux, c'est par* « *là que doit commencer leur guérison ; et s'ils sont* « *endurcis et incorrigibles, c'est par là que doit com-* « *mencer leur supplice* (3). »

Cherchez donc des amis, et non des flatteurs ; des juges, et non des complices ; des médecins, et non des empoisonneurs : ne cherchez ni complaisance, ni adoucissement, ni condescendance : venez, venez rougir, tandis que la honte est salutaire ; venez vous voir tels que vous êtes, afin que vous ayez horreur de vous-mêmes, et que, confondus par les reproches, vous vous rendiez enfin dignes de louanges.

Et toi, pauvre conscience captive, dont on a depuis

(1) Tertull., ad Nat., lib. I, n° 16. — (2) Jerem., XLIX, 10. — (3) De Correpl. et Grat. cap. XIV, n° 45, t. X, col. 774.

si longtemps étouffé la voix, parle, parle devant ton Dieu ; parle, il est temps, ou jamais, de rompre ce silence violent que l'on t'impose. Tu n'es point dans les bals, dans les assemblées, dans les divertissements, dans les jeux du monde : tu es dans le tribunal de la pénitence ; c'est Jésus-Christ lui-même qui te rend la liberté et la voix ; il t'est permis de parler devant ses autels. Raconte à cette impudique toutes ses dissolutions ; à ce traître toutes ses paroles infidèles, ses promesses violées ; à ce voleur public toutes ses rapines ; à cet hypocrite, qui trompe le monde, les détours de son ambition cachée ; à ce vieux pécheur endurci, qui avale l'iniquité comme l'eau, la longue suite de ses crimes ; fais rougir ce front d'airain, montre-lui tout à coup d'une même vue les commandements, les rébellions, les avertissements, les mépris, les grâces, les méconnaissances, les outrages redoublés parmi les bienfaits, l'aveuglement accru par les lumières, enfin toute la beauté de la vertu, toute l'équité du précepte, avec toute l'infamie de ses transgressions, de ses infidélités, de ses crimes. Tel doit être l'état du pécheur quand il confesse ses péchés. Qu'il cherche à se confondre lui-même : s'il rencontre un confesseur dont les paroles efficaces le poussent en l'abîme de son néant, qu'il s'y enfonce jusqu'au centre ; il est bien juste, s'il lui parle avec tendresse, qu'il songe que ce n'est que sa dureté qui lui attire cette indulgence ; et qu'il se confonde davantage encore, de trouver un si grand excès de miséricorde dans un si grand excès d'ingratitude. Pécheurs, voilà l'état où vous veut Jésus ; humiliés, confondus, et par les bontés et par les rigueurs, et par les grâces et par les vengeances, et par l'espérance et par la crainte.

Mais ceux qui doivent entrer plus profondément dans cet état de confusion, ce sont ces pécheurs su-

perbes qui, non contents d'excuser, osent encore soutenir leurs crimes. « *Nous les voyons tous les jours qui* « *les prêchent*, dit l'Écriture, *et s'en glorifient comme* « *Sodome* (1). » Ils ne trouveraient pas assez d'agrément dans leur intempérance, s'ils ne s'en vantaient publiquement ; « *s'ils ne la faisaient jouir*, dit Tertul- « lien, *de toute la lumière du jour, et de tout le témoi-* « *gnage du ciel* (2). » Les voyez-vous, ces superbes qui se plaisent à faire les grands par leur licence ; qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois ; à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte : si bien qu'ils ne méprisent pas seulement, mais qu'ils font une insulte publique à toute l'Église, à tout l'Evangile, à toute la conscience des hommes ? C'est toi, pécheur audacieux, c'est toi principalement qui dois te confondre. Car, considérez s'il y a quelque chose de plus indigne que de voir usurper au vice cette noble confiance de la vertu. Mais je m'explique trop faiblement : la vertu dans son innocence n'a qu'une assurance modeste ; ceux-ci dans leurs crimes vont jusqu'à l'audace, et contraignent même la vertu de trembler sous l'autorité que le vice se donne par son insolence.

Que leur dirons-nous ? les paroles sont peu efficaces pour confondre une telle arrogance. Qu'ils contemplent leur Rédempteur, qu'ils jettent les yeux sur cet innocent, juste et pur jusqu'à l'infini ; il n'est chargé que de nos crimes. Écoutez toutefois comme il parle à Dieu : « *Vous voyez*, dit-il, *mes opprobres, vous voyez ma* « *confusion, vous voyez ma honte* (3). » Ah ! vous voyez les opprobres que je reçois du dehors ; vous voyez la confusion qui me pénètre jusqu'au fond de

(1) Is., III, 9. — (2) Ad Nation., lib. I, n° 16. — (3) Ps., LXVIII, 20.

l'âme ; vous voyez la honte qui se répand jusque sur ma face. Tel est l'état du pécheur, et c'est ainsi qu'il est porté par un innocent ; et nous, pécheurs véritables, nous osons marcher encore la tête levée ! que ce ne soit pas pour le moins dans le sacrement de pénitence, ni aux pieds de notre juge. Considérons Jésus-Christ en la présence du sien et devant le tribunal de Ponce Pilate : il écoute ses accusations, et il se condamne lui-même par son silence ; il se tait par constance, je le sais bien ; mais il se tait aussi par humilité ; il se tait par modestie ; il se tait par honte.

Est-ce trop demander à des chrétiens que de les prier au nom de Dieu de vouloir comparaître devant Jésus-Christ, comme Jésus-Christ a comparu devant le tribunal de Pilate ? L'innocent ne s'est pas défendu ; et nous, criminels, nous défendrons-nous ? Il a été patient et humble dans un jugement de rigueur : garderons nous notre orgueil dans un jugement de miséricorde, où nous ne confessons que besoin ? Ah ! il a volontiers accepté sa croix si dure, si accablante ; refuserons-nous la nôtre légère et facile, ces justes reproches qu'on nous fait, ces peines médiocres qu'on nous impose, ces sages précautions qu'on nous ordonne ? Cependant les pécheurs n'en veulent pas : les écouter, les absoudre, leur donner pour la forme quelque pénitence, c'est tout ce qu'ils peuvent porter. Quelle est cette pensée ? Si la pénitence est un jugement, faut-il y aller pour faire la loi, et pour n'y chercher que de la douceur ? Où sera donc la justice ? quelle forme de jugement en lequel on ne veut trouver que de la pitié, que de la faiblesse, que de la facilité, que de l'indulgence ? quelle forme de judicature en laquelle on ne laisse au juge que la patience de nous écouter, et la puissance de nous absoudre ; en retranchant de son ministère le droit de discerner les mau-

vaises mœurs, l'autorité de les punir, la force de les réprimer par une discipline salutaire ? O sainte confusion, venez couvrir la face des pécheurs! O Jésus, vous avez été soumis et modeste, même devant un juge inique ; et vos fidèles seront superbes et dédaigneux, même à votre propre tribunal ! Éloignez de nos esprits une disposition si funeste : donnez-nous l'humilité prête à subir toutes les peines ; donnez-nous la docilité résolue à pratiquer tous les remèdes. C'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT.

Il en faudrait davantage pour expliquer bien à fond toutes les vérités que j'ai à vous dire. Trouvez bon que pour abréger, sans m'engager à de longues preuves, je vous donne quelques avis que j'ai tirés des saints Pères et des Écritures divines, pour conserver saintement la grâce de la pénitence. Premièrement craignez, craignez, je le dis encore une fois, si vous voulez conserver la grâce. Plusieurs s'approchent de la pénitence pour se décharger de la crainte qui les inquiète; et, après leur confession, leur folle sécurité les rejette dans de nouveaux crimes. J'ai appris de Tertullien, que « *la crainte est l'instrument de la pénitence* (1). » C'est par la crainte qu'elle entre, c'est par la crainte qu'elle se conserve. Grand Dieu ! c'est la crainte de vos jugements qui ébranle une conscience pour se rendre à vous. Grand Dieu ! c'est la crainte de vos jugements qui affermit une conscience pour s'établir fortement en vous. Vivez donc toujours dans la

(1) Tertull. de Pœnit., n° 6.

crainte, et vous vivrez toujours dans la sûreté : « *La crainte*, dit saint Cyprien, *est la gardienne de* « *l'innocence* (1). »

Mais encore que craindrez-vous ? Craignez les occasions dans lesquelles votre innocence a fait tant de fois naufrage : craignez les occasions prochaines ; car qui aime son péril, aime sa mort : craignez même les occasions éloignées ; parce que lors même que l'objet est loin, la faiblesse de notre cœur n'est toujours que trop proche et trop inhérente, et que les moindres approches peuvent renouveler toutes ses premières impressions. Un homme, dit Tertullien (2), qui a vu dans une tempête, le ciel mêlé avec la terre, à qui mille objets terribles ont rendu en tant de façons la mort présente, souvent renonce pour jamais à la navigation et à la mer. Or mer, je ne te verrai plus, ni tes flots, ni tes abîmes, ni tes écueils, contre lesquels j'ai été si près d'échouer ; je ne te verrai plus que sur le port, encore ne sera-ce pas sans frayeur, tant l'image de mon péril demeure présente à ma pensée. C'est ce qu'il nous faut faire : retirés saintement en Dieu, et dans l'asile de sa vérité, comme dans un port, regardons de loin nos périls, et les tempêtes qui nous ont battus, et les vents qui nous ont emportés ; mais nous y engager témérairement, ô Dieu, ne le faisons pas. Hélas ! ô vaisseau fragile et entr'ouvert de toutes parts, misérable jouet des flots et des vents irrités ; tu te jettes encore sur cette mer, dont les eaux sont si souvent entrées au fond de ton âme : tu sais bien ce que je veux dire ; tu te rengages dans cette intrigue qui t'a emporté si loin hors du port, tu renoues ce commerce qui a soulevé en ton cœur toutes les tempêtes, et tu ne te défies pas d'une faiblesse trop et trop souvent expérimentée. Ah ! tu ne

(1) Epist., I. ad Donat. p. 4. — (2) De Pœnit., n° 7

dois plus rien attendre qu'un dernier naufrage qui te précipitera au fond de l'abîme.

Jusques ici, j'ai parlé à tous indifféremment ; mais notre sainte pénitente semble m'avertir de donner en particulier quelques avis à son sexe : plutôt, qu'elle leur parle elle-même, et qu'elle les instruise par ses saints exemples. Dans cette délicatesse presque efféminée que notre siècle semble affecter, il ne sera pas inutile aux hommes d'écouter les leçons que Madeleine donne aux personnes de son sexe en particulier. Elle répand ses parfums, elle jette ses vains ornements, elle néglige ses cheveux : mesdames, imitez sa conversion, et honorez la pratique de la pénitence. Une des précautions les plus nécessaires pour conserver la grâce de la pénitence, c'est le retranchement de vos vanités : car n'est-ce pas s'accoutumer insensiblement à un grand mépris de son âme, que d'avoir tant d'attache à parer son corps ? la nécessité et la pudeur ont fait les premiers habits ; la bienséance s'en étant mêlée, elle y a ajouté quelques ornements ; la nécessité les avait faits simples, la pudeur les faisait modestes ; la bienséance se contentait de les faire propres : la curiosité s'y étant jointe, la profusion n'a plus de bornes ; et pour orner ce corps mortel et cette boue colorée, presque toute la nature travaille, presque tous les métiers suent, presque tout le temps se consume, et toutes les richesses s'épuisent.

Ces excès sont criminels en tout temps, parce qu'ils sont toujours opposés à la sainteté chrétienne, à la modestie chrétienne, à la pénitence chrétienne, mais peut-on maintenant les souffrir dans ces extrêmes misères où, le ciel et la terre fermant leurs trésors, ceux qui subsistaient par leur travail sont réduits à la honte de mendier leur vie ; ou, ne trouvant plus de secours dans les aumônes particulières, ils cherchent un vain

refuge dans les asiles publics de la pauvreté, je veux dire les hôpitaux, où par la dureté de nos cœurs ils trouvent encore la faim et le désespoir ? Dans ces états déplorables, peut-on songer à orner son corps ; et ne tremble-t-on pas de porter sur soi la subsistance, la vie, le patrimoine des pauvres ? « *O ambition*, dit Tertullien, « *que tu es forte, de pouvoir porter sur toi seule ce qui* « *pourrait faire subsister tant d'hommes mourants* (1)! »

Que vous dirai-je maintenant du temps infini qui se perd dans de vains ajustements ? La grâce de la pénitence porte une sainte précaution pour conserver saintement le temps et le ménager pour l'éternité : elle doit vous apprendre à le conserver ; et cependant on s'en joue, on le prodigue sans mesure jusqu'aux cheveux, c'est-à-dire la chose la plus nécessaire à la chose la plus inutile. La nature, qui ménage tout, jette les cheveux sur la tête avec négligence, comme un excrément superflu. Ce que la nature a prodigué comme superflu, la curiosité en fait une attache ; elle devient inventive et ingénieuse pour se faire une étude d'une bagatelle, et un emploi d'un amusement. Est-ce ainsi que vous voulez réparer le temps et le ménager pour l'éternité ? Madeleine ne le fait pas : elle méprise ces soins superflus, et se rend digne d'entendre « *qu'il n'y* « *a plus qu'une chose qui soit nécessaire* (2) ». Ah ! que dans ces soins superflus les pensées si nécessaires trouvent peu d'entrée dans l'esprit et moins encore dans le cœur, ou sont bientôt oubliées et délaissées !

Mais, ô Dieu, pour qui vous parez-vous tant ? ô Dieu, encore une fois, songez-vous bien à qui vous préparez cette idole ? Si vous vous êtes données à Dieu par la pénitence, pensez-vous pouvoir lui conserver longtemps sa conquête ; pendant que vous laisserez encore flatter

(1) De Cultu femin. lib. I, n° 8. — (2) Luc., x, 42.

votre vanité à ces malheureuses conquêtes, qui lui arrachent les âmes qu'il a rachetées ? « *Tu fais plus* « *que les adorer, parce que tu lui donnes des adora-* « *teurs* (1) ».

Quittez donc ces vains ornements à l'exemple de Madeleine, et revêtez-vous de la modestie ; non seulement de la modestie, mais de la gravité chrétienne, qui doit être comme le partage de votre sexe. Tertullien, qui a dit sagement que la crainte était l'instrument de la pénitence, a dit avec le même bon sens, que la gravité était la compagne et l'instrument nécessaire pour conserver la pudeur. Je ne le remarque pas sans raison : je ne sais quelle fausse liberté s'est introduite en nos mœurs, qui laisse perdre le respect ; qui, sous prétexte de simplicité, nourrit une entière licence ; qui étouffe toute retenue, par un enjouement inconsidéré. Ah ! je n'ose penser aux suites funestes de cette simplicité malheureuse.

Il faut de la gravité et du sérieux pour conserver la pudeur entière, et faire durer longtemps la grâce de la pénitence. Que cette grâce est délicate et qu'elle veut être conservée précieusement ! Si vous voulez la garder, laissez-la agir dans toute sa force : quittez le péché et toutes ses suites ; arrachez l'arbre et tous ses rejetons ; guérissez la maladie et tous ses symptômes dangereux. Ne menez pas une vie moitié sainte et moitié profane ; moitié chrétienne et moitié mondaine ; ou plutôt toute mondaine et toute profane, parce qu'elle n'est qu'à demi chrétienne et à demi sainte. Que je vois dans le monde de ces vies mêlées ! on fait profession de piété, et on aime encore les pompes du monde ; on offre des œuvres de charité, et on abandonne son cœur à l'ambition. « *La loi est déchirée*, dit le saint prophète, *et le*

(1) Tertull. de Idodol., n° 6.

« *jugement n'est pas venu à sa perfection* (1) ». La loi déchirée, l'Évangile, le christianisme n'est en nos mœurs qu'à demi ; nous cousons à cette pourpre royale un vieux lambeau de mondanité ; Jésus Christ ne se connaît plus dans un tel mélange : nous réformons quelque chose après la grâce de la pénitence ; nous condamnons le monde en quelque partie de sa cause, et il devait la perdre en tout point : parce qu'il n'y en a jamais eu de plus déplorée ; et ce peu que nous lui laissons, qui marque la pente du cœur, lui fera reprendre bientôt sa première autorité.

Par conséquent, sortons de la pénitence avec une sainte résolution de ne rien donner au péché qui puisse le faire revivre ; il faut le condamner en tout et partout, et se donner sans réserve à celui qui se donne à nous tout entier, premièrement dans le temps, par les bienfaits de sa grâce, et ensuite dans l'éternité, par le présent de sa gloire (2).

(1) De Cult. fem., lib. II, n° 8. — (2) Habac., n° 4.

TROISIÈME SEMAINE

PREMIÈRE LECTURE

DIMANCHE MATIN

CONVERSION DES PÉCHEURS

Grandeur de la charité des saints anges pour les hommes. Pourquoi se réjouissent-ils si fort dans la conversion des pécheurs. Trois effets de la miséricorde divine à l'égard de l'âme pécheresse. Double unité dans l'Église : l'une extérieure, qui est liée par les sacrements; l'autre invisible et spirituelle, formée par la charité. Comment les pécheurs séparés de cette unité commencent leur enfer même sur la terre. Quels sont les dignes fruits de pénitence. De quelle manière le pécheur, sincèrement touché, s'accuse, se condamne et se punit.

Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel devant les anges de Dieu sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. (Luc, xv, 7.)

Si quelqu'un n'a pas encore assez entendu combien est grande la charité des saints anges pour les misérables mortels, qu'il considère en notre évangile les aimables paroles du Sauveur des âmes, par lesquelles il nous apprend que la conversion des pécheurs réjouit tous les esprits bienheureux; et qu'encore que Dieu les enivre du torrent de ses éternelles délices, néanmoins ils sentent augmenter leur joie quand nous sommes renouvelés par la pénitence. Nous lisons dans

les Écritures (1) qu'autrefois les esprits célestes se déclarèrent visiblement contre nous, lorsqu'un chérubin, envoyé de Dieu avec une forme terrible, tenant en sa main un glaive de feu, gardait la porte du paradis, pour épouvanter nos parents rebelles, et leur interdire l'entrée de ce jardin délicieux qu'ils avaient déshonoré par leur crime. Mais après la naissance de ce Sauveur, qui nous a réconciliés par son sang; vous n'ignorez pas, que ces bienheureuses intelligences, qui nous avaient déclaré la guerre, nous vinrent aussi annoncer la paix : « *Que la paix*, disent-ils (2), *soit donnée aux hommes* », et, depuis cette salutaire journée, nous leur sommes devenus si chers, que Jésus Christ nous enseigne, dans notre évangile, qu'ils préfèrent nos intérêts aux leurs propres. C'est ce que vous remarquerez aisément, si vous pénétrez le sens des paroles que j'ai alléguées pour mon texte. « *Les* « *anges*, dit le Fils de Dieu, *se réjouissent plus de la* « *conversion d'un pécheur, que de la persévérance de* « *quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de* « *pénitence.* » Je demande quels sont ces justes auxquels le Sauveur ne craint pas de dire que la pénitence n'est pas nécessaire. Certes, nous ne les trouverons pas sur la terre; puisque, tous les hommes étant pécheurs, ce serait une témérité inouïe que d'assurer qu'ils n'ont pas besoin du remède de la pénitence. « *Si* « *quelqu'un dit qu'il ne pèche pas, il se trompe, et la* « *vérité n'est pas en lui*, » dit le disciple bien-aimé de notre Sauveur (3).

Où chercherons-nous donc, cette innocence si pure et si achevée, qu'elle n'a pas besoin de la pénitence? Sans doute, puisqu'elle est bannie du milieu des hommes, elle ne se peut rencontrer que parmi les

(1) Genes., II, 24. — (2) Luc., II, 14. — (3) I Joan., I, 8.

anges, qui, détestant la rébellion et l'audace de Satan et de ses complices, demeurèrent immuablement dans le lieu où Dieu les avait établis dès leur origine. Vous êtes les seuls, ô esprits célestes, parmi toutes les créatures, qui jamais n'avez été souillés par aucun péché; vous êtes ces justes de notre évangile, auxquels la pénitence n'est pas nécessaire : et ainsi lorsque notre Sauveur nous apprend que vous recevez une joie plus grande de la conversion des pécheurs, que de la justice des innocents qui n'ont pas besoin de se repentir; c'est de même que s'il nous disait que notre pénitence vous réjouit plus que votre persévérance.

Merveilleuse vertu de la pénitence, qui oblige tous les saints anges à nous préférer à eux-mêmes; qui répare si glorieusement les ruines des plus grands pécheurs, qu'elle les met en quelque sorte au-dessus des justes, et qui fait que la justice rendue a quelque avantage au-dessus de la justice toujours conservée! Car puisque ces intelligences célestes, qui goûtent le bien dans sa source, ne peuvent avoir de ces joies déréglées que l'opinion fait naître en nos âmes, ne voyez-vous pas qu'elles ne peuvent se réjouir que du bien? Et donc, si leur joie est plus abondante, ne faut-il pas conclure nécessairement qu'il leur paraît quelque bien plus considérable, d'autant plus que c'est le Sauveur lui-même qui les excite par son exemple à cette sainte et divine joie?

En effet, ne voyez-vous pas qu'il se présente à nous dans notre évangile sous la figure de ce berger « *qui* « *laisse tous ses troupeaux au désert pour chercher une* « *brebis égarée; qui, l'ayant trouvée au milieu des bois,* « *seule et tremblante d'effroi, la rapporte sur ses* « *épaules, et appelant ses amis et ses proches : Réjouis-* « *sez-vous avec moi,* dit-il, *de ce que j'ai rencontré ma*

« *brebis perdue* (1) ? » De sorte que les anges et le Sauveur même, se réjouissant plus d'un pécheur sauvé que d'un juste qui persévère, il paraît que l'innocence recouvrée a quelque chose de plus agréable que l'innocence continuée. Réjouissons-nous, pécheurs misérables, admirons la force de la pénitence, qui nous rend avec avantage ce que notre péché nous avait fait perdre : et pour exciter en nos cœurs les saints gémissements de la pénitence, recherchons les véritables raisons de cette vérité si satisfaisante que Jésus-Christ nous enseigne dans son Évangile.

Si je n'avais qu'à vous parler d'une joie humaine, je me contenterais de vous dire : que nous expérimentons tous les jours une certaine douceur plus sensible à rentrer dans la possession de nos biens, qu'à nous maintenir dans la jouissance : nous goûtons la santé par la maladie; et la perte de nos amis nous apprend combien ils nous étaient nécessaires : car l'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment; et notre jugement est si faible, que, ne pouvant pénétrer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnaît jamais mieux que par leurs contraires : tellement que cet excès de joie que nous ressentons lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre faiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même, dont nous devons aujourd'hui expliquer les causes : il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères. Entrons en matière, et disons : tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur : si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pé

(1) Luc., xv, 1 et suiv.

cheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence. Prouvons solidement cette vérité.

La gloire de Dieu éclate singulièrement dans les natures intelligentes par sa miséricorde et par sa justice : sa Providence, son immensité, sa toute puissance paraissent dans les créatures inanimées; mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice, ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu : la miséricorde règne sur les bons, la justice, sur les criminels; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois; l'une par douceur, et l'autre par force ; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre; l'une attire et l'autre réprime; l'une récompense la fidélité, l'autre venge la rébellion : si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne et l'autre châtie : ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne; l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels, afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le prophète chante : « *Toutes les* « *voies du Seigneur sont miséricorde et vérité* (1) ; » c'est-à-dire, miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs : d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité; parce que, comme dit le grand saint Thomas (2), « *c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi* « *immuable qui règle toutes les créatures intelligentes* ». Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne ; je ne m'étonne plus, ô

(1) Ps. XXIV, 10. — (2) 1. 2. Quæ t., XCIII, art. II.

saints anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre créateur par sa miséricorde et par sa justice; la miséricorde, dans la conversion; la justice, dans la satisfaction; la première, dans la rémission des péchés; la seconde, dans les gémissements des pécheurs.

PREMIER POINT

Pour entrer d'abord en matière, je remarquerai dans notre évangile trois effets de la miséricorde divine dans la conversion des pécheurs : Dieu les cherche, Dieu les trouve, Dieu les rapporte, c'est ce que nous lisons clairement dans la parabole de notre Évangile : « *Le bon berger*, dit le Fils de Dieu, *va après sa brebis* « *perdue et il va jusqu'à ce qu'il la trouve, et après qu'il* « *l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules* (1) ». C'est la véritable figure du Sauveur des âmes; il cherche charitablement les pécheurs, suivant ce qu'il dit dans son Évangile : « *Le Fils de l'homme est venu chercher ce* « *qui était perdu* (2). » Il les trouve par la vertu de sa grâce : « *car il est ce Samaritain miséricordieux qui,* « *trouvant en son chemin le pauvre blessé, est touché de* « *miséricorde, et s'approche, et ne dédaigne pas de lier ses* « *plaies* (3) ». Enfin il les porte sur ses épaules; parce que c'est lui dont il est écrit : « *Vraiment il a porté* « *nos langueurs* (4) ». Or cette triple miséricorde répond à la triple misère en laquelle est précipitée l'âme pécheresse. Elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces et devient entièrement impuissante : elle s'éloigne du bon Pasteur, et, s'en éloignant, elle ne con-

(1) Luc., xv, 4. — (2) Luc., xix, 10. — (3) Ibid., x, 34. — (4) Is., LIII, 4.

naît plus son visage; tellement que lorsqu'il approche, elle fuit, et fuyant elle se fatigue et tombe dans une extrême impuissance. Mais le Pasteur infiniment bon, qui ne se plaît qu'à sauver les âmes, oppose charitablement à ces trois misères trois effets merveilleux de miséricorde : car il cherche sa brebis éloignée; il trouve et il atteint sa brebis fuyante; il rapporte sur ses épaules cette pauvre brebis épuisée de forces. Apprenons ici à connaître la miséricorde du Pasteur fidèle, qui nous a sauvés au péril de sa propre vie.

Et premièrement remarquons ce qui est écrit dans notre évangile, que la brebis que le Sauveur cherche n'est plus en la compagnie de tout le troupeau ; par conséquent elle est séparée ; mais entendons le sens de cette parole. Le troupeau du Fils de Dieu, c'est l'Église; et celui qui est séparé du troupeau semble être hors de la vraie Église. Dirons-nous que le Fils de Dieu ne parle en ce lieu que des hérétiques qui ont rompu le lien d'unité? Mais la suite de notre évangile réfutera manifestement cette explication; puisque Jésus-Christ nous fait bien entendre qu'il parle généralement de tous les pécheurs, parce qu'il veut encourager tous les pénitents. Mais pourrons-nous dire que tous les pécheurs sont séparés du sacré troupeau et de la communion de l'Église? Nullement; il n'en est pas de la sorte : c'est l'erreur de Calvin et des calvinistes, contre laquelle le Fils de Dieu nous a dit qu'il y a de l'ivraie même dans son champ, qu'il y a du scandale même en sa maison, qu'il y a de mauvais poissons même en ses filets (1). Mais d'où vient, direz-vous, que notre Sauveur nous figurant tous les pécheurs en notre évangile, les représente comme séparés du troupeau? Entrons en sa pensée, et disons avec l'incompa

(1) Matth., XIII, 28, 41, 48.

rable saint Augustin : « *Il y en a qui sont dans la mai-* « *son de Dieu, et qui ne sont pas la maison de Dieu! il* « *y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui sont* « *eux-mêmes la maison de Dieu* (1) ». Expliquons la doctrine de ce grand évêque.

Les justes sont en la maison de Dieu, et ils sont eux-mêmes la maison de Dieu, selon ce que dit le prophète : « *J'habiterai au milieu de vous* (2) »; et l'apôtre : « *Ne savez-vous pas que vous êtes les temples* « *de l'Esprit de Dieu* (3) »? Mais les méchants qui sont en l'Église, qui est la maison que Dieu a choisie, ne sont pas la maison choisie : Dieu n'habite pas en leurs cœurs; ils ne sont pas les pierres vivantes de ce miraculeux édifice, dont les fondements sont posés en terre, et dont le sommet égale les cieux : « *Ils sont dans* « *l'Eglise*, dit saint Augustin (4), *comme la paille est* « *dans le froment, parce que, encore qu'ils soient liés* « *par les sacrements, néanmoins ils sont séparés de* « *cette invisible unité qui est assemblée par la charité.* » « *En effet*, ajoute saint Augustin, *il y en a qu'on doit* « *dire être dans la maison de telle manière, qu'ils* « *n'appartiennent pas à ce qui en fait la liaison, ni à la* « *société de cette justice qui produit des fruits de paix:* « *mais ils y sont comme on dit que la paille se trouve* « *avec le froment; car nous ne pouvons nier qu'ils* « *soient dans la maison, l'apôtre nous disant que dans* « *une grande maison, il y a non seulement des vases* « *d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et que* « *les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour* « *des usages honteux* (5) ».

Par où nous voyons clairement qu'il y a double unité dans l'Église : l'une est liée par les sacrements qui

(1) De. Bapt. cont. Donat. lib., VII, n° 99, t. XI, col. 200. — (2) II. Cor., VI, 16. — (3) I Cor., III. 16. — (4) Loco mox citato. col. 200. 201. — (5) II, Timoth. II, 20.

nous sont communs; en celle-là les mauvais y entrent, quoiqu'ils n'y entrent qu'à leur condamnation. Mais il y a une autre unité, invisible et spirituelle, qui joint les saints par la charité qui en fait les membres vivants : à cette paix, à cette unité, à cette concorde, il n'y a que les justes qui y participent; les impies n'y ont point de place, ils en sont excommuniés. Il y a une arche, à la vérité, qui renferme tous les animaux, mondes et immondes ; il y a un champ qui porte le bon et le mauvais grain; « *mais il y a une colombe et une* « *parfaite* (1) », qui ne reçoit en son sein que les vrais fidèles qui vivent en l'unité par la charité. C'est pourquoi le Sauveur des âmes représente tous les pécheurs comme séparés du troupeau ; parce qu'ils sont exclus, par leurs crimes, de cette invisible société qui unit les brebis fidèles en la charité de Notre-Seigneur : et pour vous faire voir qu'ils ne sont plus avec le troupeau, c'est que le céleste et divin Pasteur ne leur donne plus la même pâture. Dites-moi, quel est le pain des fidèles, quelle est la nourriture des enfants de Dieu ? n'est-ce pas le pain de l'Eucharistie, ce pain céleste et vivifiant que nous recevons de ces saints autels? Cette sainte et divine table est-elle préparée aux impies, dont les consciences sont infectées de péchés mortels? Nullement; ils en sont exclus : s'ils sont si téméraires que d'en approcher, ils y prendront un poison mortel, au lieu d'une viande d'immortalité.

Reconnais donc, pécheur misérable, que tu es séparé du troupeau fidèle, puisque tu es privé de la nourriture que le vrai Pasteur lui a destinée; et ne me réponds pas : Je suis de l'Église, je demeure en ce corps mystique. Car que sert au bras gangrené de tenir encore au reste du corps par quelques nerfs qui

(1) Cant., VI, 8.

n'ont plus de force? que lui sert, dis-je, de tenir au corps; puisqu'il est si fort éloigné du cœur, qu'il ne peut plus en recevoir aucune influence? quelque union qui paraisse au dehors, il y a une prodigieuse distance entre la partie vivante et la partie morte. Il en est de même de toi, ô pécheur! Il ne te sert de rien d'être dans le corps, puisque tu es entièrement séparé du cœur. Le cœur de l'Église, c'est la charité : c'est là qu'est le principe de vie; c'est de là que se répand la chaleur vitale : si bien que, n'étant pas en la charité; bien qu'il te soit permis d'entrer au dehors, tu es excommunié du dedans. Ne me vante point ta foi, qui est morte; ne me dis pas que tu t'assembles avec les fidèles : les hommes t'y reçoivent, mais Dieu t'en sépare : le corps s'en approche, il est vrai; mais l'âme en est infiniment éloignée : la vie et la mort ne s'accordent pas. Considère donc, misérable, combien tu es loin des membres vivants, puisqu'il est certain que tu perds la vie. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu les représente, dans la parabole de notre évangile, comme exclus, comme excommuniés du troupeau; parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie : c'est pourquoi le pain de vie leur est refusé; c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle. D'où, passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité, ils commencent leur enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre : car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même; c'est d'être éloigné de Dieu : et la preuve en est évidente par les Écritures.

Job nous représente l'enfer en ces mots : « *C'est un* « *lieu*, dit-il, *où il n'y a nul ordre : mais une horreur* « *perpétuelle* (1), » de sorte que l'enfer c'est le désordre et la confusion. Or le désordre n'est pas dans la peine : au contraire, j'apprends de saint Augustin (2) « *que la peine c'est l'ordre du crime.* » Quand je dis péché, je dis le désordre ; parce que j'exprime la rébellion : quand je dis péché puni, je dis une chose très bien ordonnée ; car c'est un ordre très équitable que l'iniquité soit punie ; d'où il s'ensuit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que si le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude ; si, d'ailleurs, il est plus clair que le jour, que c'est le péché qui nous en sépare : comprends, ô pécheur misérable, que tu portes ton enfer en toi-même, parce que tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots où sont tourmentées les âmes rebelles. Car comme l'apôtre saint Paul, parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure que « *leur demeure est au* « *ciel, et leur conversation avec les anges* (3) » ; ainsi nous pouvons dire très certainement que les méchants sont abîmés dans l'enfer, et que leur conversation est avec les diables. Étrange séparation du pécheur, qui trouve son enfer même en cette vie ! et n'est-il pas juste qu'il trouve l'enfer, puisqu'il est séparé du sacré troupeau, que la charité fait vivre en Notre-Seigneur ?

Mais peut-être vous répondrez que le pécheur se peut relever, et que l'enfer n'a point de ressource. Ah ! ne nous flattons point de cette pensée : la blessure que fait le péché est éternelle et irrémédiable. Mais Dieu,

(1) Job., x, 22. — (2) Ad Honorat. Ep., CXL, n° 4, t. II, col. 423. — (3) Philipp., III, 20.

direz-vous, peut y remédier : il le peut, parce qu'il est tout-puissant; ce qui n'empêche pas que la maladie ne soit incurable de sa nature. Concevons ceci : l'orgueilleux Nabuchodonosor a fait jeter les trois saints enfants dans la fournaise de flammes ardentes (1); autant qu'il est en lui, il les a brûlés, encore que Dieu les ait rafraîchis. Ainsi, lorsque nous commettons un péché mortel, nous donnons tellement la mort à notre âme, qu'encore que Dieu nous puisse guérir, néanmoins de notre côté nous rendons, et notre péché, et notre damnation éternels; parce que nous éteignons la vie jusqu'à la racine. Il faut regarder ce que fait le péché, non ce que fait la Toute-Puissance. Qui renonce une fois à Dieu y renonce éternellement; parce que c'est la nature du péché, de faire, autant qu'il le peut, une séparation éternelle. C'est pourquoi le Prophète-roi, se considérant dans le crime, se considère comme dans l'enfer, à cause de cette effroyable séparation (2) : « *Je suis*, dit-il, *compté parmi ceux qui descendent* « *dans le cachot :* » et après : « *Ils m'ont mis dans le* « *lac inférieur, dans les ténèbres, et dans l'ombre de la* « *mort* (3) ». Et de là vient qu'il s'écrie dans sa pénitence (4) : « *Seigneur, je crie à vous des lieux pro-* « *fonds* »; et rendant grâces de sa délivrance : « *Vous avez,* dit-il, *retiré mon âme de l'enfer infé-* « *rieur* (5) ». C'est que ce saint homme avait conçu que le péché est un abîme et une prison, un gouffre, un cachot, un enfer.

Dans ce cachot et dans cet abîme où nos crimes nous précipitent, quelle espérance aurions-nous, si Dieu ne nous avait donné un Libérateur, qui, étant venu au monde pour notre salut, a bien voulu même aller aux enfers pour achever un si grand ouvrage? C'est ce

(1) Dan. III. 21. — (2) Ps. LXXXVII, 5. — (3) Ibid., 7. — (4) Ibid., CXXIX, 1. — (5) Ibid., LXXXV, 13.

même Libérateur, qui est descendu aux enfers, qui daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer des consciences criminelles : car, certes, vous y descendez, ô Sauveur ! lorsque vous faites luire en nos âmes, au milieu des ténèbres où elles languissent, les belles et éclatantes lumières de vos divines inspirations. C'est ainsi, ô Pasteur miséricordieux ! que vous cherchez votre brebis égarée : votre amour vous transporte à un tel excès, que vous la cherchez jusque dans l'enfer ; parce que vous la cherchez jusque dans le crime. Figurez-vous ici quel fut le ravissement des saints Pères, lorsqu'ils virent leurs limbes honorés de la glorieuse présence du Sauveur du monde. Combien louèrent-ils la miséricorde de ce Dieu qui les visitait dans ces lieux souterrains, et qui allait pour l'amour d'eux, jusqu'aux enfers ! Or sa miséricorde est beaucoup plus grande, quand il va chercher les pécheurs : ils sont dans un enfer plus obscur, et dans une captivité bien plus déplorable. Nos pères, qui étaient réservés aux limbes jusqu'à la venue du Sauveur, soupiraient continuellement après lui, et pressaient son arrivée par leurs vœux : au contraire les misérables pécheurs, dans cet enfer de l'impiété où ils sont, non-seulement ne cherchent pas le Sauveur, mais ils fuient sitôt qu'il s'approche ; et c'est la seconde misère de l'âme.

Nous sommes infiniment éloignés de Dieu ; et nous le fuyons, quand il vient à nous. Comprenons, par un exemple sensible, combien est dangereuse cette maladie. Voyez un pauvre malade, faible et languissant ; ses forces diminuent tous les jours : il faudrait qu'il prît quelque nourriture pour soutenir son infirmité ; il ne peut. Je ne sais quelle humeur froide lui a causé un dégoût si étrange : si on lui présente une nourriture, si exquise, si bien apprêtée qu'elle soit, aussitôt son cœur se soulève ; de sorte que nous pouvons dire que

sa maladie, c'est une aversion du remède. Telle, et encore beaucoup plus horrible, est la maladie d'un pécheur. Il a voulu goûter, aussi bien qu'Adam, cette pomme qui lui paraissait agréable : il a voulu se rassasier des plaisirs mortels ; et par un juste jugement de Dieu, il a perdu tout le goût des biens éternels. Vous les lui présentez, il en a horreur ; vous lui montrez la terre promise, il retourne son cœur en Égypte ; vous lui donnez la manne, elle lui semble fade et sans goût. Ainsi nous fuyons malheureusement le charitable Pasteur qui nous cherche.

Pécheur, ne le fuis-tu pas tous les jours ? Maintenant que tu entends sa sainte parole, peut-être que ce Pasteur miséricordieux te presse intérieurement en ta conscience. Ne veux-tu pas restituer ce bien mal acquis ? ne veux-tu pas enfin mettre quelques bornes à cette vie débauchée et licencieuse ? ne veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie qui le ronge, cette haine envenimée qui l'enflamme, ou cette amitié dangereuse qui ne le flatte que pour le perdre ? Écoute, pécheur, c'est Jésus qui te cherche ; et ton cœur répond à ce doux Sauveur : Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois ; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche, et mépriser sa miséricorde ? Insensé ! que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrément sa douce présence ? D'où vient que la brebis égarée ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer ? Peut-être tu répondras : Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules pour soulager ton infirmité et ton impuissance ? il descend à toi, pour te relever ; en prenant ton infirmité, il te communique sa force : c'est le dernier excès de miséricorde.

Comme notre âme est faite pour Dieu, il faut qu'elle prenne sa force en celui qui est l'auteur de son être : que si, se détournant du souverain bien, elle tâche de se ressaisir dans les créatures, elle devient languissante et exténuée ; à peu près comme un homme qui ne prendrait que des viandes qui ne seraient pas nourrissantes. De là vient que l'enfant prodigue, sortant de la maison paternelle, ne trouve plus rien qui le rassasie ; parce que notre âme ne peut trouver qu'en Dieu seul cette nourriture solide qui est capable de l'entretenir : de là ces rechutes fréquentes, qui sont les marques les plus certaines que nos forces sont épuisées. Que fera une âme impuissante, si Jésus ne supporte son infirmité ? Aussi présente-t-il ses épaules à cette pauvre brebis égarée ; « *parce que, errant deçà et delà, elle s'était* « *extrêmement fatiguée.* (1) » Il la cherche, quand il l'invite par ses saintes inspirations ; il la trouve, quand il la change par la vertu de sa grâce ; il la porte sur ses épaules, quand il lui donne la persévérance.

O miséricorde ineffable, et digne certainement d'être célébrée par la joie de tous les esprits bienheureux ! La grandeur de Dieu, c'est son abondance ; par laquelle étant infiniment plein, il trouve tout son bien en lui-même. Ce qui montre la plénitude, c'est la magnificence : c'est pourquoi Dieu se réjouit en voyant ses propres richesses et son abondance dans la communication de sa bonté. Or il y a deux sortes de bonté en Dieu : l'une ne rencontre rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité ; l'autre trouve de l'opposition et elle prend le nom de miséricorde. Quand Dieu a fait le ciel et la terre, rien ne s'est opposé à sa volonté ; quand Dieu convertit les pécheurs, il faut qu'il surmonte leur résistance, et qu'il combatte, pour

(1) Tertull., de Pœnit., n. 8.

ainsi dire, sa propre justice en lui arrachant ses victimes. Or cette bonté, qui se roidit contre tant d'obstacles, est sans doute plus abondante que celle qui ne trouve point d'empêchement à ses bienheureuses communications : c'est pourquoi les Écritures divines disent que « *Dieu est riche en miséricorde* (1), » que les richesses de sa miséricorde sont infinies et inépuisables.

SECOND POINT

Après vous avoir parlé de la partie la plus douce de la pénitence, la suite de mon évangile demande que je vous représente en peu de paroles la partie difficile et laborieuse. Il paraît d'abord incroyable que la justice divine doive avoir sa place dans la conversion des pécheurs ; puisqu'il semble qu'elle se relâche de tous ses droits, pour donner à la seule miséricorde toute la gloire de cette action. Toutefois écoutons le Sauveur du monde, qui nous avertit dans notre évangile : « *Des* « *anges se réjouissent*, dit-il, *sur un pécheur faisant* « *pénitence.* » Qu'est-ce à dire, faire pénitence ? Si nous entendons faire pénitence selon les maximes de l'Evangile, certainement faire pénitence, c'est faire ce que dit saint Jean : « *des fruits dignes de pénitence* (2). » Or ces fruits dignes de pénitence, selon le consentement de tous les docteurs, ce sont des œuvres laborieuses, par lesquelles nous vengeons nous-mêmes sur nos propres corps la bonté de Dieu méprisée. C'est à quoi il nous exhorte par son prophète : « *Retournez* « *à moi*, dit-il, *retournez à moi de tout votre cœur en* « *pleurs, en jeûnes, en gémissements, dans le sac, dans* « *la cendre et dans le cilice* (3) ! »

Et, pour entendre cette doctrine, figurez-vous un

(1) Ephés., II, 4. — (2) Luc. III. 8. — (3) Joel., II, 18.

pauvre pécheur qui, reconnaissant l'horreur de son crime, considère la main de Dieu armée contre lui, et regarde qu'il va supporter le poids de sa juste et impitoyable vengeance. De là les craintes, de là les frayeurs, de là les douleurs amères et inconsolables. Au milieu de ces effroyables langueurs, la sainte pénitence se présente à lui pour soulager ses infirmités par ses salutaires conseils ; elle lui fait voir, dans les Écritures, que Dieu dit lui-même : « *Je ne me vengerai pas* « *deux fois d'une même faute ;* » et ailleurs : « *Si nous* « *nous jugions, nous ne serions pas jugés* (1). » Lui ayant remontré ces choses : Aie bon courage, dit-elle, préviens la justice par la justice. Dieu veut se venger, venge-le toi-même ; sa colère est armée contre toi, arme tes propres mains contre tes propres iniquités : Dieu recevra en pitié le sacrifice d'un cœur contrit que tu lui offriras pour l'expiation de ton crime ; et sans considérer que les peines que tu t'imposes ne sont pas une vengeance proportionnée, il regardera seulement qu'elle est volontaire. Là-dessus le pécheur s'éveille, regardant la justice divine si fort enflammée contre nous, et que d'ailleurs il est impossible de lui résister ; il voit qu'il est impossible de faire autre chose que de se joindre à elle pour en éviter la fureur, de prendre son parti contre soi-même, et de venger par ses propres mains les mystères de Jésus violés, son Saint-Esprit affligé, et sa majesté offensée. C'est pourquoi il se transporte en esprit en cet épouvantable jugement où, voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit, il se met en quelque sorte en sa place : de criminel il devient le juge : il s'accuse, c'est la confession ; il se condamne, c'est la contrition ; et il se punit, c'est la satisfaction.

(1) I Cor., XI, 31.

Et premièrement il s'accuse : et voyant dans les Écritures que Dieu, menaçant les pécheurs, leur dit : « *Je te mettrai contre toi-même* (1); » il prévient cette sentence très équitable, et il témoigne lui-même son iniquité. Il dit hautement avec David : « *J'ai péché au* « *Seigneur* (2) ; » il dit encore avec Daniel : « *Nous avons* « *péché, nous avons mal fait, nous avons transgressé* « *vos commandements, nous avons laissé vos préceptes et* « *vos jugements ; à vous la gloire, à vous la justice : à nous* « *la confusion et l'ignominie* (3) *!* » Il dit avec le publicain : « *O Dieu, ayez pitié de moi, misérable pécheur* (4) *!* » Il va au tribunal de la pénitence, il a recours aux clefs de l'Église. Une fausse honte l'arrête : O honte, dit-il, qui m'étais donnée pour me retenir dans l'ardeur du crime, et qui m'as abandonné si mal à propos, il est temps aussi que je t'abandonne ; et t'ayant perdue malheureusement pour le péché, je veux te perdre utilement pour la pénitence. Là il découvre avec une sainte confusion ses profondes et ignominieuses blessures, il se reproche lui-même sa lâcheté devant Dieu et devant les hommes. Que demandez-vous, justice divine ? qu'est-il nécessaire que vous l'accusiez ? Il s'accuse lui-même volontairement.

Mais il ne suffit pas qu'il s'accuse ; il faut encore qu'il se condamne. Expliquez-le-nous, ô grand Augustin (5) ! « *Faites dès à présent,* nous dit-il, *ce que Dieu* « *vous menace de faire lui-même ; cessez de détourner* « *vos regards de dessus vous, en vous dissimulant vos* « *actions, et mettez-vous vous-même devant votre face.* « *Montez ensuite sur le tribunal de votre conscience :* « *soyez votre juge : que la crainte vous tienne lieu de* « *bourreau, et que par son tourment elle produise en*

(1) Ps. XLIX, 21. — (2) II Reg., XII, 13. — (3) Dan., III, 29, 30. — (4) Luc, XVIII, 13. — (5) In Ps. XLIX, n° 28. t. IV. col. 460 : In Ps. XXXVII n° 24, col. 306 ; In Ps. LIX, n° 5, col. 579.

« *vous une salutaire confession. Mais lorsque vous* « *aurez ainsi confessé votre péché, appliquez-vous sé-* « *rieusement et travaillez sans relâche à guérir les* « *plaies qu'il vous a faites. Votre premier travail* « *doit être de vous déplaire à vous-même, de condamner* « *et d'attaquer vos péchés, et de changer en mieux votre* « *vie.* » C'est ainsi qui firent les Ninivites. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues. « *Ninive est véritablement renversée,* « *puisque tous ses mauvais désirs sont changés en bien ;* « *elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses* « *habits est changé en un sac et un cilice ! la superfluité* « *de ses banquets, en un jeûne austère ; la joie dissolue* « *de ses débauches, aux saints gémissements de la péni-* « *tence* » (1). O ville heureusement renversée ! Renversons Ninive en nous.

Mais écoutons encore : il ne suffit pas de nous condamner, il ne suffit pas de changer nos mœurs. La bonté entreprenant sur la justice, la justice fait quelques réserves. Parce que Jésus-Christ est bon, il ne faut pas que nous soyons lâches : au contraire nous devons être d'autant plus rigoureux à nous-mêmes, que Jésus-Christ est plus miséricordieux. C'est dans ces dispositions que le saint roi pénitent disait à Dieu : « *Je mange la cendre comme le pain, et je mêle* « *mon breuvage de mes larmes, à cause de votre colère* « *et de votre indignation* (2). » Les Ninivites entrèrent dans les mêmes sentiments : « *ils jugèrent le re-* « *mède de la pénitence si efficace, qu'ils crurent que* « *le jeûne même de tous leurs animaux leur serait salu-* « *taire* (3). »

(1) S. Eucher., Lugd., Hom., de Pœnit., Niniv., Biblioth., PP. Lugd., t. VI, p. 646. — (2) Ps. CI, 10. 11. — (3) S. Eucher., Lugd., Hom., de Pœnit., Niniv., Biblioth., PP. Lugd., t. VI, p. 646.

O spectacle digne de la joie des anges ! parce que l'homme accuse, Dieu n'accuse plus : l'homme se joignant avec la justice, lui fait tomber les armes des mains ; il l'affaiblit, pour ainsi dire, en la fortifiant : Dieu lui pardonne, parce qu'il ne se pardonne pas ; Dieu prend son parti, parce qu'il prend le parti de Dieu : parce qu'il se joint à la justice contre soi-même, la miséricorde se joint à lui contre la justice. N'épargnons pas des larmes si fructueuses ; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur : plus nous déplorons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprochons du bien que nous avons perdu.

DEUXIÈME LECTURE

DIMANCHE SOIR

SUR LA SATISFACTION

Nécessité de la satisfaction : qualités qu'elle doit avoir. Conduite que les confesseurs sont obligés de tenir à l'égard des pénitents : jugement qu'ils s'attirent par leur lâche condescendance Dispositions avec lesquelles les pécheurs doivent accomplir la pénitence.

Le monde ne saurait vous haïr ; mais pour moi, il me hait parce que je rends témoignage contre lui que ses œuvres sont mauvaises. (Joan., VII. 7.)

L'évangile nous apprend que le Seigneur se rendit en Jésusalem, pour y célébrer la fête des Tabernacles. Cette fête des Tabernacles était comme un mémorial éternel du long et pénible pèlerinage des enfants d'Israël allant à la terre promise ; et tout ensemble représentait le pèlerinage des enfants de Dieu allant à leur céleste patrie.

Briève explication de cette fête. Nous lisons au Lévitique, que, parmi le grand nombre de victimes qu'on offrait à Dieu pendant le cours de cette solennité, on ne manquait pas de lui présenter tous les jours un sacrifice pour le péché. Par là, que devons-nous apprendre, sinon que pendant le temps de notre voyage nous devons offrir à Dieu tous les jours le sacrifice pour nos péchés ? Et quel est ce sacrifice pour nos péchés,

sinon les satisfactions qui sont les vrais fruits de la pénitence? C'est de quoi nous parlerons, après avoir imploré l'assistance du Saint-Esprit.

Ce que dit le Fils de Dieu, que le monde le hait à cause du témoignage qu'il rend que ses œuvres sont mauvaises, se vérifie particulièrement dans le sacrement de la pénitence : c'est principalement dans la pénitence que Jésus-Christ rend témoignage contre les péchés. Il rend bien témoignage contre les péchés par la prédication de la parole; car sa parole n'est autre chose qu'une lumière que Dieu élève au milieu de l'Église, afin que les œuvres de ténèbres soient découvertes et condamnées ; mais cela ne se fait qu'en général : au lieu que, dans le sacrement de la pénitence, Dieu parle à la conscience d'un chacun de ses péchés particuliers : non seulement il ordonne qu'on les accuse, mais encore qu'on les condamne et qu'on les punisse. De là les satisfactions que l'on nous impose, les peines et les pénitences qu'on nous commande. C'est aussi pour cette raison que plusieurs fuient Jésus-Christ dans la pénitence. Ils évitent de se confesser, parce qu'ils appréhendent, disent-ils, de trouver quelque confesseur fâcheux et sévère. Pour leur ôter cette pensée lâche qui entretient leur impénitence, expliquons toute la matière de la satisfaction, selon les sentiments de l'Église et du saint concile de Trente : 1° la nécessité de la satisfaction; 2° quelle elle doit être ; 3° dans quel esprit nous devons la faire.

PREMIER POINT.

La nécessité. Il ne faudrait point chercher d'autres preuves que les exemples des saints pénitents : il faut en rapporter quelques-uns. Si tous ceux auxquels Dieu a

inspiré le désir de la pénitence, il leur inspire aussi dans le même temps la volonté de le satisfaire, on doit conclure nécessairement que ces deux choses sont inséparables ; et si nous refusons de suivre les pas de ceux qui nous ont précédés dans la voie de la pénitence, nous ne devons jamais espérer le pardon qu'ils ont obtenu : ce que nous verrons encore plus évidemment, si nous concevons la raison par laquelle ils se sentaient pressés de satisfaire à Dieu pour leurs crimes. C'est qu'ils étaient très persuadés que pour se relever de la chute où le péché nous a fait tomber, il ne suffit pas de changer sa vie, ni de corriger ses mœurs déréglées : car, comme remarque excellemment le grand saint Grégoire : « *Ce n'est pas assez pour payer ses dettes, que de « n'en plus faire de nouvelles, mais il faut acquitter celles « qui sont créées; et lorsqu'on injurie quelqu'un, il « ne suffit pas pour le satisfaire de mettre fin aux « injures que nous lui disons, mais encore outre cela la « justice nous ordonne de lui en faire réparation; et « lorsqu'on cessed'écrire, il ne s'ensuit pas pour cela qu'on « efface ce qui est déjà écrit, il faut passer la plume sur « l'écriture que nous avons faite, ou bien déchirer le « papier* (1) ». Il en est de même de nos péchés : tout autant de péchés que nous commettons, autant de dettes contractons-nous envers la justice. Il ne suffit donc pas de n'en plus faire de nouvelles, mais il faut payer les anciennes : et lorsque nous nous abandonnons au péché, quelle injure ne disons-nous pas contre Dieu ? Nous disons qu'il n'est pas notre créateur, ni notre juge, ni notre Père, ni notre Sauveur, etc. Est-ce donc assez de cesser de lui dire de telles injures, et ne sommes-nous pas obligés, de plus, à lui en faire la satisfaction nécessaire ? Enfin quand nous péchons

(1) Pastor., III part., cap. XXX, t., II, col. 87.

nous écrivons sur nos cœurs : « *Le péché de Juda* « *est écrit avec un poinçon de fer sur la table de leur* « *cœur* (1). » Ne croyons donc pas faire assez, lorsque nous ne continuons pas d'écrire; cela n'efface pas ce qui est écrit : il faut passer la plume, par les exercices laborieux qui nous sont prescrits dans la pénitence, sur ces tristes et malheureux caractères; il faut déchirer le papier sur lequel ils ont été imprimés ; c'est-à-dire, *qu'il faut déchirer nos cœurs* (2), *ainsi ils seront effacés.*

Mais pour pénétrer jusque dans le fond cette vérité catholique, considérons sérieusement quelle est la nature de la pénitence. Le sacrement de la pénitence est un échange mystérieux qui se fait, par la bonté divine, de la peine éternelle en une temporelle. « *Si les péni-* « *tents deviennent eux-mêmes leurs juges et les ven-* « *geurs de leurs iniquités, en exerçant contre eux-mêmes* « *les peines volontaires d'une justice sévère, ils commue-* « *ront les supplices éternels dans ces peines passagères* « *qu'ils s'imposeront* (3) ». Et la raison en est évidente ; car par le sacrement de la pénitence se fait la réconciliation de l'homme avec Dieu : or, dans une véritable réconciliation, on se relâche de part et d'autre. Voyez de quelle sorte Dieu se relâche : dès la première démarche, il nous quitte la peine éternelle. Quelle serait, pécheur, ton ingratitude, si tu refusais de te relâcher, en subissant volontairement la peine temporelle qui t'est imposée! si tu rejettes cette condition, la réconciliation ne se fera pas ; car Dieu use tellement de miséricorde, qu'il n'abandonne pas entièrement les intérêts de sa justice, de peur de l'exposer au mépris : « *Personne*, dit saint Augustin (4), *ne reçoit la rémis-* « *sion d'une peine plus considérable, à moins qu'il n'en*

(1) Jerem., XVII, 1. — (2) Joel, II, 13. — (3) Jul. Pomer. De Vit. contem., lib. I cap. VII, n° 2. — (4) S. Aug. lib. de Contin. cap. VI, n° 15, t. VI, col. 503.

« *subisse une autre, quoique beaucoup moindre que* « *celle qu'il devait; et c'est ainsi que la libéralité de la* « *miséricorde s'exerce, afin que l'équité de la discipline* « *ne soit point abandonnée.* »

Il faut donc peser la condition sous laquelle Dieu oublie nos crimes, et se réconcilie avec nous; c'est à charge que nous subirons quelque peine satisfactoire, pour reconnaître ce que nous devons à sa justice infinie, qui se relâche de l'éternelle. Aussi voyons-nous clairement cette condition importante dans les paroles du compromis qu'il a voulu passer avec nous pour se réconcilier : car, remarquez ici le mystère de la réconciliation dans le sacrement de la pénitence. Dans ce différend mémorable entre Dieu et l'homme pécheur, afin d'accorder les parties, on commence à convenir d'arbitre, et on passe le compromis. Cet arbitre, c'est Jésus-Christ, grand Pontife et médiateur de Dieu et des hommes: mais Jésus-Christ se retirant de ce monde, il subroge les prêtres en sa place, et leur remet le compromis en main. Toutes les deux parties conviennent de ces arbitres; Dieu en convient, puisque c'est son autorité qui les établit; les hommes aussi en conviennent, lorsqu'ils viennent se jeter à leurs pieds : il faut donc que ces arbitres prononcent; mais de quelle sorte prononcent-ils? suivant les termes du compromis. Lisons donc les termes du compromis, et voyons les conditions sur lesquelles Dieu se relâche.

Voici comme il est couché dans les Écritures (1) : « *Tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié* « *dans le ciel* » : voilà les paroles par lesquelles Dieu se relâche. Faites donc, arbitres établis de Dieu, ce que Jésus-Christ vous permet; et déliez entièrement le pécheur, sans lui rien imposer pour son crime. Cela

(1) Matth., XVIII, 18.

ne se peut; car achevons de lire le compromis : « *Tout « ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.* » Il lui est donc permis de délier; mais il lui est ordonné de lier : voilà l'ordre qui lui est prescrit, et cette loi doit être la nôtre; car ce mystérieux compromis ayant été signé des parties, il doit leur servir de loi immuable. Jésus-Christ l'a signé de son sang au nom de son Père, et comme procureur spécial établi par lui pour cette réconciliation : tu l'as aussi signé, pécheur, quand tu t'es approché du prêtre en vertu de cette parole et de ce traité. Jésus-Christ l'observe de son côté, et il te remet volontiers la peine éternelle : que reste-t-il donc maintenant, sinon que tu l'exécutes de ta part avec une exacte fidélité? Exhortation à satisfaire... passage au second point. Cette nécessité de la satisfaction étant solidement appuyée, voyons à présent quelle elle doit être.

SECOND POINT.

Je dis, pour ne point flatter les pécheurs, qu'elle doit être très sévère et très rigoureuse; et quand je l'appelle très rigoureuse, ce n'est pas qu'effectivement nous dussions l'estimer telle : car si nous considérons attentivement de quelle calamité nous délivre cet échange miséricordieux qui se fait dans la pénitence, rien ne pourrait nous paraître dur; si bien que cette pénitence n'est dure qu'à cause de notre lâcheté et de notre extrême délicatesse. Mais afin de la surmonter, appuyons invinciblement cette rigueur salutaire par le saint concile de Trente; et vous proposant trois raisons par lesquelles ce saint concile établit la nécessité de satisfaire, faisons voir manifestement qu'elles prouvent la sévérité que je prêche.

La première raison des Pères de Trente, c'est que si la justice divine abandonnait entièrement tous ses droits, si elle relâchait aux pécheurs tout ce qui leur est dû pour leurs crimes, ils n'auraient pas l'idée qu'ils doivent avoir du malheur dont ils ont été délivrés ; « *et estimant leur faute légère, par la trop grande faci-* « *lité du pardon, ils tomberaient aisément dans de plus* « *grands crimes.* » De là vient que, dans ce penchant et sur le bord de ce précipice, pour ne point lâcher la bride à la licence des hommes, Dieu, en leur quittant la peine éternelle, « *les retient, comme par un frein,* « *par la satisfaction temporelle* ; » dit le saint concile de Trente (1).

Et certainement, il est bien aisé de connaître que tel est le conseil de Dieu, et l'ordre qu'il lui plaît de tenir avec les hommes ; car il n'y a aucune apparence que ce Père miséricordieux, en relâchant la peine éternelle, en voulût réserver une temporelle, s'il n'y était porté par quelque raison importante. Et quelle raison y aurait-il qu'après s'être relâché si facilement d'une dette si considérable, c'est-à-dire la damnation et l'enfer, il fît le dur et le rigoureux sur une somme de si peu de valeur comme est la satisfaction temporelle ? il quitte libéralement cent millions d'or, et il fait le sévère pour cinq sous. Il fait quelque chose de plus ; car il y a bien moins de proportion entre l'éternité de peines dont il nous tient quittes, et la satisfaction qu'il exige dans le temps. D'où vient donc cette sévérité dans une si grande indulgence ? Dieu est-il contraire à lui-même ? et celui qui donne tant, pourquoi veut-il réserver si peu de chose ? c'est par un conseil de miséricorde qui l'oblige à retenir les pécheurs, de peur qu'ils ne retombent dans de nouveaux

(1) Sess., XIV, cap. VIII.

crimes. Il sait que la nature des hommes, portée d'elle-même au relâchement, abuse de la facilité du pardon pour passer au libertinage : il sait que s'il laissait agir sa miséricorde toute seule, sans laisser aucune marque de sa justice, il exposerait l'une et l'autre à un mépris tout visible, à cause de la dureté de nos cœurs. Ainsi donc, en se relâchant, il ne se relâche pas tout à fait : la justice ne quitte pas tous ses droits ; et s'il ne l'emploie plus à punir les pécheurs comme ils le méritent, par une damnation éternelle, il l'emploie du moins à les retenir dans le respect et dans la crainte par quelque reste de peine qu'il leur impose. Que si ces peines sont si légères qu'elles ne soient pas capables de donner de l'appréhension aux pécheurs, qui ne voit que par cette lâcheté nous éludons manifestement le conseil de Dieu ? Un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* peut-il faire sentir à un pécheur qui a commis de grands crimes, quelle est l'horreur de son péché, quel est le péril d'où il est tiré, et la peine qui lui était due ? il faut quelque chose de plus rigoureux.

Prenez donc garde, ô confesseurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est le concile de Trente qui vous avertit : c'est Dieu même qui vous ordonne de prendre garde à ses intérêts. Je les remets, dit-il, en vos mains : déliez, je vous le permets ; mais liez, puisque je l'ordonne : vous êtes les juges que j'ai établis, vous êtes les ministres de ma bonté et de ma justice ; usez de ma miséricorde, mais ne l'abandonnez pas au mépris des hommes par une molle condescendance : faites sentir aux pécheurs l'horreur du crime qu'ils ont commis, par quelque satisfaction convenable ; et tâchez par là de les retenir dans la voie de perdition dans laquelle ils se précipitent , de peur que votre facilité ne leur soit une occasion de libertinage, et qu'abusant de votre indulgence, ils ne fassent une nouvelle in-

jure au Saint-Esprit par leurs fréquentes rechutes.

La seconde raison du concile, c'est que la satisfaction est très nécessaire pour remédier aux restes des péchés, et déraciner les habitudes vicieuses. Pour entendre profondément cette excellente raison, il faut remarquer que le péché a une double malignité : il a de la malignité en lui-même, et il en a aussi dans ses suites. Il a de la malignité en lui-même, parce qu'il nous sépare de Dieu ; il a de la malignité dans ses suites, parce qu'il abat les forces de l'âme, et y laisse une certaine impression, pour retomber dans de nouvelles fautes. C'est ce qu'on appelle l'habitude vicieuse ; et cette vicieuse habitude ne s'éteint pas, encore que le péché cesse : elle demeure dans nos cœurs comme une pépinière de nouveaux péchés ; c'est un germe que le péché effacé laisse dans les âmes par lequel il espère revivre bientôt, c'est une racine empoisonnée, qui dans peu fera repousser cette mauvaise herbe. C'est pour détruire ces restes maudits, c'est pour arracher ces habitudes mauvaises, que le concile de Trente a déterminé que la satisfaction était nécessaire : et la raison en est évidente. Car qu'est-ce autre chose qu'une habitude, sinon une forte inclination ? et comment peut-on la combattre, sinon en faisant effort sur soi-même par les exercices mortifiants de la pénitence ? D'où je conclus, en passant plus outre, que cette pénitence doit être sévère, parce que l'inclination est puissante. C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'il faut faire une pénitence rigoureuse, « *afin*, dit ce grand person-
« nage, *que la coutume de pécher cède à la violence de*
« *la pénitence* (1). »

Il faut donc nécessairement que la pénitence ne soit pas molle ; il faut qu'elle ait de la violence pour sur-

(1) In Joan. Tract., XLIX, n° 19, t. III, part., II, col. 627.

monter la mauvaise habitude, parce que la mauvaise habitude donne une nouvelle force et une nouvelle impétuosité à l'inclination naturelle que nous avons au mal par la convoitise : si bien que l'habitude est un nouveau poids ajouté à celui de la convoitise. Que si nous apprenons, par les Écritures, qu'il faut que nous nous fassions violence pour résister à la convoitise, combien plus en devons-nous faire à une convoitise fortifiée par une longue habitude ? Ne t'imagine donc pas, ô pécheur! que tu puisses résister à un si grand mal par une pénitence légère; que tu puisses te dépouiller de cette ivrognerie si enracinée, par quelque petite application à une prière courte et souvent mal faite ? Il faut avoir recours nécessairement à cette violence salutaire de la pénitence ; il faut se mortifier par des jeûnes, et réprimer les dépenses excessives de tes débauches par l'abondance de tes aumônes.

La troisième raison du concile, et qui me semble la plus touchante, c'est que nous devons satisfaire à Dieu par les peines salutaires de la pénitence, pour nous rendre conformes à Jésus-Christ. C'est lui en effet qui est ce parfait pénitent qui a porté la peine de tous les péchés, en se faisant la victime qui les expie : si bien que, pour lui être semblables dans le sacrement de la pénitence, il faut que nous nous rendions des victimes mortifiées par les peines salutaires qu'elle nous impose. Car il faut remarquer que les sacrements de l'Église, comme ils tirent toute leur vertu de la passion de notre Sauveur, aussi en doivent-ils porter en eux-mêmes, et imprimer sur nous une vive image. Ainsi dans le sacrement de la sainte table, nous annonçons la mort de Notre-Seigneur, comme dit le divin apôtre (1) : ainsi, dans la pensée du même docteur, nous sommes « *ense-*

(1) I. Cor., XI, 26.

« *velis avec Jésus-Christ dans le saint baptême* (1) ; » et c'est pourquoi l'Église ancienne plongeait entièrement dans les eaux tous les fidèles qu'elle baptisait, pour représenter plus parfaitement cette sépulture spirituelle : ainsi dans la confirmation on imprime sur nos fronts la croix du Sauveur, pour nous marquer d'un caractère éternel qui doit nous rendre semblables à Jésus-Christ crucifié. N'y aura-t-il donc que le sacrement de la pénitence qui ne gravera point sur nous l'image de la mort de notre Sauveur? Non, il n'en sera pas de la sorte, dit le saint concile de Trente. La pénitence étant un second baptême, il faut que ce qui a été dit du premier soit encore vérifié dans le second, que « *tous autant que nous sommes, qui sommes baptisés en* « *Jésus-Christ, soyons baptisés en sa mort* (2). » Et comment est-ce que la pénitence imprime sur nos corps la mort de Jésus ? Écoutez parler le sacré Concile : C'est alors, dit-il, que nous subissons quelque peine pour nos péchés, c'est que nous nous baptisons dans nos larmes, et dans les exercices laborieux que l'on nous impose : « *d'où vient aussi que la pénitence est* « *nommée un baptême laborieux* (3). » Et par là ne voyez-vous pas combien la pénitence doit être sévère ?

Nous apprenons du sacré Concile, que nous devons nous rendre conformes à Jésus-Christ crucifié par les pénitences que nous subissons. Ah ! mon Sauveur, quand je considère votre tête couronnée d'épines, votre chair si cruellement déchirée, je dis aussitôt en moi-même : Pauvre ver écorché, quoi ! une courte prière, un *Pater*, un *Ave Maria*, un *Miserere* sont-ils capables de nous crucifier avec vous? ne faut-il point d'autres clous pour percer nos pieds qui tant de fois ont couru au crime, et nos mains qui se sont souillées du bien

(1) Rom., VI, 4. — (2) Ibid., 3. — (3) Sess., XIV, de Pœnit. cap., II.

d'autrui par tant d'usures cruelles ? Il faut quelque chose de plus pénible ; et c'est pourquoi le sacré Concile avertit sagement les confesseurs, qu'ils donnent des pénitences proportionnées. « *Les prêtres doivent* « *donc*, dit ce saint Concile, *imposer des satisfactions* « *salutaires*, *convenables*, *proportionnées à la qualité* « *des crimes et au pouvoir des pénitents*, *selon que l'esprit* « *de prudence le leur suggérera* (1). » Et ce qu'il leur prescrit d'user de prudence, sachez et entendez, ô pécheurs ! que ce n'est pas pour les faire relâcher à cette condescendance molle et languissante que votre cœur insensible et impénitent exige d'eux : car cette prudence qu'on leur ordonne, n'est pas cette fausse prudence de la chair qui flatte les vices et les désirs corrompus des hommes ; c'est une prudence spirituelle qui sacrifie la chair pour sauver l'esprit. C'est pourquoi le Concile dit : « *Ayez de la prudence* » ; non pas une prudence qui suive la chair, mais « *une prudence guidée* « *par l'esprit*. » Et afin de leur faire craindre un relâchement excessif, il les avertit sagement que s'ils agissent trop indulgemment avec les pécheurs, en leur ordonnant des peines très légères pour des péchés très griefs, ils se rendent participants des crimes des autres.

O sentence vraiment terrible ! Que répondront devant Dieu ces confesseurs lâches et complaisants, qui auront corrompu par leur facilité criminelle la sévérité de la discipline ; lorsqu'ils verront d'un côté s'élever contre eux les Pères qui ont fait les canons, et particulièrement ceux de Trente, qui les ont avertis si sérieusement du péril où les engageait leur fausse et cruelle miséricorde ; et, de l'autre, les pécheurs mêmes, dont ils auront lâchement flatté les inclinations corrompues ? C'est vous, diront-ils, qui nous avez damnés, c'est votre pitié

(1) Ubi supra, cap., VIII.

inhumaine, c'est votre indulgence pernicieuse. O Seigneur, faites-nous justice contre ces ignorants médecins qui, pour trop épargner le membre pourri, ont laissé couler le venin au cœur; contre ces lâches conducteurs qui ont mieux aimé nous abandonner à la licence par une flatterie dangereuse, que nous retenir sur le penchant par une discipline salutaire. Que reste-t-il donc, sinon que les prêtres et les confesseurs évitent cette double accusation des Pontifes et des Conciles, qui les reprendront d'avoir méprisé leurs lois, et des pécheurs qui se plaindront justement de ce qu'ils n'ont pas guéri leurs blessures? Ah! disait autrefois à ce sujet un très saint évêque de France: je ne me sens pas assez innocent pour vouloir me charger des péchés des autres; et je n'ai pas assez d'éloquence pour pouvoir répondre aux accusations qu'intenteront un jour contre moi tant de saints et admirables prélats qui ont fait les lois des Conciles. Voilà quels doivent être les sentiments des confesseurs. Achevons, et disons un mot de la disposition des pénitents.

TROISIÈME POINT.

Deux dispositions qui semblent contraires, avec lesquelles il faut accomplir sa pénitence; la joie et la douleur: la joie, en considérant non la peine qu'elle nous fait souffrir, mais celle d'où elle nous tire; la douleur amère pour plusieurs raisons: mais nous en dirons en particulier une qui regarde la satisfaction. C'est que les confesseurs inclinent toujours à la miséricorde: et quelque soin qu'ils aient de ne point écarter les bornes d'une juste sévérité, néanmoins l'amour paternel que Dieu leur inspire pour leurs pénitents, et l'expérience qu'ils ont par eux-mêmes de l'infirmité, fait qu'ils pen-

chent toujours beaucoup plus du côté de la douceur. Eh donc! y a-t-il rien de plus nécessaire que de suppléer le défaut de la peine corporelle par l'abondance de la douleur? C'est cette douleur qui a apaisé Dieu sur les Ninivites; c'est elle qui, prenant en main la cause de Dieu, a détourné le cours de sa vengeance. Dieu les menaçait de les renverser, et ils se sont renversés eux-mêmes, en détruisant par les fondements toutes leurs inclinations corrompues. De quoi vous plaignez vous, ô Seigneur? voilà votre parole accomplie: vous avez dit que Ninive serait renversée, elle s'est en effet renversée elle-même. Ninive est véritablement renversée, en tournant en bien ses mauvais désirs: Ninive est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et en un cilice: la superfluité de ses banquets, en un jeûne austère; la joie dissolue de ses débauches, aux saints gémissements de la pénitence (1). O ville utilement renversée!

Armons-nous de zèle; que chacun renverse Ninive en soi-même. Ville de Metz, que n'es-tu ainsi renversée! Je désire ta grandeur et ton repos autant qu'il se peut; et plût à Dieu que je visse descendre sur toi les bénédictions que je te souhaite! Toutefois ne t'offense pas si j'ose désirer aujourd'hui que tu sois entièrement renversée. Plût à Dieu que je visse à bas et les tables de tes débauches, et les banquets de tes usuriers, et les retraites honteuses de tes impudiques! plût à Dieu que j'entendisse bientôt cette bienheureuse nouvelle: toute la ville est abattue, mais elle est heureusement abattue aux pieds des confesseurs, devant les tribunaux de la pénitence, qui sont érigés de toutes parts dans ce temple auguste! Que tardes-tu, ô ville? Renverse-toi par la pénitence; cette chute te relèvera jusqu'à la gloire éternelle.

(1) S. Eucher. Homil. de pœnit. Niniv. Biblioth., PP. t., VI. p. 646

TROISIÈME LECTURE

LUNDI

LA VÉRITABLE CONVERSION

Nécessité de la solitude pour parvenir à une solide conversion : caractère d'un vrai pénitent : remèdes propres à sa guérison : combien difficile le changement des inclinations d'un pécheur d'habitude, quelle doit être son épreuve, quelles dispositions lui sont nécessaires pour être réconcilié avec Dieu.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert (Joan., 1, 23).

Les hommes, dont la passion a corrompu le jugement, ne savent pas suivre les traces de la vérité, ne s'accordent ni avec elle ni avec eux-mêmes ; et la lumière elle-même les confond et les égare. La vie étonnante de saint Jean-Baptiste cause une telle admiration au conseil des Juifs qui était à Jérusalem, qu'ils envoient dans notre évangile une solennelle députation pour lui demander s'il n'est point Elie, s'il n'est point ce grand prophète promis par Moïse ; enfin s'il n'est point le Christ. Jean, cet humble et fidèle ami de l'Époux, qui ne songe plus qu'à décroître et à s'abaisser aussitôt que Jésus-Christ veut paraître, pour lui donner la gloire qui lui est due, se sert de cette occasion pour découvrir aux Juifs ce divin Sauveur qui était au milieu d'eux sans qu'ils voulussent le connaître. Mais de quelle erreur ne sont point capables des hommes

préoccupés, et dont le sens est dépravé! Ils s'adressent à saint Jean-Baptiste pour apprendre de lui-même quel il est, et le consultent sur ce qui le touche, tant il leur paraît digne d'être cru, et ils le jugent tout ensemble si peu digne de créance, qu'ils rejettent le témoignage sincère qu'il rend à un autre. Ils ont conçu une si haute estime de sa personne, qu'ils le prennent pour un prophète, et doutent même s'il n'est point le Christ; et en même temps ils font si peu d'estime de son jugement, qu'ils ne veulent pas reconnaître le Christ qu'il leur montre : tant il est vrai, qu'il n'y a point de contradiction ni d'extravagance où ne tombent ceux que leur présomption aveugle, et qui osent mêler leurs propres pensées aux lumières que Dieu leur présente.

Allons à saint Jean-Baptiste dans un esprit opposé à celui des Juifs, puisque l'Église nous fait entendre ses divines prédications pour préparer les voies au Sauveur naissant, et lui fait faire par ce moyen encore une fois son office de précurseur. Écoutons attentivement cette voix qui nous doit conduire à la parole éternelle. Mais pour nous rendre capables de profiter de ses instructions, prions la très sainte Vierge qu'elle nous obtienne la grâce d'être émus à la voix de saint Jean-Baptiste comme Jean-Baptiste fut ému lui-même à la voix de cette Vierge bénite, lorsqu'elle alla lui porter jusque dans les entrailles de sa mère une partie de la grâce qu'elle avait reçue avec plénitude. *Ave.*

Vous venez entendre aujourd'hui un grand et excellent prédicateur, c'est le célèbre Jean-Baptiste, flambeau devant la lumière, voix devant la parole, ange devant l'Ange du grand conseil, médiateur devant le médiateur, c'est-à-dire médiateur entre la loi et l'Évangile, précurseur de celui qui le devance; dont la main, qui s'estime indigne d'approcher seulement des pieds

de Jésus, est élevée même dessus sa tête : qui baptise au dehors celui qui le baptise au dedans, et répand de l'eau sur la tête de celui qui répand le feu et le Saint-Esprit dans les cœurs. Voilà le prédicateur qui demande votre audience. Il a raison de dire, en se définissant lui-même, qu'il est une voix, parce que tout parle en lui ; sa vie, ses jeûnes, ses austérités, cette pâleur, cette sécheresse de son visage, l'horreur de ce cilice de poil de chameau qui couvre son corps et de cette ceinture de cuir qui serre ses reins, sa retraite, sa solitude, le désert affreux qu'il habite ; tout parle, tout crie, tout est animé. Tels devraient être les prédicateurs ; « *Il faudrait que tout fût parlant et résonnant en eux* », comme disait cet ancien Père. A voir ce prédicateur si exténué, ce squelette, cet homme qui n'a point de corps, dont le cri néanmoins est si perçant, on pourrait croire qu'en effet ce n'est qu'une voix ; mais une voix que Dieu fait entendre aux mortels pour leur inspirer une crainte salutaire. Au bruit de cette voix, non seulement le désert est ému, mais les villes sont troublées, les peuples tremblants, les provinces alarmées. On voit accourir aux pieds de saint Jean-Baptiste toute la Judée saisie de frayeur, tant il annonce fortement aux hommes les sévères jugements de Dieu qui les pressent et qui les poursuivent. « *Race de vipères, qui vous a avertis de fuir la colère à venir* (1) ? »

Il a donc raison de dire qu'il n'est point ce que les Juifs ont pensé. Il n'est point le prophète, il n'est point le Christ, il n'est point Élie. Il est une voix, il est un cri, qui avertit les pécheurs de leur ruine prochaine et inévitable, s'ils ne font bientôt pénitence. Prêtons l'oreille attentive à ce divin prédicateur, prophète et

(1) Matth., III, 7.

plus que prophète. Oui; puisqu'il est tout voix pour nous parler, soyons tout oreilles pour l'entendre. « *Jesuis,* « dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez* « *la voie du Seigneur; redressez dans la solitude les* « *sentiers de notre Dieu.* » Écoutons donc la voix qui nous parle, laissons-nous frapper distinctement par tous ses sons : voyons tout le mystère de la pénitence, tout l'ordre de l'expiation des crimes, toute la méthode pour les traiter et pour les guérir. Telle est la voix qui nous parle; il reste que nous entendions ce que c'est que ce désert où elle crie, quelle préparation elle nous demande, quelle droiture elle nous prescrit. Voilà sans détour et sans circuit le partage de mon discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

La voix qui nous invite à la pénitence se plaît à se faire entendre dans le désert. Il faut quitter le grand monde et les compagnies ; il faut aimer la retraite, le silence et la solitude, pour écouter cette voix qui ne veut point être étourdie par le bruit et le tumulte des hommes.

La première chose que Dieu fait quand il veut toucher un homme du monde, c'est de le tirer à part pour lui parler en secret. « *J'ai trouvé,* dit-il, *cette âme mon-* « *daine avec tous les ornements de sa vanité* ». Elle ne songeait qu'à plaire au monde, à voir et à être vue. « *Elle courait comme une insensée après ses amants,* « *après ceux qui flattaient ses mauvais désirs, et elle* « *m'oubliait, dit le Seigneur* (1) ». « *Et moi je commen-* « *cerai de l'allaiter:* » je lui ferai ressentir une goutte

(1) Os., II, 13.

des douceurs célestes : « *Je l'attirerai à la solitude, et* « *je parlerai à mon cœur* (1) ». Je lui dirai des paroles de consolation et d'instruction divine.

Et certes nous errons dans le principe, si nous croyons que l'esprit de componction et de pénitence puisse subsister dans ce commerce éternel du monde, auquel nous abandonnons toute notre vie. Un pénitent est un homme pensif et attentif à son âme : « *Mon* « *péché occupe toutes mes pensées* (2) ». Un pénitent est un homme dégoûté et de lui-même et du monde : « *Mon âme languit d'ennui* (3). » Un pénitent est un homme qui veut soupirer, s'affliger, qui veut gémir : « *J'ai été pressé par mes sanglots* (4). » Un tel homme veut être seul, veut avoir des heures particulières; le monde l'importune et lui est à charge.

Je vous étonnerais si je vous racontais les lois de l'ancienne pénitence. On tirait le soldat de la milice, le marchand du négoce, tout chrétien pénitent des emplois du siècle. Ils priaient, ils méditaient nuit et jour; ils regrettaient sans cesse le bien qu'ils avaient perdu. Ils n'étaient ni des fêtes, ni des jeux, ni des affaires du monde. Ils se nourrissaient dans leurs maisons du pain de larmes. Ils ne sortaient en public que pour aller se confondre à la face de l'Église, et implorer aux pieds de leurs frères le secours de leurs prières charitables; tant ils estimaient la retraite et la solitude nécessaires.

Qu'est-ce en effet qui nous a poussés dans ces prodigieux égarements? qu'est-ce qui nous a fait oublier et Dieu et nous-mêmes, si ce n'est qu'étourdis par le bruit du monde, nous n'avons pas même connu nos excès? Notre conscience, témoin véritable, ami fidèle et incorruptible, n'a jamais le loisir de nous parler: et toutes nos heures sont si occupées, qu'il ne reste plus

(1) Os., 14. — (2) Ps., XXXVII, 19. — (3) Ibid. CXVIII, 28. — (4) Ps., VI, 6.

de temps pour cette audience. Et cependant il est véritable que qui ôte à l'esprit la réflexion, lui ôte toute sa force. Car il y a cette différence entre la raison et les sens, que les sens font d'abord leur impression ; leur opération est prompte, leur attaque brusque et surprenante; au contraire la raison a besoin de temps pour ramasser ses forces, pour ordonner ses principes, pour appuyer ses conséquences, pour affermir ses résolutions: tellement qu'elle est entraînée par les objets qui se présentent, et emportée, pour ainsi dire, par le premier vent, si elle ne se donne à elle-même, par son attention, un certain poids, une certaine consistance, un certain arrêt : « *Nos iniquités nous ont* « *emportés comme un vent* (1). » Ce vent ne manquera jamais de nous emporter, si notre âme ne se raidit, et ne s'affermit elle-même par une attention actuelle. Si donc on lui ôte la réflexion, on lui ôte toute sa force, on la laisse découverte et à l'abandon pour être la proie du premier venu. C'est ce que fait le monde : il sait remuer si puissamment je ne sais quoi d'inquiet et d'impatient que nous avons dans le fond du cœur, qu'il nous tient toujours en mouvement. Toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; en sorte qu'on n'est jamais un moment à soi : et qui n'est pas à soi-même, de qui ne devient-il pas le captif ?

Hommes errants, hommes vagabonds, déserteurs de votre âme et fugitifs de vous-mêmes, « *prévaricateurs*, « *retournez au cœur* (2) ! » Commencez à réfléchir, et à entendre la voix qui vous rappelle au dedans. Si vous vous êtes perdus par cette prodigieuse dissipation, il faut qu'un recueillement salutaire commence votre guérison. Une partie de votre mal consiste dans un cer-

(1) Is., LXIV, 6. — (2) Ibid., XLVI, 8.

tain étourdissement que le bruit du monde a causé, et dont votre tête est tout ébranlée; il faut vous mettre à l'écart, il faut vous donner du repos. Voici le médecin qui vous dit lui-même, par la bouche de son prophète : « *Si vous sortez de ce grand tumulte, et que vous preniez* « *du repos, vous serez sauvés; et en gardant le silence vos* « *forces commenceront à se rétablir* (1). »

Le docte saint Jean Chrysostome (2) a renfermé en un petit mot une sentence remarquable quand il a dit que, pour former les mœurs, et peut-être en pourrions-nous dire autant de l'esprit, il faut désapprendre tous les jours. En effet, mille faux préjugés nous ont gâté l'esprit et corrompu le jugement; et la source de ce désordre, c'est qu'aussitôt que nous avons commencé d'avoir quelque connaissance, le monde a entrepris de nous enseigner, a joint aux tromperies de nos sens celles de l'opinion et de la coutume. C'est de là que nous avons tiré ces belles leçons, qu'il faut tout mesurer à notre intérêt, que la véritable habileté c'est de faire tout servir à notre fortune, qu'il faut venger les affronts. Endurer, c'est s'attirer de nouvelles insultes, cette grande modération, c'est la vertu des esprits vulgaires ; la patience est le partage des faibles et la triste consolation de ceux qui ne peuvent rien: dans une vie si courte et si malheureuse que la nôtre, c'est folie de refuser le peu de plaisir que la nature nous donne. Voilà les grandes leçons que nous apprenons tous les jours dans les compagnies; si bien que tous les préceptes de Dieu et de la raison demeurent ensevelis sous les maximes du monde.

Après cela, vous comprenez aisément la nécessité de désapprendre ; mais, certes, pour oublier de telles leçons, il faut quitter l'école et le maître. Car considérez, je

(1) Is., xxx, 15. — (2) S. Chrys. Homil., xi, in Genes. t. iv, p. 86.

vous prie, de quelle sorte le monde vous persuade. Ce maître dangereux n'agit pas à la mode des autres maîtres : il enseigne sans dogmatiser : il a sa méthode particulière de ne pas prouver ses maximes, mais de les imprimer dans le cœur sans qu'on y pense. Ainsi il ne suffit pas de lui opposer des raisons et des maximes contraires, parce que cette doctrine du monde s'insinue plutôt par une sensible contagion que par une instruction expresse et formelle. Oui certes, autant d'hommes qui nous parlent, autant d'organes qui nous les inspirent. Nos ennemis par leurs menaces, nos amis par leurs bons offices concourent également à nous donner de fausses idées des biens et des maux. Tout ce qui se dit dans les compagnies, et l'air même qu'on y respire, n'imprime que plaisir et que vanité. Ainsi nous n'avançons rien de ne pas avaler tout à coup le poison du libertinage, si cependant nous le suçons peu à peu, si nous laissons gagner jusqu'au cœur cette subtile contagion, qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Tout nous gâte, tout nous séduit : et le grand malheur de la vie humaine, c'est que nul ne se contente d'être insensé seulement pour soi, mais veut faire passer sa folie aux autres ; si bien que ce qui nous serait indifférent, souvent, tant nous sommes faibles, excite notre imprudente curiosité par le bruit qu'on en fait autour de nous. Dans cet étrange empressement de nous entre-communiquer nos erreurs et nos folies, l'esprit se corrompt tout à fait ; et si nous demandons à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : Tout, nous répondra ce grand homme, jusqu'à l'air, qui est infecté par tant de mauvais discours, par tant de maximes antichrétiennes (1).

Ne vous étonnez donc pas si je dis que le premier

(1) De Spect., n° 27.

instinct que ressent un homme touché de Dieu est celui de se séquestrer du grand monde. La même voix qui nous appelle à la pénitence, nous appelle aussi au désert, c'est-à-dire au silence, à la solitude et à la retraite. Ecoutez ce saint pénitent : « *Je suis*, dit-il, « *devenu semblable au pélican des déserts et au hibou* « *des lieux solitaires et ruinés : j'ai passé la nuit en* « *veillant, et je me trouve comme un passereau tout* « *seul sur le toit d'une maison* (1) ». Au lieu de cet air toujours complaisant que le monde nous inspire, l'esprit de pénitence nous met dans le cœur je ne sais quoi de rude et de sauvage. Ce n'est plus cet homme doux et galant qui liait toutes les parties : ce n'est plus cette femme commode et complaisante, trop adroite médiatrice et amie trop officieuse, qui facilitait ces se-secrètes correspondances : ce ne sont plus ces expédients, ces ouvertures, ces facilités : on apprend un autre langage, on apprend à dire Non, à dire Je ne puis plus, à payer le monde de négatives sèches et vigoureuses. On ne veut plus vivre comme les autres ni avec les autres ; on ne veut plus s'approcher : on ne veut plus plaire, on se déplaît à soi-même. Un pécheur qui commence à sentir son mal, est dégoûté tout ensemble et du monde qui l'a déçu, et de lui-même qui s'est laissé prendre à un appât si grossier. Il se souvient, hélas ! à combien de crimes il s'est engagé par ses malheureuses complaisances. Il ne songe plus qu'à se séparer de cette subtile contagion qu'on respire avec l'air du monde dans ses conversations et dans ses coutumes. Un roi même, pénitent au milieu de sa cour et des affaires, entre dans cet esprit de solitude. Il se retire souvent dans son cabinet. Si les affaires du jour ne lui permettent pas d'être seul, il passe la nuit en

(1) Ps., CI, 7, 8.

veillant; et dans ce temps de silence et de liberté il s'abandonne au secret désir qui le pousse à soupirer et à gémir. Loin du monde, loin des compagnies, il n'a plus que Dieu devant les yeux pour s'affliger en sa présence, pour lui dire du fond de son cœur : « *J'ai* « *péché contre vous et devant vous seul* (1) », et je veux aussi m'affliger en votre seule présence : seul et invisible témoin de mes sanglots et de mes regrets, ah! écoutez la voix de mes larmes.

Et certes si nous examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regrets, il nous sera aisé de comprendre que c'est pour nous affliger, non tant de nos malheurs, que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolation : c'est une nécessité, on se résout. Mais il n'y a rien qui aigrisse tant nos douleurs, que lorsque notre malheur vient de notre faute. Ainsi ce sont nos péchés qui sont le véritable sujet de nos larmes : et il ne faudrait jamais se consoler d'avoir commis tant de fautes, n'était qu'en les déplorant on les répare : et c'est une seconde raison pour laquelle les saints pénitents s'abandonnent à la douleur. Dans toutes nos autres pertes, les larmes et les regrets nous sont inutiles. Une personne qui vous était chère vous a été ravie par la mort; pleurez jusqu'à la fin du monde, quelque effort que vous fassiez pour la rappeler, votre douleur impuissante ne la fera pas sortir du tombeau, et, si vives que soient vos douleurs, elles ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais en déplorant vos péchés, vous les effacez par vos larmes ; en disant avec le prophète : « *La couronne de notre tête est tombée* ; *malheur à nous,* « *car nous avons péché* (2) » ; nous remettons sur cette

(1) Ps., L, 5. — (2) Thren., x, 16.

tête dépouillée de son ornement la même couronne de gloire. En déplorant l'audace insensée qui vous a fait violer la sainteté de votre baptême, vous vous en préparez un second. C'est ce qui porte un pénitent à pleurer sans fin, et à chercher le secret et la solitude pour s'abandonner tout entier à une douleur si juste et si salutaire.

Au reste, ne croyez pas que je vous fasse ici des discours en l'air, ni que je vous prêche des regrets et des solitudes imaginaires. Toutes les histoires ecclésiastiques sont pleines de saints pénitents, qu'une douleur immense de leurs péchés a poussés dans les déserts les plus reculés ; qui, ne pouvant plus supporter le monde, dont ils avaient suivi les attraits trompeurs, ont été enfin remplir les déserts de leurs pieux gémissements. Ils ne pouvaient se consoler d'avoir violé leur baptême, profané le corps de Jésus-Christ, outragé l'esprit de grâce, foulé aux pieds son sang précieux dont ils avaient été rachetés, crucifié leur Sauveur encore une fois. Ils reprochaient à leur âme, épouse infidèle, blanchie au sang de l'Agneau, qu'au milieu des bienfaits de son Epoux, dans le lit même de son Epoux, elle s'était abandonnée à son ennemi. Les jugements de Dieu les pénétraient d'une sainte frayeur. Ils versaient des ruisseaux de larmes. Ils ne pouvaient plus supporter le monde qui les avait abusés, ni ses fêtes, ni ses vanités, ni son triomphe qui détruit le règne de Dieu. Ils allaient chercher les lieux solitaires pour donner un plus libre cours à leur douleur : on les entendait non gémir, mais hurler et rugir dans les déserts (1). Je n'ajoute rien à l'histoire : il semblait qu'ils prenaient plaisir à ne plus voir que des objets qui eussent quelque chose d'affreux et de sauvage, et qui leur

(1) Ps., XXXVII, 3.

fussent comme une image de l'effroyable désolation où leurs péchés les avaient réduits.

L'épouse du saint Cantique aime la campagne et la solitude : le tumulte des compagnies et la vue même des hommes la détourne et l'étourdit. Pourquoi? parce qu'elle a le cœur touché. « *Viens, mon bien-* « *aimé*, dit l'épouse, *sortons à la campagne : allons* « *demeurer aux champs : levons-nous du matin pour* « *aller visiter nos vignes, pour voir si elles commen-* « *cent à pousser leurs fleurs* (1). » Il n'y a aucune de ces paroles qui ne respire un air de solitude et les délices de la vie champêtre. L'amour, ennemi du tumulte et occupé de soi-même, cherche les lieux retirés, dont le silence et la solitude entretiennent son oisiveté toujours agissante. Amour innocent; amour pénitent : délicieuses méditations de l'amour innocent. Dans le Cantique, solitudes agréables et solitudes affreuses. L'amour pénitent, outré de douleur et inconsolable : l'épouse délicate, qui déplore ses honteuses infidélités. L'Époux appelle sa bien-aimée, non plus des jardins et des prairies, mais du milieu des rochers et des déserts les plus effroyables. « *Lève-toi*, dit-il, « *ma bien-aimée, quoiqu'infidèle, mais pénitente : sors* « *des trous des rochers, sors des cavernes profondes.* « *Viens du Liban, mon épouse, viens du sommet des* « *montagnes et du creux des précipices; sors des* « *tanières des lions, des retraites des bêtes ravis-* « *santes* (2). » Ses douleurs, ses regrets et ses désespoirs sont des bêtes farouches qui la déchirent.

Quels exemples nous proposez-vous me dira-t-on peut-être! Voulez-vous déserter le monde? Il ne faut plus espérer de pareils effets de la pénitence en nos jours. Saint Jean-Baptiste en personne pourrait prêcher

(1) Cant., VII. 11, 12. — (2) Ibid. II, 14; IV, 8.

encore une fois; il ne nous persuaderait pas de quitter le monde pour aller pleurer nos péchés dans quelque coin inconnu, dans quelque vallée déserte. Notre salut ne nous est pas assez cher, nous ne mettons pas notre âme à un si haut prix; elle ne nous est pas assez précieuse, quoiqu'elle ait coûté le même sang. Je veux bien le dire, ces saintes extrémités ne nous sont pas précisément commandées, ni peut-être absolument nécessaires; mais, du moins, ne nous livrons pas tout à fait au monde, ayons des temps de retraite : ni à ses divertissements, un cœur affligé n'est plus sensible à ces vaines joies. N'exposez pas au monde l'esprit de la grâce : ne vous répandez pas si fort au dehors. Faites entrer le bon grain dans la terre; c'est pour l'avoir négligé et pour l'avoir laissé trop à l'abandon qu'il n'a pu prendre racine; les passants l'ont foulé aux pieds, les oiseaux du ciel l'ont mangé, ou les soins du monde l'ont étouffé : votre moisson est ravagée par avance dans le temps même de la culture et du labourage. Si votre pénitence n'est pas gémissante, qu'elle soit du moins sérieuse, du moins qu'elle ne soit pas emportée. Tout le monde ne peut pas gémir, ni répandre des pleurs effectifs; la douleur peut subsister sans toutes ces marques : mais le cœur doit être brisé au dedans. Mais du moins faut-il tenir pour certain que ces emportements de joie sensuelle sont incompatibles avec cette sainte tristesse de la pénitence, puisqu'elle exige qu'on sache se priver même des choses permises (1). Une âme sincèrement touchée médite contre soi-même des choses extrêmes. Soyons donc attentifs à notre salut : « *L'attention de l'esprit se fait à soi-même une soli-* « *tude,* » dit saint Augustin (2). Faisons-nous une solitude par notre attention, par notre recueillement.

(1) S. Gregor. Magn., lib., v, in cap., iv Job. t. i, col. 146. — (2) De div. quæst. ad. Simpliç. lib., ii, vi, col. 118.

Nous voilà dans le désert, où la voix de saint Jean-Baptiste nous a conduits : déjà nous y avons appris à pleurer nos crimes ; faut-il quelque autre préparation pour ouvrir la voie à Dieu et le faire entrer dans notre âme ? C'est ce que nous verrons dans la seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

Ne doutez pas que la pénitence ne demande de plus intimes préparations que celles que j'ai déjà rapportées : la retraite et la solitude éloignent le mal plutôt qu'elles n'avancent le bien. Les regrets, dont j'ai tant parlé, seraient suffisants, pourvu qu'ils fussent sincèrement dans le fond du cœur : mais comme nous sommes instruits qu'il y a de fausses douleurs et de fausses componctions, c'est ce qui nous oblige à nous éprouver, et c'est ce que j'appelle préparer les voies avec attention et exactitude.

Toutes les conditions de cette épreuve, pour qu'elle soit solide, sont représentées dans ces paroles d'Isaïe : « *Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de devant mes yeux la* « *malignité de vos pensées* ; *cessez de faire le mal; appre-* « *nez à faire le bien*; *recherchez ce qui est juste; assis-* « *tez l'opprimé*; *faites justice à l'orphelin*; *défendez la* « *veuve*; *et après cela venez*, *et soutenez votre cause* « *contre moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seraient* « *comme l'écarlate*, *ils deviendront blancs comme la* « *neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon,* « *ils seront blancs comme la laine la plus blanche* (1). »

Un sage médecin attend à donner certains grands remèdes, quand il voit que la nature reprend le dessus :

(1) Is., I, 16, 17.

ici quand la grâce le reprend, quand elle commence à gagner un cœur, à dompter et à assujettir la nature.

Vous n'avez pas gardé pour Dieu votre force, aussi voyez-vous qu'elle s'est perdue. Eprouvez-vous vous-mêmes ; c'est par les œuvres que le cœur s'explique, enfants légitimes et naturels : on peut lui supposer tous les autres.

« *Ne donnez pas le saint aux chiens : ne jetez pas vos* « *perles devant les pourceaux* (1). » Gardez-vous de ceux qui viennent avec un cœur feint : je ne parle pas de ces feintes et de ces impostures grossières. Il ne faut pas en croire les premiers regrets. « *Car,* nous dit « saint Ambroise, *j'en ai trouvés qui l'eussent réparée* « *par une pénitence convenable, après être tombés* (2). » Et nous décrivant les caractères de cette pénitence qu'il exige, il ajoute : « *Peut-on regarder comme une* « *pénitence cette vie où l'ambition des dignités se fait* « *remarquer, où l'on se permet de boire du vin comme* « *à l'ordinaire, où l'usage du mariage n'est pas* « *retranché ? Il faut,* continue le saint docteur, « *renoncer entièrement au siècle pour vivre en vrai péni-* « *tent ; donner au sommeil moins de temps que la* « *nature n'en exige, le combattre par ses gémissements,* « *l'interrompre par ses soupirs, l'éloigner pour vaquer* « *à la prière* (3). *En un mot, il faut vivre de manière* « *que nous mourions à l'usage même de la vie ; que* « *l'homme se renonce lui-même, et soit aussi changé et* « *renouvelé tout entier.* » Et combien cette conduite est-elle nécessaire à un pénitent, puisque c'est par l'usage même des choses de cette vie que l'innocence se corrompt ! Dieu nous a tracé lui-même l'ordre de cette pénitence dans le premier de tous les pécheurs, comme le remarque saint Ambroise : « *Adam,* dit ce

(1) Matth., VII, 6. — (2) De pœni., lib., II, cap., X, t, II, col. 436. — (3) De pœnit., lib., II, cap., X, t. II, col. 436, 437.

« Père, *est chassé du paradis aussitôt après sa faute,* « *Dieu ne diffère pas, mais il le sépare aussitôt des* « *délices, pour qu'il fasse pénitence* (1). *Il le couvrit* « *à l'instant d'une tunique de peau.* » Telles sont les règles que doivent suivre les pécheurs pénitents, « *pour que dans leur pénitence il ne se trouve rien qui* « *ait ensuite besoin de pénitence* (2). »

Que diront ici ceux qui font indifféremment la pénitence? Ils doivent avoir compris que, dans la faiblesse naturelle à l'homme, il est plus aisé de tomber que de se relever de sa chute; de se donner le coup de la mort, que de se rendre la vie; de suivre notre penchant en allant au mal, que de nous violenter pour en sortir. Ils doivent se persuader qu'on n'obtient pas de Dieu le pardon aussi facilement qu'on l'offense, et que l'homme ne fléchit pas sa bonté avec la même facilité qu'il la méprise. Car c'est une maxime établie que le bien nous coûte plus que le mal, et que c'est un ouvrage plus laborieux de se réparer que de se perdre. Mais ceux dont nous parlons ne l'entendent pas de la sorte : ils mettent dans la même ligne et la pénitence et la faute. S'il leur est aisé de pécher, il ne leur est pas moins aisé de se convertir : tantôt justes et tantôt pécheurs, selon qu'il leur plaît; il croient pouvoir changer leurs mauvais désirs avec autant de promptitude qu'ils ont à se laisser vaincre, et se défaire de leurs mauvaises inclinations comme d'un habit qu'on prend et qu'on quitte quand on veut : erreur manifeste. A la vérité, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il nous est facile de peindre sur notre visage, et même pour nous mieux tromper, dans notre imagination alarmée, l'image d'un péni-

(1) De pœnit., lib., II, cap., XI, t. II, col. 437. — (2) Concil. Nic. Can. Arab., cap XIX, Lab., t. II, col. 227.

tent. Le cœur a des mouvements superficiels qui se font et se défont en un moment. Mais il ne prend pas si facilement les impressions fortes et profondes. Non, non : ni un nouvel homme ne se forme pas tout à coup, ni ces affections vicieuses dans lesquelles nous avons vieilli ne s'arrachent pas par un seul effort. Des remèdes palliatifs, qui ne guérissent que la fantaisie et ne touchent pas à la maladie, ne sont point propres à opérer une guérison véritable.

TROISIÈME POINT.

Par ces saintes préparations, l'âme qui s'éprouve elle-même, qui se défie des illusions de son amour-propre, rectifiera ses intentions et donnera à son cœur la véritable droiture.

Toute l'Écriture est pleine de saintes bénédictions pour ceux qui ont le cœur droit. Mais quelle est, cette droiture ? Disons-le en un mot : c'est la charité, c'est la sainte dilection, c'est le pur amour ; c'est la chaste et intime attache de l'épouse pour l'Époux sacré ; c'est cette céleste délectation d'un cœur qui se plait dans la loi de Dieu, qui s'y soumet d'une pleine et entière volonté, « *non par la crainte de la peine,* « *mais par l'amour de la justice* (1). *Quels sont ceux* « *qui sont droits ?* dit saint Augustin, *ceux qui diri-* « *gent leur cœur suivant la volonté de Dieu* (2) ». Ceux qui veulent tout ce que Dieu veut, ceux-là sont droits, ceux-là sont justes. Il ne faudrait point ici d'explication : ceux qui ont des oreilles chrétiennes entendent cette vérité. La volonté de Dieu est droite par elle-même ; elle est elle-même la droiture, elle est la règle

(1) S. Aug., in Ps., CXVIII Serm., XI, n° I, t. IV, col. 1305. In. — (2) Ps., XXXII, enarr., II, n° 2, col. 288.

primitive et originale. Nous ne sommes pas la droiture, nous ne sommes pas la règle, car nous serions impeccables : ainsi n'étant pas droits par nous-mêmes, nous le devenons, en nous unissant à la règle, à la sainte volonté de Dieu, à la loi qu'il nous a donnée : non étonnés par ses menaces, mais saintement délectés par son équité et charmés par sa beauté et par sa droiture.

Faites droits les sentiers de notre Dieu. Aimez purement, aimez saintement, aimez constamment, et vous serez droits. Si vous craignez seulement les menaces de la loi, sans aimer sa vérité et sa justice, quoique vous ne rompiez pas ouvertement, vous n'êtes pas d'accord avec elle dans le fond du cœur. Elle menace, elle est redoutable : vous, à ces menaces, vous donnez la crainte ; que faites-vous pour son équité ? L'aimez-vous, ne l'aimez-vous pas ? la regardez-vous avec plaisir ou avec une secrète aversion, ou avec froideur et indifférence ? Que sont devenus vos premiers désirs, vos premières inclinations ? La crainte n'arrache pas un désir, elle en empêche l'effet, elle l'empêche de se montrer, de lever la tête ; elle coupe les branches, mais non la racine. Elle contraint, elle bride, elle étouffe, elle supprime ; mais elle ne change pas. Le fond du désir demeure ; je ne sais quoi qui voudrait, ou que la loi ne fût pas, ou qu'elle ne fût pas si droite, ni si rude, ni si précise, ou que celui qui l'a établie fût moins fort ou moins clairvoyant. Mais cette intention ne se montre pas : vous n'entendez donc pas quel secret venin coule dans les branches, quand la racine de l'intention n'est pas ôtée, quand le fond de la volonté n'est pas changé ?

Je sais qu'il y a de la différence entre la crainte des hommes et celle qu'on a d'un Dieu vengeur ; que comme on peut espérer de tromper les hommes, et

qu'on sait qu'on peut du moins leur soustraire le cœur, la crainte est plus pénétrante sous les yeux de Dieu. Mais comme elle est toujours crainte, elle ne peut agir contre sa nature ; elle ne peut attirer, ni gagner, ni par conséquent arracher à fond les inclinations corrompues. « *Si vous pouviez tromper*, dit saint « Augustin, *les regards de celui qui voit tout, que ne « feriez-vous pas ? L'amour ne détruit donc pas chez « vous la concupiscence, mais elle est réprimée par la « crainte* (1) ». Non, je ne le ferais pas. Qui vous en empêcherait ? Ce ne serait pas la crainte, car nous supposons qu'on ne vous voit pas ; ce serait donc quelque attrait interne, quelque bien caché, quelque plaisir innocent et chaste.

Faites donc vos sentiers droits par un commencement de dilection : « *Ils commencent à aimer, et par là « ils sont mus contre le péché par des sentiments de « haine et de détestation* (2). » C'est le motif de votre haine, c'est de ce commencement d'amour que doit naître votre aversion ; une aversion se forme par une inclination contraire. Il faut que cette plainte divine ne soit pas seulement semée, mais qu'elle ait commencé de prendre racine dans l'âme avant qu'elle reçoive la grâce justifiante; autrement elle en serait incapable. Il faut un commencement de droiture et de justice dans le cœur; mais il la faut ensuite cultiver de sorte qu'elle étende ses branches partout, qu'elle remplisse tout le cœur, afin que vous puissiez cueillir des fruits de justice.

De là doit naître une autre crainte; non la crainte de l'adultère qui craint le retour de son mari, mais la crainte d'une chaste épouse qui craint de le perdre. De là encore une autre droiture : marcher dans la loi de

(1) S. Aug. Serm., CLXIX, n° 8, t. V, col. 812. — (2) Concil. Trid. Sess., VI, cap. VI, de Justif.

Dieu avec une nouvelle circonspection, craindre une faiblesse expérimentée, s'attacher plus étroitement à la justice une fois perdue, honorer la bonté divine par la crainte des tentations et des périls infinis qui nous environnent, etc.

Toute créature a un instinct pour se conserver : et combien plus la créature nouvelle doit-elle être toujours sur ses gardes pour se maintenir dans la justice qui fait sa vie? Le bruit nous effraye, cet éclat menace de quelque ruine ou de quelque force étrangère qui vient contre nous avec violence; la nature nous apprend souvent à craindre à faux. Et certes, au milieu de tant de périls, et les périls nous pressant de tant d'endroits, et ayant, comme nous avons, si peu de connaissance pour les prévoir, qui veut être en sûreté doit souvent craindre même sans péril. Si vous n'avez point cette crainte, je doute que votre changement soit sincère et votre conversion véritable.

QUATRIÈME LECTURE

MARDI

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS

Persécution continuelle que le chrétien doit se faire à lui-même. Dangers des plaisirs : leurs funestes effets sur le corps et sur l'âme : comment ils nous empêchent de retourner à Dieu par une sincère conversion. Captivité où nous jettent les joies sensuelles. Sainte tristesse de la pénitence, combien salutaire : ses amertumes, sources fécondes de joies pures et ineffables.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche. (Luc. xv. 11.)

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je me sens invité à ramener un si beau et si utile spectacle. Et certainement toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau si naturel de la vie humaine; et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image si accomplie des

grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint ministère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu ! arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit-Saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge que je salue avec l'ange, en disant, *Ave, etc.*

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant l'innocence des commencements ; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : « *Le ris sera mêlé de douleur, et les joies se termineront en regrets* (1). » C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs ; et ce grand homme a bien remarqué dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vite, puisque la tristesse les unit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque ; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons entendre par la parabole de

(1) Prov., XIV, 13.

l'Enfant prodigue. Pour donner un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim, et au désespoir. Ainsi vous voyez que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie. Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu de vous faire voir, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleur; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours, et le sujet de ses attentions.

PREMIER POINT.

L'apôtre saint Paul a prononcé que « *tous ceux qui* « *veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront* « *persécution* (1). » L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle

(1) II. Tim., III, 12.

ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait à tous les poteaux et dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil ; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par la violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait encore plus les esprits que l'autre (1) ; c'est-à-dire, qu'on s'éloignait du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs, que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas, que de l'avoir sans goût et sans agrément : c'est-à-dire, que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même ; et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse..

Ce martyre ne finira point ; et cette sainte persécution, par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, doit durer autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a tout à fait éteinte ; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur

(1) De Spectac., n° 2.

et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre et couronne celui qui persécute. C'est ce qu'il est aisé de prouver par l'Évangile ; car il nous dit que pour suivre Jésus-Christ « *il faut se renoncer soi-même, et porter sa croix* « *tous les jours* (1) » ; non quelques heures, quelques jours, quelques mois, quelques années, mais tous les jours. Et ce n'est pas seulement aux religieux et aux solitaires que Jésus-Christ parle ainsi ; mais son discours s'adresse à tous les chrétiens sans distinction : « *Il dit à tous d'entrer par la porte étroite, parce que la* « *porte de la perdition est large, que le chemin qui y* « *mène est spacieux, et qu'il y en a beaucoup qui y* « *entrent* (2). » Aussi s'écrie-t-il avec étonnement : « *Que la porte de la vie est petite, que la voie qui y* « *mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trou-* « *vent* (3) ! » Et remarquez qu'il ne dit pas que la voie qui mène à la perfection est étroite, mais que la voie qui mène à la vie est étroite. Et encore avertit-il les fidèles « *de faire effort pour entrer par la porte étroite ;* « *car je vous assure,* leur dit-il, *que plusieurs cherche-* « *ront à y entrer, et ne le pourront pas* (4). »

Je n'ignore pas que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Evangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain ; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs ; et les bornes qu'on prescrit de ce côté-là leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnements, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les

(1) Luc., IX, 23. — (2) Luc, IX, 23. — (3) Matth., VII, 13, 14. — (4) Luc. XIII, 24.

parties de notre conduite ; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens ; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi, pour honorer la raison, il fallait y mettre des bornes, et ne pas livrer au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des ennemis, disait sagement cet ancien (1), ce sont les flatteurs, et j'ajoute avec assurance que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries ? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels déréglements dans les esprits, quelles infirmités, même dans les corps, n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs ? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats ? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent ? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain ; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies, qui déconcertent leur art, confondent leurs

(1) Q. Curt. lib., VIII, cap. V et VIII.

expériences, démentent si souvent leurs anciens aphorismes, ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes; parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel, si notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on peut l'atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre évangile, qu'en sortant de la maison de son père, « *il alla dans une* « *région bien éloignée* (1) ». Ce fils dénaturé, et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges voyages : il éloigne son cœur de Dieu, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage, et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche. Si Dieu n'est pas dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton

(1) Luc., xv, 13.

souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes jugements n'y ont plus de place (1). Dieu éloigné de notre cœur. Dieu éloigné de notre pensée : ô malheureux éloignement! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie! et en quelle basse région avez-vous choisi votre demeure!

David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère : il en est revenu bientôt ; mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : « *Mon* « *cœur*, dit-il, *m'a abandonné*; » il est allé s'engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit? Écoutez ce qu'il dit encore : « *Les pensées de mon péché m'occupaient* « *tout, et je ne pouvais plus voir autre chose* (2).» C'est encore en cet état que « *la lumière de ses yeux* « *n'est plus avec lui* (3). » La connaissance de Dieu était obscurcie, la foi, comme éteinte et oubliée : quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore, Les vérités de Dieu nous échappent; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent.

De vous dire maintenant jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs ? Tout ce que je sais, c'est que la raison une fois livrée à l'attrait des sens, et prise de ce vin fumeux, ne peut plus répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés ? Que

(1) Ps., IX, 27. — (2) Ps., XXXIX, 13. — (3) Ibid., XXXVII, 10.

sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres, puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre; et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait encore davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable ; et en voici les raisons.

Pour se convertir, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme de vie : or, est-il que l'attache aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que tout l'agrément des sens est dans la variété ; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « *la* « *concupiscence est inconstante* (1) », parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre nécessairement d'objets en objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place ; ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre. Aussi qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle ? Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpé-

(1) Sap., IV, 12.

tuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante (1).

Pour se convertir, il faut un certain sérieux. Ceux qui vivent dans les plaisirs, qui « *s'imaginent que « notre vie n'est qu'un jeu* (2) », sont accoutumés à rire de tout, et ne prennent rien sérieusement ; mais quand il faut arrêter ses résolutions, cette âme, accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaye les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue ! ou plutôt trop déterminée et trop résolue, pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable ? Qu'as-tu acquis de certain par ce mouvement éternel, et que te reste-t-il de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide ? Est-il rien de plus pitoyable ?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles ; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave ; et voici en quoi consiste

(1) S. Aug. in Ps. CXXXVI, n. 9. t. IV, col. 1518. — (2) Sap., XV, 12.

notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? « *Je suis vendu pour être assujetti au péché.* (1) » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi dans cette considération, Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent; néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première vérité avec son contraire. Et quoique repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie (2).

En cet état, s'il nous reste quelque connaissance de

(1) Rom., VII, 14. — (2) In Ps. CVI, n. 5, t. IV, col. 120.

ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir; enfin, que notre attache soit si violente, que nous soyions si fidèles à ces trompeurs, et leur fuite cependant si précipitée? Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir sitôt après forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance?

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons toutefois heureux et contents, c'est alors, c'est alors qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « *Illuminez mes yeux, ô Seigneur, de peur* « *que je ne m'endorme dans la mort* (1). » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « *Ils passent leurs jours en* « *paix, et descendent en un moment dans les enfers* (2). » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Evangile : « *Malheur à vous qui* « *riez, car vous pleurerez* (3)! » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels ; et ils sont

(1) Ps., XII, 4. — (2) Job., XXI, 13. — (3) Luc. VI, 25.

d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents! O qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure au contraire de ne pas obliger le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue, une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT.

Nous lisons dans l'histoire sainte, c'est au premier livre d'Esdras, que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste souvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux rétablissement, une partie poussait en l'air des accents lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « *qu'on* « *ne pouvait distinguer les gémissements d'avec les cris* « *d'allégresse* (1). » Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle de ce qui s'ac-

(1) Esdr., III, 13.

complit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce voit le temple de Dieu renversé en elle.

Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu, et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans le nouveau sanctuaire une retraite assurée dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection de Dieu qui y fera sa demeure. Que jugez-vous de cette sainte tristesse? Une âme, à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés, que de vivre avec le monde? et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « *Que celui-là est heureux, qui est malheureux de cette sorte* (1)! »

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe (2), cette paix du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois comme nous pourrons de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent ou qui

(1) Ps., XXXVII n. 2, t. IV, col. 294. — (2) Is., LXVI, 12.

nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, nous sommes trop découverts aux attaques de la fortune, pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette bonace : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé, qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie. Et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions hesoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive à vous-mêmes. Car, vous n'avez point de sauvegarde de la fortune; vous n'avez ni exemption ni privilège contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune

soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie : si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri vous essuierez tout du long toute la fureur du vent et de la tempête : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe pas votre inquiétude ; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est plus ruineuse que tous les troubles. C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie d'elle-même, est hors de prise ; nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors vous étant contraire, vous voudriez vous refermer au dedans? le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune ; le ciel vous est fermé par vos péchés : ainsi ne trouvant nulle consistance, quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien, dit le Psalmiste (1). Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant sain-

(1) Ps., XLV, 6.

tement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis; et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit à qui le Sauveur a donné ce nom, et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée; et nulle eau ne peut le faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence: coulez comme un torrent, ondes bienheureuses; nettoyez ces consciences souillées; lavez ce cœur profané, et « *rendez-moi cette joie divine* (1) » qui est le fruit de la justice et de l'innocence.

Et certes ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour vouloir le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté, de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi, un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin, une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien (2), du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses

(1) Ps., L, 14. — (2) De Spectac., n. 29.

désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience : plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire ; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre.

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs ; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites ? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité portent toujours avec eux quelque espèce de consolalation. C'est une nécessité, il faut se résoudre ; mais il n'y a rien qui aigrisse tant les regrets d'un homme, que lorsque son malheur lui vient par sa faute. Jamais il ne faudrait se consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface. Vous avez perdu une personne chère, pleurez jusqu'à la fin du monde, vous ne la ferez pas sortir du tombeau, et vos douleurs ne ranimeront pas ses cendres éteintes. Mais si nous nous affligons saintement sur la perte de notre âme, nous la tirerons de ce tombeau infect où ses iniquités l'ont réduite.

Par conséquent, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire ; et si nous nous sentons tant soit

peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste. « *J'ai* « *trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom* « *de Dieu* (1). » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur ; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence. Le même Psalmiste a dit en un autre psaume, que « *les peines et les angoisses l'ont bien su trouver* (2) ». En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse ; et, comme dit le même Psalmiste, les angoisses nous trouvent toujours trop facilement (3). Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse ; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface ; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords de ma conscience m'ont donné la paix.

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement les fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort ; et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors, s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes ; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours. O douleur et douleur ! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter l'une ou l'autre de ces deux douleurs : laquelle l'emportera dans ce dernier jour ? c'est ce que l'on ne peut

(1) Ps., CXIV, 4. — (2) Ps., CXVIII, 143. — (3) Ibid., VXL, I.

savoir ; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être que, pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez facilement à tout quitter et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs, vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, quand on nous arrache ce que nous aimons, on ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs ; et l'âme faisant un dernier effort pour courir après un bien qu'on lui ravit, produit en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, ce roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, au moment de perdre la vie qu'il avait trouvé si délicieuse, pousse cette plainte du fond de son cœur : « *Est-ce ainsi* « *que la mort amère sépare de tout* (1) ? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes ; et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache de la volonté.

Qui ne craindra donc que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément ; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret de perdre tant de plaisirs ; et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte, tout ce qui s'est passé dans la vie ? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse et captive à une suite éternelle

(1) I. Reg., xv, 32.

de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède ! Au contraire, un homme de bien, que les douleurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour ; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps ; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable ; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel ; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels ; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends, mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable et rends-moi bientôt à celui que j'aime !

CINQUIÈME LECTURE

MERCREDI

SUR LES DÉMONS

I

Leur existence, la dignité de leur nature, et leurs forces. Principe de leur chute, et ses suites. Leur haine contre nous : quels en sont la cause et les effets : comment nous devons leur résister et les combattre.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable. (Matth , IV, 1.)

Si la mort de Jésus est notre vie, si son infirmité est notre force, si ses blessures sont notre guérison, aussi pouvons-nous assurer que sa tentation est notre victoire. Ne nous persuadons pas, qu'il eût été permis à Satan de tenter le Sauveur, sans quelque haut conseil de la Providence divine. Jésus-Christ étant le Verbe, et la raison, et la sapience du Père, comme toutes ses paroles sont esprit de vie, ainsi toutes ses actions sont spirituelles et mystérieuses ; tout y est intelligence, tout y est raison. Mais parce qu'il est la sagesse incarnée, qui est venue accomplir dans le monde l'ouvrage de notre salut, toute cette raison est pour notre instruction, et tous ces mystères sont pour nous sauver. Selon cette maxime, je ne doute pas que

quand on vous aura exposé le sens profond de cet évangile, vous n'ayez bien compris les enseignements que nous donne la tentation de Jésus. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire que je vous entretienne par un long discours. Seulement pour satisfaire votre piété, autant qu'il plaira à notre grand Dieu m'enseigner par son Saint Esprit, je tâcherai de vous exposer quel est cet esprit tentateur qui ose attaquer le Sauveur Jésus. Implorons les lumières célestes pour découvrir les fraudes du diable ; et contre la malice des démons demandons l'assistance de la très sainte Vierge, que les anges ont toujours honorée, mais particulièrement depuis qu'un des premiers de leur hiérarchie, envoyé de la part de Dieu, la salua par ces belles paroles : *Ave, Maria.*

Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentememt commun de toutes les nations et de tous les peuples. Ce qui les a portés à cette créance, ce sont certains effets extraordinaires et prodigieux qui ne pouvaient être rapportés qu'à quelque mauvais principe et à quelque secrète vertu dont l'opération fût maligne et pernicieuse. Les histoires grecques et romaines nous parlent en divers endroits de voix inopinément entendues, et de plusieurs apparitions funèbres arrivées à des personnes très graves, et dans des circonstances qui les rendent très assurées ; et cela se confirme encore par cette noire science de la magie, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre. Les Chaldéens et les sages d'Égypte, et surtout cette secte de philosophes indiens que les Grecs appellent gymnosophistes, étonnaient les peuples

par diverses illusions, et par des prédictions trop précises pour venir purement par la connaissance des astres. Ajoutons-y encore certaines agitations et des esprits et des corps, que les païens mêmes attribuaient à la vertu des démons, comme vous le verrez par une observation que nous en ferons en la dernière partie de cet entretien. Ces oracles trompeurs et ces mouvements terribles des idoles, et les prodiges qui arrivaient dans les entrailles des animaux, et tant d'autres accidents monstrueux des sacrifices des idolâtres, si célèbres dans les auteurs profanes : à quoi les attribuerons-nous, sinon à quelque cause occulte, qui se plaisant d'entretenir les hommes dans une religion sacrilège par des miracles pleins d'illusion, ne pouvait être que malicieuse ? Si bien que les sectateurs de Platon et de Pythagore, qui, du commun consentement de tout le monde, sont ceux qui de tous les philosophes ont eu les connaissances les plus relevées, et qui ont recherché plus curieusement les choses surnaturelles, ont assuré comme une vérité très constante qu'il y avait des démons, des esprits d'un naturel obscur et malicieux : jusque-là qu'ils ordonnaient certains sacrifices pour les apaiser, et pour nous les rendre favorables. Ignorants et aveugles qu'ils étaient, qui pensaient éteindre par leurs victimes cette haine furieuse et implacable que les démons ont conçue contre le genre humain, comme je vous le ferai voir en son temps. Et l'empereur Julien l'Apostat, lorsqu'en haine de la religion chrétienne, il voulut rendre le paganisme vénérable, voyant que nos pères en avaient découvert trop manifestement la folie, il s'avisa d'enrichir de mystères son impie et ridicule religion : il observait exactement les abstinences et les sacrifices que ces philosophes avaient enseignés ; il voulait les faire passer pour de saintes et mystérieuses institu-

tions tirées des vieux livres de l'empire et de la secrète doctrine des platoniciens. Or ce que je vous dis ici de leurs sentiments, ne vous persuadez pas que ce soit pour appuyer ce que nous croyons, par l'autorité des païens. A Dieu ne plaise que j'oublie si fort la dignité de cette chaire et la piété de cet auditoire, que de vouloir établir par des raisons et des autorités étrangères, ce qui nous est si manifestement enseigné par la sainte parole de Dieu et par la tradition ecclésiastique ; mais j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de vous faire observer en ce lieu que la malignité des démons est si grande, qu'ils n'ont pu la dissimuler, et qu'elle a même été découverte par les idolâtres qui étaient leurs esclaves, et dont ils étaient les divinités.

D'entreprendre maintenant de prouver qu'il y a des démons par le témoignage des saintes Lettres, ne serait-ce pas se donner une peine inutile, puisque c'est une vérité si bien reconnue, et qui nous est attestée dans toutes les pages du Nouveau Testament ? Partant, pour employer à quelque instruction plus utile le peu de temps que nous nous sommes prescrit, j'irai avec l'assistance divine reconnaître cet ennemi qui s'avance si résolument contre nous pour vous faire un rapport fidèle de sa marche et de ses desseins. Je vous dirai en premier lieu, avec les saints Pères, de quelle nature sont ces esprits malfaisants, quelles sont leurs forces, quelles sont leurs machines. Après je tâcherai de vous exposer les causes qui les ont mus à nous déclarer une guerre si cruelle et si sanglante. Et comme j'espère que Dieu me fera la grâce de traiter ces choses, non par des questions curieuses, mais par une doctrine solidement chrétienne, il ne sera pas malaisé d'en tirer une instruction importante, en faisant voir de quelle sorte nous devons résister à cette nation de démons conjurés à notre ruine.

PREMIER POINT.

Chaque créature a ses caractères propres, avec ses qualités et ses excellences. Ainsi la terre a sa ferme et immuable solidité, et l'eau sa liquidité transparente, et le feu sa subtile et pénétrante chaleur. Et ces propriétés spécifiques des choses sont comme des bornes qui leur sont données, pour empêcher qu'elles ne soient confondues. Mais Dieu étant une lumière infinie, il ramasse en l'unité simple et indivisible de son essence toutes ces diverses perfections qui sont dispersées deçà et delà dans le monde : toutes choses se rencontrent en lui d'une manière très éminente, et c'est de cette source que la beauté et la grâce sont dérivées dans les créatures ; d'autant que cette première beauté a laissé tomber sur les créatures un éclat et un rayon de soi-même. Nous voyons bien toutefois qu'elle ne s'est pas toute jetée en un lieu, mais qu'elle s'est répandue par divers degrés, descendant peu à peu depuis les ordres supérieurs jusqu'au dernier étage de la nature. Ce que nous observerons aisément, si nous prenons garde qu'au-dessus des choses insensibles et inanimées Dieu a établi la vie végétante, et un peu plus haut le sentiment, au-dessus duquel nous voyons présider la raison humaine d'une immortelle vigueur, attaché néanmoins à un corps mortel. Si bien que notre grand Dieu, pour achever l'univers, après avoir fait sur la terre une âme spirituelle dans des organes matériels, il a créé aussi dans le ciel des esprits dégagés de toute matière, qui vivent et se nourrissent d'une pure contemplation. C'est ce que nous appelons les anges, que Dieu a divisés en leurs ordres et hiérarchies, et c'est de cette race que sont les démons.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous fasse voir par de longs discours la dignité de leur nature? Si Dieu est la souveraine perfection, ou plutôt s'il est toute perfection, comme nous vous le disions tout à l'heure, n'est-ce pas une vérité très constante que les choses sont plus ou moins parfaites, selon qu'elles approchent plus ou moins de cette essence infinie? Et les anges ne sont-ils pas, parmi toutes les créatures, celles qui semblent toucher de plus près à la majesté divine? Puisque Dieu les a établis dans l'ordre suprême des créatures pour être comme sa cour et ses domestiques, c'est une chose assurée que les dons naturels dont nous avons reçu quelques petites parcelles, la munificence divine les a répandus comme à main ouverte sur ces belles intelligences. Et de même que ce qui nous paraît quelquefois si subtil et si inventif dans les animaux, n'est qu'une ombre des opérations immortelles de l'intelligence des hommes; ainsi pouvons-nous dire en quelque sorte que les connaissances humaines ne sont qu'un crayon imparfait de la science de ces esprits purs, dont la vie n'est que raison et intelligence. Vous trouverez étrange peut-être que je donne de si grands éloges aux anges rebelles et déserteurs; mais souvenez-vous, s'il vous plaît, que je parle de leur nature, et non pas de leur malice; de ce que Dieu les a faits, et non pas de ce qu'ils se sont faits eux-mêmes. J'admire dans les anges damnés les marques de la puissance et de la libéralité de mon Dieu; et ainsi c'est le Créateur que je loue, pour confondre l'ingratitude de ses ennemis.

Mais il s'élève ici une grande difficulté. Hélas! comment s'est-il pu faire que des créatures si excellentes se soient révoltées contre Dieu? Que nous autres, pauvres mortels, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de con-

voitises brutales, nous abandonnions si souvent le chemin difficile de la loi de Dieu ; bien que ce soit une grande insolence, ce n'est pas un événement incroyable. Mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, qui n'ont pas comme nous à combattre mille ennemis domestiques, qui, étant indivisibles et incorporelles, n'ont pas comme nous des membres mortels où la loi du péché domine : qu'elles se soient retirées de Dieu, encore qu'elles sussent très bien qu'il était leur souveraine béatitude, c'est ce qui est terrible ; c'est ce qui m'étonne et qui m'effraye ; c'est par où je reconnais très évidemment que toutes les créatures sont bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens, encore plus insensés, émus de cette difficulté, ont cru que les démons étaient méchants par nature : ils n'ont pu se persuader que s'ils eussent jamais été bons, ils eussent pu se séparer de Dieu volontairement ; et de là ils concluaient que la malice était une de leurs qualités naturelles. Mais cette extravagante doctrine est très expressément réfutée par un petit mot du Sauveur, qui parlant du diable, en saint Jean, ne dit pas qu'il a été créé dans le mensonge : mais « *qu'il n'est pas demeuré* « *dans la vérité* (1) ». Que s'il n'y est pas demeuré, il y avait donc été établi ; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Pourquoi vous tourmentez-vous, ô marcionites, à chercher la cause du mal dans un principe mauvais, qui précipite les créatures dans la malice ? Ne comprenez-vous pas que Dieu, étant lui seul la règle des choses, il est aussi le seul qui ne peut être sujet à faillir : et sans avoir recours à aucune autre raison, n'est-

(1) Joan., VIII, 44.

ce pas assez de vous dire que les anges étaient créatures, pour vous faire entendre très évidemment qu'ils n'étaient pas impeccables?

Dieu est tout, ainsi qu'il disait à Moïse : « *Je te montrerai tout bien, quand je te manifesterai mon essence* (1); » et puisqu'il est tout, il s'ensuit très évidemment que les créatures ne sont rien d'elles-mêmes; elles ne sont autre chose que ce qui plaît à Dieu de les faire. Ainsi le néant est leur origine, c'est l'abîme dont elles sont tirées par la seule puissance de Dieu : de sorte que ce n'est pas merveille si elles retiennent toujours quelque chose de cette basse et obscure origine, et si elles retombent aisément dans le néant, par le péché qui les y précipite. C'est ce que nous explique le grave Tertullien par une excellente comparaison. « *De même qu'une peinture, bien qu'elle représente tous les linéaments de l'original, ne saurait exprimer sa vigueur, étant destituée de vie et de mouvement : ainsi,* dit ce grand personnage, *les natures spirituelles et raisonnables expriment en quelque sorte la raison et l'intelligence de Dieu, parce qu'elles sont ses images : mais elles ne peuvent jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne pouvoir pécher* (2) ». De là, il est arrivé que les anges rebelles se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté : la douceur de leur liberté les a trop charmés; ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil insensiblement s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont plus voulu reconnaître Dieu; et quittant cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui nécessaire de leur bonheur que le seul fonde-

(1) Exod., XXXIII, 19. — (2) Lib., II, adv. Marcion. n° 9.

ment de leur être, tout est allé en ruine. Ainsi donc il ne faut pas s'étonner si d'anges de lumière ils ont été faits esprits de ténèbres, si d'enfants ils sont devenus déserteurs, et si de chantres divins, qui par une mélodie éternelle devaient célébrer les louanges de Dieu, ils sont tombés à un tel point de misère que de s'adonner à séduire les hommes. Dieu l'a permis de la sorte, afin que nous reconnussions dans les diables ce que peut le libre arbitre des créatures, quand il s'écarte de son principe, pendant qu'il fait éclater dans les anges et dans les hommes prédestinés ce que peut sa miséricorde et sa grâce toute-puissante.

Voilà les ennemis que nous avons à combattre, autant malins à présent comme ils étaient bons dans leur origine, autant redoutables et dangereux, comme ils étaient puissants et robustes. Car ne vous persuadez pas que, pour être tombés de si haut, ils aient été blessés dans leur disposition naturelle. Tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. Du reste, cette action vive et vigoureuse, cette ferme constitution, cet esprit délicat et puissant, et ces vastes connaissances leur sont demeurées ; et en voici la solide raison que la théologie nous apprend.

Le bonheur des créatures raisonnables ne consiste ni dans une nature excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur ; mais seulement à s'unir à Dieu. Quand donc elles se séparent de Dieu, comment est-ce qu'il les punit ? en se retirant lui-même de ces esprit ingrats et superbes : et par là tous leurs dons naturels, toutes leurs connaissances, tout leur pouvoir, en un mot, tout ce qui leur servait d'ornement, leur tourne aussitôt en supplice : ce qui leur arrive, selon cette juste, mais terrible maxime, que « *chacun est puni par*

« *les choses par lesquelles il a péché* (1). » O anges inconsidérés ! vous vous êtes soulevés contre Dieu, vous avez abusé de vos qualités excellentes, elles vous ont rendu orgueilleux. L'honneur de votre nature qui vous a enflés, ces belles lumières par lesquelles vous vous êtes séduits, elles vous seront conservées ; mais elles vous seront un fléau et un tourment éternel : vos perfections seront vos bourreaux, et votre enfer ce sera vous-mêmes. Comment cela arrivera-t-il ? par une opération occulte de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance. C'est pourquoi l'Apôtre nous crie, dans l'Épitre aux Éphésiens : « *Revêtez-vous,* « *mes frères, des armes de Dieu, parce que nous n'avons* « *point à combattre contre la chair ni le sang* (2), » ni contre des puissances visibles.

Pénétrons la force de ces paroles : ne voyez-vous pas, que dans toutes les choses corporelles, outre la partie agissante, il y en a une autre qui ne fait que souffrir, que nous appelons la matière ? De là vient que toutes les actions des choses que nous voyons ici-bas, si nous les comparons aux actions des esprits angéliques, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vigueur ; mais les ennemis que nous avons à combattre, ce n'est pas, dit l'Apôtre, la chair et le sang ; les puissances qui s'opposent à nous, sont des esprits purs et incorporels ; tout y est actif, tout y est nerveux ; et si Dieu ne retenait leur fureur, nous les verrions agiter ce monde avec la même facilité que nous tournons une petite boule. « *Ce sont en effet les princes du monde,* « dit le saint Apôtre ; *ce sont des malices spirituelles,* » où

(1) Sap., XI. 17. — (2) Ephes., VI, 1, 12.

il suppose manifestement que leurs forces naturelles n'ont point été altérées : mais que par une rage désespérée, ils les ont toutes converties en malice, pour les causes que je m'en vais vous déduire.

Cependant reconnaissons que ni les sciences, ni le grand esprit, ni les autres dons de nature, ne sont pas des avantages fort considérables, puisque Dieu les laisse entiers aux diables, ses ennemis capitaux, et par cela même les rend non seulement malheureux, mais encore infiniment méprisables ; de sorte que nonobstant toutes ces qualités éminentes, misérables et impuissants que nous sommes, nous leur semblons dignes d'envie, seulement parce qu'il plaît à notre grand Dieu de nous regarder en pitié, comme vous le verrez tout à l'heure. O importante réflexion ! par laquelle il me serait aisé, ce me semble, avec l'assistance divine, de vous porter à profiter de l'exemple de ces esprits dévoyés, si la brièveté que je vous ai promise ne m'obligeait à passer à la seconde partie de cet entretien, qui vous expliquera les raisons pour lesquelles ces anges rebelles nous persécutent si cruellement, et avec cette haine irréconciliable. Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs.

SECOND POINT.

Le péché de Satan a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « *c'est lui* « *qui domine sur tous les enfants d'orgueil* (1). » Or, le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même ; et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pour-

(1) Job., XLI, 25.

quoi le diable s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avait affecté la divinité. « *Je monterai*, dit il, *et placerai mon trône au-des-* « *sus des astres, et je serai semblable au Très-Haut* (1). » Mais Dieu, qui résiste aux superbes (2), voyant ses pensées arrogantes. et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance de ses propres perfections, ne pouvait plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère ; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie : et voyant que Dieu, par sa providence, avait rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices, où il vivait si heureusement dans son innocence : il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il était possédé, et à notre malheur, il réussit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Évangile, « *l'homme étant dompté par* « *le diable, il devint incontinent son esclave* (3) » : et le Monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès, et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu ; et tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il ? « *Du moins il adultère tous les ouvrages de* « *Dieu*, dit le grave Tertullien (4) ; *il apprend aux* « *hommes à en corrompre l'usage* ; *et les astres, et les*

(1) Is., XIV, 13, 14. — (2) Jac., IV, 6. — (3) II. Petr., II, 19. — (4) De Idol., n° 4. De Spect., n° 2.

« *éléments, et les plantes, et les animaux, il tourne tout* « *en idolâtrie* ; » il abolit la connaissance de Dieu, et par toute l'étendue de la terre il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : « *Les dieux des* « *nations, ce sont les démons* (1). » C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle « *le prince du monde* (2) » : et l'apôtre, « *le gouverneur des ténèbres* (3), » et ailleurs, avec plus d'énergie, « *le dieu de ce siècle* (4). »

J'apprends aussi de Tertullien que non seulement les démons se faisaient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisaient parer des robes et des ornements dont se revêtaient les magistrats, et faisaient porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique ; parce qu'en effet, dit ce grand personnage, « *les démons sont* « *les magistrats du siècle* (5) ». Et à quelle insolence ne s'est pas porté ce rival de Dieu ? Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pas pour se rapprocher en quelque sorte de la sainteté, c'est sa capitale ennemie ; mais comme un sujet rebelle, qui par mépris, ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain (6). Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées : et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales ? n'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues autant qu'il a pu semblables à celles de Dieu ? Pour quelle raison ? parce qu'il est jaloux de Dieu, et veut paraître en tout son égal. Dieu, dans la nouvelle alliance, régénère ses enfants par l'eau du baptême ; et le diable faisait semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions : il promettait aux siens

(1) Ps., xcv, 5. — (2) Joan., xiv, 30. — (3) Ephes., vi, 12. — (7) II. Cor., iv, 4. — (5) De Idol., n° 18. — (6) Tert. ad Uxor., n° 8, p. 186.

une régénération, comme le rapporte Tertullien (1) ; et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'esprit de Dieu au commencement était porté sur les eaux ; et « *le diable*, dit Tertullien, *se plait à se reposer dans les* « *eaux* (2) » : dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Église de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu, par son immensité, remplit le ciel et la terre : « *le diable par ses anges* « *impurs occupe autant qu'il peut toutes les créa-* « *tures* (3) ». Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

Ce lui est, à la vérité, un sujet d'une douleur enragée de voir que toutes ses entreprises sont vaines, et que, bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie malgré qu'il en ait sous la main toute puissante de Dieu : mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée : au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage : comme on voit un ennemi impuissant, qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance, en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan : il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu parmi les hommes, qui sont ses enfants : il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons et de ses erreurs et de ses tourments. Il

(1) Tert. de Bapt., n° 5. — (2) Ibid. — (3) Ibid. de Spec., n° 8.

croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

Et ne croyez pas qu'il nous donne jamais aucun relâche. Tous les esprits angéliques, comme remarque très bien le grand saint Thomas, sont très arrêtés dans leur entreprise : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que par de secondes réflexions nous avons de nouvelles vues qui nous font changer très souvent tout l'ordre de nos desseins; les anges, au contraire, dit saint Thomas (1), embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances, et partant, leur résolution est fixe et déterminée : mais particulièrement celle de Satan est puissamment appliquée à notre ruine. Son esprit entreprenant et audacieux, fortifié par tant de succès, et envenimé par une haine mortelle et invétérée, l'incite jour et nuit contre nous. C'est pourquoi les Écritures nous le dépeignent comme un ennemi toujours vigilant, qui rôde sans cesse aux environs, pour tâcher de nous dévorer (2). Lorsque, par la grâce de Dieu, nous l'avons chassé de nos âmes, c'est alors qu'il s'anime le plus. En voulez-vous une preuve évidente, de la bouche même de Notre-Seigneur? « *L'esprit immonde sortant de* « *l'homme va chercher du repos*, dit le Fils de Dieu « dans son Évangile (3), *et n'en trouve pas.* » C'est que l'esprit humain est la seule retraite où il semble se rafraîchir, parce que du moins il y contente sa haine.

(1) S. Thom. I. part. Quæst. LVIII, Art. III. — (2) I. Petr. V, 8. — (3) Luc. XI, 24.

Voyez les fous amoureux du siècle, comme ils sont patients et persévérants dans leurs convoitises brutales! Or ce vieil adultère, dit saint Augustin (1), n'a point d'autres délices que de corrompre les âmes pudiques ; ainsi ne vous étonnez pas si ses poursuites sont opiniâtres. Ayant bien eu l'insolence de traiter d'égal avec Dieu, il croit qu'il ne lui sera pas difficile d'abattre une créature impuissante. Et si, renversé comme il est par le bras de Dieu dans les gouffres éternels (remarquez ce raisonnement), il ne cesse néanmoins par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de sa providence; s'il se raidit avec tant de fermeté contre Dieu, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles; que n'entreprendra-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse? Ainsi je vous avertis de vous défier toujours de cet ennemi : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son indignation. « *Quand* « *on l'éteint, c'est alors qu'il s'allume*, dit Tertullien (2) ». Il veut dire que ce superbe, cet audacieux ne croira jamais que vous soyez capable de lui résister; et plus vous ferez d'efforts, plus il dressera contre vous ses diverses et furieuses machines.

Vous vous imaginez peut-être que s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte : ah! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire; elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, et que Dieu par sa grâce nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des

(1) In Ps., XXXIX, n° 1, t. IV, col 326. — (2) De Pœnit. n° 7.

bommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes misérables et pécheurs, assis dans des trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure, qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et c'est par là que Satan est infiniment redoutable; ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs; ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et il nous précipite du côté qu'il nous voit pencher : il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs, jusqu'à tant que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux : si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse; il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme (1).

Voulez-vous, pour une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre évangile tout

(1) Tert. Apolog., n° 22.

ce que je viens de vous dire? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple : il lui représente en un seul instant tous les royaumes du monde. Qui n'admirerait sa puissance? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourrait faire sur nous, si Dieu nous abandonnait à sa violence. Jugez, s'il vous plaît, de sa haine et de son orgueil tout ensemble par le conseil qu'il donne à notre Sauveur, de se prosterner à ses pieds et de l'adorer ; conseil pernitieux et insolence inouïe. D'ailleurs pouvait-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre-Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paraît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage. « *Il le laisse*, remarque le texte sacré, *pour un temps* (1 » : non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu! que dirons-nous ici? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, faibles et impuissants que nous sommes? Toutefois, ne le craignez pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens. Il tremble au seul nom de Jésus; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé par une secrète vertu de respecter ceux qui portent sa marque : c'est ce que vous allez voir par un beau passage du grand Tertullien, d'où je tirerai une instruction importante, qui sera le fruit de tout ce discours.

(1) Luc., IV, 13.

Le grave Tertullien, dans ce merveilleux Apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité (1). Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en assurer par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux (je ne veux pas que ce soit une chose cachée), devant vos tribunaux et à la face de tout le monde; que l'on produise un homme notoirement possédé du diable (il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante) : après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler : s'il ne vous dit tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien, là même sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent, qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire. Ah! quelle joie à des chrétiens d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie, par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église, dont il soutenait l'innocence! Quoi donc, cet esprit trompeur, et ce père de mensonge, n'ose mentir à un chrétien; devant un chrétien ce front de fer s'amollit, et, forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence; et les chrétiens sont si assurés de le faire obéir, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges! Eh! pourquoi craindrions-nous un ennemi si faible et si impuissant? C'est la même foi que nous professons, c'est le même Jésus que nous

(1) Apolog. n° 23.

adorons, c'est la même parole de Dieu que nous avons toujours à la bouche : et si le diable est puissant contre nous, il ne le faut attribuer qu'au déréglement de nos mœurs, qu'à notre vie toute séculaire et toute païenne, qu'à la dureté de nos cœurs pour les saintes vérités du christianisme. C'est pourquoi je ne m'étonne pas si le diable nous est dépeint dans les Écritures tantôt fort et tantôt faible. « *C'est un lion rugissant,* » dit saint Pierre (1) : y a-t-il rien de plus terrible ? « *Mais*, dit « saint Jacques (2), *résistez-lui, et il s'enfuira.* » Se peut-il une plus grande faiblesse ? En effet, il n'est fort que par notre lâche condescendance ; et si, au lieu de lui tendre les mains volontairement, nous avions soin de les fortifier par les armes que Jésus notre maître nous a données, ce loup affamé avec sa rage et ses artifices n'aurait qu'une fureur inutile. Et pour vous dire des choses convenables au temps où nous sommes (3), le jeûne célébré selon l'intention de l'Église, c'est un rempart invincible contre ses attaques.

Vous me direz peut-être que c'est dans le jeûne qu'il présente le combat au Sauveur avec une plus grande furie. Mais prenez garde, si c'est dans le jeûne que cet ennemi fait ses efforts les plus redoutables, c'est aussi dans le jeûne que Jésus notre capitaine a daigné nous faire paraître sa victoire la plus glorieuse : pour nous apprendre, par son exemple, que ce sera toujours en vain que le diable entreprendra contre nous, quand nous serons armés par le jeûne et par l'abstinence.

Et pour vous en convaincre davantage, remettez, s'il vous plaît, en votre mémoire, ce que je vous disais tout à l'heure, que c'est une envie furieuse qui enflamme les démons contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beau-

(1) I. Petr., v, 8. — (2) Jac., iv, 17. — (3) Le Carême.

coup par la grâce ; ils ne sauraient considérer, sans un déplaisir extrême, que dans des membres mortels nous puissions par la miséricorde divine approcher de la pureté des substances incorporelles. Et comme ce qui élève les bons chrétiens presque à l'égalité des saints anges, c'est que, dédaignant le commerce du corps, ils conversent en esprit dans le ciel, ces malins et ces envieux ne tâchent qu'à les abîmer dans la chair, afin d'en faire des bêtes brutes ; au lieu qu'en s'élevant au-dessus de cette masse du corps, ils entrent en société avec les intelligences célestes. C'est pourquoi la sainte Église de Dieu, voulant purifier nos âmes de l'attachement excessif qu'elles ont au corps, nous ordonne une salutaire abstinence. Ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. Le jeûne fortifie et engraisse l'âme ; et autant que nous lui assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi.

Par conséquent, embrassons avec grand courage cette pénitence de quarante jours pour les péchés de toute l'année. Certes, puisque nous offensons tous les jours, aucun moment de notre vie ne devrait être exempt de l'exercice de la pénitence. Mais puisque la sainte Église a choisi particulièrement ce temps pour nous recueillir en nous-mêmes, faisons pénitence sans murmurer. Ne nous plaignons pas des incommodités du carême. C'est par la mortification et la patience, et non pas par les voluptés et par les délices, que nous désarmerons et le diable et ses satellites. Et que ne dirai-je donc point de ces délicats, à qui la moindre peine fait tomber incontinent le courage, qui par des excuses frivoles méprisent l'observation d'un jeûne si universel, ou bien qui vivent de sorte que s'ils jeûnent de corps, ils abhorrent le jeûne en esprit ?

O ignorance ! ô brutalité ! Dieu par sa miséricorde, nous donne de meilleurs sentiments. Jeûnons et d'esprit et de corps. Comme nous ôtons pour un temps à notre corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à notre âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours : retirons-nous un peu des conversations et des divertissements mondains : modérons et nos ris et nos jeux. C'est là le vrai jeûne de l'âme, qui lui fait trouver une nourriture solide dans la méditation des choses célestes. Sanctifions le jeûne par l'oraison, purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles. Ainsi nous serons terribles aux diables. Voyez les petits enfants : quand il leur paraît quelque chose qui leur semble hideux et terrible, aussitôt ils se cachent au sein de leur mère. Ainsi considérons cette bête farouche qui nous menace ; jetons-nous par l'oraison entre les bras de notre bon Père : nous serons à couvert et en assurance ; nous verrons notre ancien ennemi consumer sa rage par de vains efforts ; et soulevés sur ces deux ailes du jeûne et de l'oraison, que nous soutiendrons par l'aumône, au lieu de succomber aux attaques des esprits rebelles et dévoyés, nous irons remplir les places qu'ils ont laissées vacantes au ciel par leur infâme désertion. Dieu nous en fasse la grâce ! Amen.

SIXIÈME LECTURE

JEUDI

SUR LES DÉMONS

II

Quelle est leur puissance et leur force, leur malice et leurs ruses : moyens qu'ils emploient pour nous séduire. Avec quelle facilité nous pouvons les vaincre.

Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du diable. (Matth., IV, 1.)

On vit dans le ciel un grand changement, lorsque les anges, maintenant ennemis, autrefois enfants et domestiques, ayant quitté le bien commun de toutes les natures intelligentes pour s'arrêter à eux-mêmes et à leur propre excellence, perdirent tout à coup la justice dans laquelle Dieu les avait créés ; et n'ayant plus que du faste au lieu de leur grandeur naturelle, des finesses malicieuses au lieu d'une sagesse céleste, l'esprit de division au lieu d'une charité très ardente, ils devinrent superbes, trompeurs et jaloux, et réduits justement par leur péché à une telle extrémité de misère, que nonobstant l'excellence de leur nature, de pauvres mortels comme nous ne laissent pas que de leur faire envie. Changement vraiment épouvantable, lequel, si nous

méditons sérieusement, il en réussira cette utilité, que ces esprits malfaisants, malgré la haine qu'ils ont contre nous, profiteront néanmoins à notre salut, en nous apprenant à craindre Dieu par l'exemple de leur ruine et à veiller sur nous-mêmes par l'appréhension de leurs ruses. C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant de telle importance, je ne puis douter du secours d'en haut dans une entreprise salutaire. Oui, le Saint-Esprit descendra sur nous ; Marie nous assistera par ses prières ; et, s'agissant de combattre les démons, un ange nous prêtera volontiers ses paroles pour implorer son secours. *Ave.*

C'est le dessein du Fils de Dieu de tenir ses fidèles toujours en action, toujours occupés, et vigilants, et animés, jamais relâchés ni oisifs : et parce que, comme de tous les emplois celui de la guerre est le plus actif, de là vient qu'ils nous enseigne dans son Écriture, que « *notre vie est une milice* (1) », et que comme nous sommes toujours dans le combat, aussi ne devons-nous jamais cesser d'être sur nos gardes. « *Soyez sobres, et* « *veillez* (2) ». L'Évangile nous fait bien connaître cette vérité. Nous y voyons Jésus conduit au désert, pour y être tenté du diable ; c'est-à-dire notre capitaine qui descend au champ de bataille pour venir aux mains avec nos ennemis invisibles.

Ne croyez pas que nous devions être spectateurs oisifs de ce combat admirable : nous sommes engagés bien avant dans cette querelle, et le Fils de Dieu ne permet aux démons d'entreprendre sur sa personne, qu'afin de nous faire entendre par son exemple ce qu'ils machinent tous les jours contre nous-mêmes. Que s'il est ainsi que nous soyons obligés à combattre, faisons ce que l'on fait dans la guerre ; et

(1) Job., VII, 1. — (2) I Petr., V, 8.

avant d'entrer dans la mêlée, avançons-nous avec le Sauveur pour reconnaître ces ennemis qui marchent contre nous si résolument. Si nous sommes soigneux de les observer dans l'évangile, nous remarquerons aisément leur puissance, qui les rend superbes et audacieux. Ils entreprennent, contre le Fils de Dieu même, ils tentent de le mettre à leurs pieds; peut-on voir une audace plus emportée? ils l'enlèvent en un moment du désert sur le pinacle du temple, Jésus-Christ le permettant de la sorte pour l'instruction de ses fidèles : n'est-ce pas une force terrible? S'ils sont forts et entreprenants, ils ne sont pas moins rusés ni malicieux. La haine invétérée qu'ils ont contre nous les oblige de recourir à des artifices également subtils et malins. Ils tentent Jésus-Christ de gourmandise après un jeûne de quarante jours : « *Dites que ces « pierres deviennent des pains* »; et ils tâchent de le porter à la vaine gloire, après une action d'une patience héroïque : n'était-ce pas un dessein plausible et une finesse bien inventée?

Tout cela nous doit faire peur, puisque nous avons à nous défendre, dans le même temps, et de la violence et de la surprise, et de la force et des ruses. Et néanmoins ce même évangile, qui nous représente ses ennemis avec un appareil redoutable nous découvre aussi d'une même vue qu'il n'est rien de plus aisé que de les vaincre; puisque nous voyons clairement et toutes leurs forces abattues, et toutes leurs finesses éludées par une simple parole. Voilà en peu de mots, ce que nous apprend l'Évangile de l'état de nos ennemis et de leur armée. Si vous regardez leur marche hardie, et leur contenance fière et présomptueuse, vous verrez d'abord leur force et leur puissance; si vous observez de plus près leur marche, vous reconnaîtrez aisément leurs ruses et leurs détours : et enfin si vous pénétrez

jusqu'au fond, vous verrez qu'avec leur mine superbe et leur appareil redoutable, ils sont déjà rompus et défaits; et qu'étant encore tremblants et effrayés de leur déroute, il est très facile de les mettre en fuite. C'est ce que je me propose de vous faire entendre, et voilà, en peu de paroles, le partage de ce discours : commençons par leur force et par leur puissance.

PREMIER POINT.

Pour vous faire entendre quelle est la force des ennemis que nous avons à combattre, il faut nécessairement vous entretenir de la perfection de leur nature. Mais comme ce discours serait infini, si j'allais rechercher curieusement tout ce que la théologie nous en enseigne, je vous en dirai seulement ce mot, qui sera très utile pour votre instruction : c'est que la noblesse de leur être est telle, qu'à peine les théologiens peuvent-ils comprendre de quelle sorte le péché a pu trouver place dans une perfection si éminente. Il faut donc nécessairement qu'elle soit bien haute. Et, en effet, que des mortels comme nous, abîmés dans une profonde ignorance, accablés de cette masse de chair, agités de tant de convoitises brutales, abandonnent si souvent le chemin étroit de la loi de Dieu, bien que ce soit une extrême insolence, ce n'est pas un événement incroyable : mais que ces intelligences pleines de lumières divines, elles dont les connaissances sont si distinctes et les mouvements si paisibles, que Dieu avait créées avec tant de grâce et dans une condition si heureuse qu'elles pouvaient mériter leur béatitude par un moment de persévérance, se soient néanmoins retirées de Dieu, bien qu'elles fussent si assurées que leur souveraine félicité ne fût qu'en lui seul, c'est ce qui est

surprenant et terrible. Le prophète même s'en étonne : « *O Lucifer, astre brillant qui luisais dans le* « *ciel avec tant d'éclat, comment es-tu tombé si soudai-* « *nement* (1) ? » Quelle est la cause de ta chute? Qui a pu donner l'entrée au péché, puisqu'il ne pouvait y avoir ni erreur parmi tant de connaissances, ni surprise dans un si grand jour, ni trouble dans une si parfaite tranquillité et dans un tel dégagement de la matière? Cependant, cet astre est tombé, et il a entraîné avec lui la quatrième partie des étoiles. De quelle sorte cela s'est-il fait? Ne soyons pas curieux d'un si grand secret, et reconnaissons seulement qu'en vérité être créature, c'est bien peu de chose.

Les fous marcionites, et les manichéens, encore plus insensés, estimaient que la méchanceté des démons était leur condition naturelle : car de même qu'il y a un souverain bien, duquel tous les biens découlent dans cet univers, ainsi parce qu'il s'y rencontre diverses sortes de maux, ils inféraient de là qu'il y avait un principe commun de tout mal, un souverain mal, pour ainsi parler, un Dieu méchant, dont tout le plaisir est de nuire, ruminant toujours en soi-même quelque dessein tragique et funeste; et ils voulaient que les diables fussent ses créatures et ses satellites; de sorte, disaient-ils, qu'ils sont méchants par nature. Certes je m'étonnerais qu'une doctrine si monstrueuse ait pu avoir quelque vogue parmi des gens qui se disaient chrétiens, si je ne savais qu'il n'y a point d'abîme, d'erreur où l'esprit humain ne se précipite, lorsqu'enflé des sciences humaines, et secouant le joug de la foi, il se laisse emporter à sa raison égarée.

Mais autant que leur doctrine était ridicule et impie, autant sont excellentes les vérités que les anciens

(1) Isa., XIV, 12.

Pères leur ont opposées : et surtout je ne puis assez admirer avec quelle force de raisonnement l'incomparable saint Augustin (1), et après lui le grand saint Thomas, son disciple, ont réfuté leur extravagance. Ces grands hommes leur ont appris qu'en vain ils recherchaient les causes efficientes du mal ; que le mal n'étant qu'un défaut, il ne pouvait avoir de vraies causes ; que tous les êtres venaient du premier et souverain Être, qui, étant très bon par essence, communiquait aussi une impression de bonté à tout ce qui sortait de ses mains ; d'où il résultait manifestement qu'il ne pouvait y avoir de nature mauvaise. Ce qui se confirme par le sentiment et le langage commun des hommes, qui appellent les choses bonnes quand elles sont dans leur constitution naturelle : et par conséquent il est impossible qu'une chose soit tout ensemble et naturelle et mauvaise. A quoi ils ajoutaient que le mal, n'étant qu'une corruption du bien, ne pouvait agir ni travailler que sur un bon fond ; qu'il n'y a que les bonnes choses qui soient capables d'être corrompues ; et que les créatures ne pouvant devenir mauvaises que parce qu'elles s'éloignent de leurs vrais principes, il s'ensuivait de là que ces principes étaient très bons. Ainsi, disaient ces grands personnages, tant s'en faut que les manquements des créatures prouvent qu'il y a de mauvais principes, qu'au contraire il serait impossible qu'il y eût aucun manquement dans le monde, si les principes n'étaient excellents : par exemple, il ne pourrait y avoir de déréglement, s'il n'y avait une règle première et invariable ; ni aucune malice dans les actions, s'il n'y avait une souveraine bonté, de laquelle les méchants se retirent par un égarement volontaire. Enfin, pour couronner

(1) De Civ. Dei, lib. XIV, cap. XIII, t. VII. col. 365. Lib. de ver. Relig. n° 35, 36, 37, t. I, col. 759, 760. et abili.

leurs belles raisons par une parole expresse du Fils de Dieu, ils ont remarqué que Notre-Seigneur, en parlant du diable, en saint Jean, n'avait pas dit qu'il était né dans le mensonge, mais « *qu'il n'était pas demeuré* « *dans la vérité* (1). » Que s'il n'y est pas demeuré, il y a donc été établi; et s'il en est tombé, ce n'est pas un vice de sa nature, mais une dépravation de sa volonté. Laissant donc à part ces vieilles erreurs, ensevelies depuis si longtemps dans l'oubli, recherchons de plus haut et par les véritables principes l'origine de ces esprits dévoyés, et la cause de leurs erreurs. Suivez-moi, s'il vous plaît.

Non, je ne cherche point d'autres causes pourquoi les anges ont pu pécher, sinon que c'étaient des créatures : la raison, saint Augustin nous l'a enseignée (2). La créature est faite de la main de Dieu ; donc il ne se peut qu'elle ne soit bonne, parce que son principe est la bonté même : mais la créature est tirée du néant; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si elle retient quelque chose de cette basse et obscure origine ; ni si, étant sortie du néant, elle y retombe si facilement par le péché, qui l'y rengage de nouveau, en la séparant de la source de son être. Ainsi, c'est assez de voir que les anges étaient créatures, pour conclure qu'ils n'étaient pas impeccables. Cet honneur n'appartient qu'à Dieu.

Ils lui sont semblables, il est vrai, mais non pas en tout : et encore que nous voyions, dit Tertullien, « *qu'une image bien faite représente tous les traits* « *de l'original, elle ne peut exprimer sa vigueur, étant* « *destituée de mouvement*; *ainsi quelque ressemblance* « *que nous voyions des perfections infinies de Dieu dans* « *les anges et les natures spirituelles, elles ne peuvent*

(1) Joan., VIII, 44. — (2) « Au livre XIV, De Civit. Dei, » cap. XIII.

« *jamais exprimer sa force, qui est le bonheur de ne* « *pas pécher* (1). »

Tirés du néant, et c'est assez dire : de là, il est arrivé que les premiers des anges se sont endormis en eux-mêmes dans la complaisance de leur beauté. La douceur de leur liberté les a trop charmés, ils en ont voulu faire une épreuve malheureuse et funeste; et, déçus par leur propre excellence, ils ont oublié la main libérale qui les avait comblés de ses grâces. L'orgueil s'est emparé de leurs puissances : ils n'ont pas voulu se soumettre à Dieu, et, ayant quitté, les malheureux, cette première bonté, qui n'était pas moins l'appui de leur bonheur que le principe de leur être, vous étonnerez-vous si tout est allé en ruine, ni s'il s'en est suivi un changement si épouvantable? Dieu l'a permis de la sorte.

Tremblons et soyons saisis de frayeur en voyant ce tragique exemple, et de la faiblesse de la créature, et de la justice divine. Hélas! on a beau nous avertir, nous courons tous les jours aux occasions du péché les plus pressantes, les plus dangereuses; nous ne veillons pas plus sur nous-mêmes que si nous étions impeccables; et nous croyons pouvoir conserver sans peine, parmi tant de tentations, ce que des créatures si parfaites ont perdu dans une telle tranquillité. Est-ce folie? est-ce enchantement? est-ce que nous n'entendons pas quels malheurs le péché apporte? pendant que nous voyons à nos yeux ces esprits si nobles défigurés si étrangement par un seul crime, que d'anges de lumière ils sont faits tout d'un coup anges de ténèbres, d'enfants ils sont devenus ennemis irréconciliables; et étant ministres immortels des volontés divines, ils sont enfin réduits à cette extrémité de

(1) Advers. Marcion. lib. II, n. 9.

misère, qu'il n'y a plus pour eux d'occupation que dans l'infâme emploi de tromper les hommes. Quelle vengeance! quel changement! c'est le péché qui l'a fait, et nous ne le craignons pas! n'est-ce pas être bien aveugle? Mais revenons à notre sujet, et jugeons de la force de nos ennemis par la perfection de leur nature.

C'est le grand apôtre saint Paul qui nous y exhorte par ces excellentes paroles : « *Revêtez-vous*, dit-il, *des* « *armes de Dieu, parce que vous n'avez pas à combattre* « *la chair ni le sang*, » ni aucune force visible, mais contre « *des principautés et des puissances, et des* « *malices spirituelles* (1). » Pourquoi exagère-t-il en termes si forts leur nature spirituelle? c'est parce que dans les corps, outre la partie agissante, il y en a aussi une autre qui souffre, que nous appelons la matière : c'est pourquoi les actions des causes naturelles, si nous les comparons à celles des anges, paraîtront languissantes et engourdies, à cause de la matière qui ralentit toute leur vertu. Au contraire, ces ennemis invisibles, qui s'opposent à notre bonheur, ne sont pas, dit-il, de chair ni de sang : tout y est dégagé, tout y est esprit ; c'est-à-dire, tout y est force, tout y est vigueur : ils sont de la nature de ceux dont il est écrit « *qu'ils portent le monde* (2). » Et de là nous devons conclure que leur puissance est très redoutable.

Mais vous croirez peut-être que leur ruine les a désarmés, et qu'étant tombés de si haut, ils n'ont pu conserver leurs forces entières. Désabusez-vous; tout est entier en eux, excepté leur justice et leur sainteté, et conséquemment leur béatitude. En voici la raison solide, tirée des principes de saint Augustin : c'est que la félicité des esprits ne se trouve ni dans une nature

(1) Ephes., VI, 12. — (2) Job., IX, 13.

excellente, ni dans un sublime raisonnement, ni dans la force, ni dans la vigueur; mais elle consiste seulement à s'unir à Dieu par un amour chaste et persévérant. Quand donc ils se séparent de lui, ne croyez pas qu'il soit nécessaire que Dieu change rien en leur nature pour punir leur égarement; il suffit, dit saint Augustin, pour se venger d'eux, qu'il les abandonne à eux-mêmes (1). De cette sorte, ces anges rebelles que l'honneur de leur nature a enflés, que leurs grandes connaissances ont rendu superbes, jusqu'à vouloir s'égaler à Dieu, ne perdront pas pour cela leurs dons naturels. Non, ils leur seront conservés; mais il y aura seulement cette différence, que ce qui leur servait d'ornement, cela même leur tournera en supplice par une opération cachée de la main de Dieu, qui se sert comme il lui plaît de ses créatures, tantôt pour la jouissance d'une souveraine félicité, tantôt pour l'exercice de sa juste et impitoyable vengeance.

Par conséquent, il ne faut pas croire que leurs forces soient épuisées par leur chute. Toute l'Écriture les appelle forts. « *Les forts*, dit David, *se sont jetés* « *sur moi* (2); » par où saint Augustin entend les démons (3). Jésus-Christ appelle Satan « *le fort* « *armé* (4). » Non seulement il a sa force, c'est-à-dire sa nature et ses facultés, mais encore ses armes lui sont conservées, c'est-à-dire ses inventions et ses connaissances. Ailleurs, il le nomme « *le prince du* « *monde* (5); » et saint Paul, « *gouverneur du* « *monde* (6) ». Et nous apprenons de Tertullien que les démons faisaient parer leurs idoles des robes dont se revêtaient les magistrats, qu'ils faisaient porter devant eux les faisceaux et les autres marques d'autorité publique, comme étant, dit-il, « *les vrais magistrats et*

(1) De Civit. Dei, lib. XIV, cap. XV. — (2) Ps. LVIII, 4. — (3) In Ps. LVIII, Enarr., I, n° 6. — (4) Luc., XI, 21. — (5) Joan., XII, 31. — (6) Ephes., VI, 12.

« *les princes naturels du siècle* (1). » Satan n'est pas seulement le prince, le magistrat et le gouverneur du siècle; mais, pour ne laisser aucun doute de sa redoutable puissance, saint Paul nous enseigne qu'il « *en* « *est le dieu* (2). » En effet, il fait le dieu sur la terre, il affecte d'imiter le Tout-Puissant. Il n'est pas en son pouvoir de faire comme lui de nouvelles créatures, pour les opposer à son Maître; voici ce qu'invente son ambition; il corrompt celles de Dieu, dit Tertullien (3), et les tourne autant qu'il peut contre leur auteur; enflé démesurément de ses bons succès, il se fait rendre enfin des honneurs divins; il exige des sacrifices, il reçoit des vœux, il se fait ériger des temples, comme un sujet rebelle qui, par mépris ou par insolence, affecte la même grandeur que son souverain (4).

Telle est la puissance de notre ennemi; et ce qui la rend plus terrible, c'est la violente application avec laquelle il unit ses forces dans le dessein de notre ruine. Tous les esprits angéliques, comme remarque très bien saint Thomas (5), sont très arrêtés dans leurs entreprises : car au lieu que les objets ne se présentent à nous qu'à demi, si bien que, par de secondes réflexions, nous avons de nouvelles vues qui rendent nos résolutions chancelantes, les anges, au contraire, dit saint Thomas, embrassent tout leur objet du premier regard avec toutes ses circonstances : et ensuite leur résolution est fixe, déterminée et invariable. Mais s'il y a en eux quelque pensée forte, et où leur intelligence soit tout appliquée, c'est sans doute celle de nous perdre. « *C'est* « *un ennemi qui ne dort jamais, jamais il ne laisse sa* « *malice oisive* » : quand même vous le surmontez, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflammez son

(1) De idolol., n° 18. — (2) II. Cor., IV, 4. (3) De idolol., n° 4. — (4) Tertull., ad Uxor., n° 8. — (5) Part. I, Quæst. LVIII, art. 3.

imagination. « *Quand son feu semble tout à fait éteint,* « *c'est alors qu'il se rallume avec plus de force* (1) ». Ce superbe, ayant entrepris de traiter d'égal avec Dieu, pourra-t-il jamais croire qu'une créature impuissante soit capable de lui résister ? et si, renversé comme il est dans les cachots éternels, il ne cesse pas néanmoins par une vaine opiniâtreté de traverser autant qu'il peut les desseins de Dieu : s'il se raidit contre lui, bien qu'il sache que tous ses efforts seront inutiles, que n'osera-t-il pas contre nous, dont il a si souvent expérimenté la faiblesse ?

Ainsi je vous avertis de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense. Tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables. Le voulez-vous voir clairement dans l'histoire de notre évangile ? il attaque trois fois le Fils de Dieu : trois fois repoussé honteusement, il ne peut encore perdre courage. « *Il le laisse*, dit l'Écriture, *jusqu'à un autre* « *temps* (2) » ; surmonté et non abattu, ni désespérant de le vaincre ; mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu ! que dirons-nous ici ? Si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui ? Et si la guerre est continuelle, si un ennemi si puissant veille sans cesse contre nous avec tous ses anges, qui pourrait exprimer combien soigneuse, combien vigilante, combien prévoyante et inquiète doit être à tous moments la vie chrétienne ? Et nous nous endormons !... Je ne m'étonne pas si nous vivons sous sa tyrannie, ni si nous tombons dans ses pièges, ni si nous sommes enveloppés dans ses embûches et dans ses finesses.

(1) Tertull., De Pœnit., n° 7. — (2) Luc., IV, 13.

SECOND POINT.

Puisque l'ennemi dont nous parlons est si puissant et si orgueilleux, vous croirez peut-être qu'il vous attaquera par la force ouverte, et que les finesses s'accordent mal avec tant de puissance et tant d'audace. En effet, saint Thomas remarque (1) que le superbe entreprend hautement les choses, et cela, dit ce grand docteur, parce qu'il veut contrefaire le courageux, qui a coutume d'agir ouvertement dans ses desseins, et qui est ennemi de la surprise et des artifices. Il serait donc malaisé d'entendre de quelle sorte Satan aime les finesses, « *lui qui est le prince de tous les superbes* (2) », comme l'appelle l'Écriture sainte, si cette même Écriture ne nous apprenait que c'est un superbe envieux (3), et par conséquent trompeur et malin. Car encore qu'il soit véritable que l'envie soit une espèce d'orgueil, néanmoins tout le monde sait que c'est un orgueil lâche et timide, qui se cache, qui fuit le jour, qui, ayant honte d'elle-même, ne parvient à ses fins que par de secrètes menées : et de là vient qu'une noire envie rongeant éternellement le cœur de Satan, et le remplissant de fiel et d'amertume contre nous, elle le contraint d'avoir recours à la fraude, à la tromperie, à des artifices malicieux ; il ne lui importe pas, pourvu qu'il nous perde.

D'où lui vient cette envie? C'est ce qu'il serait long de vous expliquer et vous en êtes sans doute déjà bien instruits : car qui ne sait que cet insolent, qui avait osé attenter sur le trône de son Créateur, frappé d'un coup de foudre, chut du ciel en terre, « *plein de rage et de désespoir?* » (4). Se sentent perdu sans res-

(1) IIa II Quæst., LV, art. 8. — (2) Job., XLI, 25. — (3) Sap., II, 24. — (4) Apocal., XII, 2.

source, et ne sachant sur qui se venger, il tourne sa haine envenimée contre Dieu, contre les anges, contre les hommes, contre toutes les créatures, contre lui-même ; et après une telle chute, n'étant plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit malfaisant des compagnons de sa misère, il conspire avec ses anges de tout perdre avec eux, d'envelopper, s'ils pouvaient, tout le monde dans leur crime. De là cette haine, de là cette envie qui le remplit contre nous de fiel et d'amertume.

Voulez-vous le voir, voulez-vous voir cet envieux représenté chez Ézéchiel sous le nom de Pharaon, roi d'Égypte? Spectacle épouvantable ! Tout autour de lui sont des morts meurtris par de cruelles blessures. « *Là gît Assur*, dit le prophète, *avec toute sa multitude* : « *là est tombé Élam et tout le peuple qui le suivait : là* « *Mosoch et Thubal, les rois d'Idumée et du Nord,* « *et leurs princes et leurs capitaines, et tous les* « *autres qui sont nommés, multitude immense, nom-* « *bre innombrable* » : ils sont tout autour couchés par terre, nageant dans leur sang : « *Pharaon est au* « *milieu qui voit tout ce carnage, et qui se console de* « *ses pertes, et de toute sa multitude tuée par le glaive;* « *Pharaon et toute son armée* (2) : » Satan et tous ses complices.

— Enfin, enfin, disent-ils, nous ne serons pas les seuls : çà, çà, voici des compagnons. O justice divine! tu as voulu des supplices, en voilà ; soûle ta vengeance, voilà assez de sang, assez de carnage. Voilà, voilà ces hommes que Dieu avait voulu égaler à nous, les voilà enfin nos égaux dans les tourments; cette égalité nous plaît : plutôt, plutôt périr, que de les voir à nos côtés

(1) Ezech., XXXII, 22-3.

dans la gloire! Malheur à nos lâches compagnons qui le souffrent! Il vaut bien mieux périr, et qu'ils périssent avec nous. Ils nous jugeront quelque jour, ces hommes mortels; il faudra bien l'endurer, puisque Dieu le veut. — Ah! quelle rage pour ces superbes! — Mais auparavant, disent-ils, combien en mourra-t-il de notre main! ah! que nous allons faire de sièges vacants! et qu'il y en aura, parmi les criminels, de ceux qui pouvaient s'asseoir parmi les juges! — Puis, se tournant aux saints anges : — Eh bien! vous en avez de votre côté? est-ce que nous sommes seuls? vous semblons-nous mal accompagnés au milieu de tant de peuples et de nations? Allez, glorifiez-vous de votre petit nombre d'élus, que vous avez à peine tirés de nos mains; mais confessez du moins que notre multitude l'emporte.

Que faisons-nous d'entendre parler si longtemps ces blasphémateurs? Voyez leur rage, voyez leur envie et comme ils triomphent de la mort des hommes. C'est là leur application, « *c'est tout leur ouvrage* » (1). Que ne peuvent-ils aussi se venger de Dieu? sa puissance infinie ne le permet pas. Outrés d'une rage impuissante, ils déchargent tout leur fiel sur l'homme, qui est son image, ils repaissent leur esprit envieux d'une vaine imagination de vengeance. C'est cette noire envie, mère des fraudes et des tromperies, qui fait que Satan marche contre nous par une conduite cachée et impénétrable. Il ne brille pas comme un éclair, il ne gronde pas comme un tonnerre; il ressemble à une vapeur pestilente qui se coule au milieu de l'air par une contagion insensible et imperceptible à nos sens : il inspire son venin dans le cœur; ou, pour me servir d'une autre comparaison qui lui convient mieux, il se glisse

(1) Tertull. Apolog., n° 22.

comme un serpent : c'est ainsi que l'Écriture l'appelle (1); et Tertullien nous décrit ce serpent par une expression admirable : « *Il se cache autant qu'il peut,* « *il resserre en lui-même par mille détours sa prudence* « *malicieuse* » : c'est-à-dire qu'il use de conseils cachés et de ruses profondément recherchées. C'est pourquoi Tertullien poursuit en ces mots : « *Il se retire*, dit-il, « *dans les lieux profonds, il ne craint rien tant que de* « *paraître : quand il montre la tête, il cache la queue;* « *il ne se remue jamais tout entier, mais il se développe* « *par plis tortueux, bête ennemie du jour et de la* « *clarté.* (2) »

C'est Satan qui nous est représenté par ces paroles; c'est lui qui ne se déplie jamais tout entier : il étale la belle apparence, et il cache la suite funeste : il rampe quand il est loin et il mord sitôt qu'il est proche. Prenez garde à vous, crie le grand apôtre saint Paul, « *prenez garde que vous ne soyez trompés par Satan* : « *car nous n'ignorons pas ses pensées* (3) ». Non, non, nous n'ignorons pas ses pensées; nous savons que sa malice est ingénieuse; que son esprit inventif, raffiné par un long usage, excité par sa haine invétérée, n'agit que par des artifices fins et déliés et par des machines imprévues. Ah! qui pourrait vous dire toutes les profondeurs de Satan, et par quels artifices ce serpent coule?

S'il vous trouve déjà agité, il vous prend par le penchant de l'inclination. Votre cœur est-il déjà effleuré par quelque commencement d'amour, il souffle cette petite étincelle jusqu'à ce qu'elle devienne un embrasement : il vous pousse de la haine à la rage, de l'amour au transport, et du transport à la folie. Que s'il vous trouve éloigné du crime, jouissant des saintes

(1) Apoc., XII, 9. — (2) Advers. Valent., nº 3. — (3) Cor., II, 11.

douceurs d'une bonne conscience, ne croyez pas qu'il vous propose d'abord l'impudicité, il n'est pas si grossier, dit saint Chrysostome « *Il use*, dit-il, *avec nous* « *d'une grande condescendance* (1). » Que veut dire cette parole ? Dieu se rabaisse... Satan se rabaisse aussi à sa mode. Il voudrait bien vous rendre d'abord aussi méchants que lui, s'il pouvait : car que « *désire ce vieil* « *adultère, sinon de corrompre l'intégrité des âmes inno-* « *centes* (2) », et de les porter dès le premier pas à la dernière infamie ? Mais vous n'êtes pas encore capables d'une si grande action, il faut vous y mener pas à pas : c'est pourquoi il se rabaisse, dit saint Chrysostome, il s'accommode à votre faiblesse, il use avec vous de condescendance. — Ah ! ce ne sera, dit-il, qu'un regard ; après, tout au plus qu'une complaisance et un agrément innocent. — Prenez garde, le serpent s'avance ; vous le laissez faire, il va mordre. Un feu passe de veines en veines et se répand par tout le corps. — Il faut l'avoir, il faut la gagner. — C'est un adultère. — N'importe. — Eh bien ! je la possède. N'est-ce pas assez ? — Il faut la posséder sans trouble. Elle a un mari : qu'il meure ! Vous ne pouvez le faire tout seul : engageons-en d'autres dans notre crime : employons la fraude et la perfidie. — David, David, le malheureux David ! et qui ne sait pas son histoire ? Judas et l'avarice : Inspirons-lui le dessein de se porter à vendre son maître. Le crime est horrible ! Allons par degrés : qu'il le vole premièrement ; après, qu'il le vende. Voilà l'appât ; il y a donné, il est à nous. Poussons, poussons de l'avarice au larcin, du larcin à la trahison, à la corde et au désespoir. — Éveillez-vous, et ne vous laissez pas séduire par Satan ; car vous êtes bien avertis, et vous n'ignorez pas ses pensées (3). C'est pourquoi

(1) Hom., LXXXVII, in Math. — (2) S. August. in Ps. XXXIX, n° 1. — (3) Cor., II, 11.

il vous est aisé de le vaincre : c'est par où il faut conclure en peu de paroles.

TROISIÈME POINT.

Il semble que je sois ici obligé de me contredire moi-même, et de détruire en cette dernière partie ce que j'ai établi dans les deux autres. Car après vous avoir fait voir que notre ennemi est fort et terrible, il faut maintenant vous dire au contraire qu'il est faible et facile à vaincre. Comment concilier ces deux choses si ce n'est en vous disant qu'il est fort contre les lâches et les timides, mais très faible et impuissant pour les courageux? En effet, nous voyons, dans les saintes Lettres, qu'il nous y est représenté tantôt fort, tantôt faible, tantôt fier et tantôt tremblant; et il n'y eut jamais une bête plus monstrueuse.

C'est un lion rugissant qui se rue sur nous; c'est un serpent qui rampe par terre, et il n'est rien de plus aisé que d'en éviter les approches. « *Il tourne autour* « *de vous pour vous dévorer*; » voilà qui est terrible (1). « *Mais résistez-lui seulement, et il se mettra en fuite* (2). » Écoutez comme il parle à notre Sauveur; c'est une remarque de saint Basile de Séleucie. « *Qu'y a-t-il* « *entre toi et moi, Jésus Fils de Dieu* (3)? » Voilà un serviteur qui parle bien insolemment à son maître (4); mais il ne soutiendra pas longtemps sa fierté. « *Et je* « *te prie*, dit-il, *ne me tourmente pas* (5) ». Voyez comme il tremble sous les coups de fouet. Que si j'avais assez de loisir pour repasser sur toutes les choses qui nous l'ont fait paraître terrible, il me serait aisé de vous y montrer des marques visibles de faiblesse.

(1) Petr., v, 8. — (2) Jac., iv. 7. — (3) Luc., viii. 28. — (4) S. Basil. Seleuc., Orat., xxiii. — (5) Matth., viii, 29.

Il est vrai qu'il a ses forces entières ; mais celui qui les lui a laissées pour son supplice, ainsi que nous avons dit, lui a mis un frein dans les mâchoires, et ne lui lâche la bride qu'autant qu'il lui plaît, ou pour exercer ses serviteurs, ou pour se venger de ses ennemis. Il a une puissance fort vaste, et son empire s'étend bien loin ; mais saint Augustin nous apprend que ce commandement lui tient lieu de peine (1). Et en effet, s'il est véritable que d'être ennemi de Dieu ce soit la souveraine misère, celui qui en est le chef n'est-il pas par conséquent le plus misérable ? Enfin est-il rien de plus méprisable que toute cette grandeur qu'il affecte puisqu'avec cette intelligence qui le rend superbe, et toutes ces qualités extraordinaires, nous lui semblons néanmoins dignes d'envie ? et, tout impuissants que nous sommes, il désespère de pouvoir nous vaincre, s'il n'y emploie les ruses et la surprise : de laquelle, certes, ayant été si bien avertis, est-il rien de plus aisé que de l'éviter, « *pourvu que nous marchions en plein* « *jour comme des enfants de lumière* (2) ? »

Que si vous voulez savoir sa faiblesse, non plus par raisonnement, mais par une expérience certaine, écoutez parler Tertullien dans son admirable Apologétique : voici une proposition bien hardie, et dont vous serez étonnés. Il reproche aux gentils que toutes leurs divinités sont des esprits malfaisants, et pour leur faire entendre cette vérité, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. O juges ! qui nous tourmentez avec une telle inhumanité, c'est à vous que j'adresse ma parole : qu'on me produise devant vos tribunaux ; je ne veux pas que ce soit en un lieu caché, mais à la face de tout le monde : « *qu'on y produise un homme qui soit notoirement pos-*

(1) De Genes. cont. Manich., lib. II, n° 26. — (2) Ephes. v 8.

« *sédé du démon :* » je dis notoirement possédé, et que la chose soit très constante (1) : alors que l'on fasse venir quelque fidèle, je ne demande pas qu'on fasse un grand choix ; que l'on prenne le premier venu, « *pourvu* « *seulement qu'il soit chrétien* » : si en présence de ce chrétien il n'est contraint non seulement de parler, mais encore de vous confesser ce qu'il est et d'avouer sa tromperie, « *n'osant mentir à un chrétien,* » (remarquez ces paroles) : « *là même, sans plus différer,* « *sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chré-* « *tien impudent qui n'aura pu soutenir par l'effet* « *une promesse si extraordinaire.* »

O joie, ô ravissement des fidèles, d'entendre une telle proposition, faite si hautement et avec une telle énergie par un homme si posé et si sérieux, et vraisemblablement de l'avis de toute l'Église, dont il soutenait l'innocence ! Quoi donc ! cet esprit trompeur, ce père de mensonge oublie ce qu'il est, et n'ose mentir à un chrétien ! Devant un chrétien ce front de fer s'amollit ; forcé par la parole d'un fidèle, il dépose son impudence ; et les chrétiens sont si assurés de le faire parler à leur gré, qu'ils s'y engagent au péril de leur vie, en présence de leurs propres juges. Qui ne se rirait donc de cet impuissant ennemi, qui cache tant de faiblesse sous une apparence si fière ? Non, ne le craignons pas : Jésus, notre capitaine, l'a mis en déroute ; il ne peut plus rien contre nous, si nous ne nous rendons lâchement à lui.

C'est nous-mêmes que nous devons craindre ; ce sont nos vices et nos passions, plus dangereuses que les démons mêmes. Bel exemple de l'Écriture : Saül possédé du malin esprit ; David le chassait au son de sa yre, ou plutôt par la sainte mélodie des louanges de

(1) Apol., n° 23.

Dieu, qu'il faisait perpétuellement résonner dessus. Chose étrange ! pendant que le démon se retirait, Saül devenait plus furieux : il tâche de percer David de sa lance (1) ; tant il est véritable qu'il y a quelque chose en nous qui est pire que le démon même, qui nous tente de plus près et qui nous jette dans un combat plus dangereux ! « *c'est la convoitise qui nous tente,* « dit saint Jacques (2), *et qui nous attire.* » Ah ! modérons-la par le jeûne, châtions-la par le jeûne, disciplinons-la par le jeûne.

O jeûne, tu es la terreur des démons ; tu es la nourriture de l'âme, tu lui donnes le goût des plaisirs célestes, tu désarmes le diable, tu amortis les passions : ô jeune, médecine salutaire contre les déréglements de nos convoitises, malheureux ceux qui te rejettent, ou qui t'observent en murmurant contre une précaution si nécessaire ! Loin de nous de tels sentiments : jeûnons, jeûnons d'esprit et de corps. Comme nous retranchons pour un temps au corps sa nourriture ordinaire, ôtons aussi à l'âme les vanités dont nous la repaissons tous les jours, retirons-nous des conversations et des divertissements mondains ; modérons nos ris et nos jeux, faisons succéder en leur place le soin d'écouter l'Évangile qui retentit de toutes parts dans les chaires : c'est le son de cet Évangile qui fait trembler les démons..... Sanctifions le jeûne par l'oraison ; purifions l'oraison par le jeûne. L'oraison est plus pure qui vient d'un corps exténué et d'une âme dégoûtée des plaisirs sensibles.

(1) I. Reg., XVI, 23 ; XIX 10. — (2) Jac., I, 14.

SEPTIÈME LECTURE

VENDREDI

PENCHANT AU MAL (1)

Combien depuis le péché nous sommes naturellement portés au mal, et combien la vertu nous est difficile. Impuissance de la loi pour nous soulager dans nos infirmités ; comment n'est-elle propre qu'à augmenter le crime et qu'à nous donner la mort. De quelle manière elle nous fait sentir notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce. Chaste délectation, esprit vivifiant, caractère distinctif de la nouvelle alliance. Pourquoi la crainte ne peut-elle changer les cœurs. Amour que nous devons à Dieu ; excès de notre ingratitude.

La lettre tue ; mais l'Esprit vivifie.
(II. Cor., III, 6).

A la vérité, le sang du Sauveur nous avait réconciliés à notre grand Dieu par une alliance perpétuelle ; mais il ne suffisait pas pour notre salut que cette alliance eût été conclue, si ensuite elle n'eût été publiée. C'est pourquoi Dieu a choisi ce jour, où les Israélites étaient assemblés par une solennelle convocation, pour y faire publier hautement le traité de la nouvelle alliance qu'il lui plaît contracter avec nous ; et c'est ce que nous montrent ces langues de feu qui tombent d'en

(1) Sermon prononcé le jour de la Pentecôte, vers 1657.

haut sur les saints apôtres : car d'autant que la nouvelle alliance, selon les oracles des prophéties, devait être solennellement publiée par le ministère de la prédication ; le Saint-Esprit descend en forme de langues, pour nous faire entendre par cette figure : qu'il donne de nouvelles langues aux saints apôtres, et qu'autant qu'il remplit de personnes, autant il établit de hérauts qui publieront les articles de l'alliance et les commandements de la loi nouvelle partout où il lui plaira de les envoyer.

C'est donc aujourd'hui que la loi nouvelle a été publiée : aujourd'hui la prédication du saint Évangile a commencé d'éclairer le monde : aujourd'hui l'Eglise chrétienne a pris sa naissance : aujourd'hui la loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste ; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé du ciel se fait lui-même des hosties raisonnables et des sacrifices vivants des cœurs des disciples.

Il est très certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes ; impétrez-nous l'abondance du Saint-Esprit qui vous a aujourd'hui embrasée. Sainte mère de Jésus-Christ, vous étiez déjà tout accoutumée à le sentir présent en votre âme ; puisque déjà sa vertu vous avait couverte lorsque l'ange vous salua de la part de Dieu, vous disant : *Ave Maria.*

Entrons d'abord en notre matière ; elle est si haute et si importante, qu'elle ne me permet pas de perdre le temps à vous faire des avant-propos superflus. Je vous ai déjà dit que la fête que nous célébrons en ce jour, c'est la publication de la loi nouvelle : et de là vient que la prédication, par laquelle cette loi doit se publier, est commencée aujourd'hui dans Jérusalem, selon cette prédiction d'Isaïe : « *La loi sortira de Sion,*

« *et la parole de Dieu de Jérusalem* (1). » Mais bien qu'elle dût être commencée dans Jérusalem, elle ne devait pas y être arrêtée : de là elle devait se répandre dans toutes les nations et dans tous les peuples, jusqu'aux extrémités de la terre. Comme donc la loi nouvelle de notre Sauveur n'était pas faite pour un seul peuple, certainement il n'était pas convenable qu'elle fût publiée en un seul langage. C'est pourquoi le texte sacré nous enseigne que les apôtres prêchant aujourd'hui, bien que leur auditoire fût ramassé d'une infinité de nations diverses, chacun y entendait son propre idiome et la langue de son pays. Par où le Saint-Esprit nous enseigne que si, à la tour de Babel, l'orgueil avait autrefois divisé les langues (2), l'humble doctrine de l'Evangile allait aujourd'hui les rassembler ; qu'il n'y en aurait point de si rude ni de si barbare, dans laquelle la vérité de Dieu ne fût enseignée; que l'Eglise de Jésus-Christ les parlerait toutes ; et que si, dans le vieux Testament, il n'y avait que la seule langue hébraïque qui fût l'interprète des secrets de Dieu, maintenant, par la grâce de l'Evangile, toutes les langues seraient consacrées, selon cet oracle de Daniel : « *Toutes les langues serviront au Seigneur* (3). » Par où vous voyez la merveilleuse conduite de Dieu, qui ordonne, par un très sage conseil, que la loi qui devait être commune à toutes les nations de la terre, soit publiée dès le premier jour en toutes les langues.

Imitons les saints apôtres et publions la loi de notre Sauveur avec une ferveur céleste et divine. Je vous annonce donc, au nom de Jésus, que, par la descente du Saint-Esprit, vous n'êtes plus sous la loi mosaïque, et que Dieu vous a appelés à la loi de grâce : et afin que vous entendiez quelle est la loi dont on vous délivre,

(1) Is., II, 3. — (2) Genes., XI, 9. — (3) Dan., VII, 14.

et quelle est la loi que l'on vous impose, je vous produis l'apôtre saint Paul, qui vous enseignera cette différence. « *La lettre tue*, dit-il, *et l'Esprit vivifie.* » La lettre, c'est la loi ancienne ; et l'Esprit, comme vous le verrez, c'est la loi de grâce : et ainsi, en suivant l'apôtre saint Paul (1), faisons voir, avec l'assistance divine, que la loi nous tue par la lettre, et que la grâce nous vivifie par l'Esprit.

PREMIER POINT.

Et, pour pénétrer le fond de notre passage, il faut examiner avant toutes choses quelle est cette lettre qui tue, dont parle l'Apôtre. Et premièrement il est assuré qu'il parle très évidemment de la loi : mais d'autant qu'on pourrait entendre ce texte de la loi cérémonielle, comme de la circoncision, et des sacrifices dont l'observation tue les âmes, ou même de quelques façons de parler figurées qui sont dans la loi, et qui ont un sens très pernicieux, quand on veut les prendre trop à la lettre ; à raison de quoi on peut dire que la loi, en quelques-unes de ses parties, est une lettre qui tue : pour ne point vous laisser en suspens, je dis que l'Apôtre parle du Décalogue, qui est la partie de la loi la plus sainte. Oui, ces dix commandements si augustes qui défendent le mal si ouvertement ; c'est ce que l'Apôtre appelle la lettre qui tue, et je le prouve clairement par ce texte : car après avoir dit que la lettre tue ; immédiatement après, parlant de la loi, il l'appelle « *un* « *ministère de mort taillé en lettres dans la pierre* (2). » Le ministère de mort, c'est sans doute la lettre qui tue : et la lettre taillée dans la pierre : ne sont-ce pas les

(1) II. Cor., III, 6. — (2) Ibid., 7

deux tables données à Moïse, où la loi était écrite du doigt de Dieu ? C'est donc cette loi donnée à Moïse, cette loi si sainte du Décalogue, que l'Apôtre appelle ministère de mort, et par conséquent la lettre qui tue. C'est pourquoi, dans l'épître aux Romains, il l'appelle expressément « *une loi de mort* (1) », et une loi de damnation : il dit que « *la force du péché est dans la loi* (2) ; « *que le péché est mort sans la loi, et que la loi lui donne* « *la vie* ; *que le péché nous trompe par le commandement* « *de la loi* (3), » et quantité d'autres choses de même force.

Que dirons-nous ici ? Quoi ! ces paroles si vénérables : « *Israël, je suis le Seigneur ton Dieu ; tu n'auras* « *point d'autres dieux devant moi* (4) » : sont-elles donc une lettre qui tue ? et une loi si sainte méritait-elle un pareil éloge de la bouche d'un apôtre de Jésus-Christ ? Tâchons de démêler ces obscurités, avec l'assistance de cet Esprit saint qui a rempli aujourd'hui les cœurs des apôtres. Cette question est haute, elle est difficile; mais comme elle est importante à la piété, Dieu nous fera la grâce d'en venir à bout. Pour moi, de crainte de m'égarer, je suivrai pas à pas le plus éminent de tous les docteurs, le plus profond interprète du grand apôtre, je veux dire, l'incomparable saint Augustin, qui explique divinement cette vérité dans le premier livre à Simplicien, et dans le livre de l'Esprit et de la lettre. Rendez-vous attentifs à une instruction que j'ose appeler la base de la piété chrétienne.

Quand l'Apôtre parle ainsi de la loi, quand il l'appelle une lettre qui tue et qui donne au péché de nouvelles forces, croyez qu'il ne songe pas à blâmer la loi ; mais il déplore la faiblesse de la nature. Si donc vous voulez

(1) Rom., VII, 6. — (2) I. Cor., XV, 56. — (3) Rom., VII, 8, 9, 11. — (4) Deut., V 6, 7.

entendre l'Apôtre, apprenez premièrement à connaître les langueurs mortelles qui nous accablent depuis la chute du premier père, dans lequel, comme dans la tige du genre humain, toute la race des hommes a été gâtée par une corruption générale.

Et, pour mieux comprendre nos infirmités, considérons, avant toutes choses, quelle était la fin à laquelle notre nature était destinée. Certes, puisqu'il avait plu à notre grand Dieu de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu divin qui éclaire les créatures intelligentes, il est sans doute que nos actions devaient être conduites par la raison. Or, il n'y avait rien de plus raisonnable que de consacrer tout ce que nous sommes à celui dont la libéralité nous a enrichis; et partant, notre inclination la plus naturelle devait être d'aimer et de servir Dieu : c'est à quoi tout l'homme devait conspirer. D'où passant plus outre, je dis que, les sens étant inférieurs à l'intelligence, il fallait aussi que les biens visibles le cédassent aux biens de l'esprit; et ainsi, pour mettre les choses dans un bon ordre, les affections de l'homme devaient être tellement disposées, que l'esprit dominât sur le corps, que la raison l'emportât sur les sens, et que le Créateur fût préféré à la créature. Vous voyez bien qu'il n'y a rien de plus juste; et si la nature humaine était droite, telles devraient être ses inclinations.

Mais, ô Dieu, que nous en sommes bien éloignés! et que cette belle disposition est étrangement pervertie; puisque, par le désordre de notre péché, nos inclinations naturelles se sont tournées aux objets contraires! car la plupart des hommes suit certainement l'inclination naturelle. Or il n'est pas difficile de voir ce qui domine le plus dans le monde. La première vue, n'est-il pas vrai, c'est qu'il n'y a que les sens qui règnent, que la raison est opprimée et éteinte?

elle n'est écoutée qu'autant qu'elle favorise les passions, nous n'avons d'attachement qu'à la créature; et si nous suivons le cours de nos mouvements, nous en viendrons bientôt à oublier Dieu. Qu'ainsi ne soit! regardez quel était le monde avant qu'on y eût prêché l'Évangile. Où était en ce temps-là le règne de Dieu, et à qui est-ce qu'on présentait de l'encens? Qui ne sait que l'idolâtrie avait tellement infecté la terre, qu'il semblait que ce grand univers fût changé en un temple d'idoles? Qui n'est saisi d'horreur, en voyant cette multiplicité de dieux inventée pour rendre méprisable le nom de Dieu? qui ne voit en ce nombre prodigieux de fausses divinités l'étrange débordement de notre nature, qui renonçant à son époux véritable, à la manière d'une femme impudique, s'abandonnait à une infinité d'adultères par une insatiable prostitution? Car il est très certain que l'idolâtrie n'avait rien laissé d'entier sur la terre : c'était le crime de tout le monde; et encore que Dieu se fût réservé un petit peuple dans la Judée, toutefois nous savons que ce peuple, qui était le seul, dans toute la terre habitable, instruit dans la véritable religion, était si fort porté à quitter son Dieu, que ni ses miracles, quoique très visibles, ni ses promesses, quoique très magnifiques, ni ses châtiments, quoique très rigoureux, n'étaient pas capables de retenir cette inclination furieuse qu'ils avaient de courir après les idoles : tant il est vrai que le genre humain, par le vice de son origine, est devenu enclin naturellement à mépriser Dieu : et voyez-le par une expérience si universelle. Et d'où vient cette inclination naturelle, si contraire à notre première institution, sinon de la contagion du premier péché, par lequel la source des hommes étant infectée, la corruption nous est passée en nature?

Ah! fidèles, ne craignons pas de confesser ingénu-

ment nos infirmités : que ceux-là en rougissent, qui ne savent pas le remède, qui ne connaissent pas le Libérateur. Pour nous, n'appréhendons pas de montrer nos plaies; et avouons que notre nature est extrêmement languissante : et comment pourrions-nous le nier? Quand nous voudrions le dissimuler ou le taire, toute notre vie crierait contre nous; nos occupations ordinaires témoignent assez où tend la pente de notre cœur. D'où vient que tous les sages s'accordent que le chemin du vice est glissant? d'où vient que nous connaissons par expérience que non seulement nous y tombons de nous-mêmes, mais encore que nous y sommes comme entraînés! au lieu que pour monter à cette éminence où la vertu établit son trône, il faut se raidir, et bander les nerfs avec une incroyable contention.

Après cela, est-il malaisé de connaître où nous porte le poids de notre inclination dominante? et qui ne voit que nous allons au mal naturellement; puisqu'il faut faire effort pour nous en tirer, et que nous n'en pouvons sortir qu'avec peine. De là vient que la doctrine de l'Évangile, qui ne peut repaître que l'entendement, ne tient presque point à notre âme : au contraire, les choses sensibles y font de profondes impressions. J'en appelle à vos consciences. Quelquefois quand vous entendez discourir des mystères du royaume de Dieu, ne vous sentez-vous pas échauffés? vous ne concevez que de grands desseins : faut-il faire le premier pas de l'exécution, n'est-il pas vrai que le moindre souffle du diable éteint cette flamme errante et volage qui ne prend pas à sa matière? Il est vrai : nous sentons je ne sais quel instinct en nous-mêmes, qui voudrait, ce nous semble, s'élever à Dieu; mais nous sentons aussi un torrent de cupidités opposées, qui nous entraînent et qui nous captivent. De là les

gémissements de l'Apôtre (1) et de tous les vrais serviteurs de Dieu, qui se plaignent qu'ils sont captifs; et que, malgré tous leurs bons désirs, ils éprouvent continuellement en eux-mêmes une certaine résistance à la loi de Dieu, qui les presse et qui les tourmente. Et partant qui donc serait si superbe, qui, voyant l'apôtre saint Paul ainsi vivement attaqué, ne confesserait pas devant Dieu, dans l'humiliation de son âme, que vraiment notre maladie est extrême, et que les plaies de notre nature sont bien profondes?

Je sais que l'orgueilleuse sagesse du monde ne goûtera pas cette humble doctrine du christianisme. La nature, quoique impuissante, n'a jamais été sans flatteurs, qui l'ont enflée par de vains éloges; parce qu'en effet ils ont vu en elle quelque chose de fort excellent : mais ils ne se sont point aperçus qu'il en était comme des restes d'un édifice autrefois très régulier et très magnifique, renversé maintenant et porté par terre; mais qui conserve encore dans sa ruine quelques vestiges de son ancienne grandeur et de la science de son architecte. Ainsi nous voyons encore en notre nature quoique malade, quoique disloquée, quelques traces de sa première institution; et la sagesse humaine s'étant bien voulu tromper par cette apparence, encore qu'elle y remarquât des défauts visibles, elle a mieux aimé couvrir ses maux par l'orgueil, que de les guérir par l'humilité. J'avoue même que les hommes, pour la plupart, ne remarquent pas, comme il faut, cette résistance dont nous parlons; mais combien y a-t-il de malades qui ne sentent pas leur infirmité! Cela c'est le plus dangereux effet de nos maladies, que nous sommes réduits aux abois, et qu'une folle arrogance nous persuade que nous sommes en bonne santé : c'est en cela

(1) Rom., VII, 23.

que je suis plus malade, que je ne sais pas déplorer ma misère, ni implorer le secours du Libérateur; faible et altier tout ensemble, impuissant et présomptueux.

Et d'ailleurs je ne m'étonne pas, si, vivant comme nous vivons, nous ne sentons pas la guerre éternelle que nous fait la concupiscence. Lorsque vous suivez en nageant le cours de la rivière qui vous conduit, il vous semble qu'il n'y a rien de si doux ni de si paisible; mais si vous remontez contre l'eau, si vous vous opposez à sa chute, c'est alors que vous éprouvez la rapidité de son mouvement. Ainsi je ne m'étonne pas, si menant une vie paresseuse, si ne faisant aucun effort pour le ciel, si ne songeant point à t'élever au-dessus de l'homme, pour commencer à jouir de Dieu, tu ne sens pas la résistance de la convoitise; c'est qu'elle t'emporte toi-même avec elle : vous marchez ensemble d'un même pas, et vous allez tous deux dans la même voie : ainsi son impétuosité t'est imperceptible.

Un saint Paul la sentira mieux; parce qu'il a ses affections avec Jésus-Christ : les inclinations charnelles le blessent, parce qu'il aime la loi du Sauveur; tout ce qui s'y oppose, lui devient sensible. Aspirons à la perfection chrétienne : suivons un peu Jésus-Christ dans la voie étroite, et bientôt notre expérience nous fera reconnaître notre infirmité. C'est alors qu'étant fatigués par les oppositions opiniâtres de la convoitise, nous confesserons que les forces nous manquent si la grâce divine ne nous soutient. Car enfin ce n'est pas un ouvrage humain de dompter cet ennemi domestique qui nous persécute si vivement, et qui ne nous donne aucun relâche. Étant ainsi déchirés en nous-mêmes, nous nous consumons par nos propres efforts; plus nous pensons pouvoir nous relever par notre vigueur naturelle, et plus elle diminue; comme un pauvre malade moribond qui ne sait plus que faire;

il s'imagine qu'en se levant il sera un peu allégé, il achève de perdre son peu de force par un travail qu'il ne peut supporter, et, après qu'il s'est beaucoup tourmenté à traîner ses membres appesantis avec une extrême contention, il retombe, ainsi qu'une pierre, sans pouls et sans mouvement, plus faible et plus impuissant que jamais. Ainsi en est-il de nos volontés, si elles ne sont secourues par la grâce. Or la grâce n'est point par la loi : car si la grâce était par la loi, c'est en vain que Jésus-Christ serait mort ; et ce grand scandale de la croix serait inutile. C'est pourquoi l'évangéliste nous dit : « *La loi a été donnée par Moïse*; *mais la grâce et* « *la vérité a été faite par Jésus-Christ* (1). » D'où je conclus que, sous le vieux Testament, tous ceux qui obéissaient à la grâce, c'était par le mérite de Jésus-Christ ; et de là ils appartenaient au christianisme, parce que la grâce ni la justice n'est point par la loi. Et de là, pour revenir à mon texte, j'infère avec l'Apôtre : que « *la lettre tue.* » Voyez si je prouverai bien ce que je propose, et renouvelez vos attentions.

Insistons toujours aux mêmes principes. Et ainsi, pour revenir à notre passage, figurez-vous cet homme malade que je vous dépeignais tout à l'heure ; cet homme tyrannisé par ses convoitises, cet homme impuissant à tout bien, qui, selon le Concile d'Orange, « *n'a rien de son cru que le mensonge et le péché* (2) » : que produira la loi en cet homme, puisqu'elle ne peut lui donner la grâce ? elle parle, elle commande, elle tonne, elle retentit aux oreilles d'un ton puissant et impérieux ; mais que sert de frapper les oreilles, puisque la maladie est au cœur ? Je ne craindrai point de le dire : si vous n'ajoutez l'esprit de la grâce ; je ne craindrai point de le dire, tout ce bruit de la loi ne fait

(1) Joan., I, 17. — (2) Conc. Arausic., II, can. XXII, Labb., t. IV, col. 1670.

qu'étourdir le pauvre malade : elle l'effraye, elle l'épouvante ; mais il vaudrait bien mieux le guérir, et c'est ce que la loi ne peut faire. Quel est donc l'avantage qu'apporte la loi ? Elle fait connaître le mal ; elle allume le flambeau devant le malade, elle lui montre le chemin de la vie : « *Fais ceci et tu vivras* (1), » lui dit-elle. Mais à quoi sert de montrer à ce pauvre paralytique qui est au lit depuis trente-huit ans, à quoi sert que vous lui montriez l'eau miraculeuse qui peut le guérir ? « *Je n'ai personne* (2), » dit-il ; il est immobile, il faut le porter : et il est impossible que la loi le porte.

Mais la loi, direz-vous, n'a-t-elle donc aucune énergie ? Certes, son énergie est très grande, mais très pernicieuse à notre malade. Que fait-elle ? Elle augmente la connaissance, et cela même augmente le crime : elle me commande de la part de Dieu, elle me fait comprendre ses jugements. Avant la loi, je ne connaissais pas que Dieu fût mon juge, ni qu'il prît la qualité de vengeur des crimes ; mais la loi me montre bien qu'il est juge, puisqu'il daigne bien être législateur. Mais enfin que produit cette connaissance ? Elle fait que mon péché est moins excusable, et ma rébellion plus audacieuse. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit que « *le* « *péché a abondé par la loi* (3), » qu'elle lui donne de nouvelles forces, « *qu'elle le fait vivre* (4) » ; parce qu'à tous les autres péchés elle ajoute la désobéissance formelle, qui est le comble de tous les maux. De cette sorte, que fait la loi ? Elle lie les transgresseurs par des malédictions éternelles ; parce qu'il est écrit dans cette loi même : « *Maudit est celui qui n'observe pas ce* « *qui est commandé dans ce livre* (5). »

A présent, ne voyez-vous pas clairement toute la force du raisonnement de l'Apôtre ? car la loi ne nous tou-

(1) Luc., x, 28. — (2) Joan., v, 7. — (3) Rom. v, 20, — (4) Ibid., vii, 9. — (5) Deut., xxvii, 26.

chant qu'au dehors, elle n'a pas la force de nous soulager ; et, sortant de la bouche de Dieu, elle a la force de nous condamner. La loi donc, considérée en cette manière, qu'est-ce autre chose qu'une lettre qui ne soutient pas l'impuissance, mais qui condamne la rébellion : « *qui ne soulage pas le malade, mais qui té-* « *moigne contre le pécheur* (1), » dit saint Augustin ; mais cet excellent docteur passe bien plus outre, appuyé sur la doctrine du saint Apôtre.

Achevons de faire connaître à l'homme l'extrémité de sa maladie, afin qu'il sache mieux reconnaître la miséricorde infinie de son médecin. Nous avons dit que notre plus grand mal, c'est l'orgueil. Que fait le commandement à un orgueilleux ? Il fait qu'il se raidit au contraire, comme une eau débordée qui s'irrite par les obstacles ; et d'où vient cela ? C'est parce que l'orgueilleux n'affecte rien tant que la liberté, et ne fuit rien tant que la dépendance : c'est pourquoi il se plaît à secouer le joug ; il aime la licence, parce qu'elle semble un débordement de la liberté. Notre âme donc étant inquiète, indocile et impatiente, vouloir la retenir par la discipline, c'est la précipiter davantage. Avouons la vérité ; nous trouvons une certaine douceur dans les choses qui nous sont défendues : tel ne se souciera pas beaucoup de la chair, qui la trouvera plus délicieuse pendant le carême. La défense excite notre appétit, et par ce moyen fait naître un nouveau plaisir ; et quelle est la cause de ce plaisir, si ce n'est celle que je viens de vous rapporter : c'est-à-dire, cette vaine ostentation d'une liberté indocile et licencieuse qui est si douce à un orgueilleux ; et qui fait que l'objet de ses passions « *lui plaît d'autant plus qu'il* « *lui est moins permis* (2), » dit saint Augustin ; et

(1) De divers. Quæst. ad Simpliciam., lib. I, Quæst. v, n° 7, t. VI. col. 84.
— (2) De divers. Quæst, ad Simplician., lib. I. Quæst. v, n° 17, col. 88.

c'est ce que veut dire l'Apôtre aux Romains : « *Le péché,* « *prenant occasion du commandement, m'a trompé et* « *m'a fait mourir* (1). » Le péché, prenant occasion du commandement, il m'a trompé par cette fausse douceur que la défense fait naître. Elle est vaine, elle est fausse, il est vrai, mais très charmante à une âme superbe ; et c'est par cette raison qu'elle trompe facilement. Reprenons donc maintenant ce raisonnement : la loi, par la défense, augmente le plaisir de mal faire, et par là excite la convoitise ; la convoitise me donne la mort : et partant la loi me donne la mort, non point certes par elle-même, mais par la malignité du péché qui domine en moi. « *En sorte que la concupiscence est devenue, par* « *le commandement même, une source plus abondante* « *de péché* (2). » continue le même saint Paul.

Ne voyez-vous pas maintenant, plus clair que le jour, que non seulement les préceptes du Décalogue, mais encore, par une conséquence infaillible, tous les enseignements de la loi, et même toute la doctrine de l'Évangile, si nous n'impétrons l'esprit de la grâce, ne sont qu'une lettre qui tue, qui pique la convoitise par la défense, et comble le péché par la transgression ? Et quelle est donc l'utilité de la loi ? Ah ! c'est ici où il nous faut recueillir le fruit des doctes enseignements de l'Apôtre. Ne croyons pas qu'il ait voulu nous débiter une doctrine si délicate à la manière des rhétoriciens. Saint Augustin a bien compris sa pensée. Il a voulu, dit-il, faire voir à l'homme combien était grande son impuissance, et combien déplorable son infirmité, puisqu'une loi si juste et si sainte lui devenait un poison mortel ; « *afin que, par ce moyen, nous reconnus-* « *sions humblement qu'il est nécessaire qu'il nous sou-* « *laye* (3). » C'est pourquoi le grand docteur des

(1) Rom. VII, 11. — (2) Ibid., 13. — (3) De Spirit. et litt., n° 9, t. X, col. 89.

Gentils, après avoir dit de la loi toutes les choses que je vous ai rapportées, commence à se plaindre de sa servitude. « *Je me plais*, dit-il, *à loi de Dieu selon* « *l'homme intérieur*; *mais je sens une loi en moi-même* « *qui répugne à la loi de l'esprit, et me captive sous la* « *loi du péché : car je ne fais pas le bien que je veux,* « *mais je fais le mal que je hais. Malheureux homme* « *que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* « *La grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1). » C'est là enfin, c'est à cette grâce que notre impuissance doit nous conduire. La loi ne fait autre chose que nous montrer ce que nous devons demander à Dieu, et de quoi nous avons à lui rendre grâces; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « *Faites ainsi Seigneur*; « *faites ainsi, Seigneur miséricordieux : commandez ce* « *qui ne peut être accompli; ou plutôt commandez ce* « *qui ne peut être accompli que par votre grâce : afin* « *que tout fléchisse devant vous*; *et que celui qui se glo-* « *rifie, se glorifie seulement en Notre-Seigneur* (2). »

C'est là la vraie justice du christianisme; qui ne vient pas en nous par nous-mêmes, mais qui nous est donnée par le Saint-Esprit : c'est là cette justice qui est par la foi, que l'apôtre saint Paul élève si fort; non pas comme l'entendent nos adversaires, qui disent que toute la vertu de justifier consiste en la foi. Ils n'ont pas bien pris le sens de l'Apôtre; et je le prouve démonstrativement en un mot que je vous prie de retenir, pour les combattre dans la rencontre. « *Si*, dit saint « Paul, *j'ai toute la foi, jusqu'à transporter les mon-* « *tagnes, et que je n'aie pas la charité, je ne suis* « *rien* (3). » S'il n'est rien, donc il n'est pas juste, donc la foi ne justifie pas sans la charité : et toutefois il est véritable que c'est la foi de Jésus-Christ; parce qu'elle

(1) Rom., VII, 15, 22, 23, 24, 25. — (2) In Ps. CXVIII, Serm, XVII. n° 3, t. IV, col. 1350. — (3) I Cor., XIII, 2.

n'est pas seulement la base, mais la source qui fait découler sur nous la justice qui est par la grâce. Car, comme dit le grand Augustin, « *ce que la loi com-* « *mande, la foi l'impètre* (1). » La loi dit : « *Tu ne* « *convoiteras pas* (2) » ; la foi dit avec le Sage : « *Je* « *sais, ô grand Dieu, et je le confesse, que personne ne* « *peut être continent, si vous ne le faites* (3) ». Dieu dit par la loi : « *Fais ce que j'ordonne.* » La foi répond à Dieu : « *Donnez, Seigneur, ce que vous ordonnez* (4) ». La foi fait naître l'humilité, et l'humilité attire la grâce, « *et c'est la grâce qui justifie* (5). » Ainsi notre justification se fait par la foi, la foi en est la première cause ; et en cela nous différons du peuple charnel qui ne considérait que l'action commandée, sans regarder le principe qui la produit. Quand ils lisaient la loi, ils ne songeaient à autre chose qu'à faire ; et ils ne pensaient point qu'il fallait auparavant demander. Pour nous, nous écoutons, à la vérité, ce que Dieu ordonne ; mais la foi en Jésus-Christ nous enseigne que c'est de Dieu même qu'il le faut attendre. Ainsi notre justice ne vient pas des œuvres en tant qu'elles se font par nos propres forces ; elle naît de la foi, « *qui, opérant* « *par la charité, fructifie en bonnes œuvres* (6), » comme dit l'Apôtre.

En effet, croire en Jésus-Christ n'est-ce pas croire au Sauveur, au Libérateur? et quand nous croyons au Libérateur, ne sentons-nous pas notre servitude? quand nous confessons le Sauveur, ne confessons-nous pas que nous sommes perdus? Ainsi, reconnaissant devant Dieu que nous sommes perdus en nous-mêmes, nous courons à Jésus-Christ par la foi, cherchant notre salut en lui seul : c'est là cette foi qui nous justifie,

(1) In Ps. CXVIII. Serm. XVI, n° 2, t. IV, col. 1318. — (2) Rom., VII. 7. — (3) Sap., VIII, 21. — (4) S. Aug. Confess., lib. X. — (5) Tit., III. 7. — (6) Gal., V, 6 ; Coloss., I, 10.

si nous croyons, si nous confessons que nous sommes morts, et que c'est Jésus-Christ qui nous rend la vie. Chrétien, le crois-tu de la sorte : le croyons-nous ainsi, chrétiens? Si tu ne le crois pas, tu renies Jésus-Christ pour Sauveur; Jésus n'est plus Jésus, et toute la vertu de sa croix est anéantie. Que si nous confessons cette vérité, qui n'est pas un article particulier, mais qui est le fondement et la base qui soutient tout le corps du christianisme ; avec quelle humilité, avec quelle ardeur, avec quelle persévérance devons-nous approcher de notre grand Dieu, pour rendre grâce de ce que nous avons, et pour demander ce qui nous manque ! Que ma peine serait heureusement employée, si l'humilité chrétienne, si le renoncement à nous-mêmes, si l'espérance au Libérateur, si la nécessité de persévérer dans une oraison soumise et respectueuse, demeuraient aujourd'hui gravées dans vos âmes par des caractères ineffaçables ! Prions, fidèles, prions ardemment ; apprenons de la loi combien nous avons besoin de la grâce. Écoutons le saint concile de Trente qui assure qu'en commandant « *Dieu nous avertit de faire ce que nous pou-* « *vons, et de demander ce que nous ne pouvons pas* (1) ». Entendons, par cette doctrine, qu'il y a des choses que nous pouvons, et d'autres que nous ne pouvons pas; et si nous ne les demandons, elle ne nous seront pas données. Ainsi nous demeurerons impuissants, et notre impuissance n'excusera point notre crime : au contraire nous serons doublement coupables, en ce que nous serons tombés dans le crime pour n'avoir pas voulu demander la grâce. Combien donc est-il nécessaire que nous priions ainsi que de misérables nécessiteux qui ne peuvent vivre que par aumônes ! C'est ce que prétend l'apôtre saint Paul, dans cet humble rai-

(1) Sess., VI, cap. XI.

sonnement que j'ai tâché de vous expliquer : il nous montre notre servitude et notre impuissance ; afin que les fidèles étant effrayés par les menaces de la lettre qui tue, ils recourent par la prière à l'Esprit qui nous vivifie. C'est la dernière partie de mon texte, par laquelle je m'en vais conclure en peu de paroles.

SECOND POINT.

Je vous ai fait voir, par la doctrine de l'apôtre saint Paul, que la grâce et la justice n'est point par la loi ; d'autant qu'elle ne fait qu'éclairer l'esprit, et qu'elle n'est pas capable de changer le cœur. Mais, continue le même saint Paul, « *ce qui était impossible à la loi, Dieu « l'a fait lui-même en envoyant son Fils, qui a répandu « dans nos âmes l'esprit de la grâce, afin que la justice de la « loi s'accomplît en nous* (1) » : ce qui a fait encore dire à l'Apôtre, que « *maintenant nous ne sommes plus sous « la loi* (2). » Or, pour entendre plus clairement ce qu'il nous veut dire, considérons une belle distinction de saint Augustin. « *C'est autre chose,* dit-il, *d'être sous « la loi, et autre chose d'être avec la loi. Car la loi, par « son équité, a deux grands effets : ou elle dirige ceux « qui obéissent, ou elle rend punissables ceux qui se « révoltent. Ceux qui rejettent la loi, sont sous la loi ; « parce que, encore qu'ils fassent de vains efforts pour se « soustraire de son domaine, elle les maudit, elle les « condamne, elle les tient pressés sous la rigueur de « ses ordonnances : et par conséquent ils sont sous la « loi, et la loi les tue. Au contraire ceux qui accomplis- « sent la loi, ils sont ses amis,* dit saint Augustin, *ils « vont avec elles, parce qu'ils l'embrassent, qu'ils la*

(1) Rom. VIII, 3, 4. — (2) Ibid. VI, 14.

« *suivent, qu'ils l'aiment* (1) ». Ces choses étant ainsi supposées, il s'ensuit que les observateurs de la loi ne sont plus sous la loi comme esclaves, mais sont avec la loi comme amis. Et comme, dans le nouveau Testament, l'esprit de la grâce nous est élargi, par lequel la justice de la loi peut être accomplie; il est très vrai, ce que dit l'Apôtre, que « *nous ne sommes plus sous la* « *loi* » : parce que si nous suivons cet esprit de grâce, la loi ne nous châtie plus comme notre juge; mais elle nous conduit comme notre règle : de sorte que si nous obéissons à la grâce, à laquelle nous avons été appelés, la loi ne nous tue plus; mais plutôt elle nous donne la vie dont elle contient les promesses, d'autant qu'il est écrit : « *Fais ces choses et tu vivras* (2) ». D'où il s'ensuit très évidemment que « *c'est l'Esprit qui nous vivi-* « *fie* » : car la cause pour laquelle la lettre tue, c'est qu'elle ne fait que retenir au dehors pour nous condamner. Or l'esprit agit au dedans pour nous secourir : il va à la source de la maladie; au lieu de cette brutale ardeur qui nous rend captifs des plaisirs sensibles, il inspire en nos cœurs cette chaste délectation des biens éternels : c'est lui qui nous rend amis de la loi; parce que, domptant la convoitise qui lui résiste, il fait que son équité nous attire. Vous voyez donc que c'est par l'esprit que nous sommes les amis de la loi, que nous sommes avec elle, et non point sous elle : et ainsi c'est l'esprit qui nous vivifie; d'autant qu'il écrit au dedans cette loi qui nous tue, quand elle résonne seulement au dehors.

C'est là cette nouvelle alliance que Dieu nous annonce par Jérémie (3). « *Le temps viendra, dit le Sei-* « *gneur, que je ferai une nouvelle alliance avec la* « *maison d'Israël, non point selon le pacte que j'avais*

(1) S. Aug. in Joan. Tract., III, n° 2, t. III, part. II, col. 304, 305. — (2) Luc., X, 28. — (3) Jerem., XXXI, 31, 32, 33.

« *juré à leurs pères*; *mais voici l'alliance que je contrac-* « *terai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs âmes, et* « *je l'écrirai en leurs cœurs* »; il veut dire : La première loi était au dehors, la seconde aura toute sa force au dedans : c'est pourquoi j'ai écrit la première loi sur des pierres; et la seconde, je la graverai dans les cœurs. Bref, la première loi frappant au dehors émouvait les âmes par la terreur, la seconde les changera par l'amour; et pour pénétrer au fond du mystère, dites-moi, qu'opère la crainte dans nos cœurs? Elle les étonne, elle les ébranle, elle les secoue; mais je soutiens qu'il est impossible qu'elle les change, et la raison en est évidente : c'est que les sentiments que la crainte donne sont toujours contraints. Le loup, prêt à se ruer sur la bergerie, voit les bergers armés et les chiens en garde : tout affamé qu'il est, il se retire pour cette fois; mais pour cela il n'en est pas moins furieux, il n'en aime pas moins le carnage. Que vous rencontriez des voleurs; si vous êtes les plus forts, ils ne vous aborbent qu'avec une civilité apparente : ils sont toujours voleurs, toujours avides de pillerie. La crainte donc étouffe les affections; elle semble les réprimer pour un temps, mais elle n'en coupe pas la racine. Otez cet obstacle, levez cette digue; l'inclination, qui était forcée, se rejettera aussitôt en son premier cours : par où vous voyez manifestement qu'encore qu'elle ne parût point au dehors, elle vivait toujours au secret du cœur; bridée et non éteinte, et retenue plutôt qu'abolie.

C'est pourquoi le grand Augustin, parlant de ceux qui gardaient la loi par la seule terreur de la peine, non par l'amour de la véritable justice, il prononce cette terrible mais très véritable sentence : « *Ils ne* « *laissaient pas,* dit-il, *d'être criminels, parce que ce qui* « *paraissait aux hommes dans l'œuvre, devant Dieu, à*

« *qui nos profondeurs sont ouvertes n'était nullement* « *dans la volonté : au contraire cet œil pénétrant de la* « *connaissance divine voyait qu'ils aimeraient beaucoup* « *mieux commettre le crime s'ils osaient en attendre* « *l'impunité* (1) ». Donc, selon la doctrine de ce grand homme, la crainte n'est pas capable de changer le cœur. Considérez, je vous prie, cette pierre sur laquelle Dieu écrit sa loi; en est-elle changée, pour contenir des paroles si vénérables? en a-t-elle perdu quelque chose de sa dureté? Qui ne voit que ces saints préceptes ne tiennent qu'à une superficie extérieure? D'où vient que la loi mosaïque est ainsi écrite, sinon parce que c'est une loi de crainte? Et Dieu ne veut-il pas nous faire entendre que si la loi ne nous touche que par la crainte, il en est de nos cœurs comme d'une pierre; qu'ainsi notre dureté n'est point amollie, et que la loi demeure sur la surface? De là vient que le concile de Trente parlant de la crainte des peines définit très bien, à la vérité contre la doctrine des luthériens, que « *c'est une impression de l'Esprit de Dieu* » : car puisque cette crainte est si bien fondée sur les redoutables jugements de Dieu, pourquoi ne viendrait-elle pas de son Saint-Esprit? Mais ces saints Pères s'expliquent après et nous disent « *que c'est une impres-* « *sion de l'esprit de Dieu, qui n'habite pas encore au* « *dedans; mais qui meut seulement, et qui pousse* (2) ». D'où il s'ensuit manifestement que la seule crainte des peines ne peut imprimer la loi dans les cœurs.

Certes, il faut l'avouer, il n'y a que la charité qui les amollisse. Notre maladie, c'est de nous attacher à la créature : donc nous attacher à Dieu, c'est notre santé. C'est un amour pervers qui nous gâte; il n'y a donc que le saint amour qui nous rétablisse : un

(1) De Spirit. et littera, n° 13, t. v, col. 92. — (2) Sess., XIV, cap. IV.

plaisir désordonné nous captive; il n'y a qu'une sainte délectation qui soit capable de nous délivrer : la seule affection du vrai bien peut arracher l'affection du bien apparent; il n'y a proprement que l'amour qui ait, pour ainsi dire, la clef du cœur. Il faut donc qu'un saint amour dilate le nôtre, qu'il l'ouvre jusqu'au fond pour recevoir la rosée des grâces divines. Ainsi notre âme sera tout autre; ce ne sera plus une pierre sur laquelle on écrira au dehors, ce sera une cire toute pénétrée et toute fondue par une céleste chaleur.

Par là vous voyez la loi gravée dans les cœurs, selon l'oracle de Jérémie. Y a-t-il rien de plus avant en nos cœurs que ce qui nous plaît? Ce que nous aimons nous tient lieu de loi; et ainsi je ne me tromperai pas quand je dirai que l'amour est la loi des cœurs : et partant un saint amour doit être la loi des héritiers du nouveau Testament; parce qu'ils doivent porter leur loi dans leurs cœurs. La loi ancienne a été écrite sur de la pierre; il n'est rien de plus immobile; aussi est-ce une loi morte et inanimée. Il nous faut une loi vivante : et quelle peut être cette loi vivante, sinon le vif amour du souverain bien, que le doigt de Dieu, c'est-à-dire son Saint-Esprit, écrit et imprime au fond de nos âmes, quand il y répand l'onction de la charité, selon ce que dit l'apôtre saint Paul : « *La charité est* « *répandue en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est* « *donné* (1)? » La charité est donc cette loi vivante qui nous gouverne et qui nous meut intérieurement : et c'est pourquoi l'Esprit vivifie; parce qu'il imprime en nous une loi vivante, qui est la loi de la nouvelle alliance : c'est-à-dire la loi de l'amour de Dieu. Par conséquent, qui pourrait douter que la charité ne soit l'esprit de la loi nouvelle, et l'âme, pour ainsi dire, du

(1) Rom., v. 5.

christianisme; puisqu'il a été prédit, si longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, que les enfants du nouveau Testament auraient la loi gravée en leurs cœurs par l'inspiration de l'amour divin?

Et selon la conséquence de ces principes, où je n'ai fait que suivre saint Augustin qui ne s'est attaché qu'à saint Paul; je ne craindrai pas de vous assurer que quiconque ne se soumet à la loi que par la seule appréhension de la peine, il s'excommunie lui-même du christianisme; et retourne à la lettre qui tue, et à la captivité de la Synagogue : et pour vous en convaincre, regardez premièrement qui nous sommes. Sommes-nous enfants ou esclaves? Si Dieu vous traite comme des esclaves, contentez-vous de craindre le maître; mais s'il vous envoie son propre Fils pour vous dire qu'il daigne bien vous adopter pour enfants, pouvez-vous ne point aimer votre Père? Or l'Apôtre saint Paul nous enseigne que « *nous n'avons pas reçu l'esprit de* « *servitude par la crainte*; *mais que Dieu nous a départi* « *l'esprit d'adoption des enfants, par lequel nous l'appe-* « *lons notre Père* (1). » Comment l'appelons-nous tous les jours notre Père qui êtes aux cieux, si nous lui dénions notre amour? Davantage : considérons de quelle sorte il nous a adoptés; est-ce par contrainte ou bien par amour? Ah! nous savons bien que c'est par amour, et par un amour infini. « *Dieu a tant aimé le monde*, dit « Notre-Seigneur (2), *qu'il a donné son Fils unique* « *pour le sauver.* » Si donc notre Dieu nous a tant aimés, comment prétendrons-nous payer son amour, si ce n'est par un amour réciproque? « *D'autant plus*, « comme dit saint Bernard (3), *que l'amour est la seule* « *chose en laquelle nous sommes capables d'imiter Dieu.* « *Il nous juge, nous ne le jugeons pas; il nous donne, et*

(1) Rom., VIII, 15. — (2) Joann., III, 16. — (3) Serm., XXXIII in Cantic. n° 4. t. I. col. 1558.

« *il n'a pas besoin de nos dons : s'il commande, nous* « *devons obéir; s'il se fâche, nous devons trembler : et* « *s'il aime, que devons-nous faire? nous devons aimer,* « *c'est la seule chose que nous pouvons faire avec lui.* » Et combien sont criminels les enfants qui ne veulent pas imiter un père si bon!

Est-ce assez considérer Dieu comme père? considérons-le maintenant comme prince. Comme Roi, il nous commande; mais il ne nous commande rien tant que l'amour. « *Tu aimeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de* « *tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces,* « *de toute ton âme* (1). » A-t-il jamais parlé avec une plus grande énergie? Et Jésus-Christ : « *Qui ne m'aime* « *pas*, nous dit-il, *n'observe pas mes commande-* « *ments* (2). » Donc qui n'aime pas Jésus-Christ, puisqu'il n'observe pas ses commandements, il viole la majesté de son roi.

Voulez-vous que nous parlions maintenant des dons que Dieu fait à ses serviteurs, et que, par la qualité des présents, nous jugions de l'amour qu'il exige? Quel est le grand don que Dieu nous fait? c'est le Saint-Esprit: et qu'est-ce que le Saint-Esprit : n'est-ce pas l'amour éternel du Père et du Fils? Quelle est l'opération propre du Saint-Esprit? n'est-ce pas de faire naître, d'inspirer l'amour en nos cœurs, et d'y répandre la charité, et partant qui méprise la charité, il rejette le Saint-Esprit? et cependant c'est le Saint-Esprit qui nous vivifie. Mais si je voulais poursuivre le reste, quand est-ce que j'aurais achevé cette induction? Il n'y a mystère du christianisme, il n'y a article dans le Symbole, il n'y a demande dans l'Oraison, il n'y a mot ni syllabe dans l'Évangile, qui ne nous crie qu'il faut aimer Dieu.

(1) Deut., VI, 5. — (2) Joan., XIV, 24.

Ce Dieu fait homme, ce Verbe incarné, qu'est-il venu faire en ce monde? avec quel appareil nous est-il venu enseigner? s'est-il caché dans une nuée? a-t-il tonné et éclairé sur une montagne toute fumante de sa majesté? a-t-il dit d'une voix terrible : « *Retirez-vous;* « *que mon serviteur Moïse approche tout seul*; *et les* « *hommes et les animaux qui aborderont près de la* « *montagne, mourront de mort* (1). » La loi mosaïque a été donnée avec ce redoutable appareil. Sous l'Evangile, Dieu change bien de langage : y a-t-il rien eu de plus accessible que Jésus-Christ, rien de plus affable, rien de plus doux? Il n'éloigne personne d'auprès de lui : bien plus, non seulement il y souffre, mais encore il y appelle les plus grands pécheurs ; et lui-même il va au-devant: Venez à moi, dit-il, et ne craignez pas. « *Venez, venez à moi, oppressés, je vous aiderai à por-* « *ter vos fardeaux* (2) » ; venez, malades, je vous guérirai ; venez, affamés, je vous nourrirai : pécheurs, publicains, approchez ; je suis votre libérateur. Il les souffre, il les invite, il va au-devant. Et que veut dire ce changement ? d'où vient cette aimable condescendance d'un Dieu qui se familiarise avec nous? Qui ne voit qu'il veut éloigner la crainte servile, et qu'à quelque prix que ce soit il est résolu de se faire aimer, même, si j'ose parler de la sorte, aux dépens de sa propre grandeur? Dites-moi ; était-ce pour se faire craindre, qu'il a voulu être pendu à la croix ? n'est-ce pas plutôt pour nous tendre les bras, et pour ouvrir autant de sources d'amour qu'il a de plaies? Pourquoi se donne-t-il à nous dans l'Eucharistie? n'est-ce pas pour nous témoigner un extrême transport d'amour, quand il s'unit à nous de la sorte ? Ne diriez-vous pas que ne pouvant souffrir nos froideurs, nos indiffé-

(1) Exod., XIX 12, 13. — (2) Matth. XI. 29.

rences, nos déloyautés, lui-même il veut porter sur nos cœurs des charbons ardents ? Comment donc excuserons-nous notre négligence ? Mais où se cachera notre ingratitude ? Après cela, n'est-il pas juste de s'écrier avec le grand apôtre saint Paul : « *Si quelqu'un n'aime* « *pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit ana-* « *thème* (1) » : sentence autant juste que formidable. Oui, certes, il doit être anathème, celui qui n'aime pas Jésus-Christ : la terre devrait s'ouvrir sous ses pas, et l'ensevelir tout vivant dans le plus profond cachot de l'enfer ; le ciel devrait être de fer pour lui ; toutes les créatures devraient ouvertement lui déclarer la guerre, à ce perfide, à ce déloyal, qui n'aime point Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais, ô malheur ! ô ingratitude ! c'est nous qui sommes ces déloyaux. Oserons-nous bien dire que nous aimons Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Jésus-Christ n'est pas un homme mortel que nous puissions tromper par nos compliments : il voit clair dans les cœurs, et il ne voit point d'amour dans les nôtres. Quand vous aimez quelqu'un sur la terre, rompez-vous toujours avec lui pour des sujets de très peu d'importance ? foulez-vous aux pieds tout ce qu'il vous donne ? manquez-vous aux paroles que vous lui donnez ? Il n'y a aucun homme vivant que vous voulussiez traiter de la sorte : c'est ainsi pourtant que vous en usez envers Jésus-Christ. Il a lié amitié avec vous : tous les jours vous y renoncez ; il vous donne son corps : vous le profanez ; vous lui avez engagé votre foi : vous la violez ; il vous prie pour vos ennemis : vous le refusez ; il vous recommande ses pauvres : vous les méprisez ; il n'y a aucune partie de son corps que vos blasphèmes ne déshonorent. Et comment donc pouvez-vous éviter cette horrible

(1) I. Cor., XVI, 22.

mais très équitable excommunication de l'Apôtre : « *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ,* « *qu'il soit anathème!* » Et comment puis-je l'éviter moi-même, ingrat et impudent pécheur que je suis? Ah! plutôt, ô grand Dieu tout-puissant qui gouvernez les cœurs ainsi qu'il vous plaît, si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, faites par votre grâce qu'il aime Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Aimons, aimons Dieu de tout notre cœur: nous ne sommes pas chrétiens, si du moins nous ne nous efforçons de l'aimer, si du moins nous ne désirons cet amour, si nous ne le demandons ardemment à ce divin Esprit qui nous vivifie. Je ne veux pas dire que nous soyons obligés, sous peine de damnation éternelle, d'avoir la perfection de la charité. Non, nous sommes de pauvres pécheurs : le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ excusera devant Dieu nos défauts, pourvu que nous en fassions pénitence. Je ne vous dis donc pas que nous soyons obligés d'avoir la perfection de la charité; mais je vous dis et je vous assure que nous sommes indispensablement obligés d'y tendre, selon la mesure qui nous est donnée, sans quoi nous ne sommes pas chrétiens. Courage! travaillons pour la charité. La charité, c'est tout le christianisme : quand vous épurez votre charité, vous préparez un ornement pour le ciel. Il n'y a, dit saint Paul, que la charité qui demeure au ciel : la foi se perd dans la claire vue, l'espérance s'évanouit par la possession effective : « *il n'y a que la* « *charité qui jamais ne peut être éteinte* (1). » Non seulement elle est couronnée comme la foi et comme l'espérance, mais elle-même, elle est la couronne et de la foi et de l'espérance. La charité seule est digne du ciel, digne de la gloire du paradis; elle seule sera réservée

(1) I Cor., XIII, 8.

pour briller éternellement devant Dieu comme un or pur, elle seule sera réservée pour brûler éternellement devant Dieu comme un holocauste de bonne odeur. Commençons d'aimer sur la terre, puisque nous ne cesserons jamais d'aimer dans le ciel : commençons la charité dès ce monde, afin qu'elle soit un jour consommée.

HUITIÈME LECTURE

SAMEDI

SUR LA PAIX FAITE ET ANNONCÉE PAR JÉSUS-CHRIST (1)

Combien extraordinaire la manière dont cette paix a été conclue; moyen dont Jésus-Christ s'est servi pour nous la procurer. Obligation de renoncer à tous ses attachements criminels, et de quitter toutes ses intelligences avec le monde, pour y participer. Rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, fruit de cette paix. Comment est-elle accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion.

Jésus vint, et se tint au milieu d'eux, et leur dit : La paix soit avec vous. (Joan. xx, 19.)

La justice et la paix sont deux intimes amies ; elle se baisent, dit le Roi-prophète, et se tiennent si étroitement embrassées, que nulle force n'est capable de les désunir (2). Où la justice n'est pas reçue, il ne faut pas espérer que la paix y vienne ; et c'est pourquoi les crimes des hommes ayant chassé la justice par toute la terre, la paix aussi les avait quittés et s'était retirée au ciel qui est le lieu de son origine. Mais après que la mort de notre Sauveur a eu rétabli la justice par la rémission des péchés, la paix, sa fidèle compagne, a commencé de paraître aux hommes avec ce visage tran-

(1) Sermon prêché le dimanche de Quasimodo. — (2) Ps. LXXXIV, 11.

quille qui porte la joie dans le fond des cœurs. « *La* « *paix soit avec vous*, » dit le Fils de Dieu ; et saint Paul, publiant par toute la terre la paix que le Fils de Dieu nous a méritée, écrit aux Romains ces grandes paroles : « *Étant donc justifiés par la foi, nous sommes* « *en paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-* « *Christ* (1) » ; reconnaissant bien qu'on ne peut être en paix avec Dieu sans être revêtu de sa justice. Cette paix accordée entre Dieu et l'homme par la médiation du Sauveur Jésus, étant le sujet principal de notre évangile, sera la matière de ce discours.

Le déluge est passé, les cataractes du ciel se sont refermées : Jésus-Christ ayant soutenu tous les flots de la colère divine, qui venaient accabler les hommes, les eaux maintenant se sont retirées, la colombe s'approche de nous avec une branche d'olive, Jésus-Christ s'avance au milieu des siens et leur annonce que la paix est faite. A ce mot de paix, tous les cœurs sont saisis de joie, tous les troubles s'évanouissent, toutes les premières terreurs se dissipent ; les Apôtres épouvantés se rassurent, voyant le Seigneur, et ne se lassent d'admirer celui qui ayant été par sa grâce l'unique négociateur de cette paix, vient encore lui-même leur en donner la nouvelle (2).

Les Apôtres ne sont pas les seuls qui doivent se réjouir en Notre-Seigneur de ce traité de paix admirable ; et comme nous y avons été compris avec eux, nous devons participer à leur joie commune. Donc, réjouissons-nous, et rendons grâces au divin Jésus de la paix. Nous étions des sujets rebelles qui ne pouvions éviter la juste vengeance qui était due à notre révolte ; et enfin notre Souverain nous donne la paix. O Dieu, qui nous dira le secret de cette importante négociation ?

(1) Rom., v, 1. — (2) Joan., xx, 20.

de quelle sorte s'est fait ce traité ? quelles conditions nous a-t-on données ? quels fruits recevra la nature humaine de cette sainte et divine paix ? C'est ce qu'il faut tâcher de vous faire entendre ; et trois circonstances de notre Évangile nous en donneront l'éclaircissement.

Je remarque, premièrement, que Jésus paraissant au milieu des siens, et leur donnant le salut de paix, « *il* « *leur montre en même temps ses mains et ses pieds* (1) » : c'est-à-dire, les cicatrices de ses plaies sacrées. Je vois, secondement, dans mon évangile, que les apôtres étaient retirés, que « *les portes étaient fermées* (2) » : nul n'y pouvait entrer que le Fils de Dieu : si bien que, les voyant séquestrés du monde, il vint tout à coup leur donner la paix. Et il redoubla encore une fois cette bienheureuse salutation, lorsqu'il vit qu'ils le regardaient et ne s'attachaient qu'à lui seul (3). Enfin la troisième chose que j'ai observée, c'est qu'il leur fait présent de ses dons célestes, il leur donne son Saint-Esprit (4). Il les envoie par toute la terre le porter à tous les fidèles : « *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi,* « dit-il, *je vous envoie* » ; allez-vous-en étendre par tous les peuples la grâce qui vous a été accordée : « *ceux* « *dont vous remettrez les péchés, j'entends qu'ils leur* « *soient remis* (5) ». Voilà trois circonstances de notre évangile, lesquelles, si nous entendons, nous y lirons manifestement toute l'histoire de notre paix. Vous demandez par quels moyens elle a été faite : et le Fils de Dieu vous montre ses plaies ; vous désirez en savoir les conditions : regardez dans son Évangile ses disciples séquestrés du monde, qui n'ont d'attachement qu'à lui seul ; vous en voulez enfin connaître les fruits : voyez

(1) Luc., XXIV, 40. — (2) Joan., XX, 19. — (3) Joan, XX. 21. — (4) Ibid., 22. — (5) Ibid., 21, 23.

le Saint-Esprit répandu, et les dons du ciel versés sur les hommes.

Mais peut-être que ce mystère de paix ne vous paraît pas encore assez clairement; mettons-le, s'il se peut, dans un plus grand jour, et réduisons en peu de paroles tout l'ordre de notre dessein sur le fondement de notre évangile. Ma proposition générale, c'est que le Fils de Dieu a fait notre paix; et pour vous en expliquer le particulier, je dirai premièrement que le moyen dont il s'est servi ç'a été sa mort, et c'est ce qu'il nous enseigne en montrant ses plaies; secondement je vous ferai voir que la condition qu'il nous impose c'est de renoncer aux intelligences que nous avions avec le monde et les autres ennemis de Dieu; c'est pourquoi il ne donne sa paix qu'à ceux qu'il trouve retirés du monde : enfin je conclurai ce discours en vous proposant des fruits admirables de cette sainte et divine paix par le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre; et c'est ce que le Fils de Dieu nous fait bien entendre en donnant son esprit à ses saints apôtres, et les envoyant par tout l'univers pour y répandre de toutes parts les trésors célestes. C'est, en peu de mots, toute l'histoire de notre paix : la mort du Fils de Dieu en est le moyen; renoncer aux intelligences, la condition; le commerce rétabli, la suite et le fruit. Soyez attentifs; et s'il reste quelque obscurité, elle sera bientôt dissipée avec le secours de la grâce.

PREMIER POINT.

Pour vous expliquer la manière dont s'est faite la paix de Dieu et des hommes, j'avancerai d'abord une chose qui n'a d'exemple dans aucune histoire : que cette paix devait se conclure par la mort violente de

l'ambassadeur qui était député pour la négocier. Voilà une proposition inouïe parmi tous les peuples du monde ; mais que la doctrine de l'Évangile nous fait voir très indubitable. Que Jésus-Christ soit l'ambassadeur du Père éternel, et son ambassadeur pour traiter la paix ; toute l'Écriture nous le témoigne : il se dit toujours l'envoyé du Père, et son envoyé vers les hommes ; et qu'il soit envoyé pour traiter la paix, non seulement ses paroles, mais tout l'ordre de ses desseins le fait bien connaître. C'est pourquoi saint Paul assure qu'il est notre paix (1) ; et que le sujet de sa mission, c'est la réconciliation de notre nature : « *Dieu était* « *dans le Christ se réconciliant le monde* (2). » Combien devait être vénérable aux hommes ce grand et céleste envoyé du Père! outre la dignité de sa personne, nous pouvons encore aisément le juger par le titre d'ambassadeur, et d'ambassadeur de la paix.

Qu'est-il nécessaire que je vous rapporte ce que nul de mes auditeurs ne peut ignorer, que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable? C'est comme un traité solennel où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance ou des intérêts communs des États ; et violer cette loi consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'a pas effacée dans les âmes les plus farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi et de toute la nature humaine : Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure ; tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilège.

Et voici que Jésus, Fils du Dieu vivant, le divin

(1) Ephes., II, 14. — (2) II. Cor., V, 19.

Jésus, Jésus envoyé aux hommes pour faire leur paix, ô commission sainte et vénérable! a été maltraité par eux jusqu'à être attaché à un bois infâme. Toute la majesté de Dieu est violée manifestement par cette action ; non seulement parce qu'il est son ambassadeur, mais encore parce qu'il est son Fils bien-aimé. Et néanmoins, ô prodige étrange! cette mort, qui devait rendre la guerre éternelle, c'est ce qui conclut l'alliance : ce qui a tant de fois armé les peuples a désarmé tout à coup le Père éternel; et la personne sacrée de son envoyé ayant été violée par un si indigne attentat, aussitôt il a fait et signé la paix. Voici un mystère incroyable : Dieu est irrité justement contre la malice des hommes ; et lorsque par le meurtre de son envoyé, de son Christ, de son Fils unique, ils ont ajouté le comble à leurs crimes, c'est alors qu'il commence d'oublier les crimes.

Qui sera le sage et l'intelligent qui nous développera ce secret et qui nous apprendra nettement ce que Dieu a trouvé de si agréable dans la mort de son Fils unique qu'elle lui a fait pardonner les péchés du monde? Ce sera saint Augustin qui nous en donnera le fondement dans les traités qu'il a faits sur la première épitre de saint Jean (1) : il a remarqué comme trois principes de la mort de Notre-Seigneur. Il a, dit-il, été livré à la mort par trois sortes de personnes : il a été livré par son Père; saint Paul dit : « *Il n'a point épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous* (2). » Il a été livré par ses ennemis: Judas l'a livré aux Juifs (3) ; les Juifs l'ont livré à Pilate (4) ; Pilate l'a livré aux soldats pour le mettre en croix (5). Non seulement il a été livré par son Père, et livré par ses ennemis, mais encore livré par lui-même. Saint Paul en est touché

(1) Tract., VII. n° 7, t. III, part. II, col. 874, 875. — (2) Rom., VIII. 32. — (3) Matth., XXVI. 1. — (4) Ibid., XXVII. 2. — (5) Ibid., 26.

jusqu'au fond de l'âme, lorsqu'il écrit ainsi aux Galates : « *Car si je vis maintenant, c'est en la foi du* « *Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour* « *moi,* » (1). Voilà donc le Fils de Dieu livré à la mort par différentes personnes et par des motifs bien opposés. Son père l'a livré pour satisfaire à sa justice irritée : « *Il ne lui a pas pardonné,* » dit saint Paul (2); Judas l'a livré par avarice; les Juifs, par envie; Pilate, par lâcheté ; et lui-même, par obéissance.

Dans ces volontés si diverses il nous faut rechercher ce qui a pu faire la paix des hommes : et pour cela il est nécessaire d'en examiner les différences. Chose étrange! nous trouvons dans un même fait, le Père et le Fils, Judas et Pilate, et les Juifs. Tous livrent le Fils de Dieu au supplice, tous le livrent par leur volonté; et néanmoins la volonté des uns est très bonne, et celle des autres est très criminelle ; ce sont les motifs qui les distinguent. Le Père et le Fils y ont concouru par une bonne volonté; ç'a été par l'amour de la justice : Judas au contraire et les Juifs, par une volonté très méchante; ç'a été pour contenter leurs mauvais désirs. Voilà déjà quelque différence; mais nous ne voyons pas encore bien distinctement ce qui a produit notre paix : il est temps, enfin, de le dire.

Mettons ce mystère en plein jour, et voyons ce qui nous a réconciliés. Les Juifs ont livré Jésus-Christ; et en le livrant par envie, ils ont ajouté le comble à l'iniquité ; ce n'est pas pour faire la paix, ni pour attirer le pardon des crimes. Le Père éternel l'a livré aussi, il l'a fait par une volonté équitable : il s'est pris à la caution, la partie principale étant insolvable; il a exigé de la caution le payement de la dette : sans doute cette pensée était juste; mais je ne vois pas

(1) Gal. II, 20. — (2) Rom., VIII, 32.

encore notre paix conclue : je vois au contraire un Dieu qui se venge, et qui exige ce qui lui est dû, de son propre Fils, il faut autre chose pour la réconciliation de notre nature. Mais entre ces Juifs méchants et injustes, est un Dieu juste, mais sévère; entre ces hommes injustes qui, multipliant leurs crimes, augmentent leurs dettes, et ce Père rigoureux qui exige si sévèrement ce qui lui est dû : je vois un Fils soumis et obéissant, qui prend sur soi volontairement et tout ce que les hommes doivent et tout ce que le Père peut exiger : ce que Dieu a ordonné par justice, ce que les hommes ont accompli par envie, il l'accepte humblement par obéissance. Chrétiens, ne craignons plus, notre paix est faite : Dieu exige, Jésus-Christ le paye ; les hommes multiplient leurs dettes, mais Jésus-Christ se charge encore de cette nouvelle obligation : son mérite infini est capable de porter et de payer tout. Si tous les hommes sont dus, comme des victimes, à la justice divine, une victime de la dignité du Fils de Dieu peut remplir la place de toutes les autres.

Mais le sang versé de son Fils irrite de nouveau sa colère : il est vrai; mais ce même sang peut apaiser aussi sa colère. En tant que répandu par les Juifs, ce sang de Jésus-Christ crie vengeance; en tant que présenté par Jésus-Christ, ce même sang crie miséricorde : mais la voix que Jésus-Christ pousse est sans doute la plus puissante: quelque grande que soit la malice d'un attentat commis contre un Dieu, il y a encore plus de dignité dans l'obéissance d'un Dieu : ainsi la miséricorde l'emporte, et voilà ce grand mystère du christianisme. L'ambassadeur est mort, et la paix, enfin, est conclue. Ne parlons plus du crime des Juifs, parlons de l'obéissance du Fils de Dieu : ceux-là ont commis un meurtre exécrable; celui-ci a accepté une mort honteuse avec une humilité sans

exemple, et cette mort acceptée est capable d'effacer le meurtre commis. « *Qu'ils viennent seulement, ces* « *bourreaux qui ont mis la main sur Jésus-Christ ;* « *qu'ils viennent*, dit saint Augustin, *boire par la foi* « *ce sang qu'ils ont répandu par la cruauté, et ils trou-* « *veront leur rémission même dans le sujet de leurs* « *crimes* (1) ». Si la grâce, si le pardon, si la paix et l'alliance s'étend jusqu'à eux, eh! que peuvent craindre les autres?

Non, ne doutons plus que nous ne soyons réconciliés. Allons au cénacle avec les apôtres recevoir de Jésus-Christ le salut de paix et adorer ses plaies qu'il leur montre. Je ne m'étonne plus si l'évangéliste remarque que le Fils de Dieu leur donnant la paix, « *leur dé-* « *couvre ses pieds et ses mains percés* (2). » C'est que ces blessures ont fait notre paix; c'est qu'il veut que nous en lisions le traité, la conclusion, la ratification infaillible, dans ces cicatrices sacrées. Il les veut porter jusque dans le ciel; afin que si son Père s'irrite contre la malice des hommes, il puisse continuellement lui représenter dans ces divines blessures une image de ce sacrifice qui l'a apaisé. Il nous a laissé sur la terre une image de ce sacrifice dans l'adorable Eucharistie; il en a aussi emporté une dans le ciel, dans les empreintes de ses plaies sacrées. C'est là toute notre espérance, c'est l'unique appui des pécheurs. Cet agneau mystique de l'Apocalypse, qui paraît toujours devant le trône et y paraît « *toujours comme mort* (3), » c'est-à-dire, ce divin Jésus qui se montre au Père céleste avec les marques de sa mort sanglante; avec ces cicatrices salutaires, encore toutes fraîches et toutes vermeilles, toutes teintes, si je l'ose dire, de ce sang précieux et innocent qui a pacifié le ciel et la terre : c'est

(1) Serm., LXXVII. n° 4. t. V, col. 420. — (2) Luc., XXIV, 40. — (3) Apoc., V. 6.

ce qui me fait approcher du trône de Dieu avec une pleine confiance, sachant bien que « *si j'ai péché, j'ai* « *un avocat près du Père, Jésus-Christ le Juste* (1). » Mais que cette confiance n'entretienne pas notre dureté, et ne nous endorme pas dans nos crimes. Ces plaies, qui paraissent pour nous dans le ciel, paraîtront contre nous dans le jugement : « *Ils verront celui* « *qu'ils ont percé* (2) » ; ils verront les cicatrices de ces plaies sacrées qui font maintenant notre paix, mais qui crieront alors hautement vengeance contre notre endurcissement, et contre l'ingratitude de ceux qui n'auront pas accompli la condition que ce bienheureux traité nous impose.

SECOND POINT.

Durant le temps de notre révolte, nous avons pris des engagements, nous avons entretenu des correspondances avec les ennemis de notre prince; et, comme dit le prophète Isaïe, « *nous avons fait un traité avec* « *la mort, et lié une société avec l'enfer* (3) » ; c'est-à-dire que nous sommes entrés avec le monde dans des attachements criminels. Maintenant, pour jouir du bénéfice de cette paix que notre céleste médiateur a négociée, il faut renoncer à tous ces traités, et rompre pour jamais ces intelligences; c'est la condition qu'on nous impose, et elle est couchée en termes formels dans le même prophète Isaïe : « *Votre traité avec la mort sera* « *cassé, votre pacte avec l'enfer ne tiendra pas.* (4) »

Pour entendre solidement cette unique condition de notre paix, il faut remarquer avant toutes choses avec saint Augustin en divers endroits ; mais il le dit admira-

(1) I. Joan., II, 1. — (2) Joan., XIX, 37. — (3) Is., XXVIII, 15. — (4) Id., XXXIII, 18.

blement sur le psaume cent trente-six, qu'il y a « *deux ci-* « *tés diverses, mêlées de corps, séparées de cœur, qui suivent,* « dit-il, *le courant du siècle, jusqu'à ce que le siècle* « *finisse* (1) » : l'une enferme dans son enceinte les enfants de Dieu, et se nomme Jérusalem ; l'autre contient les hommes du monde, et s'appelle Babylone. Il n'est rien de si opposé que ces deux villes. Babylone, dit saint Augustin (2), a pour sa fin la paix temporelle ; et la sainte Jérusalem se propose la paix de l'éternité. Les princes en sont ennemis, les coutumes toutes dissemblables, les lois entièrement opposées. Saint Paul distingue deux sortes de lois (3) : il y a la loi de l'esprit, elle gouverne dans Jérusalem ; il y a la loi de la chair, elle règne dans Babylone : les citoyens de Jérusalem ne doivent jamais sortir de ses murailles ; tout commerce leur est interdit avec cette cité criminelle, de peur qu'ils ne souillent leur pureté dans ses continuelles profanations.

Mais où donc pourra-t-on bâtir cette cité innocente ? quelles montagnes assez hautes, quelles mers et quel océan assez vaste sera capable de la séparer de cette autre cité corrompue ? Ne recherchons pas une place qui la sépare ; elle ne doit pas en être éloignée par la distance des lieux : dessein certainement bien étrange. Jérusalem est bâtie au milieu même de Babylone ; ces peuples, dont les lois sont si différentes et les desseins si incompatibles, enfin qui ne doivent point avoir de commerce ensemble, sont néanmoins mêlés par toute la terre. D'où vient ceci ? grand Dieu ! quelle étrange confusion ! vous qui avez si sagement et avec tant d'ordre rangé chaque chose en sa place, pourquoi ne voulez-vous point séparer les bons de la troupe des méchants et des impies ? « *Ils seront*, dit saint Augustin (4), *mêlés* « *de corps, mais ils seront séparés de cœur.* » Ce n'est

(1) In Psal., CXXXVI, n° I, t. IV, col. 1513. — (2) Ibid., n° 2, col. 1514 et seqq. — (3) Rom., VII, 23. — (4) Loco mox citato.

pas ici le lieu de chercher la raison de ce mélange : disons seulement, en passant, que ce même Dieu tout puissant qui a sauvé les enfants de la fournaise, et Daniel parmi les lions ; qui a gardé la famille de Noé sur un bois fragile contre la fureur inévitable des eaux universellement débordées, et celle de Loth de l'embrasement et des monstrueuses voluptés de Sodome ; qui a fait luire à ses enfants une merveilleuse lumière parmi ces ténèbres épaisses qui enveloppaient toute l'Égypte : ce même Dieu a entrepris de faire éclater son pouvoir, en conservant l'innocence dans le cœur des siens au milieu de la dépravation générale. Mener une vie innocente loin de la corruption commune, ce n'est pas une épreuve assez difficile pour connaître la fidélité de ses serviteurs : mais les laissser avec les méchants, et leur faire observer la justice ; leur faire respirer le même air, et les préserver de la contagion ; les laisser mêlés dans l'extérieur, et rompre le commerce au dedans ; l'œuvre est digne de sa puissance, l'épreuve est digne de ses élus : c'est pourquoi Dieu a voulu établir cet ordre.

Mais qu'il est mal suivi ! nous qui sommes par notre baptême les citoyens de Jérusalem, que nous avons de commerce avec cette ville ennemie ! Nous embarquons tous les jours sur les fleuves de Babylone. Qu'est-ce à dire ceci? quels sont ces fleuves de Babylone ? Saint Augustin nous l'expliquera. « *Les fleuves de Babylone,* « dit-il, *c'est tout ce qu'on aime et qui passe* » (1) ; c'est-à-dire les biens périssables. Nous voyons ces fleuves passer devant nous, ces fleuves des plaisirs du monde, nous voyons les voluptés couler devant nous, les eaux nous en semblent claires, et, dans l'ardeur de l'été, on trouve quelque douceur à s'y rafraîchir : le cours en

(1) In Psal. CXXXVI, n° 3, ubi supra.

paraît tranquille, et on s'embarque aisément dessus, et on entre bien avant par ce moyen dans le commerce de cette cité criminelle. Mais que signifie ce commerce? Il est bien aisé de l'entendre : ce n'est pas seulement, être emporté quelquefois par les fleuves de Babylone ; c'est y entretenir ses intelligences, c'est y avoir ses parties liées : c'est être de ces intrigues malicieuses, de ces cabales de libertinage; enfin c'est avoir le cœur attaché où Dieu ne le permet pas. Ceux qui sont du monde de cette manière, n'en sont pas seulement par emportement; ils en sont par traités exprès, par une formelle conspiration contre la profession chrétienne : c'est ce traité avec la mort, c'est cette alliance avec l'enfer; la paix de Jésus-Christ n'est pas pour eux, s'ils n'acceptent la condition de quitter aujourd'hui ces intelligences.

Mais qu'il est malaisé de tirer d'eux ce consentement! que le cœur est violenté lorsqu'il faut abandonner cet ancien commerce! La solennité pascale est venue, où la voix publique de toute l'Église presse les pécheurs les plus endurcis à retourner à Dieu par la pénitence : combien ce cœur a-t-il combattu! combien a-t-il eu de peine à se rendre! Enfin il est venu à ce tribunal où Jésus-Christ accorde la paix à quiconque vient y chercher sa miséricore. Hé bien! as-tu accepté la condition? as-tu renoncé de bonne foi à ces intelligences secrètes où t'avait engagé ta rébellion? C'est ce que Dieu exige de nous; et saint Paul nous en montre la nécessité par ces paroles convaincantes : « *Si nous* « *sommes des créatures nouvelles, donc nos anciennes* « *pensées sont évanouies; tout doit être nouveau en nous,* « *et tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés par* « *Jésus-Christ* (2) » : c'est-à-dire, si nous l'entendons,

(1) II. Cor., v. 17.

que vous étant réconciliés, vous ne devez pas vivre de la même sorte ni avoir les mêmes correspondances que lorsque vous étiez séparés de Dieu. Maintenant, que vous êtes rentrés en paix avec lui, la nouvelle obligagation de ce traité demande que vous preniez d'autres liaisons.

Entrons donc avec les apôtres dans cette retraite mystérieuse ; vivons désormais séparés du monde et de toutes ses vanités, et de toutes les intelligences que nous y avons contractées contre le service de Dieu. Ce sera dans cette retraite que Jésus-Christ viendra nous donner le salut de paix : si nous n'y avons pas les joies de la terre, nous aurons la joie de voir le Seigneur ; si la source des plaisirs mortels est tarie pour nous, nous y aurons les plaies de Jésus, sources inépuisables de douceurs célestes. Enfin le commerce du monde rompu ne sera pas capable de nous affliger, si nous y méditons sérieusement le commerce rétabli avec le ciel par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et c'est ce qui me reste à vous dire.

TROISIÈME POINT.

C'est notre charitable ambassadeur qui a rétabli en sa personne le commerce entre le ciel et la terre : il est venu du ciel, qui est son pays et son naturel héritage ; il est entré en société avec les habitants de la terre, et étant dans cette nation étrangère « *il y a* « *exercé*, dit saint Augustin, *un saint et admirable tra-* « *fic.* » Il a pris de nous les fruits malheureux qu'a produits cette terre ingrate : et que nous a-t-il donné en échange ? car c'est ce qu'il faut pour le trafic. Il nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie, la grâce, la miséricorde, le Saint-

Esprit (1). Je vois dans l'histoire de mon évangile qu'il le répand abondamment sur ses disciples, par le souffle de sa bouche divine : « *Recevez*, dit-il, *le Saint-* « *Esprit* (2) ». Il envoie ses disciples par tout l'univers, pour y publier la paix, l'amnistie, l'abolition générale de tous les péchés, et faire part à tous les croyants des grâces célestes qu'ils ont reçues. Mais je laisse toutes ces choses; afin que je vous découvre une belle doctrine de notre évangile, touchant le rétablissement du commerce entre le ciel et la terre, en conséquence de la paix conclue.

C'est une chose d'expérience, que lorsque deux États sont ennemis, ils n'ont point d'ambassadeurs les uns chez les autres; parce que n'y ayant point de société, et le commerce étant rompu entre les deux peuples, il n'y a point par conséquent d'intérêt commun qui doive être traité par ambassadeurs. Mais lorsque l'alliance et le commerce sont entièrement rétablis, une des marques les plus sensibles de réconciliation et de paix, c'est de voir, de part et d'autre, des ambassadeurs et des résidents, pour traiter les intérêts communs des deux peuples confédérés. La paix que Dieu fait avec les mortels est accompagnée de toutes les marques d'une parfaite réunion : c'est pourquoi toutes les hostilités étant cessées entre le ciel et la terre, et le commerce étant entièrement établi, Dieu veut avoir ici ses agents, et il nous permet aussi d'en avoir au ciel pour y ménager nos intérêts. Que Dieu ait ses agents sur la terre, vous le voyez dans notre évangile : « *Comme mon Père m'a envoyé ainsi*, dit le « Fils de Dieu, *je vous envoie* (3) *: allez au nom de mon* « *Père et au mien annoncer par tout l'univers la ré-* « *mission des péchés* (4) » ; vous êtes nos ambassadeurs

(1) In Ps. xxx, Enarr. II, n° 3, t. IV. col. 146. — (2) Joan., xx, 22. — (3) Joan., xx, 21, 22. — (4) Luc., xxiv, 47.

avec un pouvoir si peu limité, que, tout ce que vous ferez au monde, nous le ratifierons dans le ciel : « *Les* « *péchés sont remis à ceux à qui vous les remettrez, et* « *ils sont retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (1) ».

Voilà Dieu qui établit ses agents dans la Jérusalem terrestre : qui sera le nôtre dans la céleste Jérusalem? Ce Jésus qui a fait la paix, ce Jésus qui paraît, dans notre évangile, glorieux et ressuscité, prêt à retourner à son Père : c'est lui-même, n'en cherchons point d'autre ; c'est lui qui, étant venu de la part de Dieu, pour traiter ses intérêts avec les hommes, remontera bientôt dans le ciel pour traiter les intérêts des hommes : c'est notre agent et notre avocat auprès de Dieu son Père, c'est de saint Paul que je l'ai appris. « *Jésus-Christ* « *notre avant-coureur est rentré au ciel; mais c'est pour* « *nous*, dit saint Paul, *qu'il y est entré* (2) » : il est à la droite de la Majesté; mais c'est, dit le même apôtre, « *afin de paraître pour nous devant la face de Dieu* » (3), enfin il est monté dans le ciel, chargé de toutes nos affaires, « *toujours vivant*, dit saint Paul, *afin d'intercé-* « *der pour nous sans relâche* (4) ». C'est pourquoi voyant ses apôtres qui s'affligeaient lui entendant dire qu'il retournerait bientôt à son Père : « *C'est votre avan-* « *tage*, dit-il, *que je m'en retourne à mon Père* (5) » : si je demeure toujours avec vous, quel agent aurez-vous au ciel ? mais si je retourne à celui qui m'a envoyé, vous aurez auprès de lui un charitable négociateur, chargé de traiter toutes vos affaires, « *toujours* « *vivant, afin d'intercéder pour vous* ».

Après cela doutons-nous que le commerce ne soit rétabli ! Nous avons des affaires au ciel : ou plutôt nous n'avons point d'affaires en ce monde ; c'est au ciel que sont toutes nos affaires : nous y avons Jésus-Christ, qui

(1) Joan., xx, 23. — (2) Hebr., vi. 20. — (3) Ibid., ix, 24. — (4) Ibid., vii, 25. — (5) Joan., xvi, 7.

ne dédaigne pas d'être notre agent, « *toujours vivant*, « dit saint Paul, *afin d'intercéder pour nous :* » toujours vivant, sans relâche : il n'y a pas un moment d'interruption ; la vie du ciel toute en action. Dieu aussi a des affaires parmi les hommes ; il a des âmes à gagner, des élus à rassembler par toute la terre : il a aussi ses agents parmi les hommes, il y a ses ambassadeurs. Ces ambassadeurs, ce sont les ministres de ses sacrements et les prédicateurs de son Evangile : ce sont eux que Jésus envoie ; c'est d'eux que saint Paul a dit : « *Nous sommes des ambassadeurs pour Jésus-Christ* : « *Dieu exhorte les peuples par nous* (1) ». Dieu a fait la paix avec le monde ; mais « *il nous a*, dit-il (2), *confié* « *ce traité de paix* » : c'est à nous de le publier par toute la terre ; c'est à nous d'exhorter les peuples à en observer les conditions : enfin « *il a mis dans nos* « *bouches la parole de réconciliation* (3) ».

Vous voilà donc établis ambassadeurs de la part de Dieu ; c'est saint Paul qui nous en assure : et que reste-t-il donc maintenant, sinon que, mettant en usage cette merveilleuse qualité que Dieu nous donne, nous vous disions avec cet apôtre : « *Nous vous prions pour* « *Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu* (4) ». Oui, s'il y a encore quelque âme endurcie ; s'il y a quelque pécheur impénitent que la parole de l'Evangile, que la solennité de ces saints jours, que les ordonnances de l'Eglise, que le sang de Jésus-Christ n'ait pas ému ; s'il y a dans cette audience, ah ! Dieu ne le veuille pas ! mais enfin s'il y a quelqu'un si rebelle, si opiniâtre, qu'il n'ait pas encore accepté cette paix si avantageuse que Jésus crucifié a négociée à des conditions si équitables : « *nous pourrions lui commander de la part* « *de Dieu ; nous le prions, nous l'exhortons, nous le*

(1) II. Cor., v, 20. — (2) Ibid., 18. — (3) Ibid., 19. — (4) Ibid., 20.

« *conjurons pour Jésus-Christ* » : ce n'est pas en notre nom que nous lui parlons; c'est pour Jésus-Christ, dit saint Paul. Ah! si ce divin Sauveur était sur la terre, lui-même parlerait à cet endurci; lui-même, par sa douceur infinie, tâcherait de surmonter son ingratitude : mais il n'y est plus; il est dans le ciel, où il fait nos affaires auprès de son Père, où sa qualité d'agent le demande, « *afin de paraître pour nous devant la face de* « *Dieu* (1). » N'étant donc plus sur la terre pour parler lui-même aux pécheurs, il a substitué en sa place les apôtres, les pasteurs, les prédicateurs. « *C'est donc pour* « *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *que nous vous prions* » : et si les prières ne suffisent pas, nous vous conjurons de tout notre cœur par le soin de votre salut, par la paix que Jésus-Christ nous a donnée, par ses plaies encore sanglantes qu'il présente à baiser à ses disciples, par son esprit qu'il répand sur eux, par cette charité infinie qui l'oblige à les envoyer par toute la terre pour porter à tous les croyants le repos de leur conscience dans la rémission de leurs crimes; par toutes ces grâces; et, s'il y a quelque chose encore qui soit plus capable de vous émouvoir, nous vous prions pour Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu! Eh! que faut-il espérer de vous, si tant de fêtes, tant de mystères, et cette dévotion publique n'a pas amolli votre dureté? et toutefois, tous les jours appartiennent au Seigneur.

Venez, venez, convertissez-vous; car enfin qu'attendez-vous pour vous repentir de vos crimes? Quoi, que Jésus-Christ vous parle lui-même! quoi, qu'il vienne avec tous ses foudres pour ébranler votre cœur de fer! Vaine et inutile attente : il est venu une fois, et c'est assez pour notre salut. Maintenant vous ne verrez plus

(1) Hebr., IX, 24.

sa divine face, que pour entendre prononcer votre sentence. Plût à Dieu qu'elle vous soit favorable! plût à Dieu que vous soyez placés à sa droite! Mais si vous voulez entendre sa voix qui vous appellera un jour à sa gloire, entendez la voix de ses ministres qui vous appelle maintenant à la pénitence. Si vous écoutez les ambassadeurs, le Souverain viendra au-devant de vous; si vous acceptez cette paix qu'il vous présente en ce monde, il vous fera jouir de la paix qu'il vous réserve au siècle futur avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVERTISSEMENT IX
NOTICE SUR BOSSUET XI
Lecture spirituelle. XXI

LECTURES PRÉPARATOIRES AU CARÊME

PREMIÈRE SEMAINE

Première lecture. — Sur la nécessité de travailler sans délai à son salut 3
Deuxième lecture. — Sur la mort. 29
Troisième lecture. — Sur la résurrection dernière 46
Quatrième lecture. — Sur le jugement dernier. 67
Cinquième lecture. — Sur l'impénitence finale. 83
Sixième lecture. — Sur la bonté et la rigueur de Dieu. . 105
Septième lecture. — Fondements de la vengeance divine. 139
Huitième lecture. — Malice du péché, ses effets. 160

DEUXIÈME SEMAINE

Première lecture. — Vaines excuses des pécheurs. . . . 185
Deuxième lecture. — Sur les rechutes 210
Troisième lecture. — Sur la nécessité de la pénitence . . 234
Quatrième lecture. — Qualités de la pénitence 252
Cinquième lecture. — Motifs de pénitence. 276
Sixième lecture. — Sur l'efficacité de la pénitence. . . . 297
Septième lecture. — Sur l'ardeur de la pénitence 315
Huitième lecture. — Sur l'intégrité de la pénitence. . . 333

TROISIÈME SEMAINE

Pages.
Première lecture. — Conversion des pécheurs. . . . 359
Deuxième lecture. — Sur la satisfaction 379
Troisième lecture. — La véritable conversion. 393
Quatrième lecture. — Sur l'amour des plaisirs 413
Cinquième lecture. — Sur les démons (I) 434
Sixième lecture. — Sur les démons (II) 456
Septième lecture. — Penchant au mal.. 477
Huitième lecture. — Sur la paix faite et annoncée par Jésus-Christ. 505

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

PARIS. — IMP. G. MAURIN, RUE DE RENNES, 71.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

AUG 29 1991
AUG 29 1991
21 AOUT 1991
MAR 06 1996
24 FEV. 1996

a39003 010551264b
BQT 2995 .B6L 1901
BOSSUET, JACQUES-BENIG
LECTURES SPIRITUELLES

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 16 07 2